

BULLETIN INTERIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

DOCUMENTS  
&  
DÉBATS



N° 89  
JANVIER 2015



ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE  
24, place Dauphine  
75001 PARIS  
Tél. 01 43 29 85 11

## SOMMAIRE

### LES DEBATS DU SAMEDI

#### Samedi 8 février 2014 :

- Sous la poussée du fantasme : écrire, traduire, interpréter : *Hélène Hinze* ..... 6  
État limite, transmission, généalogie : *Jean Bousquet* ..... 15

#### Samedi 29 mars 2014 : Des épreuves inévitables

- I would prefer not to : *Catherine Rodière Rein* ..... 24  
La transmission de la psychanalyse : Sturm und Drang (tempête et élan) : *Jocelyne Malosto* ..... 31

#### Samedi 11 octobre 2014

- Une langue venue de Vienne : *Dominique Blin* ..... 42  
Destins, usages et mésusages des pulsions d'autoconservation  
(ou pulsions du moi) : *Frédéric de Mont-Marín* ..... 51

### ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

#### 14 et 15 juin 2013 : Différence des sexes, conflictualité des genres

- Introduction : « En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme » : *Lucile Durrmeyer* ..... 62  
L'inconscient, désespoir de la politique : *Jacques André* ..... 66  
L'envahissement par le genre : *Jean-Yves Tamet* ..... 77  
Le genre de la filiation : une analyse de sociologie du droit : *Irène Théry* (conférence non publiée)

#### ARCC : La communication d'inconscient à inconscient dans la cure

(Ces textes n'ont pas été présentés oralement ni débattus lors du Samedi débats initialement prévu.

Ils sont donc ici proposés, sans ce préalable, aux lecteurs de Documents & Débats)

- En méditant Theodor Reik : *Alain de Billy* ..... 90  
Chemins et avatars de la communication dans la cure  
d'enfants autistes : du sensoriel à la pensée : *Valérie Roumengous* ..... 97  
La communication d'inconscient à inconscient dans la cure ? *Annie Roux* ..... 103  
Des choses et des mots dans la cure : Monuments et dégâts : *Didier-Alain Chartier* ..... 109  
Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en rêve votre philosophie : *Martin Reca* ..... 116

#### RÉUNION DU COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT AVEC LES ANALYSTES EN FORMATION : 11 octobre 2014

- Compte rendu : *Philippe Valon* ..... 128

#### COUNCIL MEETING 31 octobre-2 novembre 2014 à Bilbao

- Patrick Merot* ..... 132

#### NEW MEMBERS SEMINAR : 1-15 juin 2014 à Nafplio en Grèce

- Éric Flame et Marie-Christine Rose* ..... 138

## CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF

---

---

# *Sous la poussée du fantasme : écrire, traduire, interpréter*

*Hélène Hinze*

Comment se transmettent les fantasmes ? C'est sous la poussée des fantasmes que travaille l'analyste, ceux de son patient revivifiés par la régression du transfert mais aussi les siens propres, trouvant dans les motions présentées un nouveau matériel dans lequel se réactiver. C'est ce qui a fait dire à Freud dans *L'analyse finie et l'analyse infinie*, en 1937, que du fait que l'analyste « s'occupe sans cesse de tout le refoulé qui, dans l'âme humaine, lutte pour sa libération », il se peut que « toutes ces revendications pulsionnelles qu'il peut habituellement maintenir dans l'état de répression soient arrachées à leur sommeil... »

Qu'est-ce que le fantasme ? Dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis, on trouve : « Aussi bien dans la cure, le psychanalyste s'attache-t-il à dégager, derrière les productions de l'inconscient comme le rêve, le symptôme, la mise en acte, les conduites répétitives, etc... le fantasme sous-jacent. (...) C'est l'ensemble de la vie du sujet qui se révèle comme modelé, agencé par ce qu'on pourrait appeler, pour en souligner le caractère structurant, une fantasmagorie. Celle-ci n'est pas à concevoir seulement comme une thématique (...), elle comporte son dynamisme propre, les structures fantasmagoriques cherchant à s'exprimer, à trouver une issue vers la conscience et l'action, et attirant constamment à elles un nouveau matériel. »

Quand un nouveau matériel se présente, s'il est investi, il l'est à la fois par la pulsionnalité inconsciente - sous l'effet de l'excitation, la libido réinvestit les traces des premiers objets sexuels et les revivifie -, c'est-à-dire les fantasmes sexuels infantiles, et par les défenses du moi, qui saisissent en tenaille le nouveau matériel et se l'approprient, comme dans le rêve. Dans *L'analyse finie et l'analyse infinie*, Freud écrit que lors de la lecture : « Le lecteur n'est « ému » qu'aux passages où il se sent atteint, ceux donc qui concernent les conflits ac-

tuellement à l'œuvre en lui. Tout le reste le laisse froid. » Le nouveau matériel investi peut connaître plusieurs destins, il peut soit être rejeté, il va alors rejoindre les éléments non admis par la conscience qu'il faut activement maintenir refoulés, soit admis par le moi, après un travail de transformation et de déguisement par les mécanismes de défense, comme dans le rêve. L'élément ainsi converti, création propre à chacun, devient un matériel original, différent du matériel qui a provoqué l'excitation libidinale, il peut enfin être admis par le moi, il en devient une partie. En 1938, dans *Abrégé de psychanalyse*, Freud écrit : « ... Un danger durable a (ainsi) été éliminé, l'étendue du moi a été élargie et une dépense coûteuse rendue superflue.<sup>1</sup> »

## **Jonas**

Ce patient est en analyse pour la quatrième année, c'est un homme d'âge mûr, exilé dans la région depuis quelques années pour occuper un poste à responsabilité dans une grande entreprise. Dès le début, il m'accable avec ce qu'il appelle : « sa convoitise de pénis ». Tout se résume au pénis, le sien et celui des garçons et adolescents qu'il regarde sur des photos. Il me convoque dans une scène d'exhibition et j'assiste en voyeur, médusée et paralysée, à ce non-spectacle. Il prépare avec grand soin ses séances, produisant un discours clos et n'attend pas d'interventions de ma part. C'est sa deuxième analyse, et cette expérience, associée à ses lectures, lui permet de se constituer sa propre technique psychanalytique, qu'il applique à son matériel, rêves et souvenirs. Peu à peu, je distingue des détails et des motifs : une rupture de ton... un souvenir-couverture... Il aime, par exemple, émailler son discours de formules savantes, pourtant le subjonctif qu'il se plaît à utiliser continue à lui résister. Alors apparaît, à son insu, le petit garçon

<sup>1</sup> S. Freud, 1938, « Abrégé de psychanalyse », *OCFP*, vol XX, p. 272.

rebelle au savoir et aux règles qu'il est toujours. C'est que mon patient était un de ces enfants qu'on appelle hyperactif, en marge de sa famille et du système scolaire, « un mouton noir » comme disait son père.

L'amour des garçons lui est venu vers 8/9 ans, il a exhibé son ventre, puis son pénis, et cherchait la réciprocité chez ses camarades. C'est à cette époque que son frère aîné a eu envers lui ce qu'il appelle « un geste de prédateur », le masturbant jusqu'à la jouissance, sidérante. C'est ce même geste qu'il reproduit en pensée quand il regarde les images. Je comprends, peu à peu, que c'est aux alentours de sa huitième année qu'il a en quelque sorte décompensé.

Dans son petit article de 1913 : « Un rêve pour preuve<sup>2</sup> », Freud analyse le rêve de la garde-malade d'une de ses patientes. Il y est question « de la merveilleuse aventure de Jonas » racontée à des écoliers par le professeur de religion. Nous avons tous en tête l'histoire de Jonas qui est resté trois jours dans le ventre de la baleine, avant d'être recraché et rendu à la vie. Sous la plume de Freud, Jonas devient un enfant qui se faufille partout, et même à travers le gosier pourtant étroit de la baleine, cette fente étroite qui ne laisse habituellement passer que « de toutes petites bêtes ». La fente étroite, die *Spalte* en allemand, terme à partir duquel sera forgé plus tard le mot *Spaltung*, le clivage, me ramène aux « Etudes sur l'hystérie », en 1895. Là, c'est le défilé de la conscience, c'est-à-dire l'ensemble des mécanismes de défense du moi, qui maintiennent le souvenir refoulé. Lorsqu'enfin ce souvenir pathogène surgit dans l'étendue du moi, après que le médecin l'ait savamment et habilement fait progresser, la motion enfin admise et délivrée de son caractère morbide devient un « trésor de souvenir ». Le moi, qui n'a plus à faire la dépense de la maintenir refoulée, devient plus fort. Cet événement apparemment banal est pourtant tellement incroyable que Freud s'y attarde : « S'il devenait possible, une fois la liquidation des matériaux pathogènes achevée, de les exposer à une tierce personne dans leur aménagement connu, complexe et comportant plusieurs dimensions, celle-ci ne manquerait pas de se demander à juste titre comment pareil chameau a pu passer par ce trou

d'aiguille.<sup>3</sup> »

J'appellerai mon patient Jonas parce qu'il était sans aucun doute un enfant psychotique, qui a réussi à se raccrocher *in extremis* à la solution perverse. Un enfant en grand danger donc, et je le nommerai ainsi parce que c'est avec lui que j'ai compris pourquoi et comment l'on dit communément que « l'analyse change l'analyste ».

Jonas ne connaît ni souffrances ni manque, c'est moi qui les devine. Il fait montre seulement de cet attrait particulier, évoquant sans sourciller toutes ses fantaisies, sans refoulement apparent. Mais sous ce tumulte, il s'adresse à moi depuis un état de détresse qui s'origine dans l'enfance. Abandonné par sa structure professionnelle - Jonas a été licencié du poste qu'il occupait précédemment dans sa région et, si c'est lui qui a choisi de s'exiler, il n'a cependant pas pu investir psychiquement son nouveau travail -, abandonné par sa femme qui ne l'a pas suivi, il les a abandonnés à son tour. L'analyse est un prétexte à sa solitude et la planche de salut qu'il n'ose espérer.

Jonas est aussi un homme de culture. Il s'adonne à certaines œuvres littéraires ou musicales, comme il s'adonne à ses penchants. Il décrit finement le processus de l'addiction : quand il se met à écouter un morceau de musique qui lui paraît de prime abord rebutant, qu'il l'écoute et l'écoute encore, il se met à l'aimer, et à se prendre de passion, la même que pour les photos. Il peut rester des heures devant une photo d'adolescent, et puis encore une autre, avec la même sensation de plaisir. Jonas est passé maître dans l'art de se construire des objets qui, eux, ne lui font pas défaut, ne l'abandonnent jamais. L'addiction aux images se met en place « contre la séance », contre l'interdiction érigée, il en est convaincu, par son analyste. Il a peur du gendarme et, en même temps, il médite de balancer sa « convoitise de pénis » à la tête de son entourage, enragé qu'il est d'avoir passé sa vie à se taire, à vivre dans « ce trou à rat » du secret, de la double vie. Un conflit se met en place, prélude à la possibilité d'une scène qui le sortira, peut-être, de son enfermement. Pour le moment, il veut ne rien sentir, il veut être autiste.

2 S. Freud, 1913, « Un rêve pour preuve », *OCFP*, vol XII, page 12 et 18.

3 S. Freud, 1895d (1893-95), « Études sur l'hystérie », *OCFP*, vol II, page 318.

Jonas se cramponne à son excitation, mais il est également possédé par son penchant et, face à la puissance de son addiction, il se demande : « Mais comment ça peut exister ? » Il n'a pas de fantasme, juste un embryon de scène. Il connaît seulement la voie courte qui va de l'excitation à la décharge. Peu à peu cependant, il développe son fantasme pédophile que, jusque-là, il a fui, dans l'effroi de passer immédiatement à l'acte.

C'est la fin de la troisième année d'analyse et, malgré ce tapage assourdissant qui me rebute toujours autant, la détresse de Jonas m'atteint ; sa détresse actuelle et sa détresse infantile dont je n'ai que quelques échos, et je suis parvenue à le toucher : il se « laisse - dit-il - davantage aller » en séance et accepte quelques interventions de ma part.

C'est la séance avant l'interruption de l'été ; cela fait une à deux semaines que Jonas est encore plus trivial, conséquence de l'épreuve de l'absence qui s'annonce. Il dit qu'il a repris son roman en train depuis des années, et qu'il y travaille avec ardeur. C'est que Jonas commence à s'engager dans son analyse, et cette activité nouvelle se met en place pour gommer l'absence. Je lui dis : « Ainsi, vous ne serez pas seul ? » Séance de rentrée : Jonas raconte son été avec vivacité : il a écrit avec fièvre, tous les jours, plusieurs heures, et même après le dîner, des nouvelles sexuelles à partir d'un garçon aperçu ici ou là, accompagnées de masturbation. Pour écrire, il a monopolisé la salle de jeux des enfants. Et il continue à écrire. Il n'a, bien sûr, pas montré ses écrits, et sa femme ne lui a rien demandé. Il pense que son analyse est bientôt finie, qu'il va pouvoir arrêter.

Avant de continuer, il me faut dire quelques mots de mon contre-transfert. Je me suis aperçue petit à petit que l'écoute des goûts déviants de Jonas avait un effet sur moi : au cours d'un voyage à Rome, j'avais commencé à trouver que tous ces angelots qu'on trouve en grand nombre dans la ville étaient un peu trop joufflus et fessus, et l'idée m'était venue que l'intention de leurs créateurs était, au-delà de l'angélisme manifeste, d'en faire des objets sexuels. De la même façon, je me suis aperçue que les publicités sur les affiches de nos villes mettent en scène beaucoup d'enfants et

je me suis mise à les examiner avec suspicion. Jonas était passé par là... Et puis, il m'est arrivé au cours de ce même été, pendant lequel mon patient écrivait avec rage, un événement psychique. Je n'en décrirai pas les circonstances ni le contenu ; disons qu'une idée incidante a fait effraction dans ma conscience au beau milieu de la quiétude de mes vacances, qui m'a saisie et immédiatement ramenée à Jonas. Impossible d'éviter cet encombrant chameau, de le contourner ou de l'oublier. Il a bien fallu que je me rende à l'évidence : j'avais moi aussi, muettes parce que sévèrement réprimées et refoulées, une/des pulsions partielles me rapprochant de mon patient. La découverte en moi de cette pulsionnalité infantile a entraîné une modification profonde de mon accueil et de mon écoute. À cela, il me faut ajouter que je suis allée ensuite parler de mon patient à un analyste confirmé, qui m'a permis de faire passer ce brouhaha d'excitation au second plan. J'ai lu ou relu Laplanche et son article : « Le crime sexuel », « exercé par quelqu'un en proie lui-même à sa propre sexualité infantile<sup>4</sup> ». Je suis passée de l'écoute impossible d'une déviance qui se nourrit d'elle-même à l'écoute d'une pulsion infantile.

Jonas revient de ses vacances avec la même rage d'écrire qu'avant la longue interruption de l'été. « Montrer mes écrits, me dit-il, c'est montrer mon pénis ». Il me propose toujours une scène d'exhibition, mais qui évolue, ne serait-ce par le geste d'écrire qui s'interpose entre l'excitation et la décharge et diffère celle-ci. Bien plus encore, il y déploie ses fantaisies sexuelles, restées jusque-là intouchables, figées, à l'état d'images surcondensées. Et il les développe dans le langage. C'est une scène qui s'ouvre. Avec ses nouvelles, Jonas réussit à matérialiser un pont psychique par-dessus l'absence de son analyste, et cet élan libidinal vers l'objet, ce recours à l'objet va maintenant se préciser.

À présent, il aimerait bien montrer ses écrits à quelqu'un, mais à qui ? Il opte pour un ami proche, X., homme à la réussite brillante qu'il admire. X. se montre bon public et l'encourage, et Jonas s'aperçoit qu'il écrit maintenant aussi pour lui plaire. Je lui demande si mon écoute a un effet sur son discours ? Il répond que oui, il veut me plaire pour que je ne le

<sup>4</sup> Jean Laplanche, 2007, « Le crime sexuel », in *Sexual*, PUF, coll. « Quadrige », page 148.

mette pas dehors. Ce dialogue à deux, Jonas avec ses écrits d'un côté et de l'autre X. - conçu là comme une extension de son analyste -, va rapidement se transformer en scène à trois. Jonas s'enhardit et lui parle de son analyse et de son analyste, et X., aguiché, veut maintenant connaître cette analyste, se proposant de lui téléphoner pour déjeuner avec elle. Jonas proteste énergiquement, elle ne voudra pas, et lui-même n'y est absolument pas favorable.

Dès ce moment, Jonas installe une scène triangulaire, avec X. au-dehors et lui et moi à l'intérieur. Et du frère exclu il ne sera plus question.

La longue période d'excitation maniaque et d'acrocroche addictive de Jonas à son objet fétiche contradictoire semble se terminer, c'était la solution trouvée lors de sa première désorganisation vers 8/9 ans. En séance il retrouve dans le transfert son objet primaire, dans l'effroi d'y passer tout entier, comme cela lui est déjà arrivé dans l'enfance, et le plaisir de le retrouver rien que pour lui. Il retrouve avec terreur et délice la haine et l'amour pour sa mère et, en arrière-plan, son père.

À présent, Jonas oscille entre : m'apporter tout son art d'un discours intelligent et séduisant, et me jeter à la tête - comme jadis ses provocations lorsqu'il était enfant -, ses turbulents écrits sexuels. Il méconnaît absolument la fonction agressive/sadique de ses fantasmes sexuels sur l'objet. Cette méconnaissance remonte à son enfance, quand il était un enfant difficile, sans cesse provoquant et sans cesse puni.

Peu à peu, je me fais cette construction : l'amour d'un autre enfant, son double, lui permet de résister à la passion à la fois dévorante et terriblement décevante pour sa mère. Cet amour contient les mêmes pulsions que l'amour oublié pour la mère : l'adoration pour un être merveilleux, qui peut se retourner et se transformer en haine et en désir d'exciter, de blesser, voire de torturer et de détruire. Cette passion, il va l'agir sous la forme de provocations, ce qu'il rejoue dans le transfert, en m'amenant par exemple ses provocants écrits.

Jonas ne regarde presque plus ses photos. Quand il se sent excité, il se masturbe pour passer à autre chose. Un jour, il écrit une lettre à son père décédé. Il me raconte qu'il a pleuré en l'écrivant. Plus tard, il parle de son souhait d'écrire quelque chose de publiable, et

pourquoi pas à propos d'artistes dont il connaît si bien la vie et l'œuvre et auxquels, à cause de leurs penchants sexuels communs, il peut s'identifier. Il semble s'éloigner de son objet auto-érotique et s'engager dans la voie d'un objet partiel sublimé.

Mais l'objet de Jonas reste un objet où la haine et l'amour sont inextricablement liés et qui lui fait courir le risque térébrant, soit de l'engloutir soit de le bannir. Très vite, il met en acte qu'il n'est pas bon pour lui de rester seul avec son analyste et il se joint à un groupe de loisirs et d'études avec lequel il partage ses intérêts culturels.

Jonas m'a présenté inlassablement une motion sexuelle jusqu'à ce que, sous l'effet d'une lente et souterraine perlaboration mobilisant mes propres désirs et conflits infantiles, je sois devenue en mesure de l'admettre.

Laurence Kahn, en décembre 2003, dans son article : « L'expression », paru dans la *RFP*, cite Annie Reich qui écrivait en 1949 : « Fréquemment, l'analyste peut observer que la saisie du matériel du patient vient d'un seul coup, donnant l'impression de quelque chose de vécu passivement. « Cela arrive » et, comme venant de l'intérieur de lui-même. Les impressions hétérogènes, les éléments confus et déconnectés se transforment d'un seul coup en *Gestalt*. Il est clair que ce type d'*insight* sur le matériel est accompli par l'activité inconsciente de l'analyste. Le contre-transfert n'est donc ni l'amitié, ni la haine que l'analyste peut porter au patient, car ce ne sont jamais que des sentiments conscients. C'est la manière dont le patient s'insère dans la vie psychique de l'analyste en tant qu'objet mobilisant les désirs et conflits infantiles de celui-ci (A. Reich, 1951, p. 25-26). »

### **Gradiva**

En 1925, dans son « Autoprésentation », Freud analyse l'activité de création poétique et artistique en général, et met en évidence que ce qu'il appelle « le royaume de la fantaisie » est « une réserve aménagée lors du passage douloureusement ressenti du principe de plaisir au principe de réalité, afin de permettre un substitut pour une satisfaction pulsionnelle à laquelle

il avait fallu qu'on renonce dans la vie effective.<sup>5</sup> » L'artiste a ceci de commun avec le névrosé qu'il s'est retiré de la réalité effective et retranché dans le monde de la fantaisie, mais, contrairement au névrosé, il entend bien en sortir et retrouver le chemin de la réalité effective.

Les créations de l'artiste, écrit Freud, « sont des satisfactions en fantaisie de souhaits inconscients, tout comme les rêves, et ont en commun le caractère de compromis (afin d'éviter) le conflit ouvert avec les puissances du refoulement. » Mais, ajoute-t-il, « À la différence des productions de rêve, asociales et narcissiques, elles escomptent la participation d'autres hommes, elles peuvent animer chez ceux-ci les mêmes motions de souhait inconscientes. En outre elles se servent du plaisir de perception de la beauté formelle comme « prime d'appât ».

Je prendrai pour exemple une fantaisie bien connue des analystes, celle de Wilhelm Jensen : *Gradiva* : fantaisie pompéienne. Freud l'a rendue célèbre avec son article de 1907 : « Le délire et les rêves dans la *Gradiva* de W. Jensen ». Dans son élan créateur, il résume non seulement la nouvelle mais aussi les rêves du héros et fait du personnage de *Gradiva* une thérapeute exceptionnelle, capable d'incarner si parfaitement le délire de son patient qu'elle parvient à l'en sortir, même s'il la campe aussi comme une demoiselle un peu trop zélée à mener à bien cette tâche impérative pour une jeune fille de l'époque, celle d'attraper un mari. Dans le mouvement qui l'amène à se saisir de la nouvelle de Jensen, Freud se procure lui aussi un moulage du bas-relief, comme Jensen et comme Hanold, qu'il accroche au-dessus de son divan.

*Gradiva* inspire. À la suite de Freud, beaucoup d'auteurs et d'artistes s'en sont saisis, chacun à sa manière et selon son style. En France, il existe, à ma connaissance, au moins deux traductions, la plus connue étant celle de Jean Bellemin-Noël, parue chez Gallimard en 1986, sous la direction de J.-B. Pontalis, avec le texte de Freud et trois lettres de Jensen.

<sup>5</sup> Freud, S., « Autoprésentation » (1924), *OCF/P*, vol. XVII, Paris, PUF, 1992, page 112.

On peut lire le récit de Jensen comme le récit du trajet d'une pulsion refoulée, des oubliettes où elle était maintenue enfermée, jusqu'à sa réactivation en pleine lumière. Norbert Hanold est un jeune archéologue qui a tourné le dos à la vie et à la réalité effective des autres, à son siècle et à ses tumultes et il vit seul, dans l'unique compagnie de sa science ; sans famille, sans amis et, apparemment, sans fantasmes. Avec l'amnésie de ses désirs et de sa pulsionnalité infantile, il réalise ce que Freud nomme « la légende-souhait » d'une enfance asexuelle.

Cette vie d'amnésie se termine au moment où il peut commencer à donner une forme à ce qui l'anime. Dans un bas-relief, il perçoit une *Gestalt* qui, dès lors, ne lui laisse plus de repos. C'est une forme féminine saisie en train de mettre un pied devant l'autre -*im Schreiten begriffene weibliche Gestalt* -, pas encore une femme, mais une *Virgo romaine* d'une vingtaine d'années, grande et svelte, d'un aspect somme toute commun, sinon par son incomparable démarche. Cette forme féminine - féminine parce qu'elle porte des vêtements féminins, c'est ainsi que Hanold différencie les filles des garçons - n'est pas encore sexuée. Ce pourrait être le double de Hanold. À partir du moment où il donne une forme à sa propre vie pulsionnelle, Hanold se lance dans une recherche urgente qui l'amène tout d'abord à regarder sous les jupes des femmes, dans la rue, dans le but apparemment innocent de vérifier leur démarche, puis dans un voyage impulsif jusqu'à Pompéi, en passant par Rome et Naples. Sans le savoir, Hanold opte pour l'itinéraire du voyage de noces des jeunes mariés de l'époque. Sa recherche passe par l'examen rageur de ces couples caricaturaux dont la félicité béate et bruyante lui est odieuse. Mais de quelle matière est faite la vie pulsionnelle, s'interroge-t-il ? Des pâtes à la napolitaine au soleil sacré de midi, aux mouches diaboliques, au bon vin qui enivre et à la personne de *Gradiva-Zoé*, il n'a de cesse de sonder la réalité matérielle et psychique des substances et des corps. Mais ce n'est pas *Gradiva-Zoé* qui réussit à le convaincre et à lui faire admettre sa réalité physique et sexuelle, malgré toute son habileté. C'est une claque qu'Hanold lui administre sans ménagement sur la main, un geste brutal tout à fait inapproprié en



la circonstance et qui lui vient spontanément, comme un *Einfall*, c'est ce geste qui le convainc. Avec cette claque, Hanold retrouve et sa pulsion infantile et son objet : « Ce geste fut à l'instant même une révélation, stupeur, jubilation et terreur mêlée »<sup>6</sup>. Et Gradiva-Zoé, médusée, touchée au vif, sort de sa réserve et se démasque en déclarant : « Il n'y a vraiment aucun doute, tu es fou, Norbert Hanold ! » Norbert et Zoé se retrouvent dans cet échange brutal qui les replace dans le vif de leur enfance commune, dans « l'échange de coups de poings et de pieds » de leur intimité, pétrie d'un fantasme sadomasochiste. C'est ainsi et seulement ainsi qu'ils se reconnaissent. Oui c'est donc bien elle, oui, c'est bien lui. On ne fait pas fantasme à part.

Gradiva incarne le conflit de Hanold, d'une part la légende/désir d'une enfance asexuelle et amnésique, et de l'autre les affres de la pulsion infantile qui n'en finit pas d'insister et dans lequel le moi ne se reconnaît pas. Mais comment le personnage-fantaisie de Gradiva pourrait-il amener Hanold jusqu'aux retrouvailles avec l'objet de son fantasme s'il ne contenait pas, à la fois exhibée et masquée, cette pulsion partielle infantile sadique qui le lui désigne ?

À l'image de Hanold, sa Gradiva se signale par son apparente absence de pulsionnalité, elle est pleine de vie tout en étant sereine et tranquille et bien sûr gracieuse. Rien qui puisse alerter les défenses du moi et tout pour séduire le lecteur par cette « prime d'appât » de la grâce. Même Freud, qui en fait aussi une chasseuse de mari, donc une jeune personne avec un objectif affirmé, semble ignorer qu'elle puisse être faite d'une matière sexuelle. Comme dans le rêve, le fantasme est accompli sous des artifices qui le rendent méconnaissables. C'est à cela que l'on reconnaît un récit réussi. Tout se passe comme si le lecteur s'accordait de façon souterraine la même reviviscence du fantasme que le héros, tout en adoptant les défenses prêtées par l'auteur, qui évitent d'alerter la conscience. Le fantasme inclus dans l'œuvre est pour ainsi dire pré-mâché, mais, ce pré-

traitement n'évite cependant pas le conflit pulsionnel à son lecteur, puisqu'à chaque nouvelle interprétation, le traducteur ou l'écrivain en accentue encore les masques.

Il y a tout de même l'insistance de cette démarche si particulière, avec ce pied à la verticale, que Freud a interprété comme un pied bot, une anomalie. Et cette démarche est associée à une fantaisie qui vient à Hanold dès le début de la nouvelle. Il ajoute un détail qui ne figure pas sur le bas-relief - le détail, c'est le mode de repère enfantin, quand les globalités échappent à l'entendement - : il la voit à Pompéi, « marchant sur les curieuses dalles plates révélées par les fouilles qui en temps de pluie, permettaient d'aller en marchant au sec d'un côté de la rue à l'autre ». Et tandis qu'il la voit ainsi marcher, Hanold voit aussi les rangées de maisons, et la rue s'allongeant à perte de vue avec le Vésuve se dressant au loin, et partout la vie, commerces, artisans, magasins, ateliers, débits de boissons, boulangers, etc... L'agitation d'une ville dont il connaît chaque détail. Dans cette vision, au sens d'un rêve et de son accomplissement de désir hallucinatoire, Gradiva redonne vie à la ville-tombeau.

Jensen, comme Freud, connaissait bien Pompéi et ce que l'auteur passe sous silence, c'est que les curieuses et hautes pierres plates servaient à traverser à sec des rues qui servaient de tout-à-l'égout. Le portrait de Gradiva ne serait pas complet sans cette particularité, elle plane et lévite au-dessus de la rue et de son contenu, sans doute à la fois malodorant pour le moi de Hanold mais également vital, ce « trésor de souvenir », qu'elle désigne par son pied à la verticale en même temps qu'elle le masque en concentrant notre attention sur son pas. Elle redonne vie à ce qui est en haut comme ce qui est en bas. Dans le rêve-fantaisie de Hanold, le matériel qui a inspiré le contenu manifeste, c'est la démarche réelle de Zoé, l'amie d'enfance perdue, et le contenu latent, ce pourrait être la pulsion réprimée mais pourtant indispensable pour lui permettre de retrouver la trace de son objet.

<sup>6</sup> Freud S. (1907), *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Galimard, 1986, p.114.

Comment s'y est pris Bellemin-Noël, le traducteur, pour accentuer les déguisements du fantasme et faire du personnage de Gradiva tout entier la réplique du pied fin dans sa curieuse exhibition ? Le texte de Jensen est maintenant en ligne et j'ai pu y faire des recherches, il contient sept fois le terme *Mädchen* ou ses dérivés, *Mädchen*, *junges Mädchen*, *mädchenhaft*. « *Junges Mädchen* » est l'expression la plus proche de la « jeune fille » en français, et Jensen l'emploie une seule fois pour décrire Gradiva. Il utilise aussi une fois l'adjectif *mädchenhaft* pour caractériser la grâce « de jeune fille » de son personnage. Les cinq autres utilisations concernent les jeunes pompéiennes dont les corps ont été retrouvés sous la cendre. On ne trouve donc que deux fois, dans le texte tout entier, la désignation de jeune fille appliquée à Gradiva et ce, tout au début, quand Hanold hésite encore à nommer sa Gestalt. Hanold, à vrai dire, fait preuve d'une grande prudence pour désigner sa trouvaille, et *Mädchen*, qui désigne la fille ou la jeune fille en opposition au garçon, ne lui convient pas, il ne l'emploiera plus. Il essaie « *das Weib* », la femme, « *die junge Dame* », la jeune dame, puis « *die junge domina* », d'après la dénomination latine. Puis il lui trouve son nom, Gradiva, qui lui évitera désormais les écueils d'une assignation sexuelle et sociale. Car sa Gradiva ne correspond à rien de connu, elle est hors-norme. Parallèlement, Hanold n'est jamais désigné comme un jeune homme mais comme « un jeune archéologue » ou par son nom. Or Bellemin-Noël, dans sa traduction, multiplie les désignations sexuées : la fille, la jeune fille, la jeune femme, la femme, là où Jensen a réussi à ne pas nommer la jeune personne. Par exemple : « l'aisance légère de *la femme* qui marche d'un pas vif », le traducteur a inséré *femme* à la place de *Bewegung*, le mouvement. Ou encore : « il lui était venu à l'esprit... que *la femme* sur le bas-relief... », *la femme* encore pour « *die von dem Bild Dargestellte...* », celle qui était représentée. Les exemples abondent, d'une sur-sexualisation de Gradiva. Autre exemple, le pied mince, *schmal*, devient le pied « racé », ce qui accentue l'esthétisme du personnage. Point par point, le traducteur participe à l'icônisation de Gradiva, l'éloignant de Hanold et de la fonction de double qu'il lui a attribuée, double partageant le même fantasme de la reviviscence d'une rencontre érotique brutale.

Dans la culture analytique française, Gradiva est devenue, de repeneur en repeneur, presque une icône, non pas une jeune fille, mais « LA jeune fille », symbole de la grâce, à la démarche à la fois légère et assurée, celle qui avance, et Pontalis y est pour quelque chose. Gradiva est si proche d'une icône qu'elle en bascule parfois, et représente alors non plus celle qui plane en surplomb, idéalisée, mais son envers, celle qui flirte avec les enfers, une figure sur-sexualisée, la sorcière. L'autre face de celle supposée savoir.

J.-B. Pontalis, dans sa préface de l'édition de 1986, montre combien Freud a été séduit par Gradiva-thérapeute, un « coup de foudre » tel qu'il en a fait le symbole de la psychanalyse alors en plein essor. Pourtant, quelques années plus tard la psychanalyse change de visage, elle ne se laisse plus saisir comme dans le premier élan de la relation passionnée de Freud avec Fliess, ce laboratoire transférentiel d'où elle est issue. « La cure n'est plus une cure d'amour, écrit Pontalis : la haine, la violence, la mort l'habitent ; la répétition du même est désormais souffrance, blessure irréparable plus que retrouvaille enjouée du vert paradis des amours enfantines. Et le siècle, lui aussi, se revêt de couleurs noires. »

Freud à la fin de sa vie, dans « L'analyse finie et l'analyse infinie »<sup>7</sup> a ce mot célèbre : « Il faut bien que la sorcière s'en mêle. Entendez : la sorcière métapsychologie. Sans spéculation ni théorisation - pour un peu j'aurais dit : fantaisie - métapsychologiques, on n'avance pas ici d'un pas. » « La psychanalyse ne ressemble plus alors, ni dans les traits ni dans l'allure, à une jeune fille, écrit encore Pontalis. La voici qui se reconnaît, comme si elle se rapprochait sur le tard de sa lointaine ancêtre, dans le visage inquiétant, foncièrement discordant, de la sorcière. » C'est sur cette note sombre que Pontalis entame le dernier paragraphe de sa préface. Mais, tout de suite, il se reprend et termine sur cette affirmation exaltante et nostalgique : « Si elle a perdu de son charme (la psychanalyse), la Gradiva, elle, a su garder le sien. Les pierres cesseraient-elles de nous parler, elle n'en serait pas moins toujours pour nous

<sup>7</sup> Freud S. (1937), « L'analyse finie et l'analyse infinie », OCF XX, Gallimard.

celle qui avance, celle qui éveille. »

La madone et la sorcière accolées et se tournant le dos, c'est une autre façon de se représenter la magnification et la diabolisation d'une même pulsion ou comment le fantasme est maintenu des deux côtés à la fois dans la fente étroite de la conscience.

Mais revenons à Freud et à Jensen : Le 11 décembre 1907, Freud fait part de ses déductions au cours de la réunion de la société psychanalytique de Vienne : Jensen a écrit cette fantaisie « parce qu'il avait eu une sœur avec qui il a connu dans l'enfance « une relation pleine d'intimité » ; cette sœur était très probablement morte ; on pourrait même supposer qu'elle était affectée d'une malformation, sans doute un pied-bot... »<sup>8</sup> Freud est si enthousiaste qu'il n'hésite pas à communiquer ses déductions à Jensen. Ses lettres ne sont pas conservées, mais les réponses de Jensen sont publiées en appendice dans le recueil de 1986. Cependant Freud le détective n'obtiendra pas de réponse. Dans sa troisième et dernière lettre, Jensen lui répond fermement : « Bousculé par le temps, tout particulièrement à cette époque de Noël où nombre d'enfants et de petits-enfants me sollicitent, je vous prie de vous contenter d'une réponse lapidaire. *Non*. Je n'ai pas eu de sœur ni, d'une manière générale, de parents consanguins. »<sup>9</sup> Et Pontalis de poser la question : « À quelles expériences infantiles remontait donc le plaisir intense que Freud avait pris à lire cette fantaisie et à s'en rendre maître ? »<sup>10</sup>

L'écriture scientifique est-elle soumise, elle aussi, à la poussée du fantasme ? Pour Freud, la substitution du principe de réalité au principe de plaisir est en elle-même une façon d'assurer le principe de plaisir, de substituer à un plaisir instantané un plaisir plus tardif, mais assuré. Et c'est la science qui réussit le mieux ce surmontement : « elle qui procure un plaisir intellectuel pendant le travail et promet pour finir un

gain pratique<sup>11</sup>. » L'artiste, lui, parvient à concilier les deux principes : il se détourne de la réalité, ne pouvant renoncer à la satisfaction pulsionnelle et laissant dans ses fantaisies libre cours à ses souhaits érotiques et ambitieux, « Mais il trouve la voie qui ramène de ce monde de la fantaisie à la réalité. (...) C'est ainsi (...) qu'il devient effectivement le héros, le roi, le créateur, le favori qu'il voulait devenir, sans emprunter l'énorme détour de la modification effective du monde extérieur »<sup>12</sup>. On comprend que la réalité, c'est la réalité de l'objet, et que les modalités pour devenir ce héros, ce roi, sont assujetties aux expériences corporelles précoces qui ont fondé et l'objet et le fantasme.

Dans ses écrits scientifiques, Freud maintient une nette démarcation entre le scientifique et le poète, le premier maintenant le cap de la réalité, et le second empruntant les chemins de traverse de ses fantaisies-accomplissement de désir. Cependant, dans bon nombre de ses écrits, le fantasme, objet de la recherche, est aussi à l'œuvre dans son écriture. Car comment investir un mouvement pulsionnel sans en même temps, tant soit peu, le faire affleurer tout près, trop près de la surface de la conscience sensible ? Ce qui réapparaît alors, ce qui perce, c'est l'excitation liée au fantasme, excitation portée par les processus primaires qui ne visent qu'à la satisfaction hallucinatoire du désir. Dans « Un enfant est battu », par exemple, le texte est à la fois un dégagement et une reviviscence du fantasme avec le radical *schlag*, de *schlagen*, battre, qui revient une centaine de fois en quelques pages, sous la forme d'un martèlement qui met en scène le fantasme et l'accomplit hallucinatoirement. Le fantasme, écrivait Green, est toujours sadomasochiste.

Lorsqu'en 1937, Freud en appelle à la sorcière, il ajoute : « Sans spéculation ni théorisation - pour un peu j'aurais dit : fantaisie - métapsychologiques, on n'avance pas ici d'un pas. » « Fantaisie », c'est, en allemand, le même *Phantasieren* auquel s'abandonne le poète, cette activité diurne à la fois consciente et préconsciente qui permet la satisfaction pulsionnelle. Freud envisage

---

8 Pontalis, J.-B., « Préface à Sigmund Freud », *Le délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen*, op. cit. p.21.

9 Freud S., *Le délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen*, op. cit. appendice, p.258.

10 Freud S., *ibidem*.

---

11 Freud, S. (1911), « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique », *OCF/P*, vol. XI, Paris, PUF, 1998.

12 Freud S., *ibidem*.

à ce moment que la sorcière métapsychologie puisse aussi trafiquer avec le fantasme...

C'est là toute la complexité mais aussi le pari de l'écriture analytique qui se veut avant tout élaborative.

Le patient puise dans les fantasmes infantiles de l'analyste. C'est peut-être aussi de cette façon que travaille l'analyste, à la fois sorcière et Gradiva. Le nouveau matériel fantasmatique apporté par le patient, s'il l'investit, il va dans un premier temps le partager et en partager l'accomplissement de désir hallucinatoire, accompagnant et favorisant l'*agieren* de transfert. Le deuxième temps de la cure, ce sera le dégagement de ce fantasme par la perlaboration de l'analyste et la voie du renoncement à l'objet partiel de cette pulsion infantile, pour l'analyste comme pour le patient. C'est ainsi que le processus de l'analyse change l'analyste.



## *État limite, transmission, généalogie*

*Jean Bousquet*

Dans le prolongement de ces *Débats du samedi*, organisés sur le thème de la transmission, l'idée m'est venue de présenter une histoire de cas où la question des liens intergénérationnels a pris une place singulière dans la réalité psychique de l'analysante. Peut-on parler d'un travail psychique de transmission ? René Kaës rappelle que dans *L'homme Moïse*, Freud a souligné une fois encore que « l'héritage archaïque de l'homme n'englobe pas seulement des dispositions mais aussi des contenus, des traces mnésiques relatives au vécu de générations antérieures. Du même coup, l'ampleur aussi bien que l'importance de l'héritage archaïque se trouveraient accrues de manière sensible » et Kaës, à propos de l'appareil inconscient de la transmission, dit ceci : « Ces questions attendent des réponses qui devront nécessairement accepter l'hypothèse du nouage des dimensions intra et transpsychiques dans la transmission »

Marie-Laure

Elle veut se défaire des mauvais souvenirs de son enfance. Son horizon est borné par la désunion douloureuse de ses parents, qui se sont séparés alors qu'elle avait à peine deux ans. Elle a été l'otage d'adultes qui s'excédaient mutuellement dans un climat profondément hostile et détestable. Elle a baigné dans un milieu empli de haine, une haine extrême. Elle avait la hantise des va et vient entre les deux domiciles, du fait de l'hébergement partagé.

Pendant ce début de travail analytique, où je la reçois en face à face au rythme de trois séances par semaine, elle déverse sans discontinuer ce trop de douleur psychique enfoui depuis aussi loin que ses souvenirs en gardent la trace. Elle revient sans cesse sur ces pitoyables années de dispute, sur cette détestation sans fin. Son enfance a été assombrie par la déchirure de ses parents, par leur passion haineuse. Ils ne se sont jamais aimés, pense-t-elle, c'était un amour impossible. Et elle ajoute : « Mon enfance aura

été un monde de pas-heureux » et « L'effroi de mon enfance n'a pas de fin ».

Maintenant, séparée de ses repères familiaux, de sa langue maternelle et de sa culture d'origine, il est assez peu question de problèmes liés à son déracinement pas plus qu'à l'enracinement dans un autre terroir, une autre culture, pas si étrangers d'ailleurs. Elle peut parfois glisser quelques locutions singulières, plutôt humoristiques, de sa langue d'origine, celle des canadiens français. Dans cette absence de nostalgie, évoquée tout de même, mais de façon éparse, je devine une forte répression de ses affects, voire un déni de la séparation. Et assez souvent une gravité anxieuse se lit sur son visage.

C'est dans le Midi qu'elle a choisi de s'installer pour fuir les conflits nauséux des années de son enfance et de son adolescence. Il lui aura fallu pour cela traverser l'Atlantique. Est-ce la mise en acte d'une fugue qu'elle a longuement mûrie pendant son adolescence difficile ? Pas uniquement. Elle s'installe d'abord sur le sol natal de son père, mais loin de son lieu de naissance. Son père au même âge, a franchi l'Atlantique, mais dans l'autre sens pour débiter une carrière professionnelle, et fonder une famille dont elle sera l'enfant unique, avant la séparation parentale et l'adoption par son père d'un garçon, plus jeune qu'elle, d'origine asiatique. C'est après cette adoption que cet homme se remarie.

Avec son départ du Québec, c'est de sa mère qu'elle s'éloigne. Son père s'installera quelques années plus tard en France au moment de sa retraite. En matière de rapport à l'objet, de distance à l'autre, il y a comme un paradoxe ; entre sa mère et elle, un océan et, à peine quelques longueurs d'autoroute entre son père et elle. Elle dit avoir quitté le Québec, pour retrouver son amoureux, rencontré dans sa ville natale, dans cette période entre l'adolescence et la première vie d'adulte, époque de toutes les illusions. Et

elle abandonne ses études d'histoire de l'art à peine commencées. Aujourd'hui, c'est un tout autre voyage, une autre migration, qu'elle entreprend dans cette cure qui constitue, sans nul doute, un point d'ancrage. Son histoire, en un premier aperçu, semble correspondre à une organisation névrotique avec des qualités d'*insight* et des problèmes d'identifications, fragiles et labiles, entre une mère et un père autant aimés que haïs.

J'ai quelques interrogations, toutefois, sur sa structure psychique profonde puisqu'elle laisse entrevoir une adolescence passablement chamboulée. Les questions de son identité m'apparaîtront plus tard.

Les processus de subjectivation de l'adolescence de Marie-Laure, se sont heurtés à bon nombre de difficultés. C'est dans son milieu familial, qu'elle découvre et exerce son opposition jusqu'à en devenir rebelle, frondeuse. Elle passe à la vitesse de l'éclair de l'amour à la haine, de la dépendance à la révolte. Une vraie crise d'adolescence. Avec l'irruption du sexuel. Mais elle est dans l'impasse pour quitter la dépendance et le lien pré-œdipien qui continuent à l'unir à sa mère, pour réélaborer la séparation/individuation. Excédée et révoltée, elle claque la porte et prend le large, insoucieuse du retour. Un acte pour rompre les liens au risque de perdre l'objet primordial et surtout l'amour de l'objet. Ses parents en sont atterrés. Aujourd'hui, en séance, d'un tapotement de la tempe, elle exprime tout le désordre de sa tête qui l'a amené à abandonner ses études.

Avec l'apparition de la bouderie de Marie-Laure, le transfert prend la forme d'un rapport de force. Sa demande d'amour est un refus. Cherchant à me frustrer, elle se frustre d'abord elle-même. Elle répète dans le transfert les innombrables ruses, stratégies de son passé. À trop prolonger ce refus, elle en devient l'otage. Et dans ces premiers temps de l'analyse, le transfert est répétition. Puis elle souhaite poursuivre sur le divan. J'ai accepté cette modification du dispositif. Était-elle opportune ? Toutefois, je me suis interrogé sur la possibilité d'un agir transgressif. Je n'ai pas observé de changement significatif dans le déroulement de la cure pendant plusieurs années.

Marie-Laure a souffert d'un asthme bronchique dès l'âge de deux ans ; cet asthme a pris fin à l'adolescence. La gravité de l'une de ces crises d'asthme, lors de la traversée œdipienne, a nécessité des soins en milieu

hospitalier. L'absence d'angoisse pendant la crise serait l'un des caractères de l'asthme de l'enfant, et ce symptôme constitue un appel, une demande. Son père asthmatique depuis l'enfance est, aujourd'hui, atteint d'une insuffisance respiratoire chronique. La santé de cet homme, qualifié hypochondriaque, lui cause souvent de vives inquiétudes. Il vit sous l'étroite dépendance de soins médicaux.

Le processus analytique s'essouffle alors.

Progressivement, la parole de Marie-Laure se raréfie et, sa respiration et son rythme respiratoire se modifient. Nos rythmes respiratoires respectifs, jusqu'alors accordés, se décalent. De longues et profondes inspirations, pareils à des soupirs forcés, font leur apparition chez elle. Marie-Laure respire avec effort, pesant. Une immobilité psychique s'installe tant de son côté que du mien. Ses résistances, des résistances quasi-physiques à l'analyse sont à l'acmé. Mes relances sont inopérantes. Cette modification de la respiration ne ressemble en rien à la dyspnée (expiratoire) de l'asthme. C'est autre chose. Dans le désert objectal qu'elle traverse, dans le vide qui a envahi son espace psychique, les forces de déliaison sont à l'œuvre. Faut-il invoquer seulement la régression liée au déploiement du transfert ou peut-être davantage encore les effets du silence de la situation d'analyse ?

Le soupir qui précède le renversement de l'inspiration est sur la ligne de crête entre Eros et Thanatos. D'un côté, nous connaissons le soupir amoureux, le soupir de l'excitation sexuelle et d'un autre côté, le soupir des grandes souffrances jusqu'au dernier soupir. Mais dans ces efforts respiratoires, Marie-Laure donne l'impression de lutter, et cette respiration si particulière m'évoque une technique de contrôle du souffle respiratoire comme elle se pratique lors d'une rééducation, une kinésithérapie respiratoire par exemple. Elle semble cheminer à la frontière du péril de la fragmentation du moi d'une part et du maintien de son unité et de sa cohésion d'autre part. Cependant, je crains qu'elle ne soit au bord du vacillement de l'identité et de la perte du sentiment de continuité de son être.

À cette période, elle part une semaine changer d'air dans un groupe de formation avec psychodrame. Au retour, elle présente un état proche de l'hébétude. Des aménagements de la technique s'imposent sans délai. De lourdes menaces pèsent sur l'évolution de la

cure, mais surtout sur le devenir psychique de Marie-Laure. Quelque chose de l'ordre d'un séisme, d'un bouleversement interne qui touche aux racines de l'identité est en train de l'envahir. Le temps du divan prend fin. Nous poursuivons en face à face.

Je vois sa raison se fissurer sous mes yeux. Des cris de désespoir et de révolte la traversent de part en part. Elle implore consolation dans les appels qu'elle me lance. Sa voix se fait grondante. Son visage se fige avec un air traqué et hargneux. Il est empli de haine. Elle hurle sa souffrance. Ses propos sont emplis de détestation ; elle se sent menacée, envahie, persécutée. Elle perd vite pied avec la réalité. Son monde interne se disloque. Frêle esquif perdu dans l'illimité et proche du gouffre. Cela va durer longtemps, de longues semaines. Le travail analytique devient difficile, très difficile dans ces moments de tension extrême. Dans mon inconfort, je représente la menace, le danger pour son intégrité psychique. « Vous n'en dites rien » hurle-t-elle. Epreuve-t-elle encore plus le besoin de sentir mon écoute en éveil ? Malgré le surgissement de ses productions mentales, elle continue de venir régulièrement aux séances. Le cadre dans ces invariants temporels n'est pas attaqué. Mes paroles de réassurance, d'apaisement restent sans effet. Pour parer à mon incompréhension totale de la situation et ma grande perplexité, et sans en connaître d'avantage, je sors à mon tour du sillon : « Votre père n'est peut-être pas votre père biologique ? » Mon intervention tombe à plat. Et pris par l'urgence, face à son immense détresse, à l'emprise de la souffrance, je reformulerai cette hypothèse hasardeuse, en référence à une filiation truquée que je pressentais un peu confusément depuis quelque temps. Mes errements interprétatifs se sont sans doute construits à partir des représentations, qui se sont peu à peu imposées à moi, celles d'un père absent et abandonnant. Ces interventions sont plutôt de l'ordre de la réponse, suscitée par l'angoisse abyssale. Mais il ne s'agit là que de rationalisations défensives. C'est la culpabilité inconsciente qui m'a fait parler en réaction au message sexuel de ses identifications projectives. Freud a reconnu que tout délire est construit sur un noyau de vérité.

Elle a finalement accepté de prendre des psychotropes. Il a fallu pour cela combattre beaucoup d'hésitations

et d'opposition. Elle s'est opposée longtemps à la prise médicamenteuse avec toute l'énergie obstinée qui peut l'habiter à certains moments. C'est un médecin psychiatre qui en est le prescripteur. Et l'apaisement de l'angoisse a été obtenu rapidement. Par contre, la distanciation d'avec ses idées délirantes s'est faite plus lentement. Une faible dose lui assure désormais une sécurité ainsi qu'un confort appréciable. Peu à peu, elle a appris à ajuster la posologie minimale la mieux adaptée à son état, à son niveau d'angoisse. Elle contribue à assurer son équilibre, avec le contrôle d'un médicament-objet dont la voie de cheminement se fait entre l'espace du dehors et celui du dedans. Bien au-delà de la valeur pharmacologique de la substance, ce médicament est devenu un objet familier de la vie de sa personne.

Le retour à la réalité a été lent, entrecoupé de fortes résurgences anxieuses et d'interrogations multiples sur la nature du délire. Aussi redoute-t-elle la survenue d'insomnies qui peuvent la tenir éveillée plusieurs nuits durant et qui lui font craindre une rechute. Et elle renouvelle anxieusement les questions sur le délire. « Vous auriez pu faire une maladie somatique grave » lui dis-je. Avec cette intervention, je lui propose une voie de dégagement vers le corps, un déplacement, qui je le reconnais, correspondent à des représentations clivées, en une séparation du corps et de la psyché. Elle se saisit de cette oscillation proposée dans l'intervention et la reprend régulièrement. « Vous m'avez dit que j'ai évité de faire une maladie somatique grave en délirant » dira-t-elle plus tard. Elle prend appui sur cette intervention, ce point de butée. Cela a des prolongements et des effets dans ses associations d'idées. Elle semble s'en servir, comme d'une pensée magique, pour conjurer la possibilité d'un retour du délire. Mais c'est devenu un objet de pensée.

Sur le développement réciproque de l'activité associative de l'analysant et de l'analyste dans la cure, Daniel Wildöcher écrit : « *La copensée peut être considérée comme le véhicule de la communication d'inconscient à inconscient* ».

Un peu plus tard, elle souhaite rencontrer une psychanalyste. Une séance chez cette collègue fut décidée. Ainsi pendant quelques mois, elle poursuit



son travail avec deux thérapeutes. Cette expérience prit fin à son initiative sans qu'elle en dise quelque chose. Aussi, ai-je pensé un instant qu'elle pouvait décider de mettre fin à son travail avec moi. Commence alors un enchaînement de moments de prise de conscience, de réflexions sur le sens de la réalité et ses impasses. Elle doit accepter sa « folie privée ». C'est un moment de grande tristesse, de repli, de solitude. Elle tente de mettre des mots sur l'indicible. Que peut lui apporter ma compréhension empathique ? Elle vit claquemurée dans son appartement, les volets mi-clos. Il lui arrive de me téléphoner pour une séance supplémentaire. En fonction de ma disponibilité, j'acquiesce. Mais il m'arrive parfois de ressentir cette demande de séance supplémentaire, comme un besoin de contrôle omnipotent. Les idées délirantes feront leur réapparition, mais sur un mode atténué et nettement moins invasif. L'ambivalence est avec l'angoisse d'intrusion et de séparation un de ses symptômes majeurs. Toute question d'ordre privé ou professionnel la met dans une indécision totale et dans un abîme d'atermoiements. Elle est prisonnière du dilemme répétitif, ni oui, ni non. Elle parle de son désir de maternité de façon aussi partagée, fortement ambivalente.

Cadre administratif dans une grande entreprise de la région, elle participe à un grand nombre de réunions. Etrange contradiction : autant le groupe l'attire fortement, autant il la menace et la met en péril. Le groupe est pour elle un objet, une scène, une enveloppe (elle a évoqué à une ou deux reprises cette notion d'enveloppe groupale). Accède-t-elle, sur la scène groupe, à un mode singulier de communication avec ses pairs, y recherche-t-elle une pluralité de voix, une délimitation des espaces pour son moi clivé aux limites incertaines ? Elle livre, en séance, les innombrables escarmouches, les multiples épisodes conflictuels avec une collègue puis une autre. Invariablement, elle est l'un des deux protagonistes du couple persécuteur/persécuté avec permutation avant le dénouement et la résolution du conflit. Je suis le réceptacle de ses identifications projectives. On peut faire l'hypothèse qu'elle est attirée et excitée par un objet qui menace son moi d'intrusion. Dans le couple ainsi constitué, le même et l'autre ne se différencient qu'imparfaitement,

sous la menace constante d'une indifférenciation.

Le problème de l'identification narcissique avec homosexualité primaire à sa mère se rejoue sur la scène du travail. Interminable et infernale répétition éprouvante. Avec le couple d'opposés, actif-passif, ce jeu d'alternance, persécuteur-persécuté, partage la succession temporelle et le renversement. Parmi les transferts, ai-je représenté la personne psychique de sa mère, de son père, sans nul doute, mais aussi m'a-t-elle dit de sa grand-mère maternelle, qui est décédée lorsqu'elle avait six ans. La force du transfert rend présent ces figures du passé, de l'ordre de la résurrection pour la grand-mère. Mon contre-transfert est mis à l'épreuve, je suis exaspéré par son indécision ; quand elle me fait participer à son ambivalence, je me demande si elle ne souhaite pas m'entraîner dans une « folie à deux ». Il m'arrive alors de ressentir des affects de haine.

Parmi les contributions importantes de Pierre Fédida sur l'étude du contre-transfert où, il souligne, entre autres, que les mécanismes de l'identification projective à l'œuvre dans les transferts des cas difficiles, seraient des modes de connaissance des affects mais aussi des modes de communications primitives que le patient reproduit sur la personne de l'analyste, il écrit ceci : « *Le mythe du père séducteur hante le contre-transfert qui, en retour, ignore ce qu'il pourrait lui apprendre de l'impensable sexualité féminine* ».

Aussitôt assise sur le fauteuil, elle me regarde d'un air de grande colère : « je suis hors de moi ». C'est souvent qu'elle expulse, en début de séance, ses affects de colère et de rage mêlés, qui menacent de la submerger. Cette expulsion violente, impérieuse, ne peut être différée davantage. Elle a besoin d'un objet dépositaire. À d'autres moments, et toujours au commencement : « je suis dépitée, je suis dépitée Mr Bousquet ». J'ai observé que la situation de face à face lui permettait de s'appuyer sur ma présence. Quand elle parle de dépit, le grondement de la colère semble atténué.

Beaucoup plus tard, ses relations platoniques avec les hommes prennent fin. Elle accède à la dimension sexuelle de l'amour avec un homme qu'elle épouse. Son mariage a été un événement très heureux. Elle a pu réunir, pour cette cérémonie, son père et sa mère et,

jusqu'au dernier moment, elle a douté qu'ils puissent apparaître ensemble sur la même photo. Elle convient que ses parents se sont aimés avant de se haïr, mais que cette haine les maintenait dans le besoin de l'autre comme une sorte d'amour inversé. Elle s'occupe de façon attentive et dévouée des enfants de son mari, « Figurez vous que je suis obligée de mettre des limites dans les relations souvent très équivoques entre mon mari et sa fille, adolescente ». C'est l'une des toutes premières fois qu'elle a recours à ce mot de limite. En position de tiers et dans une position maternelle, dégagée de la force d'attraction des identifications narcissiques avec ses doubles, elle peut énoncer la limite à bon escient.

À peine entrée dans l'adolescence, la mère de Marie-Laure perd son père. Son chagrin fut immense. Elle était l'aînée et c'était la préférée de son père. La fratrie endeuillée va alors s'abriter sous son aile. Et le décès de la grand-mère surviendra quand Marie-Laure a 6 ans. Les deux décès étant imputables à des problèmes cardiaques et dans les deux cas, il s'est agi de mort brutale. Elle n'a donc pas connu ses grands-parents ou très peu du côté maternel. Ce qui n'a pas été le cas du côté paternel. Marie-Laure va longuement parler de la douleur irréparable de sa mère « Ma mère a été en panne de deuil » dit-elle, puis « C'est une histoire de cœur dans sa famille ». La mère de Marie-Laure a vécu le décès brutal de son père comme un abandon. On peut faire l'hypothèse d'un deuil interminable et peut-être d'un deuil pathologique. Mais on ne peut en dire d'avantage sauf à considérer que l'apparition de la grand-mère dans le transfert ne vienne renforcer cette hypothèse.

Du côté du père de Marie-Laure l'histoire familiale est dominée par une problématique d'abandon/adoption. Le grand-père du père de Marie-Laure est un enfant trouvé. Son adoption s'est faite dans les premières années de sa vie. Ainsi la filiation paternelle présente-t-elle un chaînon manquant. Cette généalogie m'apparaît, maintenant, sous une autre perspective. Toute la vie du père de Marie-Laure est hantée et travaillée par la question de l'adoption qui ne recouvre, en fait, que celle de l'abandon dont il continue à ressentir la sourde menace. Et cet homme abandonne à son tour. C'est le sort échu au

fil adoptif resté au Canada qu'il menace aujourd'hui de désadoption. Poursuivons avec les prénoms. Ce fils a comme sa sœur un double prénom, le premier donné à la naissance, est identique à une lettre près au prénom du père (un diminutif ou un double) ; le second choisi par le père est celui de l'ancêtre adopté. Y a-t-il eu, dans l'adoption de cet enfant, une attirance liée à l'homologie des prénoms qui aurait fondé cet acte ? Quant au double prénom de Marie-Laure, il est lui aussi, évocateur de gémellité, d'un jumeau imaginaire tel que l'a défini Bion. Nul ne peut savoir quelle part d'innommé et d'innommable contiennent les représentations conscientes et inconscientes de cet homme. Pour le dire autrement, de quel secret est-il le dépositaire ? Concernant sa migration au Canada, il paraît n'avoir rien transmis à sa fille, laquelle n'en a rien retenu, ne peut rien en dire. Ce que l'on peut noter concernant l'adoption de son fils, son double, c'est qu'elle semble correspondre à la réalisation d'un fantasme d'auto-engendrement avec identifications narcissiques. La solution narcissique apporte une solution à la rivalité œdipienne ; l'un doit vivre et l'autre doit mourir ou être abandonné. « Vous savez » me dit-elle : « Mon père n'est jamais sorti de l'abandon » je la questionne « Avez-vous songé qu'il aurait pu vous abandonner ? » « J'y pense parfois », et puis poursuit-elle, « Nous nous voyons rarement, une ou deux fois l'an, mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il n'appelle jamais, c'est ce que je trouve le plus difficile, le plus intolérable ». Les identifications narcissiques avec homosexualité primaire sous-jacente sont présentes chez ses deux parents. Marie-Laure travaille psychiquement en faisant de nouvelles constructions sur la perte de sa mère vécue comme un abandon, et l'abandon de son père vécue comme une perte. C'est un long travail de reconstruction et de perlaboration. Aujourd'hui, elle peint à ses moments de loisir et dans ses îlots de paix, elle se rassemble. Sa libido psychique a trouvé dans la peinture de nouvelles possibilités de support pour la mobilité de ses investissements. Son horizon interne n'en finit pas de s'élargir. S'il lui est difficile, dans les premiers temps et même jusqu'à une période avancée de l'analyse, de se détacher et se séparer de ses productions, elle peut maintenant le faire, pour les exposer dans des manifestations

publiques. C'est l'indice d'un changement important, d'une évolution qui la surprend elle-même. Ses contenus psychiques accèdent au statut d'objets perdus. L'une de ses expositions *L'arbre à palabres* développe avec l'un de ses motifs de prédilection, l'arbre, une narration à caractère ludique. La dimension du jeu au sens de *playing* n'en est que trop évidente. D'humeur enjouée, elle évoque cette notion d'atmosphère, qui doit entourer, insiste-t-elle, toutes ses expressions créatrices. Question « Pourquoi peignez-vous des arbres ? ». Après un long silence : « Au lycée, j'avais participé à la préparation d'un décor de théâtre pour une fête de fin d'année et, je devais peindre un arbre. L'arbre que j'avais peint était moche, dégoulinant, anal, précise-t-elle. Il ne fut pas retenu. Je fus envahie et submergée par un tel sentiment de honte que, je ne pus en dire un seul mot ni à mes amis, ni à ma famille. » Ce sentiment de honte a été refoulé dans son *théâtre privé*. Et on peut imaginer l'intensité de la souffrance liée à la mauvaise image d'elle-même et à la peur de la différence des sexes.

Que rend-elle visible dans son travail ? Elle redonne vie aux sensations vivantes et fortes de son enfance. Et la question de ce que peuvent représenter ces arbres ne la préoccupe guère : sont-ils l'arbre de vie, l'arbre généalogique ou l'arbre respiratoire ou bien encore l'érable du Québec ? Quoi encore ? Jamais, je n'ai autant ressenti à ce point, le développement de son sentiment d'appartenance.

Ainsi, Daniel Wildöcher parlant de la sexualité infantile inconsciente comme ne jouant pas un rôle efficace pour intégrer l'ambivalence pulsionnelle primaire écrit ceci : « *Alors que la résolution de la névrose de transfert passe par la découverte des processus et des conflits exercés par une sexualité hyperactive et mal maîtrisée, le processus thérapeutique passerait ici (dans les états-limites) par une redécouverte de la créativité ludique et onirique propre à la sexualité infantile qui permettrait de dépasser le clivage.* »

« Quand je dessine, je papillonne ». La dimension auto-érotique est là manifeste.

Je vais parler de deux rêves, séparés de quelques semaines.

- « Elle tient dans sa main un verre brisé ». C'est un rêve bref, réduit à une seule image. La

destructivité de ses pulsions y apparaît avec une netteté quasi hallucinatoire. Que détruit-elle ? Certainement, moins l'analyse que l'analyste.

- Dans un autre rêve, « Une femme avec deux couches superposées de vêtement, et sur la partie extérieure, de multiples trous rapiécés. » Ce retissage se réfère-t-il aux effets du cadre, à l'espace-temps de la séance, à leur rythme à l'œuvre dans les processus de réparation ?

Dans ces deux rêves, ne sont représentés que les contenants ou les enveloppes. L'intériorité du corps psychique n'y apparaît pas, les contenus psychiques sont absents. Elle me tient à la lisière de sa vie fantasmatique. Ses associations d'idées sont des associations prisonnières. Si elle n'a jamais perdu sa capacité de rêver pendant la cure, l'absence d'associations rend ses rêves difficiles à interpréter même si dans d'autres rêves, il existe une certaine mobilité des images. Le sens n'advient que très rarement. Mais, les rêves lui offrent l'opportunité d'entrer en contact avec les éléments clivés de sa vie psychique.

J'ai pu évaluer, pendant le travail avec Marie-Laure, les incessants changements, la grande labilité de son fonctionnement psychique. J'ai pu mesurer, également, l'importance de ses besoins en matière de communication, de cette nécessité permanente de rester en contact avec moi, de cette invite à échanger sur ses thèmes de choix, les difficultés du jour ou tout autre sujet. Et lorsque je ne réponds pas ou lorsque je reste silencieux, elle peut se faire insistante « Vous n'en dites rien ! » Elle a besoin de s'assurer de l'effet produit de ses propos. Je mesure alors l'importance de la relation d'emprise et j'entrevois comme possibilité, un travail thérapeutique interminable, une analyse sans fin. Et je renonce à l'idée que je ne suis seulement investi que comme objet réel dans ces moments d'échange, de relation intersubjective, où le fantasme paraît s'absenter. Le transfert a créé une relation de dépendance avec angoisse de séparation difficile à conjurer.

Cependant, elle peut être en verve d'humour et rompre de façon soudaine la monotonie des propos répétitifs. Elle peut commenter une situation comique,

une anecdote cocasse ou bien se livrer à des jeux de mots, à des facéties langagières (Ana-lyse, Ana-Purna). Elle cherche à échanger son rire avec moi, elle recherche, avant tout, je pense, un miroir où réverbérer son triomphe narcissique lorsque son rire déferle par vagues.

Finalement, après tant d'années, et surtout après les changements intervenus dans sa vie personnelle et aussi de notables progrès observés dans sa vie psychique, elle accepte une réduction du nombre de séance, puis un espacement, et la fin de l'analyse est décidée d'un commun accord.

Parmi une des questions soulevées est celle de l'évaluation de l'analysabilité des patients *borderline* lors des entretiens préliminaires avant de faire le choix du dispositif. En d'autres termes sont-ils analysables ? Peut-on établir une anamnèse aussi complète comme lors d'un entretien clinique ? Dispose-t-on de suffisamment d'éléments d'appréciation pour évaluer la nature de l'angoisse, les différents modes de fonctionnement psychique du patient quand on connaît l'hétérogénéité des organisations mentales et la proximité entre un cas *borderline* et une structure narcissique par exemple ou encore avec une hystérie grave ? Reste aussi la difficulté de nommer le travail pendant son déroulement, une psychothérapie dans le face à face, des moments psychothérapeutiques ailleurs, une psychanalyse peut-être dans certains cas et comment apprécier la valeur psychanalytique de la psychothérapie sinon par le repérage du transfert et l'élaboration du contre-transfert ? Enfin la connaissance de la généalogie, cet enchaînement d'interactions à l'œuvre sur plusieurs générations, peut-elle être utile au savoir de l'analyste et peut-elle être mise à jour dès les débuts ?

S'interrogeant sur la fonction organisatrice de cette formation symptomatique que représente la généalogie et sur les possibilités que les causalités repérées puissent être en mesure de se muter en histoire de vie, Pierre Fédida écrit : « *En suivant cette idée, le généalogique - inhérent à l'historicisation du sujet par l'analyse - ne fait qu'un avec ce qu'on appelle construction (ou re-construction) et comporte ainsi non seulement une expérience de deuil et de la perte mais surtout une organisation topique de*

*la mort comme condition de la capacité de penser. Mort et castration sont certainement les axes d'une dialectique de la symbolisation qui conduit le sujet à son historicité réelle. »*

Il y a un an disparaissait J.-B. Pontalis. Je me souviens de sa question posée lors d'un *Entretien* à Vaucresson : « Quel mouvement se dégage-t-il d'une séance ? » Est-ce un mouvement de la pensée, de la langue, du rêve ? Et concernant la migration, il écrit : « *migration d'une représentation à une autre, d'un sujet vers un autre, d'un monde interne dans un autre* » « *oui le mot transfert est un mot qui bouge, qui migre, comme la chose qu'il voudrait désigner. Et cette capacité de migration, il faudrait la reconnaître dans la psychanalyse elle-même* ».

Ainsi Marie-Laure, d'une migration à l'autre, a-t-elle, loin de sa terre de naissance, pu reconstruire des éléments de son histoire, à la mesure du relâchement de l'étreinte de l'angoisse et de la mobilité de ses investissements psychiques, et d'un autre tracé de ses frontières.

#### Bibliographie

P. Fédida, « L'arrière-mère et le destin de la féminité », Mères et filles. *La menace de l'identique*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, pp.165-166.

P. Fédida, *Crise et contre-transfert*, « Quadrige », Psychologie/psychanalyse, PUF, 2009.

A. Green, *La folie privée*, « Folio essais », Gallimard, 2003.

R. Kaës, KAES R, « Introduction au concept de transmission psychique dans la pensée de Freud », *Transmission de la vie psychique entre générations*, « Inconscient et culture », Dunod, pp.46-56, 2013.

J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, « La librairie du XX<sup>e</sup> siècle », Seuil, 1990, pp.86-87.

D. Widlöcher, « Clivage et sexualité infantile dans les états limites », *Les états limites*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 1999, p. 91.

D. Widlöcher, « Espace psychique, espace corporel », *Didier Anzieu : le Moi-peau et la psychanalyse des limites*, in sous dir. Catherine Chabert, Dominique Cupa, René Kaës, René Roussillon, Érés, p.57, 2007.



## *I would prefer not to*

### *Catherine Rodière-Rein*

J'aimerais mieux pas, je préférerais pas. C'est la phrase que Bartleby, le copiste désolé de Melville, oppose à toute demande qui excède la stricte fonction de scribe. C'est celle que je mets dans sa bouche pour ne pas *me* l'attribuer. Peut-être que j'aimerais mieux pas la transmission, la dette insolvable, voire, j'aimerais mieux pas la psychanalyse.

Un sens ancien du verbe « hériter » le fait synonyme d'attraper : tiens hérite ça, la contagion, la peste, la psychanalyse et ses crocs à venin.

À la lecture de la correspondance de Freud avec Jung, on pressent que ça va mal tourner (ce qui est d'autant plus facile qu'on le sait). L'ampleur du malentendu saute aux yeux et l'ombre plane d'emblée de la relation passionnée de Freud avec Fliess et de la rupture finale. Quand débute la correspondance, en 1906, Freud a commencé à sortir un peu de l'isolement scientifique. La psychanalyse est devenue une cause dont il s'agit d'étendre et de renforcer le domaine en menant le combat contre les centres traditionnels de la culture et contre les dissidences internes au sein des analystes. Freud fonde en Jung une immense attente et ne cesse de l'appeler à admettre et faire siens les Schibboleth de la psychanalyse, la sexualité infantile en particulier. Il se défend itérativement de toute prévention à l'égard de la nouveauté, lui qui est le novateur par excellence. Un des démons lâchés contre lui est « la contrainte d'apparaître à mes propres partisans comme un morose ou un fanatique incorrigible et voulant perpétuellement avoir raison, ce que je ne suis vraiment pas du tout. »<sup>1</sup>

Il se loue de sa proximité avec Jung, « jeune à faire envie », si doué pour la propagande et tellement apte à être un maître et un guide. « Quelque chose dans ma personne, mes paroles ou mes idées rebutait les hommes comme étranger, tandis que les cœurs vous sont ouverts. »<sup>2</sup>

Il se languit de la présence de Jung et bientôt de son

peu d'empressement à répondre à ses lettres après toutes ces années de « douloureuse solitude. » Jung serait celui qui pourrait assurer la pérennité de la psychanalyse et il l'invigore en ces termes : « Ne soyez pas trop accablé par le fardeau de ma suppléance. » En 1907, il élit Jung comme celui qu'il a su attendre, enfin, tranquillement ; que vienne « une voix dans la foule inconnue (qui) répond à la mienne, ce fut la vôtre. »<sup>3</sup> Il passe du « cher collègue » au « cher ami » puis, en octobre 1908 au « cher ami et héritier ».

La demande de Freud à Jung sonne étrangement. Il l'invite d'une part à conserver l'autonomie de son jugement et sa propre singularité et, d'autre part, à être le continuateur d'**une** œuvre que, lui, Freud risquerait de laisser inachevée. « Votre personne m'a rempli de confiance dans l'avenir (et) je sais à présent que je suis remplaçable comme tout autre. »<sup>4</sup> Et quelque mois plus tard, Freud écrit n'être pas hostile à une forme de communisme intellectuel : « Si... vous avez réussi dans une mesure plus importante encore à insérer vos germes personnels dans la masse en fermentation de mes idées, aucune différence ne subsistera entre votre cause et la mienne. » La fin de la phrase semble indiquer un doute de Freud quant à la communauté de sa cause et de celle de Jung. Mais le début implique la singulière proposition que l'esprit de Jung s'intègre et s'amalgame au sien propre et permette sa survie par delà la mort.

Jung regimbe, proteste de son infériorité, de sa position de vénération. Celle-ci a, je cite, « le caractère d'un engouement passionné, « religieux » avec ce qu'il comporte de répugnant et ridicule du fait de son irréfutable consonance érotique. »<sup>5</sup> Et il conclut avec cette phrase lourde d'avertissement : « Je crains donc votre confiance. » Et un mois plus tard : « L'évocation de votre relation avec Fliess, qui n'est certes pas fortuite, me presse de vous prier de ne pas me laisser goûter votre amitié comme celle d'égaux mais comme celle

3 Ibid.

4 Ibid. « Lettre du 7. IV. 07. »

5 Ibid. « Lettre du 28.X. 07. »

1 S. Freud, C.G. Jung, « Lettre du 6. XII. 06. », *Correspondance*, Gallimard, 1992.

2 Ibid. « Lettre du 2. IX. 07. »

du père et du fils. »<sup>6</sup> C'est en 1908 que Freud le consacre comme héritier, à la même époque où il vient à Jung un héritier, un fils. Freud lui attribue un ton nouveau, libéré, il se réjouit « qu'il soit arrêté que vous serez votre propre maître. »

De son côté, Jung se débat dans le filet qui l'emprisonne dans la psychanalyse et « dans » Freud, il reste bloqué dans ce qu'il nomme une « résistance sans merci ». Il plaint ses compagnons de souffrance, analystes. Et Freud lui répond tranquillement : « Je sais, il vient pour chacun, une fois qu'il a surmonté les premiers succès, une époque amère et mauvaise dans la psychanalyse, pendant laquelle il la maudit, elle et son fondateur. »<sup>7</sup> Chaque faux pas, chaque écart de Jung est minimisé, il faut rester par principe d'accord sur tout. Freud se dit ravi d'avoir été destitué de sa fonction paternelle au moment même où, écrit-il : « Je vous ai formellement adopté comme fils aîné, vous ai sacré successeur et prince héritier - *in partibus infidelium* - »

Son héritage, il le sait, sera autant que possible démolé par les jeunes et Jung devrait avoir la part principale dans cette liquidation. Aussi, écrit-il : « Je veux faire l'essai de mettre en sécurité chez vous certaines choses qui sont en danger. » Jung est prié de conserver en lieu sûr, au sein de sa personne, ce que justement il menace, par sa difficulté à admettre ce que Freud appelle ironiquement « *ma* » libido ; et ce qu'il déforme par son goût de la psychosynthèse et la part trop grande qu'il accorde au point de vue du moi, ce stupide Auguste de cirque.

En 1911, Freud tient toujours bon, dans une lettre à Binswanger, il déclare que si « l'empire fondé par moi devient orphelin, nul autre que Jung doit hériter du tout »<sup>8</sup>. Évoquant encore le patronyme de Jung (jeune) il lui écrit que « c'est le vieux motif mythologique : le vieux dieu veut être sacrifié et ressusciter, rajeuni, dans le nouveau. » Plus tard, il sera blessé par ce qu'il entend de vœux de mort de Jung à son égard, dès maintenant, ce n'est pas à Jung de souhaiter sa mort mais à lui de souhaiter mourir comme pour s'emparer de sa jeunesse (le bien le plus précieux).

En 1909 puis en 1912, Freud perd connaissance lors d'une conversation avec Jung. La première fois, ils

s'entretenaient de cadavres momifiés et Freud s'irrita de l'obstination de Jung à revenir à la charge avec ses morts et ses cadavres. En 1912, il s'agissait, d'après Jung, d'une discussion sur le travail d'Abraham concernant Akhenaton, le fondateur d'une religion monothéiste. Celui-ci avait effacé sur des stèles les cartouches portant le nom de son père, Amenhotep. Sa création du monothéisme aurait été une conséquence de son hostilité envers son père. C'est Jung qui s'irrite et refuse cette réduction. Il ne s'agissait pas selon lui de l'effacement du nom de son père, Amenhotep, mais de celui d'Amon, celui du dieu qu'il avait répudié. C'était, du reste, une coutume chez les pharaons de remplacer par le leur le nom de leur prédécesseur en tant qu'incarnation du même dieu ; et ce, sans pour autant être le fondateur d'une nouvelle religion. Sur quoi Freud tombe évanoui. Une autre version de la même entrevue veut que Freud ait reproché aux zurichois d'omettre de citer son nom dans leurs publications. Quoiqu'il en soit on en revient à l'effacement du nom du père mort ou virtuellement mort. À Binswanger, après sa syncope, il écrit : « Ils brûlent tous d'impatience mais je peux leur répondre comme Mark Twain dans un cas semblable : « Nouvelles de ma mort fortement exagérées. » On sait la suite, la concurrence sur le terrain de l'anthropologie, puis la question du père, fortuit comme l'air pour Jung. Alors que pour Freud, il y a eu de tout temps des fils du père.

Enfin la divergence sur la question de l'inceste, interdit car désiré pour Freud et inversement pour Jung qui abandonne alors radicalement le terrain de la sexualité infantile et surtout de ses survivances, de sa persistance active en l'adulte. Les choses s'enveniment. Freud lui conseille que chacun s'occupe mieux de sa propre névrose et moins de celle des autres. Et pour finir, la réponse grossière de Jung qui dit avoir percé à jour le « truc » de Freud qui l'amène à ne savoir produire comme élèves que des « gaillards insolents ou des fils esclaves. »<sup>9</sup>

Après la destitution de Jung, c'est à Abraham qu'échoit le rôle d'héritier : « Votre portrait revient demain de chez l'encadreur et prend la place de celui de Jung. » Si Abraham n'a pas suscité chez Freud la même effervescence intellectuelle ni le même enthousiasme que Jung, ils s'entendent bien, de loin, dans une parenté intellectuelle. Cependant, être

<sup>6</sup> Ibid. « Lettre du 20. XI. 07. »

<sup>7</sup> Ibid. « Lettre du 25. I. 09. »

<sup>8</sup> L. Binswanger, *Discours, parcours et Freud*, Gallimard, 1970.

<sup>9</sup> C. G. Jung, « Lettre du 18. XII. », 1912.

l'héritier désigné n'est pas chose facile ; dans *Totem et Tabou*, l'héritier d'un trône est décrit comme si accablé de rituels et d'interdits, qu'il en est presque enterré vif. Abraham essuie bien des réprimandes de son maître qui l'accuse de jouer les oiseaux de mauvais augure à propos de Jung d'abord puis de Ferenczi et de Rank. À propos de Jung, Freud l'invite à la tolérance : « N'oubliez pas qu'à vrai dire il vous est plus facile de suivre mes pensées, car premièrement vous êtes entièrement indépendant, et ensuite vous êtes plus proche de ma constitution intellectuelle, tandis que lui comme chrétien et comme fils de pasteur trouve son chemin vers moi, seulement en luttant contre de grandes résistances intérieures. »...<sup>10</sup> Abraham, comme juif aurait moins de peine et moins de mérite à le suivre dans ses idées, son indépendance d'esprit le laisse libre d'accepter et de faire siennes les idées d'un autre. Plus tard, Abraham déplore l'évolution de Rank avec le *Traumatisme de la naissance* et celle de Ferenczi avec la technique active, il discerne les présages d'une évolution funeste, il voit là « l'expression d'une régression scientifique qui se recoupe jusque dans les moindres détails avec le refus jungien de la psychanalyse et les symptômes dont il s'assortit. »<sup>11</sup>

Freud le tempère et en appelle à son désir propre de rester réservé et de laisser le champ libre à chacun. « Si chaque fois que vous avez une idée nouvelle, vous voulez attendre mon approbation, vous risquez entre-temps de devenir fort vieux. » Les choses s'aigrissent, Abraham trouve que Freud lui fait des reproches injustifiés, intolérance, brusquerie, conduite inamicale, ce après l'avoir taxé de jalousie envers Jung.

Abraham répond : « Ne serait-ce pas encore le même processus : j'exprime mon opinion qui, tout au fond, est la vôtre, mais que vous n'avez pas laissée devenir consciente. Tout le déplaisir qui s'attache à l'état de choses en question se retourne en mécontentement contre celui qui l'a mis en relief. »<sup>12</sup> Ne tue pas le messenger ! Abraham s'attribue le rôle du messenger de mauvaises nouvelles que le roi fait mettre à mort. À quoi Freud lui répond sa dernière lettre du vivant d'Abraham, d'après lui, l'affaire de Rank se serait déroulée plus tranquillement si elle n'avait pas été prise au tragique

à Berlin. Et il ajoute : « Il n'est pas obligatoire que vous ayez toujours raison. »<sup>13</sup> Après la mort d'Abraham, et l'éloignement de Rank, il n'y aura plus **un** héritier désigné comme continuateur de sa pensée mais des fils adoptifs, Ferenczi, Jones, Binswanger.

À noter que Freud, même guéri des héritiers, ne s'est jamais lassé de donner son nom. En traitement avec lui, la poétesse Hilda Doolittle, converse. Leurs propos s'orientent sur Yofi, la chienne de Freud, sa lionne dorée. Yofi est sur le point d'être mère et Freud dit : « S'il y a deux chiots, les propriétaires du père en auront un, mais s'il n'y en a qu'un, il restera un Freud. »<sup>14</sup> Hormis du nom, de quoi peut-on hériter ? L'héritage est ce qui vient par voie de succession, particulièrement des biens. Par extension, l'héritage devient aussi ce qui est transmis par tradition comme l'héritage culturel. Celui-ci est pluriel, partagé ou plutôt en indivision. L'héritage se dit aussi d'un trône qui passe de roi en roi dans la même famille, le prince héritier est unique. De quel trône Freud était-il dépositaire ?

L'adage, « le roi est mort, vive le roi », sous entend sans doute que la monarchie survit à la mort du souverain régnant. Mais c'est à l'inverse qu'il peut être entendu, écrit Michel Gribinski, « non que le mort transmettrait une monarchie qui lui survit en même temps qu'un futur mais bien que le mort saisit le vif et le tire en arrière : le nouveau roi n'est que le précédent toujours vivant. »<sup>15</sup> Être saisi et tiré en arrière, c'est le sort que Jung s'est vu proposer et contre lequel il s'est cabré avant de le récuser violemment.

En tant que psychanalystes, nous avons affaire à une théorie qui est déjà là, écrit Granoff dans *Filiations*<sup>16</sup>. Et nous n'avons le choix qu'entre rejet et résistance. Il en irait ainsi pour tout analyste, Freud compris, que sa vie soit aussi une somme de réticences et de refus. Mais pour ses successeurs la fonction et le prestige du fondateur porte son ombre, celle de l'Autre inégalable. S'il est permis de mettre à part le génie de Freud, la dissymétrie entre lui et ses successeurs est aussi celle qui existe entre le créateur et celui qui vient après. Pour lui, la théorie analytique était perfectible, nous sommes aux prises avec une œuvre, inachevée peut-être, inachevable sans doute et d'un inachèvement

10 S. Freud, K. Abraham, « Lettre du 3. V. 08 », *Correspondance*, 1907-1926, Gallimard.

11 S. Freud, K. Abraham, « Lettre du 26. II. 24 », *Correspondance*, 1907-1926, Gallimard, 1969.

12 Ibid. K. A., « Lettre du 27. X. 25 ».

13 Ibid. S. F., « Lettre du 5. XI. 25 ».

14 H. Doolittle, *Pour l'amour de Freud*, Des femmes, 2010.

15 M. Gribinski, *Les séparations imparfaites*, col. « Connaissance de l'inconscient », Tracés, Gallimard, 2002.

16 W. Granoff, *Filiations*, Minuit, 1975.



essentiel. Avec son ironie usuelle Winnicott note : « On ne risque pas de se tromper en disant que, jeune homme, Freud n'avait jamais entendu parler de psychanalyse et qu'il n'en avait jamais subi l'influence, même indirecte. »<sup>17</sup> Que nous le voulions ou non, nous sommes sous influence, oscillant entre allégeance et désir plus ou moins désordonné d'indépendance, voire de liquidation de la dette.

À propos de la confrontation de l'homme primitif à la vue du cadavre de la personne aimée, Freud nous dit c'est : « Le conflit de sentiments ressenti lors de la mort de personnes aimées et, en même temps étrangères et haïes, qui a fait naître chez les hommes l'esprit de recherche. De ce conflit de sentiments est née en premier lieu la psychologie. »<sup>18</sup> L'ambivalence et le conflit de sentiments qui en découlent sont pour Freud fondateurs de l'esprit de recherche. La violence, ravivée par le deuil, du conflit de sentiments force l'homme à un compromis. Il accepte que la mort soit aussi pour lui (une part de lui-même est morte avec la personne aimée) mais il ne l'accepte pas comme anéantissement de la vie. Près du cadavre de la personne aimée, il imagine les esprits, qui sont d'abord de mauvais démons, du fait de la satisfaction liée au deuil et de son corollaire, le sentiment de culpabilité. Notre vénération pour Freud est-elle à la mesure d'un puissant courant d'hostilité à son endroit ?

Le *corpus* freudien n'est pas un cadavre, c'est le texte vivant d'un mort dont on oublie toujours et cependant jamais qu'il est mort. Un texte qui n'en finit pas de revivre en nous et que nous n'avons de cesse de tuer à nouveau pour renouer encore avec lui. L'ambivalence fondatrice de l'esprit de recherche contraint l'esprit à chercher pour essayer, enfin, de se trouver une assise moins incertaine.

Mais la relation de tyrannie qu'exerce l'œuvre freudienne tend à maintenir l'analyste dans l'intimidation, voire l'accablement. Moquant le rigorisme de certains de ses élèves, Freud aurait pourtant dit à Reik en français : « Oh ! Vous savez, moi je ne suis pas freudiste. »<sup>19</sup> Mais le créatif, l'innovant est nécessairement suspect et malvenu ; à moins qu'une piste sûre ne soit tracée.

Les Dupondt, dans leur jeep sont perdus dans le désert, ils errent, de plus en plus inquiets, et découvrent enfin une trace de pneus. Comme elle mènera bien quelque part, ils décident de la suivre. Ils trouvent bientôt une autre trace et une autre encore et de plus en plus. Ils se félicitent : si tant de voitures l'ont empruntée, ce doit être une bonne piste, très fréquentée... et ils tournent en rond indéfiniment en suivant leur propre trace. Même si ce sont plutôt les traces de nos prédécesseurs que nous suivons, nous sommes rassurés quand elles sont bien frayées. À ce propos, on envie la désinvolture apparente d'un Winnicott. Il dit asseoir parfois ses méditations sur une page parcourue de Jung ou sur un coup d'œil à une note en bas de page de Freud, sans se soucier d'être ou pas en cohérence avec la pensée fondatrice. Il vole, écrit-il : « J'ai pris quelque chose à quelqu'un un peu comme si je l'avais dérobé dans le porte-monnaie de ma mère. »<sup>20</sup> Il n'ignore pas pour autant que toute invention n'a de sens que fondée sur le sol de l'œuvre de Freud et qu'il « est impossible d'être original sans s'appuyer sur une tradition. »<sup>21</sup>

Dans *Selbstdarstellung*, Freud raconte que le fait de prononcer en chaire en 1909 les *Cinq leçons sur la psychanalyse* a été comme l'accomplissement d'un rêve diurne invraisemblable. « La psychanalyse n'était plus une formation délirante, elle était devenue une part précieuse de la réalité. »<sup>22</sup> Cette précieuse réalité, devenue la nôtre, a un pied dans l'œuvre de Freud (et de quelques autres) et un pied dans la cure. Elle a le caractère intangible et intransigeant de la réalité extérieure. C'est aussi une réalité paradoxale puisqu'elle n'est pas reconnue par tous et récusée par beaucoup. Elle n'est l'objet d'un relatif consensus que pour ceux qui ont acquis en leur âme la conviction de son existence, celle des processus inconscients dont rien ne vient directement témoigner. Comme pour la réalité extérieure avec ses exigences, le risque et la tentation sont là, de s'en détourner, de la perdre et d'y substituer des néoformations plus ou moins folles. Pour ne pas perdre pied, le moi, nous dit Freud veut s'agripper à la réalité (*an die Realität sich anklammern will*).<sup>23</sup> Si épuisante et rebutante soit-elle, elle reste indispensable à l'organisation du moi ; même si c'est un moi « dont la création originale constitue la

17 D. W. Winnicott, *Lectures et portraits*, Gallimard, 2012.

18 S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, 1915, Payot, 1981.

19 T. Reik, *Ecouter avec la troisième oreille*, Bibliothèque des introuvables, coll. « Psychanalyse », Paris, 2002.

20 D. W. Winnicott, *Lectures et portraits*, Gallimard, 2012.

21 D. W. Winnicott, *Jeu et Réalité*, Gallimard, 1975.

22 S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Gallimard.

23 S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, 1938, PUF, 1967.

différence essentielle entre l'homme analysé et celui qui ne l'est pas. »<sup>24</sup> Le moi bizarre de l'analyste doit s'ancrer pour ne pas se perdre dans cette sorte de réalité qu'est la psychanalyse.

À propos de la créativité, Winnicott oppose deux types d'attitudes pathologiques. Dans un cas, le sujet voit le monde de façon toute subjective et peut, même bien inséré, adopter dans certains domaines un système délirant. Dans l'autre cas extrême, l'individu adopte une attitude de complaisance soumise à la réalité et perd le contact avec le monde subjectif. La réalité extérieure, pense-t-il, doit être sans cesse négociée, ni ignorée, ni maîtresse sans merci ; elle doit être approchée. Elle peut l'être par le biais de la créativité. Pour situer celle-ci, il est indispensable, selon lui, de « séparer l'idée de la création de celle des œuvres d'art. Une création, c'est un tableau, une maison, un jardin, une coiffure, une symphonie, une sculpture ou même un plat préparé à la maison<sup>25</sup>. Il peut y avoir chez lui une part de provocation à mettre sur le même plan la confection d'un plat cuisiné et la composition d'une sonate. Mais il me semble qu'il indique une piste précieuse en montrant comment la réalité peut opposer à la créativité un mur lisse, infranchissable ou comment elle peut aussi retrouver une sorte de plasticité, de perméabilité, laisser un peu de jeu. Il rejoint Freud pour qui l'artiste est celui qui peut infléchir quelque chose de la réalité par sa création mais étend cette possibilité à quiconque se libère du diktat du « c'est ainsi et pas autrement » et se permet de pousser un pseudopode d'inventivité. Comment parvenir à retrouver un peu de jeu par rapport à la psychanalyse ? Et à renouer peut-être par là avec l'expérience même de la chose.

Il est difficile face à l'œuvre de Freud, si riche, si complexe et si contradictoire, d'oser un pas de côté qui ne soit pas un faux pas. Ou, pour le dire avec Montaigne, « il y a plus à faire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur tout autre sujet : nous ne faisons que nous entre-gloser. »<sup>26</sup>

On sait que le jeune Freud n'était pas soumis à l'influence de la psychanalyse. La notion d'influence

est, d'après François Jullien, suspecte pour la pensée occidentale, douteuse dans son origine et sournoise dans son mode d'action. L'influence n'est pas un concept de la psychanalyse mais un terme qu'emploie Freud, occasionnellement, pour désigner par exemple les conditions d'instauration de la cure : « une atmosphère d'influence. » Elle va de pair avec l'incitation plus qu'avec la démonstration. Elle touche au transfert et à la suggestion. Elle ne peut se réfuter, elle est oblique, non frontale. « Elle opère par tous les pores et tous les biais. »<sup>27</sup> Être sous influence est pour nous quelque chose de péjoratif voire de funeste, cela répugne à notre idéal de liberté.

Mais l'influence est centrale dans l'intelligence chinoise qui pense en termes « de flux d'énergie, de pôles, de modification et de continuation, de passage communiquant et de transition. » De plus la grammaire chinoise ignore la distinction des modes actif et passif. Cette notion d'influence à la chinoise offre une échappatoire au piège de la soumission à une doctrine, elle permet un glissement, un rapport de biais. On ne peut s'émanciper violemment d'une influence mais accepter de la laisser jouer en nous, nous infuser et nous modifier à notre insu, sans être pour autant délivré du soin de penser. Quand on pense à la transmission de la psychanalyse, il est agréable de se demander, comme Hilda Doolittle au décours de ses entretiens avec Freud : « Sommes-nous psychiquement des polypes de corail ? Nous construisons-nous les uns sur les autres ? »<sup>28</sup> Cette représentation évoque un organisme composé d'éléments partiellement individués et partiellement fondus en une entité plus vaste, insoucieuse du moi.

Elle fait suite à une réminiscence de Shakespeare :

*« Par cinq brasses sous les eaux,  
Ton père étendu sommeille  
De ses os naît le corail  
De ses yeux naissent des perles  
Rien chez lui de périssable  
Que le flot marin ne change  
En un tel faste étrange. »*

Tout est périssable mais impérissable dans sa transformation. Hilda Doolittle ne se soucie pas du tout

24 S. Freud (1937), « L'analyse sans fin et l'analyse avec fin », *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1992.

25 D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.

26 Montaigne, *Essais*, Gallimard,

27 F. Jullien, *Cinq concepts proposés à la psychanalyse*, Grasset, 2012.

28 H. Doolittle, *Pour l'amour de Freud, des femmes*, 2012.

de devenir analyste. Elle a affaire à Freud vivant, elle goûte la bonté, la sagesse et l'humour de son « vieux hibou sacré ». Elle ne s'intéresse pas à son œuvre écrite mais à ses dires et aux réponses qu'il apporte de vive voix à ses questions.

Par comparaison avec la liberté d'Hilda Doolittle, moins plaisante est l'idée que l'individu analyste soit assujéti à l'analyse et à l'institution. Dans le texte sur le narcissisme, Freud se livre à des considérations biologiques : « L'individu, effectivement, mène une double existence : en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci. »<sup>29</sup> Sous cet aspect, l'individu est le simple appendice de son plasma originel, le détenteur provisoire d'un majorat qui lui survivra. Faut-il être comme analyste le détenteur provisoire d'un bien qui me précède et qui me survivra ? Voire me faut-il être le parasite de la masse en fermentation des idées du fondateur, baignée ou prise dans un héritage qui me possède plus que je ne le possède ?

Dans *Totem et tabou*, Freud affirme que les morts sont sans défense, puis, quelques pages plus loin, il qualifie les morts de puissants souverains. Les morts sont sans défense contre la haine qu'ils peuvent inspirer, ils sont de puissants souverains dans la vengeance qu'ils peuvent exercer. À la défection de Jung, il répond par la rédaction de *Totem et tabou* et par l'hypothèse du meurtre du père par les fils coalisés. Il y considère longuement une des coutumes les plus déconcertantes du deuil, l'interdiction de prononcer le nom du mort. L'esprit du défunt connaît encore le nom avec lequel il a vécu, l'évoquer serait comme l'appeler et le faire revenir parmi les vivants avec toute sa vindicte. Les rites du deuil instaurent la séparation entre les vivants et les morts ; celle-ci répond à l'opposition de l'amour et de la haine, au triomphe coupable sur le défunt et au risque de rétorsion vengeresse de ce dernier. Si le mort a été un roi ou un personnage important, tout est plus redoutable encore. « Le nom d'un homme est une partie constitutive, primordiale de sa personne, peut-être un morceau de son âme. » L'effacement du nom du souverain précédent dans les cartouches égyptiens participe-il du tabou du nom des morts ? L'omission du nom de Freud dans les écrits des zurichoïses est-il de l'ordre du meurtre d'âme, de l'arrachement d'une

partie essentielle de sa personne ? Ou est-ce de l'ordre d'un rituel de deuil anticipé, pré-posthume en quelque sorte ? Comme dans le rêve qualifié par Freud d'insensé : *Son père était à nouveau en vie et parlait avec lui comme autrefois, mais il était pourtant mort et simplement ne le savait pas.*<sup>30</sup> Pour rendre le rêve compréhensible, il faut intercaler un pan de phrase : il était mort à la suite du vœu infantile du rêveur et ne connaissait pas l'existence de ce vœu ; quelque chose se joue en double insu. Michel Schneider se demande si les rêves de morts revenants parmi nous ne sont pas aussi cela : « L'inconscient ignore non pas la mort mais que les morts sont morts et leur fait continuer la conversation comme si de rien n'était. »<sup>31</sup> Suit un bref témoignage clinique personnel de cette poursuite de la conversation.

Le père chéri et admirable de cette patiente est mort depuis plus de quatre ans. S'en est suivi un long, interminable deuil pathologique, accompagné d'auto-reproches très douloureux. Elle n'aurait pas assez bien accompagné son père. Heureusement, ce père avait aussi quelques défauts et quelques manquements, la mise en lumière de ses propres mouvements de ressentiment a pu amener un certain apaisement de la douleur, redevenu admirable, son père restait imparfait. À distance de sa mort, elle me dit encore : en ce qui concerne la mort de ma mère, je l'admets mais je ne la réalise pas. Pour ce qui est de la mort de mon père, je la réalise mais je ne l'admets pas. Elle pourrait illustrer le propos d'une lettre de Freud à Binswanger envoyée après la mort de son fils aîné en allusion à la mort de sa propre fille. « On sait que le deuil aigu après une telle perte s'apaisera ; mais on restera inconsolable, on ne trouvera jamais de substitut. Et au fond c'est bien ainsi. C'est la seule façon de continuer l'amour auquel on ne veut en effet pas renoncer. » La patiente se dit radicalement incroyante et le regrette. Quand son père était âgé et malade, elle lui téléphonait tous les jours et ils discutaient, principalement de l'actualité politique, un goût qu'il lui avait transmis. Ils y étaient tous deux sensibles, réactifs, aigus dans leurs critiques. Elle vit seule, assez retirée et n'a plus dans ce domaine d'interlocuteur de choix. Elle me dit parfois : « Ce week-end, j'ai longuement papoté avec mon père. » Sans qu'elle l'invite expressément,

30 S. Freud, « L'interprétation du rêve », 1899, OC. IV, PUF, 2003.

31 M. Schneider, *Du mourant de l'auteur*, Le fait de l'analyse, Octobre 1999.

29 S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, PUF, 1975.

il vient la visiter pour reprendre leurs conversations. Elle l'accueille avec joie, dans un état de rêve éveillé, halluciné, qui la comble. Quand la chose se dissipe, elle retombe dans son scepticisme et « sait » que l'esprit des défunts n'existe pas. Cependant, du plaisir ressenti lors de ses visites, persiste une teinte et elle sait que cela reviendra. Elle dit ne pas croire à l'âme des défunts, je pense quant à moi qu'elle ne croit pas à la séparation des vivants et des morts. Elle est comme l'intrépide de Lichtenberg qui ne se contente pas de ne pas croire aux fantômes mais va même jusqu'à ne pas en avoir peur.

À la fin de *L'Interprétation du rêve*, Freud indique que « l'empereur romain qui fit exécuter un de ses sujets parce que celui-ci l'avait assassiné en rêve a eu tort... Une fois les désirs ramenés à leur expression dernière et la plus vraie, on peut dire que la réalité psychique est une forme d'existence particulière qu'il ne faut pas confondre avec la réalité matérielle. » Plus tard, en 1915, parlant de la grande guerre, le point de vue se déplace. Marie Moscovici note : « Alors se produit ce déplacement dans le monde et dans sa propre pensée, qui lui montre en quelque sorte agglutinées, collées ensemble la réalité psychique et la réalité matérielle. »<sup>32</sup> Alors le vœu de mort est tout près de devenir meurtre. Seul vœu qui soit sûr d'être exaucé, il est à exercer avec prudence. Mais dès avant le choc de la guerre, les deux sortes de réalité s'étaient, sinon agglutinées, du moins dangereusement rapprochées. En effet dès leur voyage en Amérique, Freud interprétait alors encore avec sérénité un rêve de Jung comme l'expression d'un vœu de mort à son égard. Les choses on évolué jusqu'à ce que les motions hostiles de Jung lui paraissent insupportables, trop réalistes pour ainsi dire.

Il y a parfois chez Freud une étrange porosité entre le monde des morts et celui des vivants. Une riche terminologie désigne les fantômes et les apparitions : Le *Geist* ou le *Gespenst* de *Totem et tabou*, le *Spuk* des apparitions de son père mort à « L'Homme aux rats », les enfants revenants (*Revenants*) de *L'Interprétation du rêve*, la réincarnation par le transfert dans *L'abrége*. Dans *L'Interprétation du rêve*, Freud écrit avoir tenu à ce que les prénoms de ses enfants soient déterminés par la mémoire de personnes chères. « Leurs noms font des enfants des revenants (*Revenants*). Et finalement

avoir des enfants n'est-il pas pour nous l'unique accès à l'immortalité ? » Ainsi considéré, l'enfant est appelé implicitement à redire et refaire à l'identique dans ce que Monique Schneider appelle le « schème d'une filiation vue comme élongation indéfinie de l'ancêtre. »<sup>33</sup> Il existe aussi chez Freud une conception « vivifiante » du père, celui qui protège et ouvre vers la vie sans condamner à la conformité mais, d'après le commentaire de Monique Schneider, l'interprétation des rêves fourmille de vœux infanticides.

Incarnant le retour du disparu, l'enfant-revenant n'est pas appelé à être une individualité nouvelle mais à boucher un trou laissé par un autre. À l'époque précoce de *L'Interprétation du rêve*, l'enfant-réincarnation préfigure ce que deviendra l'analyste-réincarnation à l'époque tardive de *L'abrége de psychanalyse*. L'enfant-promesse est aussi un enfant-menace. Il annule une disparition mais en annonce une autre ; par sa seule naissance, il fait entrevoir au père la perspective de sa propre mort.

À propos d'un rêve où il est question d'un accident arrivé à son fils, Freud commente : « En approfondissant l'analyse, je découvre le sentiment caché qui pourrait trouver une satisfaction à l'accident redouté de mon fils. C'est la jalousie contre la jeunesse que l'homme avancé en âge croit avoir radicalement étouffée. »<sup>34</sup>

L'effet d'intimidation, mêlée de passion, qu'opère l'œuvre de Freud ne serait-elle pas liée aussi à ce statut dévolu à la descendance, n'être qu'un pâle substitut, une réduplication du même ? Ce qui s'accompagne de l'injonction implicite de rester à sa place.

Pour s'affranchir de ce rôle, peut-être faut-il écouter Walter Benjamin : « À nous de nous rendre compte que le passé réclame une rédemption. Il y a un rendez-vous mystérieux entre les générations défuntes et celle dont nous faisons partie nous-mêmes ? Nous avons été attendus sur terre. »<sup>35</sup> Le mort est certes celui dont le discours, écrit ou parole, est clos à jamais et ne peut laisser d'empreinte nouvelle. Mais à nous peut-être, même intimidés, de continuer à entretenir la conversation avec le fondateur. S'il est vrai que l'écrit est comme la parole « moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute », alors la conversation peut rester vive.

33 M. Schneider, *Père ne vois-tu pas ?* Denoël, 1985.

34 S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, pp.613-614.

35 W. Benjamin, « Sur le concept d'histoire », *Ecrits français*, Gallimard, 1991.

32 M. Moscovici, « Tuer », *L'inactuel*, n°1, *Guerres*, Calmann Levy, 1994.



# *La transmission dans la psychanalyse : « Sturm und Drang »<sup>1</sup>*

*Jocelyne Malosto*

L'APF va fêter ses 50 ans cette année et c'est privée de la plupart de ses fondateurs qu'elle va franchir ce seuil symbolique. Sous la double poussée de la perspective de cet anniversaire et de l'absence de ceux par qui nous sommes là et qui grâce à ce qu'ils nous ont transmis continuent à nous accompagner, le Conseil et son Comité scientifique ont depuis deux ans suscité et soutenu une réflexion sur la transmission et ses incidences dans la psychanalyse dont je vais à ma façon tenter d'amadouer la complexité rébarbative et *emmêlante*.

L'étymologie latine de *transmittere* dit le transport, le passage, le déplacement, le *transfert* aussi, faisant de la transmission un mouvement de l'un à l'autre sans énigme lorsque l'objet a une définition précise et que l'un et l'autre sont à peu près identifiés. Mais il en va tout autrement lorsqu'elle s'applique à une expérience aussi singulière que la psychanalyse, qui bien qu'elle lui doive son existence - pas de psychanalyse sans transmission -, risque cependant son intégrité à chaque *transfert* d'où elle peut ressortir gauchie, voire méconnaissable, profondément dénaturée par et à l'intérieur du mouvement sans lequel cependant elle ne saurait exister, mais dont elle ne peut que tenter de maîtriser non pas le cours, mais plutôt ce qui y fait obstacle. Parce qu'elle engage de façon puissante et profonde celui qui la vit, mettant en jeu ce qui par définition justement échappe, dont la complexité brouille toute tentative d'objectivation, dont les remaniements successifs dans l'après-coup imposent sans cesse de nouvelles lectures et dont le perpétuel inachèvement rend l'appréhension plus qu'incertaine, la psychanalyse est une expérience éminemment subjective et personnelle. Réputée intransmissible

comme toutes les expériences, de surcroît elle révèle à chacun de ses aventuriers, que s'il est un sujet, il n'en est pas moins divisé. Infiniment vivante au sens où Freud parle de *l'analyse finie et infinie*, jamais terminée mais jamais éteinte non plus, - l'auto-analyse prenant le relais silencieux de la cure de paroles - elle est à la fois déterminante mais insuffisante pour la construction d'une pratique qui appelle une transmission, donc une logique institutionnelle. Mais cette transmission ne peut se faire que par et dans ce qu'elle veut transmettre, exigeant une nouvelle rencontre avec la psychanalyse lestée cette fois-ci de la représentation-but de devenir ou de faire devenir psychanalyste, rencontre qui en impose une autre, avec un groupe de pairs, car un psychanalyste, même et peut-être surtout dans la solitude de son cabinet, exerce « en société ». Une transmission qui ne peut agir que par les voies analytiques qu'elle entend éclairer mais qui, ce faisant, lui imposent les mêmes contraintes, la menacent des mêmes rigidités défensives et la soumettent aux mêmes paradoxes dont celui initialement fort embarrassant que c'est en marchant qu'on apprend à marcher, qu'il faut déjà être psychanalyste pour espérer le devenir et que contrairement au proverbe on apprend bel et bien à nager aux poissons. Se former à la psychanalyse c'est donc se former à ce que l'on vit déjà de l'intérieur, *par* la psychanalyse en la pratiquant doublement, avec un analysant - dont on parle à un autre analyste - *dans* la psychanalyse, c'est-à-dire avec la métapsychologie qu'elle a construite elle-même pour se comprendre, mais aussi *pour* la psychanalyse. Car, au-delà mais au cœur de la formation, la transmission de la psychanalyse travaille *pour* elle, pour le développement de sa pratique comme support de la recherche qui entend en retour enrichir cette pratique, mais surtout apporter « son concours à la description de la structure même du monde » selon la formule de

---

<sup>1</sup> « Tempête et élan » était le nom de l'association littéraire et politique que Goethe avait monté avec quelques « rebelles » après le succès énorme des *Souffrances du jeune Werther*.

Laurence Kahn<sup>2</sup>. Et c'est en société qu'elle travaille et si *Tres faciunt collegium* : il faut trois personnes pour faire une société, il suffit de trois personnes pour susciter, certes la passion du travail, mais également les passions plus encombrantes dont la psychanalyse a si clairement montré la nature infantile et la propension à flamber sans cesse de ses plus belles flammes à la moindre occasion, qu'elle a le bon et le mauvais génie d'inventer/retrouver à tout propos. *Dans, par, pour, avec*, au point qu'on pourrait se demander en écho au *Dieu circule dans les casseroles* de Sainte Thérèse d'Avila pour signifier la présence quotidienne et banale du sacré, « Comment la psychanalyse circule-t-elle dans nos casseroles ? » Comment s'empare-t-on de ce qui ne s'enseigne pas mais dans quoi on est immergé et qu'on exerce ? Comment ce qui a agi dans le secret de la cure individuelle, lieu initial de transmission de la psychanalyse, va être mobilisé d'une nouvelle façon pour contribuer, en passant du divan au fauteuil, à développer une technique et surtout à pouvoir la penser, seul(e) et avec d'autres en passant du fauteuil au bureau et du bureau à la salle de réunion ? Comment la psychanalyse elle-même peut-elle éclairer les particularités que sa transmission provoque et qui en retour font d'elle un processus qui n'échappe pas aux contraintes de ce qu'il investit ? C'est autour de l'évocation de mon expérience personnelle que je vais tenter d'approcher ce qui signe la spécificité souvent paradoxale de la transmission en psychanalyse.

Mais une petite mise en garde initiale s'impose : toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé n'est pas du tout le fruit du hasard mais bien la conséquence de l'incarnation d'un processus de transmission. Tous les noms ne figurent pas au générique car les différents acteurs n'ont pas su qu'ils étaient filmés, pas plus que je ne savais qui je filmais ni même que j'étais en train de filmer mais encore parce que la bande-son en psychanalyse gagne souvent à se passer de l'image.

Un soir au Lutetia<sup>3</sup> j'assiste à ma première conférence publique. « La transmission ça n'existe pas ! » déclare ce psychanalyste. C'était au cours du débat prolongeant

2 Laurence Kahn, « La solution consensuelle », *penser/rêver*, n°22, *Portraits d'un psychanalyste ordinaire*, Éd de l'Olivier, automne 2012, p. 90.

3 Dans les années 90.

son intervention dans le cadre du cycle organisé par l'APF : *Penser la Psychanalyse*. Avais-je mal entendu ? Je venais d'être admise en formation, impatiente autant qu'impressionnée par tout ce que j'allais pouvoir découvrir, par ce qu'on allait m'y transmettre et qui à l'aune de mon avidité d'apprendre avait le pouvoir d'attraction d'un véritable Graal. D'emblée je me trouvais déboutée par la force interprétative de cette assertion convaincue qui traitait ma quête comme un non-sens, installant ou plutôt révélant un trouble qui n'allait que s'amplifier avant de pouvoir commencer à être pensé dans toute sa complexité. Je ne savais pas encore, même si j'en avais nécessairement fait l'expérience, que l'enthousiasme à apprendre tient son élan d'être l'héritier de la curiosité infantile dont il n'a perdu ni l'origine sexuelle ni le caractère insatiable, vouée à une seule satisfaction partielle, inlassablement en quête. À ma demande mon voisin me confirma que l'orateur était bien un membre fondateur de l'APF et que j'avais également bien entendu ce qu'il disait et il me gratifia même de quelques explications relatives à la formule « La transmission ça n'existe pas ! » qui n'aurait été selon lui qu'une figure de style. J'ai oublié ses arguments, mais pas la sensation aggravant ma perplexité que lui, tranquille, ne semblait pas impressionné par la tonitruante déclaration de Granoff, il aurait même pu me dire comme Adam Phillips que « L'avidité est le désespoir du plaisir », ce que je n'aurai pas entendu bien sûr.

Quelque temps plus tard, c'est un avant-propos de *Documents & Débats* qui m'arrête, il y est question de la vivacité de l'Association. L'auteur<sup>4</sup> s'y demande à quoi elle peut être comparée. Je cite partiellement : « Ni horde primitive ou sauvage, ni maison de famille à l'économie sévère ou souriante... ni « foule » politique ou religieuse, révéralent et préservant quel pouvoir ? Et quels dieux ? Ni enclave extra-territoriale aux frontières auto-proclamées, ni guildes, ni écoles.... Empruntant sans doute un peu de toutes ces transpositions et à quelques autres, nous ne sommes, heureusement, que des amateurs, aussi embarrassés que fortement saisis par la nécessité de gérer l'organisation et la transmission de ce que nous ne pouvons prétendre posséder ».

4 M. Gribinski, « Avant propos », *Documents & Débats*, n°46, 1996.

Ça résonne pour moi un peu comme cette aporie lacanienne archi rabâchée - plutôt hors APF d'ailleurs ! - « aimer c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ». Tout s'éclaire si l'on peut dire. Sauf que moi j'en veux et c'est exactement pour cela que je suis là. Mais si le propos plus hésitant et moins radical déplace la question sur le lien entre ce qui est transmis et celui qui transmet, il n'en assène pas moins qu'il y aurait un embarras à transmettre et que tous ces formateurs - mon analyste compris - seraient juste des *amateurs* et même qu'ils verraient à ce statut une *chance* particulière. Mais avant de signifier un péjoratif amateurisme, *amateur*, ça veut d'abord dire *qui aime*, non ? Il n'est pas indispensable de se faire plus naïf qu'on ne l'a été, au profit de la valorisation du chemin parcouru. L'ambiguïté était là d'emblée, énigmatique. Et l'ensemble du parcours de formation, en tant qu'il est l'aspect le plus objectivable d'un processus de transmission, pourrait bien finalement être regardé comme la construction - inachevable - du sens de cette énigme, reposant sur l'écart radical entre une demande, légitimée par l'Institution sous forme d'acceptation en formation, et une réponse qui va constamment en réinterpréter la nature jusqu'au désir initial qui la sous-tend. Mais dans mon *roman de formation* en ces temps initiaux, je suis dans une vraie perplexité qui ne manque aucune occasion de se renforcer.

Ainsi, en ce tout début de travail, quand j'ai demandé à celle que j'avais choisi comme premier superviseur, un avis sur la meilleure distance entre le fauteuil et le divan, sans la moindre intuition préalable que c'était de la distance entre nos deux fauteuils dont je me souciais, c'est-à-dire des enjeux profonds du processus de supervision. Étais-je assez proche pour comprendre, assez loin pour résister au penchant naturel à la soumission, doublement stimulé par la position hiérarchique du superviseur et par la fascination liée à la si évidente étendue du savoir que je lui attribuais un peu plus à chaque rencontre? Y a-t-il une distance idéale pour la transmission ? Une distance symbolique pour prendre sans s'y perdre, pour recevoir sans tout prendre, pour comprendre sans même le savoir ? Comment peut-on apprendre sans adhérer ni aduler ? Il n'y avait pas si longtemps que j'étais en position

*assise* dans la psychanalyse et c'est son silence - c'est-à-dire son écoute comme elle l'écrira plus tard - qui m'a fait entendre que ma question avait à voir, non pas tant avec ce qui se passait ailleurs et dont je venais m'entretenir avec elle, espérant conseils et recommandations, qu'avec la situation actuelle dans laquelle cette interrogation avait surgi. Et ce n'est pas sans appréhension que je commençais à pressentir que, s'il n'y a pas de savoir constitué préexistant mais plutôt quelque chose comme une expérience à construire, le véritable objet de la supervision était moins le patient dont on parlait que soi-même parlant de ce patient. La surprise était considérable. Ne sachant pas encore ce qu'était en train d'écrire Jean-Claude Lavie : « La psychanalyse s'est édifiée sur le simple constat de Freud que ce qui vient à l'esprit sert les raisons actuelles de son surgissement », je m'inventais une petite maxime, véritable *vade-mecum* de l'analyste « quoi qu'on dise c'est ici que ça se passe ». Et, studieusement plongée dans mes notes au café d'à côté, j'en oubliais d'arriver à l'heure à la séance suivante. Mais je n'oubliais pas de profiter des séminaires - surtout ceux animés par des analystes en formation, loin des grandes oreilles titulaires - pour échanger avec quelques autres et tenter, dans ce partage spontané d'expériences des années de formation, de répondre à une interrogation pernicieuse qui m'a toujours secrètement accompagnée : « est-ce qu'il n'y a qu'à moi que ça arrive ? » Les frères de formation sont un des rouages extrêmement précieux du processus de transmission et bien qu'aucun ne parle la même langue, tous savent jouer aux ricochets et pratiquer *l'arbeiterei*, les « travailleries » selon le néologisme forgé par Lou Andréa Salomé pour parler des élaborations psychanalytiques passionnées auxquelles elle se livre avec Anna Freud.

Et c'est - entre autre - avec quelques frères de formation<sup>5</sup> que je me mis à fouiller *Documents & Débats*, comme si j'avais enfin osé ouvrir le petit coffret dans lequel ma grand-mère gardait toute la correspondance amoureuse de celui qui, avant de l'épouser, défendait la France dans les tranchées.

Je lisais Granoff décédé. Dans un bel hommage<sup>6</sup> il est

<sup>5</sup> Dans le cadre d'un séminaire entre analystes en formation sur l'histoire de l'APF

<sup>6</sup> D. Clerc, « Vladimir Granoff 1924-2000 », *Documents & Débats*, n° 54, 2000.



question de « son goût à *transmettre* son expérience historique ». Plus loin, « nous ne l'entendrons plus mais nous ne pouvons oublier ce qu'il nous a *transmis* » et encore, « la parole de Wladimir Granoff qui *transmet* à son tour et qui introduit au temps de la filiation ». Que de transmissions en hommage à un psychanalyste qui n'y croyait pas ! Ce n'est que tardivement que le terme transmission apparaît dans les différents textes d'hommage. Au début on y trouve abondamment le mot enseignement et surtout le mot Maître, si étonnant sous la plume de ceux qui n'en ont justement plus voulu. Favez<sup>7</sup> par exemple écrit de Brabant qu'il avait des « *Maîtres* » et qu'il était lui-même « né enseignant et *maître* à penser ». Favez qualifié à son tour de *maître* par Lagache, lui-même à nouveau honoré de ce titre prestigieux par Anzieu<sup>8</sup> qui écrit : « Daniel Lagache fut le *maître* de toute une génération de psychologues, de psychiatres et de psychanalystes ». Il évoque « tous ceux qu'il a orientés, guidés et formés ». *Former* passe encore mais *orienter, guider* c'est pourtant bien ce qu'ont refusé ceux qui ont quitté Lacan. Et si l'on en croit la présentation du premier *Bulletin Intérieur* en 1966, c'est avec un immense sentiment de liberté qu'ils se sont défaits de lui. Favez<sup>9</sup> écrit : « Notre position se situe au-delà de l'académisme des uns, en deçà de la dépendance des autres, prisonniers du désir d'un seul, voués à combler son désir d'être désiré. Elle (l'APF) s'enchant de ce qu'elle découvre dans son indépendance retrouvée. Notre vécu reste présent à notre esprit si même nous ne le disons pas toujours tout haut. Nous avons vu le psychanalyste disqualifié, déshonoré par ses habiletés ». Et avec une sorte d'appel à vigilance, il termine par : « avec le souci d'en retenir des leçons toujours étonnantes et dépouillées toujours de toute intention séductrice. Oh combien ! »

Avoir rompu le charme opéré par celui qui a suivi le même chemin que celui qu'il attribuait à Freud : - « mettre en place un certain type d'organisation fondée sur l'identification et la fidélité à sa personne afin d'assurer l'avenir de la psychanalyse » comme

l'écrit Laura Sokolowski<sup>10</sup> - provoqua un soulagement, voire une vraie jubilation, et semble avoir déterminé l'organisation de l'association construite désormais sur une logique collégiale. Mais « l'insurrection contre l'autocratie lacanienne »<sup>11</sup>, quand Napoléon finit par apparaître derrière Bonaparte comme le dit Smirnoff<sup>12</sup>, n'était-elle pas, juste au-delà des attaques *ad hominem* du sulfureux, une réaction à la mode induite par le climat insurrectionnel des années d'origine de l'APF, fondée de surcroît par des gens jeunes, forcément perméables à la contestation de la rue, osant la transposer dans l'Association? Il est même question dans *Documents & Débats* de « la fête magique de l'année 1968 » qui avait aboli la différence des générations (à l'APF), où « l'école buissonnière se faisait avec les maîtres »<sup>13</sup>. Tiens, encore des maîtres et avec quel programme ! Parce que dans les années 60, ce n'est pas la seule histoire psychanalytique qui gronde. La rue va s'embraser et toute une culture occidentale, en France et bien au-delà, va secouer énergiquement, elle aussi, le joug de l'autorité dont elle se sent prisonnière et qui trouvera initialement une stigmatisation justement dans les lieux de transmission du savoir, ce qu'Anzieu lui-même, sous le pseudonyme d'Epistémon,<sup>14</sup> avait finement décrit dans *Ces idées qui ont ébranlé la France. La chienlit*, selon le mot De Gaulle, vint enrichir les débats de nouvelles notions très prometteuses pour les assoiffés d'idéaux ; liberté, autonomie, auto-détermination qui devaient se décliner un peu partout en autogestion, produit de la décomposition quasi magique de toute hiérarchie. Née dans le creuset de ces années agitées et libertaires, initialement organisée de façon assez classique avec juste un pouvoir collégial barrant

---

7 G. Favez, « Le souvenir de G.P. Brabant », *Documents & Débats*, n° 1, 1970, p.1.

8 D. Anzieu, « Daniel Lagache », *Documents & Débats*, n° 11, 1975, pp. 1-4.

9 G. Favez, « Présentation du N°1 du Bulletin Intérieur de l'APF. Message », *Documents & Débats*, n°20, 1982.

---

10 L. Sokolowsky, *Freud et les Berlinoises. Du congrès de Budapest à l'Institut de Berlin 1918-1933*. Presses Universitaires de Rennes, 2013.

11 V. Smirnoff, « Mobiles », *Documents & Débats*, n° 29 –1987, p.18.

12 V. Smirnoff, « Mobiles », *Documents & Débats*, n° 29, 12.

13 H. Trivouss Widlöcher, « L'enseignement de la psychanalyse entre le bénéfice et la dette », *Documents & Débats*, n° 42, 1994.

14 Epistémon, *Ces idées qui ont ébranlé la France*. Nanterre novembre 1967 - juin 1968, Fayard 1968. Anzieu explique son anonymat comme étant le produit même du mouvement qu'il analyse « De plus, il m'eut paru indécemment de signer ces feuilles de mon nom au moment où l'ouvrage de l'Université s'annonce collectif...je ne suis que le rédacteur de ce livre : mes étudiants et mes collègues en sont les co-auteurs. »

toute velléité d'emprise autoritaire<sup>15</sup>, l'APF a opéré elle aussi sa révolution, non pas dès sa création mais un peu plus tard. Si elle s'est constituée en 1964 sans le maître, en le lâchant/tuant/castrant, plus tard on dira en divorçant d'avec lui<sup>16</sup> - et toutes les interprétations se côtoient dans *Documents & Débats* - c'est quelques années plus tard, précisément au décours des années 68, qu'elle a fondé ce qui fait sa spécificité toujours exceptionnelle aujourd'hui. Et c'est autour des modalités de la transmission que cette réelle fondation s'est effectuée. Avec comme objectif fondamental de « restituer au maximum son autonomie à l'analyse personnelle »<sup>17</sup>, selon la formulation de Laplanche, elle a dans ce deuxième temps et non sans mal, frôlant la dissolution<sup>18</sup>, supprimé l'analyse didactique et les principaux outils d'ingérence de l'institution dans l'intimité du parcours de l'analyste en formation. Mais si le contexte avait été déterminant et suffisant, son effet libérateur se serait également fait sentir dans les autres sociétés de psychanalyse. Or nous savons bien que ce n'est le cas ni à l'étranger ni même en France. Si donc, dans sa structure, l'APF n'est pas juste une création dépendante d'un contexte socio-historique, de quelle façon le prétendu meurtre du père/maître, lié à son acte de naissance, l'aurait-il fait ce qu'elle est ? Mais tout d'abord qu'est-ce qu'un Maître ? Avant d'être une incarnation parfois bien réelle - fascinante et aliénante - il est d'abord une production fantasmatique héritée des figures parentales, suscitant les mêmes désirs et réactivant la même ambivalence. La figure du maître est la représentation la plus centrale, la plus aliénante du sexuel infantile - un maître qui bat comme dans le fantasme de fustigation et/ou un maître qui séduit comme dans le fantasme de séduction. Cependant, si c'est toujours un enfant qui est battu, il n'est pas exclu qu'il sache tendre la joue, car l'enfant battu est aussi

un enfant séduit et séducteur. Qui est à la source du scénario dans l'inévitable confusion des langues ? L'offre autoritaire ou la demande enjôleuse ? La plasticité du fantasme permet que le désir puisse s'y trouver à toutes les places, celle de l'observateur comprise. Quand dans son message de 1966, Favez dit : « on a vu le psychanalyste disqualifié, déshonoré », de qui parle-t-il ? Face au maître, dont on a beau jeu après-coup de dénoncer d'une façon plutôt ambivalente d'ailleurs « les habiletés », le psychanalyste « disqualifié », « déshonoré », n'est-il pas également l'enfant séduit, coupable et honteux après-coup de s'y être laissé prendre ? Peut-être même avec plaisir ? Car la situation anthropologique fondamentale (pour parler comme Laplanche) que répète fantasmatiquement la situation de formation favorise de façon intrinsèque la tentation de se fabriquer un maître et d'y assouvir son complexe parental, avec les identifications et les meurtres symboliques qui jalonnent et même organisent de façon systématique n'importe quel processus de transmission, lieu par excellence de tous les attentats amoureux et criminels, dans la psychanalyse comme ailleurs.

Si l'APF est née d'un parricide, vérifiant que « nous sommes tous issus de générations de meurtriers » (*Totem et tabou*) sommes-nous pour autant les héritiers d'une culpabilité intraitable et sous quelle forme nous tiendrait-elle ? Quel sens pourrait-elle encore avoir aujourd'hui ? Pontalis<sup>19</sup> pour sa part ne partageait pas du tout ce sentiment d'une culpabilité vis-à-vis de Lacan. Selon lui les routes s'étaient séparées et Lacan n'en était pas du tout mort. Il avait même au contraire fait de son côté, et peut-être grâce à cette séparation, le chemin considérable que l'on sait. D'aucuns<sup>20</sup> disent que les fondateurs de l'APF n'étaient pas des criminels, juste des délinquants. Et ce que ces délinquants-là ont conçu, c'est une institution fondée sur une conception plus radicalement analytique de la psychanalyse et de sa transmission dont les descendants des fondateurs font maintenant l'expérience. Peut-être regardent-ils, regardons-nous, cette épopée de l'origine comme une histoire très ancienne ? Et à l'aune de la succession

---

15 J.-B. Pontalis, « Numéro spécial APF et IPA » *Documents & Débats*, n°29, 1987, « Car nous aussi nous voulions nous dégager. De Lacan ? C'est vite dit. Non pas de Lacan, mais de Lacan seul, de Lacan Un » p.2.

16 B. de La Gorce, « Au sujet des activités scientifiques de l'APF », *Documents & Débats*, n°81, 2012.

17 J. Laplanche, « A propos de la réunion du 17 mars 1980 », *Documents & Débats*, n° 17, 1980, p. 2.

18 J.-B. Pontalis, « Rapport moral du Président », *Documents & Débats*, n°6, 1972, p.12, « Rappelez-vous : nous envisagions de fermer boutique tout en ressentant que c'était absurde ».

---

19 Dans le cadre d'un séminaire sur l'histoire de l'APF.

20 M. Gribinski au cours de la Journée des membres 2012.

des générations, nous sommes au moins les petits ou arrière-petits-enfants, c'est-à-dire ceux pour lesquels les traces de la guerre qu'ont menée leurs aïeux sont intégrées à la mémoire enfouie, là où se mélangent les histoires personnelles et la grande histoire. Mais ce dont nous avons hérité, me semble-t-il, c'est d'un dispositif institutionnel qui a pris radicalement en compte les découvertes les plus scandaleuses de la psychanalyse, jusque dans sa transmission. Là où Favez évoquait l'histoire récente et les leçons à en tirer : « Notre vécu reste présent à notre esprit si même nous ne le disons pas toujours tout haut... avec le souci d'en retenir des leçons toujours étonnantes et dépouillées toujours de toute intention séductrice. Oh combien ! », l'APF a gravé dans le marbre « le refus institutionnel de séduire les candidats »<sup>21</sup>, en sachant que ce refus peut bien sûr être séducteur.

À l'APF chacun avance, non pas seul mais à son pas, au rythme aléatoire de ce qu'il peut supporter des transformations intimes du processus de transmission dans lequel il s'est inscrit, dans lequel il est pris et au rythme tout aussi aléatoire des victoires que son désir d'analyse emporte sur les interdits qu'il génère, avec les transferts qu'il provoque. Le combat est rude, le feu brûlant et l'avidité à voler le savoir sacré, tout autant qu'à s'en défendre, n'a d'égale que celle, encore plus paradoxale, de la demande d'amour et de reconnaissance mais d'autonomie. Les obstacles ne manquent jamais d'encombrer le chemin, et plus que cela d'en façonner les sinuosités, car la voie ne préexiste pas au parcours, *le chemin se fait en marchant* comme dit le poète (Machado). Et chemin faisant, c'est à un certain nombre de « cognements de l'esprit » que l'on peut se trouver confronté. « Cognements de l'esprit » est l'expression utilisée par l'anthropologue Carlos Castaneda pour traduire les sidérations fulgurantes éprouvées dans son parcours initiatique auprès de don Juan Matus, sorcier indien du Mexique héritier d'une ancienne tradition toltèque proposant une cosmogonie déroutante fondée sur l'existence d'êtres vivants inorganiques compagnons invisibles de l'homme. Avec lui, il fit l'expérience troublante, que là où il était venu chercher des savoirs, c'est un processus

coûteux, voire dangereux dans le dépaysement de soi-même, qu'il avait découvert à grands frais. Et si parfois, au détour d'un cognement de l'esprit, l'idée saugrenue d'être confrontée à une sorcellerie inquiétante a pu me traverser l'esprit, je ne suis peut-être pas tout à fait la seule à qui ce soit arrivé.

Dans ce séminaire, nous lisons Lacan dans le texte. Le travail se fait dans un aller-retour entre une lecture expliquée et décortiquante du texte et les commentaires associatifs des participants. Mais le sujet *petit âne* que je suis est très rétif à la compréhension de cette prose si peu familière. Ce soir-là il est question de la grammaire de l'interprétation, en lien avec le choix des signifiants utilisés pour la formuler. Me revient alors en mémoire un souvenir d'enfance que je raconte au groupe. Il s'agissait de la réponse de mon institutrice à ma mère qui lui proposait un rendez-vous : « Mais non je ne serai pas là quand vous viendrez, à partir de 18 heures je suis *invisible* ». Un des animateurs du séminaire entend. Il relie mon évocation à la présence/absence de celui dont on est en train d'étudier les *Écrits*, soulignant la double référence d'une part à l'invisibilité, mais aussi à ce que je n'avais pas entendu dans la formule « je ne serai pas Lacan... » Moment assez troublant où une façon singulière de mettre en mouvement ce qui résistait à l'approche théorique faisait retour d'une manière bien plus convaincante, avec un accomplissement de désir inconscient, dont je repérais ultérieurement les linéaments. Dans l'après-coup du séminaire, seule, me revint le souvenir des épisodes de *L'homme invisible*<sup>22</sup> des débuts de la télévision, mais surtout celui de l'*interview* factice de l'homme invisible par Pierre Tchernia, dont je gardais un souvenir vif, lié me semble-t-il, à l'humiliation d'y avoir cru. Il arrivait avec ses fameuses bandelettes autour de la tête et sur l'invitation de son *interviewer*, il les retirait ainsi que son imperméable, scène excitante d'exhibition vide. Il racontait une enfance où il aurait ridiculisé son maître d'école, personnage antipathique et autoritaire, jusqu'à lui faire perdre sérieusement la face, pour le plus grand plaisir des autres élèves fraternellement complices. Au moyen du fascinant pouvoir performatif du langage, grâce à

21 M. Gribinski, « Intervention sur la conférence de Juliette Favez-Boutonier et Wladimir Granoff », *Documents & Débats*, n° 26, 1986.

22 Série télévisée britannique créée par Ralph Smart d'après le roman éponyme d'Herbert George Wells

la réanimation des traces mnésiques habituellement endormies par ma posture tranquille de bonne élève, mais ravivées par mon sentiment d'incompétence dans ce séminaire où le groupe pouvait parfois se gausser des formulations alambiquées, j'avais moi-même accompli une agression inconsciente trahissant ma position subjective face à cette théorie, à ce maître dont je ne voulais pas. Et ce au plus près de l'objet d'étude du séminaire mais surtout, en utilisant à mon insu, la forme même de ce qu'on y travaillait théoriquement, dont je pensais *a priori* ne pas saisir grand-chose. C'était au début de ma formation, une leçon initiale hors divan mais *dans* l'analyse. Le double bénéfice d'une compréhension théorique ancrée sur un moment d'auto-analyse a permis une connaissance introjectée, une parcelle d'expérience intimement éclairante. Expérience rendue possible grâce à « *un autre mode de lecture* qui colle davantage aux formations de l'inconscient », comme le proposait dans les années 90, une réflexion sur l'enseignement<sup>23</sup>, participant dans le meilleur des cas à ce que la théorie y soit idéalement trouvée/créée et introjectée, plutôt que réifiée ou fétichisée, incorporée sans élaboration. L'expérience personnelle de prise de possession d'un fragment théorique reconstruit en lien avec des motions inconscientes, m'évoque cette phrase de Goethe : « *Ce que tu as hérité de tes pères, Acquiers-le afin de le posséder* », que Freud aimait citer jusque dans ses ultimes écrits<sup>24</sup> où elle résonne comme un mode d'emploi à destination de ceux qui allaient s'emparer de l'œuvre qu'il leur laissait en héritage et qui ne peut pas ne pas être citée dans un travail sur la transmission, à ceci près bien sûr qu'il ne peut s'agir aucunement d'une conquête dévolue à la seule conscience.

Et grâce aux bons soins de l'activité inconsciente, acquérir parfois, peut-être toujours, commence par un vol. Ainsi je n'ai pas le moindre souvenir d'avoir lu « La formation d'une expérience »<sup>25</sup> mais je l'ai retrouvé annoté de ma main. Effet classique du refoulement dont

chacun fait régulièrement l'expérience. Contrairement au clivage ou au déni, le refoulement n'empêche pas ce qui a été soustrait à la conscience de continuer à agir et parce qu'il peut occasionner des productions psychiques qu'on pourrait qualifier de *confirmation*, à l'instar du rêve confirmant une interprétation, il est un excellent partenaire du processus de transmission qui ne tarda pas à m'apparaître comme une vraie « *névrose de formation* ». Je fus tellement saisie de *ma* découverte que je ne cessais de la valider par toutes sortes d'observations. Je fis la récolte d'un véritable florilège de symptômes dont ceux à coloration obsessionnelle me semblaient, non pas forcément avoir la prédilection de tous les apprentis-analystes, mais plutôt la préférence de l'Institution. J'y trouvais même une preuve dans le fait discutable que le si emblématique *Vocabulaire de la psychanalyse* définit la névrose obsessionnelle comme « un des cadres majeurs de la clinique psychanalytique », et n'inclut pas la névrose hystérique dans sa présentation des névroses. S'il est évident que n'importe quel processus d'apprentissage sollicite la frange la plus obsessionnelle de nos possibilités névrotiques, il n'est pas étonnant que, lorsque l'objet étudié est la psychanalyse, on trouve assez régulièrement à côté de la compulsion à penser et à lire, la rumination, le doute, une certaine forme de colonisation intellectuelle permanente. Tout ceci sur fond d'ambivalence et de régression, renforcée par la position d'élève, sans compter la passion anale - indispensable pour ne pas prendre le risque de perdre quoi que ce soit de ce trésor du savoir - ce que j'étais complètement en train de mettre en œuvre, débouchant de façon plus topique sur une relation sado-masochiste éperonnée par un surmoi particulièrement cruel qui n'avait pourtant pas besoin d'être renforcé par l'Idéal institutionnel. Mon enquête sur la névrose de formation me conduisit à la récolte d'indices, évidemment plus discrets, sur les mouvements de retrait phobique et bien sûr à la joyeuse farandole hystérique avec au premier plan le refoulement - ce dans quoi précisément j'étais également prise à mon insu - et les différentes formes d'identification agissant plus ou moins clairement dans l'entrelacs des transferts croisés. Mais au-delà du simple recensement symptomatique, c'est aux enjeux du théâtre névrotique

---

23 H. Trivouss Widlöcher, « L'approche théorique de l'enseignement théorique à l'APF. L'enseignement de la psychanalyse entre le bénéfice et la dette », *Documents & Débats*, n° 42, 1994.

24 *L'Abrégé*.

25 E. Gómez Mango, « La formation d'une l'expérience », *Documents & Débats*, n° 30, 1988.

qui lie si habituellement séduction, rivalité et vœux de mort que je rattachais la névrose de formation. Ce dimanche matin-là, c'est la dernière séance du CPLF. Il vient d'y avoir un débat vif à la tribune et avec la salle, opposant, entre autres, deux de ceux que j'appelais par-devers moi « mon analyste ». Lors de la pause une autre « mon analyste » sollicite mon avis sur ce qu'il vient de se produire tout en me communiquant le sien, bien clair. Un trouble entraînant une totale incapacité à penser me condamne à un silence qui laisse toute la place à l'éprouvé vif de la force totalement entravante des liens transférentiels, comme si penser/parler en mon nom équivalait à prendre parti pour l'un, contre l'autre, comme si penser et aimer, ou craindre d'ailleurs, n'étaient qu'un seul univers confus. Je sens que mon trouble est profond et incongru. Je ne sais plus s'ils se sont mis d'accord sur la honte et la culpabilité mais c'est à peu près ce que j'éprouvais, au point que je fus obligée d'en écrire quelque chose dans quoi j'évoquais naturellement la névrose de formation sans guillemets. Mais ce n'est que bien plus tard que je retombais sur le texte de Edmundo Gómez Mango, complètement surprise de lui avoir volé l'expression « névrose de formation ». Mon texte était annoté, il n'y avait pas de doute, j'avais commis un larcin. J'avais dérobé ce qui pourtant m'était généreusement offert, est-ce ainsi que l'on fait sien ? Contrairement à apprendre, transmettre désigne un mouvement univoque qui fait du destinataire un récepteur passif. Or, comme le disait Montaigne : « Enseigner, ce n'est pas remplir un vase, c'est allumer un feu ». À croire que c'est un mouvement d'identification immédiat qui m'avait été nécessaire pour supporter ce legs, m'en emparer de façon active et élaborer au long cours cette découverte déterminante qui ne manqua pas de se laisser repérer dans cet autre lieu privilégié qu'est la supervision.

Je ne lui pose plus de questions incongrues sur la distance entre nos fauteuils, je lui parle depuis déjà quelque temps d'une patiente, une jeune artiste, qui depuis le début de sa cure erre, le plus clair de son temps, sous sa couette. Elle rencontre *enfin* un sculpteur - et ce mot « enfin » suffit à trahir les représentations-but que normalement n'a jamais l'analyste. Mais si à l'évidence l'idéal n'est pas de mise dans la cure, c'est déjà un idéal que de n'en pas vouloir. L'homme l'invite

à venir travailler chez lui en province un week-end. Dans son atelier il a un four dans lequel elle va pouvoir cuire ses moulages et leur offrir peut-être un meilleur destin que l'affaissement sur eux-mêmes qu'ils connaissent tous inéluctablement. Elle observe et commente tous ces effondrements à l'aide d'un bagage lexical dont la dimension projective n'a pas échappé à la sagacité des passionnants échanges cliniques qu'il suscite dans la supervision. Lorsqu'un jour, alors qu'elle est en train de payer, elle me demande de déplacer sa séance du vendredi soir, j'accepte courtoisement, j'aurai presque pu lui dire : « mais bien sûr » avec la connivence de la mère/amie qui sait que c'est pour son bien. Dans la plus évidente factualité du service rendu, nous ignorons ensemble le double-fond des *agieren* du transfert et du contre-transfert, au moyen desquels elle obtient ce qu'elle ne sait pas encore qu'elle demande, et je lui offre en toute ignorance ce qu'accomplit ce « traitement de faveur », d'autant plus efficace que je le pense en marge de l'analyse. Grâce à mon accord pour ce déplacement de séance qui ne ferait pas partie de l'analyse - comme s'il y avait une zone de non-transfert dès que le patient n'est plus allongé - elle obtient un retour sur son investissement transférentiel idéalisant, une confirmation que nous sommes bien toutes les deux en train de regarder exactement de la même façon, au même endroit, une sorte de définition de l'amour caché derrière un traitement empathique et tellement humain de la situation analytique. La séance de supervision est rude. Je suis consternée par ce qui me semble être une position rigide, « froide ». Je sais bien que Freud a recommandé la froideur et l'abstinence, et je pense que c'est avec cette distance-là que j'écoute ma patiente, mais c'est comme si je n'écoutais de façon analytique que ce qui est dit sur le divan. La superviseuse, étrangement, ne cherche ni à me convaincre, ni à m'expliquer quoi que ce soit mais elle se fiche complètement de ce que j'argumente autour du vrai mouvement psychique de ma patiente qui sort enfin de son lit. Je la trouve intégriste mais pardon, c'est mon superviseur, je me tais mais soudain, son cabinet dont j'aimais auparavant la clarté tranquille et élégante, m'apparaît vraiment austère. L'hétérogénéité radicalement dérangeante du psychique dont l'opacité avait été écrasée avec ma

patiente se déployait dans la supervision. Au prétexte discrètement persécutif qu'ici l'institution me regarde, je me raconte que c'est par prudence curriculaire que je m'abstiens de l'attaquer, où l'on reconnaît dans l'inhibition une des manifestations symptomatiques de la névrose de formation. Un des enjeux profonds de la cure dont je lui parle s'est déplacé là, à mon insu, et agit davantage dans ce que je lui épargne que dans ce que je lui dis. La névrose de formation serait à la névrose de transfert ce que la névrose de transfert elle-même est à la névrose infantile. La séance se termine sur le constat formulé par celle qui, à ma grande surprise, ne demandera jamais ma reddition : « Eh bien nous ne sommes pas d'accord, ça n'empêche pas de travailler ! » La cure et la supervision continuent. Ma patiente demande à nouveau son petit traitement de faveur et je suis d'autant plus embarrassée que je ne peux plus accepter en toute naïveté mais je ne sais pas refuser, alors je déplace, et les séances, et la charge d'affect, et je commence à m'inquiéter des comportements maladiés de l'amant de ma patiente. Plusieurs semaines passent avant que ne se produise en supervision une chose inoubliable. Nous sommes toujours tranquillement en conflit chronique. Je continue à déplacer les séances quand ma patiente le demande, je le signale en supervision, avec le silence comme réponse. Je n'ai jamais eu cette expérience d'avoir à traiter ceci dans ma propre cure, si je ne pouvais pas venir, je réglais la séance. Et c'est ce qu'il se passe avec mes autres patients, y compris avec les enfants. Je ne comprends pas comment je me suis laissé enfermer dans ce piège avec cette jeune femme-là. Pour m'apaiser « je me jurais mais un peu tard qu'on ne m'y prendrait plus » comme le dit la fable, ce qui n'a rien de résolutif. Ce jour-là, en supervision il règne un étrange climat de calme total, comme avant la tempête. J'ai une fois encore accepté de déplacer une séance, puis juste aussitôt une deuxième. Elle ne commente pas mais elle a bien pris la mesure de la façon dont ma patiente m'inquiète en se mettant en danger avec son amant fou. Elle me demande si je sais pourquoi je la laisse partir et ce que je m'entends répondre sans réfléchir, me stupéfait. Comme une mère déçue et impuissante je dis : « eh bien qu'elle y aille ! ». La « laisser partir » était

bien la dernière façon dont je me représentais mon contretransfert encourageant, pour qu'elle vive ses amours destructeurs ailleurs qu'avec moi, mais avec ma complicité. La prise de conscience de rien moins que mon vœu meurtrier a été également un véritable cognement de l'esprit. Je n'ai pas appris à dire non parce que ça ne s'apprend pas, mais je ne pouvais plus dire oui. Lorsque qu'à la prochaine demande de changement j'ai dit à ma patiente - debout - qu'il serait préférable que nous gardions les créneaux horaires *convenus*, elle a accepté facilement et ce sont ses rendez-vous extérieurs qu'elle a déplacés. Mais ce qui était agi et impensé, aux limites de la cure - qui sont la cure -, j'en étais maintenant convaincue, engendra de nouvelles productions psychiques interprétables, parce que ramenées dans la cure et dans le langage. Elle réutilisa le mot « convenu » à la fois comme arme de sa vengeance et plus secrètement comme actualisation des contenus infantiles, homosexuels, restés plutôt discrets jusqu'alors, ou inentendus. Elle dit : « Quand vous êtes venue me chercher dans la salle d'attente tout à l'heure, j'ai trouvé que vous aviez un léger sourire convenu ! » En écho à ce que j'avais pu élaborer depuis le début de la cure, j'entendis cette fois de façon triviale le « con » de convenu dans sa dimension de réalisation hallucinatoire du traitement de faveur, dont bien sûr la revendication se répétait, mais au plus près cette fois des motions agressives et homosexuelles inconscientes devenues accessibles de n'être plus évacuées dans les *agieren*. Et je lui dis : « Alors c'était une déconvenue peut-être ! » dont elle entendit très bien les différents sens ce qui entraîna la remémoration de souvenirs et la production de rêves qui nous occupèrent plusieurs séances... plusieurs années.

Avant de conclure je voudrai évoquer rapidement une dernière situation de transmission où l'insupportable a généré non pas un vol mais un cadeau, c'est-à-dire une projection. Un vrai débat a eu lieu il y a quelques années au sein des activités scientifiques de l'APF autour de la banalité du mal et du très hypothétique travail de culture. Conférences et publications se multiplient, accablantes, dans l'APF et hors les murs. Je découvre Aaron Appelfeld, Imre Kertész, je relis Primo Levy, je retrouve *Nuit et brouillard* encore plus

insupportable qu'à quatorze ans, je regarde tout *Shoah* la nuit et le procès d'Adolf Eichmann suivi par Hannah Arendt. Je découvre le destin tragique de ce jeune psychiatre de l'*US Army*, Douglas Kelley, chargé d'évaluer la pathologie mentale des dirigeants nazis détenus à la prison de Nuremberg, avant le procès. Il a passé des heures à s'entretenir entre autres avec le bras droit d'Hitler, Hermann Goering, et lui a trouvé une personnalité banale très loin de ce qu'il espérait mettre en évidence. Après avoir effectué la synthèse de son travail et en avoir tiré les conclusions, il s'est suicidé, comme Goering, avec une pilule de cyanure. Pour m'apaiser je regarde *La liste de Schindler*, je lis des récits sur les justes. Mais je tombe sur l'histoire du Lebensborn, et celle des enfants volés en Argentine. Je voyage, je visite et dans son pays je lis Coetzee. Je connaissais l'Histoire et ses horreurs, bien sûr, mais j'étais en train de prendre la mesure vertigineuse de la façon dont elle est inscrite, dans sa redoutable actualité, au cœur du fonctionnement psychique de chacun. Le choc est si rude au long cours que je dois écrire. Me revient alors l'expression « la mauvaise qualité de l'espèce humaine ». Je demande à Michel Gribinski dans quoi il a écrit cela pour pouvoir le citer avec précision. Mais lui me répond qu'il n'a jamais écrit ça, il ajoute gentiment qu'il aurait bien aimé le trouver. Je suis stupéfaite et j'aurai voulu qu'il dise : « on ne peut quand même pas dire ça, vous exagérez, vos fantasmes vous égarent... », mais au fond c'est comme s'il avait dit, « nous sommes tous possiblement des monstres, c'est comme ça ». La réalité inhumaine de l'humain, quand tombe le mur de culture séparant l'homme de l'animal, autrement plus scandaleuse et insupportable que le sexuel infantile m'a fait, pour l'encaisser, tenter d'attribuer à quelqu'un d'autre la paternité d'un constat qui devait, de cette façon-là, rester quand même hors de moi. L'Institution, à travers son activité scientifique joue un rôle fondamental je crois, pour moi et peut-être quelques autres, pour permettre l'introjection de ce qui est indispensable à notre écoute d'analyste mais qui aurait toutes les chances d'être non traité s'il était laissé à notre seule appréhension personnelle. *In fine*, c'est bien par et dans la psychanalyse que la transmission avec son élan et ses inévitables tempêtes travaille pour la psychanalyse sans chemin prédéterminé, au rythme

et au hasard de chacun et au risque d'une névrose de formation.

Pour conclure, quelques mots de la tapisserie qui est - aujourd'hui - dans mon dos. C'est la première fois que j'assiste à une conférence sans la regarder. Je la connais par cœur au point que je l'ai tout de suite reconnue sur la photo de ce catalogue spécialisé qui en annonçait la vente à Drouot au début de l'année. Le choc a été rude, je ne pouvais imaginer le mur blanc, affreusement chaulé comme ceux des temples chinois par la révolution culturelle. Il m'a fallu quelques minutes pour comprendre qu'elle avait des copies et j'ai alors mesuré à quel point elle faisait partie de mon chemin à l'APF qui m'y a fait voir des tempêtes, d'horribles oiseaux narcissiques, très visibles au premier plan mais également cachés dans la frondaison ou dissimulés dans les frises, des châteaux en Espagne en arrière-plan, du flou partout, mais souvent *la promesse de l'aube* et son formidable élan induit par la lumière qui semble émaner d'un soleil levant. Avec *l'amour maternel* dit Romain Gary *la vie nous fait dès l'aube une promesse qu'elle ne pourra pas tenir*. Ce à quoi le poète pourrait répondre que cette promesse nécessite de *savoir lâcher la main de sa mère pour prendre celle du temps qui passe*.

Le mot de la fin je le laisse à une enfant, car les enfants, ces curieux les plus infatigables, sont mes maîtres les plus fascinants. Exaspérée par mon refus de lui donner les explications sexuelles très techniques qu'elle réclame et déstabilisée par l'interprétation que je lui propose, Amélie me lance : « Est-ce que tu te rends compte que c'est à une enfant que tu parles ? » Moi : « Je crois que je parle à quelqu'un qui ne veut surtout pas être une enfant ». Elle : « Tu sais pas ça toi, *madame je sais tout*, que tous les enfants du monde veulent savoir tout, ils ont horreur d'être des nains, horreur tu entends ! »





# *Une langue venue de Vienne*

*Dominique Blin*

Qui aurait osé lire son texte à Vienne, au 19 de la Bergasse, entre 1902 et 1910, lors des *Soirées psychologiques du mercredi*, dans la salle d'attente du Professeur Freud ? Selon la règle du lieu, la lecture d'une présentation, gêne l'intérêt et l'attention de l'auditeur, son écoute ne peut être attentive. La lecture d'un texte empêche d'associer librement, elle sépare l'orateur de son public et le public de l'orateur, le processus d'identification s'en trouve contrarié.

Dans ces rencontres, les participants aux séances doivent prendre part à la discussion qui suit l'exposé. Pour répondre à cet impératif, une « urne » bien placée, en bout de table accueille, en début séance, le bulletin de chaque membre présent sur lequel figure son nom. Au moment de la discussion, la personne dont le nom est tiré au sort, doit prendre la parole, - précepte injonctif, il n'empêchait pas pour autant certains participants de partir discrètement avant la fin de la séance pour éviter d'avoir à intervenir -. Ces règles sont construites à partir du désir simple : la circulation de la parole.

Cet après-midi, j'ai un texte, il n'y a pas d'urne sur la table, les noms ne seront pas tirés au sort au moment de la discussion. Les règles lors des rencontres analytiques se sont bien modifiées.

La parole est périssable, « À peine dite, elle s'efface, elle se perd sans recours, elle s'oublie... »<sup>1</sup> écrit M. Blanchot. Il y a toujours quelque chose de grave, quelque chose d'un enjeu dans toute prise de parole, - il s'agit d'Être présent dans et par sa parole, habiter sa langue. Instrument puissant, le mot, dit Freud, « est la voie (...) par laquelle nous prenons de l'influence sur l'autre »<sup>2</sup>. Pouvoir du mot, pouvoir du maître : *Big Brother* en saisit toute la force : il détruit des centaines de mots par jour,

ceux qui pourraient véhiculer des pensées interdites, il taille « le langage jusqu'à l'os »<sup>3</sup>.

Si on cherche la rencontre, prendre la parole, c'est s'adresser à l'autre, aux autres. C'est chercher à susciter et à retenir l'attention. C'est confronter « sa pensée à celle des autres, de tous les autres »<sup>4</sup> et se heurter à leur appréciation, leur jugement, vivre l'épreuve de la réalité. Prendre la parole, c'est aussi tenter de trouver « le langage approprié... » comme Aristote le spécifie. Il met aussi en garde contre une équivoque toujours possible : donner un ordre en croyant adresser une prière.<sup>5</sup>

Prendre la parole, c'est exposer, c'est aussi s'exposer. Évoquer un temps de cure afin d'éclairer son propos par exemple, c'est l'extraire du lieu intime de la séance, non sans un certain malaise - le surmoi tient son rôle -. Et les mots du patient auront à souffrir de plus d'un tour dont sait user l'appareil psychique : le moi dispose d'une quantité extraordinairement abondante de méthodes ou de mécanismes, pour s'acquitter de ses tâches de défense<sup>6</sup>. La mémoire est fragile, aléatoire avec ses oublis, ses hésitations, ses condensations, ses déplacements.

Mais, alors qu'est-ce qui dans le psychisme se met en route et fonctionne pour qu'un « entre nous » puisse naître, pour qu'une langue suffisamment commune puisse se créer, se saisir, qu'une transmission, - thème de cet après-midi débats -, d'un à un autre et à plus d'un autre, de vous à moi puisse se produire ?

3 G. Orwell (1948), 1984, Paris, Folio, 1972.

4 G. Bataille, note dans la préface de *Le Coupable*, p. XIV.

5 Aristote, *Poétique*, Paris, Société d'édition « Les belles Lettres », 1965, il cite le reproche fait à Homère par Protagoras dans les mots : (Chante, déesse, la colère...)

6 S. Freud (1936), « Un trouble de mémoire sur l'Acropole, Lettre à Romain Rolland », *Huit études sur la mémoire et ses troubles*, Paris, Gallimard, 2010, p. 56.

1 M. Blanchot, « Le jeu de la pensée », *Critique*, août-sept. 1963, p. 737.

2 S. Freud (1926), « La Question de l'analyse profane », *OCF XVIII*, p.10.

Qu'est-ce qui œuvre en chacun pour permettre que s'accueillent et se gardent les paroles ? Pour que l'appareil psychique reçoive ou bien refuse les pensées et concepts proposés ? Pour que les idées admises puissent se travailler, se transformer et en toute fin devenir nôtres. Elles, qui, à peine entendues, entrevues, se dérobent à l'attention, résistent à la mémorisation. Serait-ce : « les intermittences du cœur »<sup>7</sup> pour reprendre l'expression de Proust ? Car « L'âme se retire de tout ce qui est douloureux. » Dans *Passagereté*, Freud, lui-même, le constate auprès du jeune poète de renom : « Je n'avais fait aucune impression sur le poète et sur l'ami. Je conclus de cet insuccès qu'un facteur affectif puissant s'immiscuait pour troubler leur jugement. »<sup>8</sup>

Un individu peut-il s'inscrire dans la droite ligne d'un autre et accepter l'héritage, supporter, plus ou moins, l'emprise de cet autre ? Sujet singulier et « maillon d'une chaîne », chaque être partage des traits communs avec les autres membres de cette chaîne, issues d'une « vie de culture névrosée »<sup>9</sup>. Précédé par plus d'un autre, assujéti à une histoire, il est plongé d'emblée « dans un monde d'adulte où le sexuel lui préexiste »<sup>10</sup>. Ses parents, chargés de leur propre histoire, de celle de leur lignée, en portent la trace dans leurs paroles, leurs gestes, leurs désirs et leurs fantasmes. « Si les procès psychiques, Freud précise, ne se poursuivent pas d'une génération à la suivante, chacune devant à chaque fois acquérir son attitude par rapport à la vie, il n'y aurait dans ce domaine aucun progrès et pratiquement aucun développement. »<sup>11</sup>. Secrets, conflits, culpabilité sont prêts à être testamentés, tout comme les renoncements, interdits, refoulements. Ce tout forme une partie de la (pré)histoire de l'être, du temps où n'était « non-encore né », temps de l'« inexistence »<sup>12</sup>, temps antérieur à l'entrée dans l'ordre de l'humain.

7 M. Proust (1896), *À la recherche du temps perdu*, tome II, Paris, Gallimard, 1954, p.

8 S. Freud (1915), « Passagereté », OCF XIII, p. 322.

9 S. Freud, « Un trouble de mémoire... » *op. cit.*, p.32.

10 D. Scarfone, « Actualité de la séduction », *Journée Jean Laplanche*.

11 S. Freud (1912-1913), « Totem et Tabou », OCF XI, Paris, PUF, 1998, pp.378-379.

12 R. Barthes, *La Chambre claire*, « Cahiers du cinéma », Gallimard, Seuil, Paris, 1980.

La transmission, c'est d'abord celle de la vie. Toutefois, pour que le désir de transmettre, qui assure la continuité de la vie, de la vie psychique, de la culture, se déplie, encore faut-il que ce désir acquière une énergie suffisante pour affronter la force de destruction, que l'horreur d'être, d'être né ne vienne pas (inter)rompre la « courroie » de transmission. Sinon le legs restera sans bénéficiaire. La lutte contre la mort doit triompher afin que le souhait de perpétuer prenne corps, et que le reçu des anciens se transmette aux nouveaux.

Quelles lois insoupçonnées régissent et participent à la transmission ? Quelle compréhension pouvons-nous avoir des « facteurs affectifs puissants » déjà évoqués, des mouvements circulatoires conscients et inconscients, entre deux psychismes, de ce qui peut être dit, et ce qui, en retour, peut être entendu, mais surtout reçu et remanié, gardé sous forme de traces, et revenir à la conscience par levée de refoulement ? Que connaissons-nous des énergies qui contribuent à accepter l'acceptable, qui participent à éloigner ou amadouer l'inquiétant, à refuser l'étranger, l'inadmissible de ce que l'autre, le monde extérieur impose, sous une forme insidieuse ou violente. Car un moi saturé ne peut recevoir ce que l'autre voudrait transmettre. Et la crainte de l'envahissement de ne plus sentir la limite entre ce qui est de l'autre et ce qui est de soi, suscite un vacillement du moi.

- C'est exactement ça ! acquiesce Émilie après mon intervention.

« There are fifty ways of saying Yes, and five hundred of saying No »<sup>13</sup>. Phrase de B. Shaw qui me vient alors à l'esprit. Et j'entends se déployer, en cet instant, l'une des 500 manières de dire non ! Car même si le oui est « direct », il peut être : « dépourvu de signification ou "hypocrite" écrit Freud : la résistance du patient trouve commode de continuer à dissimuler par ce moyen »<sup>14</sup>. La formulation positive est répétitive chez Émilie, mais elle est mouvement négatif, mouvement de défense contre une parole qui ne lui appartient pas, une idée

\* « Il y a cinquante manières de dire oui et cinq cents de dire non, mais il y a qu'une manière de les écrire.

13 G. B. Shaw (1931), *Plays Unpleasant*,

14 S. Freud, « Construction dans l'analyse », *Huit études sur la mémoire et ses troubles*, *op. cit.*, p.178.

soufflée ou pire « suggérée » par l'analyste.

Dans ce temps de cure où depuis des mois tout paraissait figé, l'immobilité résistante évitait tout accès à l'intime, à l'infantile. Des mots accumulés, sans résonance s'effilaient dont aucune pause jamais n'interrompait le flot intarissable. Un sentiment d'inexistence régulièrement m'envahissait. Destinataire impuissante, ma pensée se tassait, Éros avait quitté la scène laissant un vide de penser. Le moindre désir, le moindre jeu semblait s'être effacé. L'ennui s'étendait à perte d'écoute. Mieux vaut s'ennuyer qu'être agressif... Dans « L'objeu » P. Fédida précise : « ...L'ennui signifie une protection terrifiée et *la terreur est ce qui détruit la capacité de jouer.* »<sup>15</sup>

Pendant le temps de silence qui suivit le « c'est exactement ça », résonne aussi en moi, une phrase lue dans *Quelque chose à te dire* de Hanif Kureishi : « ... l'un comme l'autre, nous attendons que l'étranger tapi en lui prenne la parole. » Alors, l'étranger, le tant redouté extérieur, par Émilie, pourrait-elle l'envisager tapi en elle ?

Émilie le constate régulièrement, sa mère est le « portrait craché » de sa propre mère. Héritage en droite ligne, il ne peut qu'inévitablement lui revenir, elle en est terrifiée. Une phrase récurrente : « pas comme elles, ne pas être un tyran » s'énonce de différentes manières sous la forme d'une idée obsédante qui lui revient la nuit ; une injonction qui cherche à contrer la parole maternelle : « tu es comme moi, exactement ta grand-mère ! » Nulle question ici de « digérer et assimiler l'intrus »<sup>16</sup>. Cette patiente refuse toute immixtion, elle exemplifie les mots de Freud : « Cela je veux l'exclure de moi... le moi-plaisir originel veut (...) jeter loin de lui tout le mauvais (...) l'étranger au moi »<sup>17</sup>.

Mais ce jour là, à peine installée, Émilie qui est styliste, avait une annonce à faire. J'entends le ton trop enjoué, ton qui lui est propre et qui laisse entrevoir la lutte acharnée qu'elle mène contre la mélancolie :

- J'ai rangé mon placard ! Il y avait des tas de tissus hérités, des vêtements de ma mère que j'accumulais, d'amies aussi, des choses qui ne me plaisaient pas vraiment mais que je demandais ou que l'on

me donnait, je voulais les transformer, les modifier pour pouvoir les faire miens, me les approprier. Ces vêtements, même transformés, ne me plaisaient pas vraiment, je n'étais jamais pleinement satisfaite. (Silence). Je n'en veux plus de ces bouts de choses qui m'encombrent. Je peux quand même m'offrir quelque chose de neuf, quelque chose de vraiment moi. Je peux m'écouter, me dire oui !

J'interviens : - Oui à vous, en disant non à l'héritage des autres comme vous dites, non pas comme ma mère et ma grand-mère.

*(Je ne veux pas être (châtrée) comme elles le sont. de ce qu'elles veulent me transmettre (leur castration)).*

Elle : - C'est exactement ça ! suit un silence.

Silence éloquent. « Kekchose »<sup>18</sup> se passe dirait Queneau. J'entends le silence qui vient renouveler la valeur de la formulation « c'est exactement ça ! ». Je sens mon écoute se modifier. Le vide n'est-il pas « une condition préalable au désir de recueillir. Le sens du vide primaire est simple : avant de commencer à s'emplier. Il faut un degré de maturité notable pour que cet état prenne sens. »<sup>19</sup>

Elle reprend, la tonalité de la voix est différente :

- Je ne sais pas voir. Je suis enfermée en moi-même sans rien vouloir de l'extérieur. (Silence).

« Le « oui » n'a de valeur que s'il est suivi de confirmations indirectes avec la production de souvenirs qui complètent la construction »<sup>20</sup>.

- Je me suis rendu compte que quand on me félicitait sur un jupe par exemple, je ne pouvais dire que : « non, c'est rien, un vieux tissu récupéré dans une poubelle », je refusais toute parole qui pouvait m'impliquer. Je ne suis pas capable d'accueillir, de recevoir quoi que ce soit ! (silence).

- Je me rends compte que je ne connais rien des personnes qui m'entourent, je ne veux rien savoir d'elles, et cela depuis toute petite, si je me hasardais ou me hasarde encore maintenant, à poser une question de simple convenance j'ai immédiatement en tête, « quelle idiote ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Il va me souler pendant 3/4 d'heures avec sa réponse et surtout, il

18 R. Queneau, « Un poème ».

19 D.W. Winnicott, « La crainte de l'effondrement », n° 11 *Figures du vide*, NRP, printemps 1975, p.42.

20 S. Freud, « Construction... », *op. cit.*, p. 178.

15 P. Fédida, « L'objeu », *L'Absence*, Paris, Gallimard, 1978, p.119.

16 M. Proust (1918), *À l'ombre des jeunes en fleurs*, Paris, Gallimard, p.820

17 S. Freud (1925), « La négation », *OCF XVII*, Paris, PUF, 2006, p.169.

risque à son tour de me poser une question sur moi... (Silence) Je ne veux rien dire de moi ! (silence).

- Et après je pleure qu'on ne vienne pas vers moi, qu'on ne s'intéresse pas à moi !

Rien dire de ce qui pourrait se révéler à elle et qui risquerait d'ouvrir la porte du sexuel. Une porte résolument fermée, comme celle de la chambre de ses parents, derrière laquelle Émilie, nuit après nuit se nichait. La même porte, sa mère la lui claquait au nez, en s'enfermant longuement et hargneusement, laissant la petite fille bourrelée de remords pour avoir osé contrer le dictat maternel : « pense comme moi, agis comme moi, habille toi comme moi ! »

Pour que se reçoive l'ailleurs dans la sphère de l'intime, le passage par une transformation est nécessaire, pourtant, à propos de son travail de couture Émilie le sait, la simple transformation ne suffit pas. L'admission est un processus complexe, comme le souligne A. Beetschen, il requiert un long travail d'usure par la perlaboration, lequel dépouille la représentation devenant consciente d'une trop grande charge d'investissement.

La notion de passage est inhérente à la transmission, - dans un aller au-delà, un franchissement de la limite -, pour « que ça passe » cela requiert la présence d'au moins un autre. Autre indispensable, un lieu d'émission, mais surtout un lieu de réception. De la réception naît la transmission. Pour Marcel Duchamp « C'est le regardeur qui fait le tableau », par son regard éclairé, donne corps et vie à l'œuvre, lui donne sens.

Un émetteur adresse et s'adresse à un interlocuteur qui entend le message, l'accueille, l'accepte et l'intègre afin qu'il devienne « sa » connaissance. Sans récepteur, le transmetteur perd sa fonction. Destinataire nécessaire et interlocuteur, Fliess l'a été pour Freud, tout comme l'a été plus tard le groupe d'hommes « plus jeunes » néanmoins instruits, avides de savoir, et « propagateur »\* de la psychanalyse. Dans ce lieu de transfert, de réflexions dans tous les sens du terme - lieu intermédiaire entre un dedans et un dehors - les pionniers de la psychanalyse se rassemblaient à 21

heures précises, tous les mercredis chez le Professeur Freud, dans la salle enfumée où cigares et cigarettes étaient laissés à disposition. Max Graf, membre du groupe évoque le rituel de ces soirées : temps d'exposé, prolongé par un temps de convivialité et d'échanges informels, suivait le temps d'une profonde discussion dans laquelle l'âpreté n'était pas exclue. Le mot déterminant de la fin, c'était toujours Freud qui le prononçait.

Un autre, des autres qui accueillent et offrent l'écart indispensable : « l'écho dont Freud avait terriblement besoin »<sup>21</sup>. Car même s'il enseigne à ses compagnons des débuts davantage qu'il n'en apprend, il reste ouvert aux idées et suggestions.

Deux parties différentes<sup>22</sup> qui tendent à se rejoindre en un point de rencontre toujours à construire, entre émetteur et récepteur, acteur et passeur, et qui vont devoir s'arranger avec la part plus ou moins intense du sexuel en jeu, et de l'infantile refoulé, part inhérente à toute rencontre. « Ce qui importe, remarque Dominique Scarfone, c'est la manière dont l'émetteur autant que le récepteur est en mesure de s'arranger avec ce sexuel. »<sup>23</sup>

### La rencontre

Si l'on suit P. Aulagnier : « Le propre de l'être vivant est sa situation de rencontre continue avec le milieu physico-psychique qui l'entoure ». La vie est rencontre, commence par un afflux de rencontres. Rencontre dissymétrique, nous ne sommes pas dans un rapport de simple réciprocité, d'équivalence.

À l'origine, la rencontre se construit entre le nouveau-né et sa mère, l'être primordial : « Cette rencontre est un modèle pour cette unité de l'amour et de la connaissance qui garantit une compréhension plus profonde de l'homme. »<sup>24</sup> Pour Buytendijk, c'est le sourire du bébé qui la fonde.

---

21 P. Gay, Freud, a life for our time, New York, Anchor books Doubleday, p.174 : the psychological echo he craved.

22 S. Freud (1937) « Constructions... », *Huit études sur la mémoire et ses troubles*, op. cit., p.171.

23 D. Scarfone, « La conviction, Jean Laplanche en débat, le primat de l'autre », *Association psychanalytique de France*, 2015, pp.147-159.

24 F. J. J. Buytendijk, *Phénoménologie de la rencontre*, trad. J. Knapp, Paris, Desclée de Brouwer, 1952, p.31.

---

\* Disseminating in P. Gay.

Mais la rencontre, c'est aussi celle du nouveau-né avec son corps et son érogénité : ses éprouvés corporels, ses perceptions sensorielles, ses excitations internes : « ... l'état de repos psychique fut initialement perturbé par les exigences des besoins internes. »<sup>25</sup> Déplaisir et plaisir se succèdent, ils s'élèvent ou s'abaissent, l'un se recherche, le bébé s'y accroche, quant à l'autre, il tente par tous les moyens de le réduire à zéro. Les excitations, la mère pare-excitante s'efforce de les réguler par ses attentions, cependant en proie à sa propre sexualité infantile ; les soins qu'elle dispense, les messages qu'elle transmet, « message énigmatique »<sup>26</sup> selon Laplanche, font d'elle la source même de cette excitation.

Cette contradiction dont est nourri l'enfant, provient de la dissymétrie de la rencontre ; rencontre entre (au moins) deux psychismes dont l'un est constitué, le refoulement ayant déjà opéré et l'autre, en devenir de constitution. La rencontre est vie, elle est expérience, elle est le destin de l'homme dans cette mise en mouvement continu de l'un vers l'autre, « entre psyché et monde ». <sup>27</sup>

Dès le début de la vie, la rencontre se pose entre l'un détenant un savoir (actif) et l'autre en position d'apprenant (passif), de non sachant ; ajustement compliqué, entre mère et enfant, entre maître et élève, entre analyste et analysant, entre analyste en formation et analyste formateur, jeu entre deux forces d'inégales portées qui produisent inévitablement du mouvement, de la violence. De la dissymétrie dont elle est porteuse, émane l'intensité. La rencontre se fait dans l'excès. Elle est énergie, elle est de l'ordre de l'économique.

Un ajustement peut permettre à l'individu que sa pulsion de savoir s'aiguise. À l'aide du jugement, admettre que des traces de l'autre puissent s'inscrire en soi et que certaines puissent aussi se refuser.-

La rencontre pose l'évidence de l'existence d'autrui : « ... autrui (qui) joue toujours dans la vie de l'individu le rôle d'un modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire. »<sup>28</sup>

25 S. Freud (1911), « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique », OCF XI, p. 14.

26 J. Laplanche, « Le crime sexuel », *Sexual*, Paris, PUF, 2003, p.148.

27 P. Aulagnier (1975), *La Violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 2010, p. 33.

28 S. Freud (1920), *Psychologie collective et analyse du moi*, Petite bibliothèque de Payot, p. 83.

Rencontre avec, rencontre contre. Au 12<sup>ème</sup> siècle, le mot désigne « l'action de combattre ». Combattre « ce mot toujours employé par Freud... » qui s'exprime en terme guerrier, comme l'a souligné A. Beetschen. Fortuite ou souhaitée, due au hasard ou anticipée, la rencontre est toujours entrecroc émotionnel.

Dans la rencontre analytique, la violence est certes celle de l'interprétation, (comme l'a développé P. Aulagnier), mais pas seulement. L'analyste l'éprouve lors des entretiens préliminaires puis séances après séances. Il la ressent au cours de la cure, lors de la rencontre avec l'inconscient, inconscient. L'analyse déroute, elle chahute, elle est objet de frustration, autant de mouvements auxquels le psychisme de l'analyste est soumis. Elle est, dit D. Scarfone, « notre "terrain" essentiel en ce qu'elle concentre, à la manière d'un "accélérateur de particules", c'est-à-dire porte à de hauts niveaux d'intensité ce qui passe dans toute relation inter-humaine... elle instaure et amplifie une relation à l'autre qui concerne les humains de tout âge. Ce qui s'y passe est induit par la méthode freudienne et les refusements de l'analyste qui contribuent à élever le niveau d'intensité de la rencontre et instaurent en même temps le périmètre propice à l'analyse. » L'analyse est un lieu de combat incessant qui se mène contre la névrose du patient, contre la nôtre : je reprendrais ici les mots de Freud dans « Analyse finie... » : « Les analystes sont des personnes qui ont appris à exercer un art défini et ont par ailleurs le droit d'être des hommes tout comme d'autres »<sup>29</sup>. Notre seul avantage sur le patient est d'avoir au moins une analyse d'avance. Un transfert d'avance me proposait Frédéric de Mont-Marin.

Le choc que provoque la rencontre en fait la richesse jusqu'à offrir un moment inoubliable, un moment « un peu magique », moment de surprise où l'on sent en soi quelque chose se modifier. Affect intense par ce que l'on reçoit, par ce que l'on perçoit, l'attention est éveillée, quelque chose se passe en moi et vient faire exister ce propos dit ou écrit. Il vient surprendre, révéler, quelque chose d'un déjà su, d'un attendu, un *heimlich*, à l'instant propice au dévoilement. À la faveur de lectures ou de relectures, de nouvelles images apparaissent, ces images entrent en conflit ou au contraire adhèrent, complètent les anciennes :

29 S. Freud (1937), « Analyse finie et analyse infinie », OCF XX, 2010, p. 49.

le rébus se déchiffre. La lecture des textes de Freud favorise ce type d'expérience. Alors que l'on reprend un livre tant de fois consulté, annoté, marginé, ce jour là, cette phrase là, le moi va s'en saisir différemment. Pourtant la rencontre fournit son lot d'insatisfaction de par l'attente qu'elle génère, entre ce qui est espéré et ce qui est offert. « L'absence de la satisfaction attendue ouvre sur la déception »<sup>30</sup>, la frustration, le déplaisir. Pour le maître de tai-chi, cité par M. Parsons lors de la *Journée ouverte* de janvier dernier : « lorsque votre partenaire projette son énergie vers vous, il y a toujours deux choses à éviter. Il ne faut pas aller le saisir pour le maîtriser (l'avidité ne finit jamais bien, dit le professeur) ; il ne faut pas davantage se replier au point de perdre le contact avec lui. »

Le non fermé annule l'idée même de rencontre. Il peut être refus de contact, il ne relève pas du jugement mais plutôt du rejet tout comme celui de l'enfant qui trépigne, qui, enserré dedans son moi, n'est plus capable d'entendre. Le non peut aussi revêtir des formes plus insidieuses, certaines rencontres spécieuses laissent entrevoir la perspective d'un échange, ou donne l'impression que quelque chose se fait, or elle se déroule dans un faire semblant sans saveur. Elle est illusoire.

Un des temps forts de la transmission n'est-il pas *la rencontre avec l'inconscient*, avec cette part obscure, énigmatique, part in-entendable qui soudain se saisit dans un moment où s'éclaire quelque chose qui se terrait en soi. L'ignoré s'appréhende, « des trucs zarbis », s'exprimait en ces termes le patient de P. Valon (évoqué au cours de la dernière *Journée ouverte*). Ce moment où le savoir « manifeste », se transforme en connaissance, en reconnaissance de ce qui se tenait au plus profond de soi. Un « bouleversement de toute (la) personne ». Inattendue, en Proust surgit la douleur de la perte. Il décrit l'émotion authentique qu'il éprouve : le su et l'enfoui se recomposent, mouvement psychique qui implique un temps nécessaire, un remaniement après-coup. Il évoque : « Mais à peine eus-je touché le premier bouton de ma bottine, ma poitrine s'enfla, remplie d'une présence inconnue, divine, des sanglots me secouèrent... Je venais d'apercevoir, dans ma mémoire, penché sur ma fatigue le visage tendre,

30 S. Freud (1911), « Formulations... », *op.cit.*, p.14.

préoccupé et déçu de ma grand'mère, telle qu'elle avait été ce premier soir d'arrivée ; le visage de ma grand'mère, non pas de celle que je m'étais étonné et reproché de si peu regretter et qui n'avait d'elle que le nom, ma grand'mère véritable dont pour la première fois... je retrouvais dans un souvenir involontaire et complet la réalité vivante. Cette réalité n'existe pas pour nous tant qu'elle n'a pas été recréée par notre pensée... »<sup>31</sup>

Taraudeur, l'inconnu se révèle, l'intime se manifeste. Un obscur qui incite la pensée : « ... ce qui la sollicite, écrit Blanchot, c'est le non-familier. » L'étranger en soi, (le sexuel infantile), vient se glisser subrepticement, et s'immiscer au sein de la partie consciente du moi pourtant réfractaire à l'admettre. La confrontation avec l'effrayant enfoui en nous est source de crainte. Dans sa série des *Miroirs*, Goya représente des personnages qui se regardent dans la glace, - des miroirs renvoient aux figures leur caricature - : stupéfiés, ces personnages visualisent en leur reflet un singe, un chat, une grenouille. Au fur et à mesure de sa série, Goya métamorphose la caricature : l'homme horrifié devant son image en grenouille, devient grenouille puis, se voit transformé en une grenouille revêtue d'une ceinture de chasteté : « en femme » interprète Malraux<sup>32</sup>. La femme en l'homme se démasque, femme au sexe caché et impénétrable. L'aperçu du féminin, de cet autre en soi est inadmissible. Le regard se détourne. Le moi vacille. Freud dans l'« Abrégé... » précise que les formations psychiques du patient les moins accessibles à l'influence de l'analyse sont « ... chez la femme, le plus souvent le souhait du pénis ; chez l'homme, la position féminine envers son propre sexe, qui a bien sûr pour présumé la perte de pénis. »<sup>33</sup> Devant le danger, un rejet se met en place, la censure, jamais loin, intervient. Elle exerce son pouvoir : à peine mise au jour la représentation inacceptable s'efface de la conscience.

31 M. Proust, À *La Recherche du temps perdu*, tome II, coll. « La Pléiade », Gallimard, Paris.

32 A. Malraux, Saturne. *Essai sur Goya*, coll. « La galerie de la Pléiade », Paris, Gallimard.

33 S. Freud, « Abrégé de psychanalyse », OCF XX, p. 289.

Ne pas voir l'autre, l'autre sexe en soi. Que rien ne puisse venir réveiller l'effroi. Le but essentiel, écarter l'altérité, la différence. Dans *Pygmalion*, le Professeur Higgins vocifère : « Pourquoi la femme n'est pas un homme comme tout le monde ! » Ici, on voit B. Shaw opérer un glissement, de la différence des sexes vers la différence de langue. La moindre aspérité dans le langage doit être polie jusqu'à l'aplanissement, jusqu'à la perfection, c'est-à-dire l'annulation de toute dissemblance, pour ne laisser que le banal.

Sans autre souci que d'imposer, Humpty-Dumpty proclame dans *Alice à travers le miroir* : « Quand j'emploie un mot, il signifie exactement ce qui me plaît de lui faire signifier. Rien de moins, rien de plus. La question c'est de savoir qui va être le maître. Et c'est tout. » Rencontre impossible, elle ne peut susciter qu'une mise en place de défense (de résistance) chez le récepteur. L'échange est rompu, l'édification d'une langue commune compromise.

Le mot « commun » s'entend ici dans deux de ses sens : qui appartient à chacun et à l'ensemble, une langue partagée de tout un groupe et, aussi dans son sens de usuel ou ordinaire : une langue familière, langue familiale celle avec laquelle nous avons grandi et appris à parler.

La langue maternelle, pour tout humain, avant de se constituer en langue est voix, puis parole maternelle, si la langue (organe) concourt à la parole, « le fait de parole précède toujours (la langue) »<sup>34</sup>, une parole qui enrobe l'espace de l'enfant, le berce par les mots, par la voix. Le bébé enveloppé par la prosodie maternelle (*motherese*) entend. S'il ne saisit pas le sens réel de la parole prononcée, le son l'attire, le stimule, l'excite. Une voix laissant percevoir les affects maternels, elle amène l'enfant à appréhender les différences d'humeurs, à repérer les concordances, les discordances entre parole et geste. Il apprend grâce à la traduction maternelle (toujours porteuse de messages inconscients), ses affects, ses pleurs, il apprend que cette chose qui se passe en lui peut être mise en mot. L'enfant s'imprègne de la langue (*Mauss*), de la corrélation des mots avec le ressenti,

34 F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payothèque, 1974.

le perçu, passant ainsi du mot à la chose. Plus tard il tentera d'imiter puis de reproduire. Le langage étant le degré le plus élevé du comportement mimétique selon W. Benjamin.

L'enfant découvre le plaisir oral, plaisir de bouche, lieu de « jouissance éperdue »<sup>35</sup>. La parole devenant signifiante, il peut nommer, appeler, écouter. L'être de parole se constitue. L'éloignement est rendu possible. Le petit se distingue en tant qu'individu. Pourtant et aussi : « La parole maternelle, comme l'écrit P. Aulagnier, déverse un flux porteur et créateur de sens, qui anticipe de loin sur la capacité de l'enfant... ». En effet, un enfant « dont on attend une réponse qu'il n'est pas en son pouvoir de donner, c'est aussi ce discours qui illustre de manière exemplaire ce que nous entendons par le concept de violence primaire. »<sup>36</sup> L'enfant plongé dans l'incompréhensible de la parole, de la psyché maternelle - violence nécessaire et productive - construit son appareil psychique.

La parole permet la distance. S'écarter de la mère aide à la connaître. La langue maternelle, pour la connaître et la pénétrer, il faut pouvoir la quitter puis l'entendre et l'appréhender en tant qu'objet venant du dehors, tout comme il fut nécessaire d'aller vers l'ailleurs, découvrir cet ailleurs pour comprendre que le lieu où nous vivons : la terre, n'est pas le centre du monde, n'est qu'un élément du système solaire lui-même un élément de la Galaxie. C'est de l'extérieur que se découvre l'intérieur. (C'est dans la situation analytique que nous découvrons notre inconscient).

« Dans l'apprentissage des langues », confie Gide à Walter Benjamin au cours d'une rencontre qui se tint à Berlin en 1928 et que ce dernier consigne dans sa « Conversation avec André Gide », « le plus important n'est pas quelle langue on apprend ; abandonner la sienne, voilà ce qui est décisif. D'ailleurs, c'est seulement alors qu'on la comprend vraiment. » Il ajoute : « Ce n'est qu'en quittant une chose que nous la nommons », il s'appuie, pour ce commentaire, sur la phrase du navigateur Louis-Antoine de Bougainville : « Lorsque nous quittâmes l'île, nous l'appelâmes l'île du Salut ». <sup>37</sup>

35 P. Fédida, *Par où commence le corps humain*, Paris, PUF, 2000, p.29.

36 P. Aulagnier, *op. cit.*, p.37.

37 W. Benjamin (1972-1989), *Œuvres*, tome II, Paris, Gallimard, 2000, p.36.

S'éloigner de la langue-giron maternelle donne l'élan et conduit vers la langue autre, elle est aussi et avant tout la langue de l'inconscient. Chez les Grecs, l'autre langue est qualifiée de « barbare » (qui ne parle pas grec) parce qu'elle est charabia, « *boa boa* », étymologie onomatopéique.

Cette part étrangère du message adressé, l'énigmatique du message, implique qu'un passage entre deux langues se fasse, entre la langue consciemment émise et l'autre, l'immaîtrisée. Voguer entre deux/plusieurs langues requiert un travail de traduction.

Comme on apprend la langue du patient, on travaille avec ses mots, au plus près de ses mots, le patient apprend la langue de l'analyste, de l'analyse, de l'inconscient. Travail de transmission de l'analyste au patient, Freud écrit : « ...en situation de deviner l'inconscient refoulé chez lui (le patient), et d'élargir par notre communication la connaissance qu'a son moi de son inconscient. »<sup>38</sup> La langue de transfert, porteuse de la langue des premiers mots, des premières traces, actualisée dans le transfert, mots de reconstruction. L'intervention de l'analyste adressée à l'analysant est-elle entendue ? La reprise de ses paroles par le patient peut surprendre, la défense encore une fois travaille au décalage entre l'interprétation donnée et celle reçue et reproduite consciemment.

Pouvoir entendre et être entendu, c'est aussi une question de tempo, c'est saisir « le moment approprié » ou « l'instant propice » expression freudienne diversement traduite « ce qui n'est pas toujours une décision facile »<sup>39</sup> insiste Freud à propos de la construction, car la menace de la résistance demeure toujours présente. Doit-on attendre que notre savoir soit devenu celui du patient ?<sup>40</sup>

La violence s'éprouve aussi dans la rencontre entre psychisme et discours théorique : « Le discours psychanalytique, mettait en garde Fédida, est lui-même menacé par une inflation terminologique constituée en système et qui s'aliène la parole de la langue commune. » Ce discours peut laisser abasourdi « le profane » ou l'analyste dans ses premiers contacts,

avec la langue analytique, propulsé à l'état d'*infans*, de débilité disait I. Bernateau lors de la fête des 50 ans de l'APF. Pourtant la voix de W. Benjamin résonne : « L'esprit capable d'apprendre, tôt ou tard, parvient à maîtriser ce qui dans le travail d'autrui peut lui servir et à l'incorporer comme technique à son œuvre. »<sup>41</sup>

L'analyse était une aventure pour Freud, elle s'inscrivait dans un vrai désir de la partager, de la propager, de la transmettre. Il se montrait toujours pédagogue.

Les mots, l'expression compréhensible, l'adresse à son public, à son interlocuteur incarne « La juste mesure »<sup>42</sup>. Ses publications qu'elles soient sous forme de conférence, d'ouvrage plus adolescent (L'inquiétante étrangeté, Pour introduire le narcissisme, par exemple, textes où l'on aperçoit Freud au travail dans sa réflexion, fait d'hypothèses et de constructions), ou de production pleinement mûrie (*Les Leçons d'introduction, L'Analyse profane*), au ton dynamique, sont des papiers de pleine transmission, la langue demeure juste. Freud captive. Dans *La Question de l'analyse profane* on le voit prendre appui sur son interlocuteur qu'il interpelle. Il se tient au plus près de son lectorat, la langue est directe, il s'efforce d'être le plus intelligible possible et il exprime son désir de clarté : ainsi lorsqu'il choisit de simples pronoms « moi » et « ça » pour nommer les instances : « Nous aimons en psychanalyse rester en contact avec la pensée populaire dont nous préférons rendre les notions utilisables pour la science plutôt que de les rejeter... parce que nos doctrines doivent être comprises par nos patients qui sont souvent très intelligents mais pas toujours savants ». <sup>43</sup>

Langue de Freud, langue claire, commune, Goldschmidt ne cesse de le rappeler : Jamais Freud ne s'écarte d'une langue accessible à tous ses lecteurs. S'il en révèle la portée et la profondeur, « Freud, héritier de Goethe, refuse l'emphase et cherche "l'exorbitant" justement dans la clarification d'une langue moyenne »<sup>44</sup>.

38 S. Freud, (1938), "Abrégé...", *op.cit.*, P. 267.

39 S. Freud (1938), *Ibid*, p. 271.

40 S. Freud (1938), *Ibid*.

41 W. Benjamin, *Œuvres*, *op. cit.*, p.37.

42 Aristote, *Poétique*, *op. cit.*

43 S. Freud (1926), *La Question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard.

44 L. Kahn, « Conséquences de l'étymologie », *Association psychanalytique de France 2015*, pp.183-197.



Ce qu'écrivait déjà S. Zweig dans *La Guérison par l'esprit*<sup>45</sup> : « La prose de Freud ne fascine pas, ne conquiert pas (...) Freud n'abandonne pas une seule fois le droit chemin - il hait les circonlocutions stylistiques autant que les déviations intellectuelles - ... et dans toute son œuvre si vaste, on ne trouve pas une seule phrase qui ne soit nettement accessible, sans effort... ». C'est aussi « la clarté et la beauté » de cette langue que loue Einstein dans un mot qu'il adresse à Freud pour son soixante quinzième anniversaire.

L'utilisation du juste mot n'exclut pas pour autant le raffinement. La langue de Freud, la langue de la psychanalyse est la langue de Vienne du début du XX<sup>ème</sup> siècle. G. Steiner, dans son texte « A remark on language and psychoanalysis »<sup>46</sup>, précise que Vienne possède sa propre langue, une langue très élaborée. Une langue d'ouverture à l'art sous toutes ses formes et de toutes origines ; un vaste enseignement littéraire contribue à l'embellir. Et si Freud est viennois, il est juif viennois ce qui fait de lui l'héritier d'un vaste espace de langage, de Prague en passant par Berlin et Budapest, à Vienne. En 1930 Freud, recevra le prix Goethe, récompense culturelle, pour l'ensemble de son œuvre.

Tout texte écrit ou parlé est acte de transmission, transmission à soi d'abord, avec l'acte d'écriture qui nous installe dans la position de penser, et de mettre à distance notre pensée. Trans-mission à autrui, dans un mouvement d'adresse transférentiel. Il est aussi acte d'abandon de sa pensée propre qui se trouve livrée aux autres. Freud démontre la nécessité de poser, proposer sa pensée, ses élaborations théoriques à un interlocuteur : ses témoignages, ses échanges, ses correspondances, ses notes sont autant de témoins. Il soumet ses textes, aussi, à sa propre lecture. Il pose par écrit ses réflexions. Sans cesse au travail,

il revisite encore et encore ses différents textes. Le doute se perçoit de manière quasi constante, l'acte de soumettre au monde extérieur sa pensée, son travail, l'ouvrir à la discussion, en porte la trace.

Le doute, élément porteur ou moteur de la transmission, de la confrontation avec le jugement de l'autre, offre la possibilité d'un progrès, d'une avancée à l'opposé de la certitude qui ne supporte aucune objection. C'est aussi accepter l'idée d'une zone de moi-non-moi, lieu où la pensée du sujet et celle de l'objet peuvent, risquent de se confondre !

Mais comment « convertir », en exposant, - même avec une langue claire -, seulement la théorie interroge Freud dans *l'Analyse profane*. « Quand nous donnons à nos élèves un enseignement théorique en psychanalyse, nous pouvons observer le peu d'impression que nous leur faisons tout d'abord. Ils reçoivent les doctrines analytiques avec la même froideur que d'autres abstractions dont ils furent nourris... »<sup>47</sup> Nul écrit, nul conférence, nul séminaire ne pourrait donc transmettre à eux seuls la psychanalyse ? C'est par l'expérience sur sa propre personne que peut s'acquérir une vraie connaissance et une conviction de ce qu'est l'analyse. L'expérience de l'analyse est la condition préalable à toutes formations ultérieures, que le candidat soit médecin ou profane. Cette position Freud l'énoncera à nouveau dans « L'analyse finie et l'analyse infinie » : « Mais où et comment le pauvre malheureux (entendons ici, l'analyste en formation ou plus exactement en demande/désir de formation) doit-il acquérir cette aptitude idéale dont il aura besoin pour son métier ? La réponse sera : dans l'analyse personnelle par laquelle commence sa préparation à sa future activité. »<sup>48</sup>

---

45 S. Zweig (1931), *La guérison par l'esprit*, Paris, éd Belfond, 2012, p. 296.

46 G. Steiner, *On Difficulty and Others Essays*, New York and Oxford, Oxford University Press, (1976), p.50.

---

47 S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, op. cit., p. 21.

48 S. Freud (1937) « Analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, Idées, problèmes*, Paris, PUF, p. 264.



# *Destins, usages et mésusages des pulsions d'autoconservations (ou pulsions du moi)*

*Frédéric de Mont-Marin*

Freud écrit en 1933 dans sa « 35<sup>e</sup> Leçon d'introduction à la psychanalyse » : « J'estime donc qu'une vision du monde est une contribution intellectuelle qui résout de façon **unitaire tous** les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse **subsumante**, dans laquelle par conséquent **aucune question** ne reste ouverte, et où tout ce qui retient notre intérêt trouve sa place déterminée. Il est aisé de comprendre que la possession d'une telle vision du monde est l'un des souhaits **idéaux** des hommes. En croyant en elle, on peut se sentir en **sécurité** dans la vie, savoir ce à quoi on doit aspirer, comment on peut, de la manière la plus appropriée, assigner une place à ses affects et à ses intérêts. »<sup>1</sup>.

C'est bien dans une telle vision du monde, que le psychanalyste en herbe que je me figurais être, alors que j'étais encore au lycée, avait placé tous ses espoirs. « LA » psychanalyse allait m'offrir le réconfort et la tranquillité, peut-être même la puissance et la gloire, pourquoi pas ! Il suffisait que j'y croie. Un idéal, forcément narcissique comme réponse à l'angoisse existentielle. Réponse, certes, mais aussi source d'une nouvelle angoisse puisque par définition, l'idéal comme l'horizon, s'éloigne au fur et à mesure que l'on s'en rapproche. Sans doute est-ce là le prix à payer pour qu'il conserve toutes ses promesses.

Sans doute aussi serais-je resté sourd à la conclusion de cette même conférence car : « La psychanalyse n'est pas vision de tout, elle est trop inachevée, n'a aucune prétention à la clôture et à la formation de système. »<sup>2</sup>

Quoiqu'il en soit, le transfert sur la chose analytique était déjà à l'œuvre et partant, la névrose de formation également. Je ne connaissais pourtant de l'analyse

pas plus que ce que l'on connaît d'un analyste lorsqu'on lui demande de s'allonger sur son divan. C'est bien l'imaginaire et non le réel qui suscite le transfert. Depuis, le divan et le cursus de formation m'ont appris que l'on ne choisissait guère plus l'art et la manière de devenir analyste que celle d'être névrosé. Combien d'années pour que l'idéal du moi accepte de réviser ses prétentions ? Mais, le regard surmoïque qui n'a cessé de me poursuivre dans la préparation de cette conférence, une conférence à l'APF, m'incite à penser qu'en de telles circonstances, la régression suscitée convoque à nouveau les idéaux restés à l'affût.

Exposer comment, bon an mal an, on en arrive là, sur cette estrade de l'APF, eut été une façon de répondre au thème qui occupe nos activités scientifiques depuis 2 ans : « Faire sien, être saisi : épreuves et aléas de la transmission ». Seulement voilà, mes fantasmes de jeunesse quant à une compréhension du monde, de ses aléas les plus sombres et des solutions à y apporter, ont impulsé leur agir dans une exploration des théories pulsionnelles et des écrits « culturels » de Freud. J'espérais à nouveau que cette traversée, porteuse d'une parcelle de vérité allait apporter quelque apaisement dans le rapport inévitable et malaisé que nous entretenons avec le mal, la destructivité et la haine.

L'héritage des écrits « culturels » de Freud n'a rien perdu de sa vivacité interrogative dans le monde d'aujourd'hui. La remarque de Laurence Kahn dans son dernier livre où elle fustige la solution empathique qui a envahi la psychanalyse nord-américaine a conforté mon impulsion : « Avec l'enchaînement des abandons théoriques, elle (la solution empathique) est en passe de réduire au silence la répétition, le meurtre, la destructivité autre qu'identitaire et la pulsion de mort. Mais, par-dessus tout, elle conduit peu à peu la psychanalyse à abdiquer tout concours

1 S. Freud, « D'une vision du monde », *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse* (1933), « XXXV<sup>e</sup> Leçon », OCF XIX, PUF, p.242.

2 S. Freud, « D'une vision du monde », *op.cit.*, p.267.

à la description de l'agencement du monde, en la confinant dans le périmètre de l'interaction entre états mentaux<sup>3</sup>.» Elle ajoute : « Le travail psychique s'effectue en permanence à la jointure entre les destins privés du jeu pulsionnel et la re-fondation continue des fins sociales. »<sup>4</sup> C'est dire si l'intérêt pour le collectif ne s'éloigne jamais d'un souci clinique pour l'individu, et vice versa. Nathalie Zaltzman avait déjà formulé dans *L'esprit du mal* : « S'il est une perspective qui distingue radicalement la psychanalyse des autres formes de psychothérapies c'est la solidarité établie entre l'évolution de la singularité la plus subjective et les problématiques les plus générales de la condition et de l'histoire humaines », et plus loin : « Tout changement général n'a d'autre voie de transformation que celle du psychique individuel. C'est en cela que le singulier a un privilège exclusif, une importance déterminante quant aux changements possibles de la condition humaine. » Certes, Freud nous avait prévenus dès 1921 dans l'introduction de « Psychologie des masses et analyse du moi » : « La psychologie individuelle est aussi d'emblée, simultanément, psychologie sociale. »<sup>5</sup> L'individu et ses pulsions, donc. J'avais bien perçu quelques échos de Thanatos avant de « toucher » à la psychanalyse. Médecin, je n'ignorais pas la mort mais de là à en faire une pulsion, c'est-à-dire une poussée, une aspiration, à l'intérieur de et contre soi... non ! Peut-être pour certains autres, évidemment reconnaissables dans leurs actions, mais pas pour moi qui mettais ma bonne volonté au service de la guérison. Là encore, ni la cure, ni le cursus de formation ne m'ont permis d'en rester là. En effet, ceux qui étaient devenus mes maîtres semblaient avoir pris et accepté depuis longtemps ce fameux « tournant de 1920 ». Je résistais pourtant à prendre ce virage dangereux qui risquait de remettre en cause ma droiture supposée et ma naïve bienveillance.

Rappelons donc ce que Freud nous dit, en 1933, de la doctrine des pulsions : « Elle est, pour ainsi dire, notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques,

grandioses dans leur indétermination. Nous ne pouvons, dans notre travail, faire abstraction d'elles un seul instant, et cependant nous ne sommes jamais sûrs de les voir distinctement. ». Ce caractère mythologique des pulsions nous est en réalité extrêmement précieux. Il nous permet de transmettre mais aussi de formuler des histoires, souvent à dormir debout, toujours inabouties, sans qu'aucune ne puisse s'imposer de façon définitive. Toutefois, Freud se méfie dans le même temps de cette approche par trop mythologique. En effet, il en appelle conjointement à une dictature de la raison (<sup>6</sup>et<sup>7</sup>) à laquelle les hommes pourraient soumettre leur vie pulsionnelle, en vue d'un **entendement** commun, seul espoir de les réunir. Même s'il ajoute « qu'il est plus que vraisemblable que c'est là une espérance utopique », comment ne serions-nous pas saisis par cette espérance dans notre « vocation » pour le divan ? Est-il certain que nous commencerions une analyse, puis la formation pour la pratiquer, si nous savions à l'avance là où finalement ces entreprises nous ont conduits ? Certes, nous vivons des moments extraordinaires où le plaisir de penser n'est pas une expression convenue mais une vraie élation, mais comme dans les cures, ça n'est tout de même pas notre pain quotidien. Et pourtant, une fois le ver dans le fruit, il nous est devenu quasiment impossible de nous soustraire à cet amour de la raison « analytique ». Utopie encore, lorsque j'ai nourri le fantasme qu'après mes tribulations obstinées dans les théories pulsionnelles, j'allais être en mesure de vous révéler aujourd'hui une vérité triomphante dont **l'entendement** ne serait enfin pas discutable et ce, pour le bien de tous, évidemment. Le plus drôle, si je puis dire, c'est que j'y ai « cru » ou disons que j'aurais pu le rêver, ce serait plus présentable ici. Mais, j'y ai cru... à mes dépens. « Épreuves et aléas de la transmission » ! Lorsque Freud, en 1914, introduit le narcissisme<sup>8</sup> et décrit un nouveau dualisme pulsionnel entre libido du moi et libido d'objet, le statut des pulsions sexuelles se trouve immédiatement réinterrogé : « Si nous accordons au moi un investissement primaire de libido, pourquoi est-il, somme toute, encore nécessaire

3 L. Kahn, *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*, « penser/rêver », Éditions de l'Olivier, 2014, p.138.

4 L. Kahn, « Une parcelle de nature », Entretiens de l'APF juin 2012, *Documents & Débats* n°83, p. 130.

5 S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi » (1921), *OCF XVI*, PUF, p. 5.

6 S. Freud, « D'une vision du monde », *op.cit.*, p. 256.

7 S. Freud, « Pourquoi la guerre » (1933), *OCF XIX*, PUF, p. 79.

8 S. Freud, « Pour introduire le narcissisme » (1914), *OCF XII*, PUF, p. 220 à 224.

de séparer une libido sexuelle d'une énergie **non** sexuelle des pulsions du moi ? » - « Mis en demeure de répondre de façon décisive à cette question, tout psychanalyste ne pourra que ressentir un malaise perceptible. » Quel est donc ce malaise ? C'est le risque de céder au monisme pulsionnel de Jung en « abandonnant le contenu sexuel de la libido pour la faire coïncider avec l'intérêt psychique en général ». Freud ne semble pourtant pas loin de succomber à ce monisme pulsionnel lorsqu'il écrit : « Il se peut encore que l'énergie sexuelle, la libido - au fin fond des choses - ne soit qu'un produit de différenciation de l'énergie qui est à l'œuvre par ailleurs dans la psyché ». À cette date, la seule façon de maintenir un vrai dualisme pulsionnel est donc de conserver malgré tout, à côté et séparément des pulsions sexuelles, que celles-ci soient objectales ou narcissiques, les pulsions autoconservatrices du moi. On se dit également qu'il faut bien que le fameux animalcule protoplasmique qui émet et retire ses investissements « pseudopodiques » vers les objets, assure en outre sa propre autoconservation, ce que le narcissisme, même primaire, ne saurait garantir. L'amour de soi ne nourrit pas complètement son homme ! Cependant, cette hypothèse d'une opposition entre pulsions du moi et pulsions sexuelles, imposée par l'analyse des névroses de transfert, laisse persister une insatisfaction pour Freud. Il lui manque, il attend quelque chose : « Je serai donc assez conséquent aussi pour laisser tomber cette hypothèse si, venant du travail psychanalytique, une autre présupposition concernant les pulsions se donnait comme **mieux utilisable**. »

Nous le savons, six ans plus tard, cette autre présupposition « mieux utilisable » sera celle des pulsions de mort. En réalité, on découvre que Freud en avait eu la forte intuition dès 1914-1915 : « Ce que la biologie produit ici ne va certes pas à l'encontre du départ fait entre des pulsions du moi et des pulsions sexuelles. La biologie enseigne que la sexualité ne saurait être assimilée aux autres fonctions de l'individu, étant donné que ces tendances (de la sexualité donc) vont **au-delà** de l'individu et ont pour contenu de production de **nouveaux** individus, donc la conservation de l'espèce. »<sup>9</sup> Autrement dit, la sexualité, dès lors qu'elle

assure la reproduction, se « fiche pas mal » de la survie de l'individu, de son autoconservation. Toujours en 1914 : « L'individu mène une double existence, en tant qu'il est à lui-même sa propre fin et, en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est asservi contre sa volonté ou en tout cas sans l'intervention de celle-ci. Lui-même (l'individu) tient la sexualité pour une de ses visées, tandis qu'une autre considération nous montre qu'il est le porteur mortel d'une substance - peut-être immortelle - comme le bénéficiaire d'un majorat n'est que le détenteur provisoire d'un bien institutionnel qui lui survivra. » La mort est bel et bien déjà présente dès le début de la vie, de même que l'on peut sentir ici une « accointance » entre la reproduction et la destruction de l'individu. Il rajoute : « La séparation entre les **pulsions sexuelles** et les **pulsions du moi** ne ferait que refléter cette **double fonction** de l'individu. » On se rend compte alors que les pulsions de mort élaborées en 1920 viendront prendre la place exacte que les pulsions du moi occupaient jusque-là.

C'est dire si l'on peut considérer que ces deux registres pulsionnels, pulsions de mort et pulsions d'autoconservation, entretiennent une étroite proximité. C'est d'ailleurs la logique poursuivie par Freud au début de l'« Au-delà du principe de plaisir ». En effet, « s'il peut paraître déconcertant que les pulsions d'autoconservation participent à la mort comme but ultime de la vie », il n'en fait pas moins « des pulsions partielles destinées à assurer à l'organisme son propre chemin vers la mort ». Il rajoute : « Même ces gardiennes de la vie ont été à l'origine des **acolytes** de la mort assurant à l'organisme son propre chemin vers celle-ci. » Certes, Freud, plus loin dans cet écrit, va rectifier cette façon de voir « assurément pas satisfaisante ». Ce n'est qu'après que les pulsions sexuelles soient devenues « pulsions de vie » que, par le biais de la libido narcissique supposée les intégrer, les pulsions d'autoconservation vont se ranger sous la coupe d'Éros. Toutefois, à deux reprises, toujours dans ce texte, Freud prend soin de préciser que seulement **une partie** des pulsions du moi ont été reconnues comme libidinales c'est-à-dire comme libido (narcissique) du moi. Cela sous-entend bien, à mon sens, qu'une **autre partie** de ces pulsions du moi resterait autonome, non liée libidinalement, donc non narcissiques.

9 S. Freud, « Pulsions et destins de pulsions » (1915), OCF XIII, PUF, p.170.

Ces pulsions « libres » d'autoconservation seraient à proprement parler celles qui sont à l'œuvre dans la première théorie pulsionnelle. Il apparaît que Freud lui-même n'y renonce absolument pas dans ses œuvres tardives. Je le cite, en 1933 : « Les hommes, même sous la domination des conditions économiques, ne peuvent que faire entrer en jeu leurs motions pulsionnelles originelles, leur pulsion d'autoconservation, leur plaisir-désir d'agression, leur besoin d'amour, leur poussée vers l'acquisition du plaisir et l'évitement du déplaisir. »<sup>10</sup> De même en 1938 : « Il existe parmi les névrosés des personnes chez qui, à en juger par leur réactions, la pulsion d'autoconservation a bel et bien connu un renversement. Elles ne semblent viser rien d'autre qu'à se porter dommage à elles-mêmes et à s'autodétruire », enfin : « Tout comme le ça vise exclusivement le gain de plaisir, le moi est dominé par la prise en considération de la sécurité. Le moi s'est donné pour tâche l'autoconservation, tâche que le ça semble négliger<sup>11</sup>.

J'aimerais précisément pouvoir vous transmettre « l'impression » de « pertinence attractive » qu'ont éveillée en moi ces pulsions d'autoconservation. Combien elles m'ont « parlé » et au fond me sont apparues « séduisantes ».

Bien qu'élaborées dans des registres différents, les deux théories pulsionnelles ne s'excluent pas l'une l'autre. Elles s'enrichissent au contraire dans une porosité sans frontières bien délimitées. En réalité, la nature de l'être humain n'a guère changé entre les deux conceptualisations. Les pulsions de mort existaient nécessairement avant 1920. Symétriquement, ne pourrions-nous pas nous autoriser à conserver théoriquement ces « libres » pulsions d'autoconservation après l'introduction du narcissisme en 1914 et l'introduction d'Éros en 1920 ? Cela nous amènerait à conceptualiser la possibilité d'un **trio pulsionnel originel** composé : des pulsions libres d'autoconservation, des pulsions sexuelles de vie et enfin des pulsions de mort. Il est bien difficile ici de nous épargner un sentiment de transgression vis-à-vis du père de la psychanalyse qui s'est toujours farouchement attaché à ne dégager que deux

pulsions fondamentales. Considérons qu'il s'agirait là d'une façon de « faire sien » son héritage.

Il est évidemment inenvisageable ici d'explorer exhaustivement l'infinité des jeux pulsionnels d'un tel trio. Dans un mélange aux proportions éminemment variables de mixtion et de démixtion, d'antagonismes ou d'alliances, la multitude des combinaisons possibles produirait « toute la bigarrure des phénomènes de vie.<sup>12</sup> »

Quelques interrogations cependant :

- Si la « libido » qualifie l'énergie d'Éros, aucun terme n'existe pour qualifier l'énergie de Thanatos. L'énergie des pulsions du moi en revanche, a bien un terme freudien pour la qualifier, c'est « l'intérêt ». Il détermine des investissements d'objets dits « égoïstes » qui ne visent pas la satisfaction libidinale mais le « profit » pour l'individu. Le narcissisme est alors conçu comme le complément libidinal de l'égoïsme, ce dernier étant ce qui va de soi, et le narcissisme l'élément variable<sup>13</sup>. À l'inverse, l'altruisme correspondrait à un investissement objectal qui ne cherche pas la satisfaction sexuelle. Enfin, le plein état amoureux quant à lui, conjuguerait dès lors à la fois l'altruisme et l'investissement d'objet libidinal.

- Si Éros est régi par le principe de plaisir et Thanatos par celui de Nirvana, le principe de réalité peut-il s'imposer autrement que sous la contrainte des forces d'autoconservation qui imposent le déplaisir ?

- S'il n'y avait qu'Éros et Thanatos, comment l'objet pourrait-il apparaître au sein d'un narcissisme primaire autosuffisant ? Comment l'Anankè (la nécessité réelle), à l'origine avec Éros de la culture humaine<sup>14</sup>, pourrait-elle être prise en compte sans s'étayer sur les besoins ? N'est-ce pas encore cet instinct de survie qui nous fait accepter les contraintes de la vie quotidienne ? Certes, les pulsions de mort nous y aident également, mais qu'advierait-il si, réussissant leur démixtion des pulsions sexuelles, elles ne se heurtaient pas au roc de l'autoconservation gardien de la survie ?

- La trace traumatique laissée par l'impériosité des besoins organiques originaires et la désaide infantile

12 S. Freud, « Abrégé de psychanalyse », *op.cit.*, p. 238.

13 S. Freud, « La théorie de la libido et le narcissisme », *Leçons d'introductions à la psychanalyse* (1917), « XXVI<sup>e</sup> Leçon », *OCF XIV*, PUF, p. 433.

14 S. Freud, « Le malaise dans la culture » (1930), *OCF XVIII*, PUF, p. 287.

10 S. Freud, « D'une vision du monde », *op.cit.*, p. 264.

11 S. Freud, 1940, « Abrégé de psychanalyse », *OCF XX*, PUF, p. 273 et 297.

ne persiste-t-elle pas toute la vie comme une menace « vitale » toujours prompt à se réactualiser face à un danger extérieur ?

- C'est aussi parce qu'elles sont tirées du monde extérieur réel dont dépend l'enfant pour ses besoins primaires, que les « personnes secourables », les parents, acquièrent une puissance absolue. L'état de détresse infantile ouvre sur le primat de l'autre<sup>15</sup>. « Un besoin provenant de l'enfance, aussi fort que celui de la protection paternelle, je ne saurais en indiquer » nous dit Freud. Cette puissance donnera par la suite toute sa force au complexe d'Œdipe et donc au surmoi. On peut rappeler ici que le premier renoncement pulsionnel est un renoncement obtenu sous la contrainte de puissances extérieures qui seules introduisent la morale<sup>16</sup>.

- Lorsque les pulsions sexuelles deviennent nommément « pulsions de vie » après 1920, il paraît assez logique d'y ranger les pulsions d'autoconservation. Mais est-ce si évident ? Les capacités unificatrices et liantes d'Éros sont-elles si caractéristiques de l'autoconservation qui ne chercherait qu'à protéger un moi autarcique ? La lutte individuelle pour la survie du moi est-elle nécessairement libidinalisée ? La faim, la soif, la respiration et la menace réelle de mort comportent-elles toujours une part libidinale narcissique ?

- N'y aurait-il que l'énergie libidinale pour détourner vers l'extérieur en tant que pulsion d'agression la tendance à l'autodestruction des pulsions de mort ? Freud écrit en 1930 : « Je ne comprends plus que nous ayons pu omettre de voir l'ubiquité de l'agression et de la destruction **non érotiques** et négliger de lui accorder la place qui lui revient dans l'interprétation de la vie » ; et en 1937 : « On a bel et bien l'impression que l'inclination au conflit est quelque chose de bien particulier, un élément nouveau qui s'ajoute à la situation, **indépendamment de la quantité de libido**. Une telle inclination au conflit survenant de **façon indépendante** ne peut guère être ramenée à autre chose qu'à l'intervention d'une part d'agression

**libre**. »<sup>17</sup> Ne peut-on concevoir cette agression libre comme l'alliance des pulsions d'autoconservation avec les pulsions de mort, en particulier lorsque ces dernières réussissent leur démixtion d'avec l'Éros ? « L'intérêt égoïste », dont il a été question plus haut, fournirait alors son énergie pour les expulser avant qu'elles n'anéantissent le moi. L'autoconservation serait l'ultime rempart contre le triomphe de Thanatos. Le pessimisme final de Freud n'est-il pas en partie motivé par la reconnaissance que la culture, y compris la psychanalyse, restent régulièrement impuissantes pour endiguer ce « penchant inné » de l'homme à l'agression, cette « bête sauvage » qui n'attend que des circonstances favorables pour se dévoiler<sup>18</sup> ? Si, le « dilemme dévorer être dévoré propre au monde vivant organique se perpétue ainsi dans le psychisme humain »<sup>19</sup>, l'autoconservation aurait bien du mal à se ranger totalement sous la bannière d'un Éros rassembleur.

Certains passages de « Pulsions et destins de pulsions »<sup>20</sup> bien que très connus surgissent encore comme des révélations. Il existerait donc une explication freudienne au mal, à la haine ! « L'externe, l'objet, le haï seraient, au tout début, identiques. » - « Le moi haï, exècre, persécute, avec des intentions destructrices, tous les objets qui deviennent pour lui source de sensations de déplaisir. » - « On peut même affirmer que les prototypes véritables de la relation de haine ne sont pas issus de la vie sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation. » Comment ne pas se saisir de telles assertions et dès lors, investir l'idée que l'humain conserve la possibilité, certes très régressive, d'une relation objectale résolument fondée sur l'autoconservation **acolyte** de la mort ? Ne pourrait-on voir ici à l'œuvre une **pulsion d'emprise**, sans visée libidinale (elle est par exemple encore évoquée en 1930 dans « Le malaise dans la culture »<sup>21</sup>), qui vise à terrasser, à maîtriser, à dominer l'étranger par l'exercice

17 S. Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie » (1937), OCF XX, PUF, p. 46.

18 S. Freud, « Le malaise dans la culture », *op.cit.*, p. 306 et 298.

19 S. Freud, «angoisse et vie pulsionnelle », *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse* (1933), « XXXII<sup>e</sup> Leçon », OCF XIX, PUF, p. 194.

20 S. Freud, « Pulsions et destins de pulsions » (1915), *op.cit.*, p. 181 à 183 et 173-174.

21 S. Freud, « Le malaise dans la culture », *op.cit.*, p. 303.

15 J. André, « Les destructions de Narcisse », *Revue française de psychanalyse*, mars 2014, PUF, p. 64.

16 S. Freud, « Le problème économique du masochisme » (1924), OCF XVII, PUF, p. 22.

d'une violence avant tout physique ? Le but poursuivi ne serait pas l'infliction de douleurs, la souffrance d'autrui n'y serait pas recherchée en tant que telle, elle y serait tout simplement ignorée. Une violence précisément « sans pitié », laquelle supposerait une identification à la douleur de l'autre, une violence qui ne cesse qu'avec la disparition de l'objet menaçant. La compassion ne saurait être ici une transformation de la pulsion, mais seulement l'éventualité d'une formation réactionnelle selon l'indication redoutable de Freud. À vrai dire, dans cette relation, l'objet ne serait pas reconnu, pas même identifié. Il serait seulement perçu comme la chose externe dérangeante dont il faut se débarrasser comme d'un insecte sur la peau. Un en deçà de la haine où la seule intention serait d'éliminer la source de déplaisir et tout danger perçu comme vital. Serait-il alors possible de concevoir un meurtre sans haine, exécuté machinalement, banalement, sans contact, sans plaisir, sans héroïsme, parce qu'il le faut, au nom même de l'autoconservation ? Un meurtre froid, sans passé, sans sens, sans traces... sans RIEN !

L'Histoire, notamment celle du XX<sup>e</sup> siècle, semble confirmer une telle possibilité, effroyablement transposée à l'échelle industrielle et collective. Certains passages de « Psychologie des masses et analyse du moi » paraissent après-coup prémonitoires. « C'est dans ces masses que ce produit justement le **miracle** par lequel la conformation individuelle disparaît, sans laisser de trace, même si ce n'est que temporairement. Ce miracle, nous l'avons compris dans le sens où l'individu abandonne son idéal du moi et l'échange contre l'idéal de masse incarné dans le meneur. » Dans ce même texte : « Parmi les fonctions de l'idéal de moi, il nous faut mentionner l'exercice de l'examen de réalité. Rien d'étonnant donc à ce que le moi tienne pour **réelle** une perception, lorsque l'instance psychique à qui incombe habituellement la tâche de l'examen de réalité se porte garante de cette réalité. » Pour le III<sup>e</sup> Reich, cette réalité portée par le führer fut bien celle de la nécessité impérieuse d'un « espace vital » pour le peuple aryen et celle d'une race juive constituée de sous-hommes nuisibles et dangereux. Une idéologie résolument portée vers l'autoconservation. Serait-ce alors si étonnant que la très grande majorité des criminels nazis n'ait jamais exprimé de sentiments de

culpabilité ? Ne serait-ce pas ce recours idéologique à l'instinct d'autoconservation qui a « permis » à des « hommes ordinaires »<sup>22</sup> d'exécuter mécaniquement les juifs des villages conquis par la Wehrmacht ?

Même si cette vision d'un des multiples visages de l'extermination et du mal comporte sa part de vérité, même s'il m'apparaît que les pulsions d'autoconservation ont une place, un rôle à jouer dans la métonymie convenue entre le fait génocidaire et les pulsions de mort, un malaise persiste.

Quelle a été ma lecture partielle et orientée du texte freudien où j'ai cherché coûte que coûte la confirmation d'une intuition à laquelle on aimerait assurer le statut de trouvaille consensuelle en refusant par là même de l'interroger ? Quel a donc été mon insistance dans cette quête effrénée pour trouver puis définir une sorte de « **moi-utile purifié** » qui agirait, en deçà du langage, sous la seule contrainte des pulsions d'autoconservation, en dehors de l'intervention de l'Éros et donc du désir ?

Il me semble, dans le maillage d'un filigrane obscur et indissoluble, à la frontière du collectif et de l'individuel, qu'une première réponse concernerait la culpabilité indépassable que l'homme de la culture occidentale est contraint de porter, fût-ce inconsciemment, depuis 1945. Depuis qu'il sait que ça s'est réellement passé, rien ne l'assure de ne pas devenir, dans certaines circonstances, l'un de ces « hommes ordinaires ». Impossible d'échapper à cette transmission, à cette mise en demeure qui interpellent nos propres pulsions impensables. L'appel à l'autoconservation, qui justement ne pense pas, serait une recherche pathétique et désespérée d'un alibi qui tenterait de combler l'interrogation rémanente laissée par cette question abyssale.

Mais, un autre registre, plus trivial, plus immédiat, concerne évidemment l'élaboration de cette conférence et le trouble inquiet qu'elle a suscité. L'autoconservation, cette pulsion admissible, sans fantasmes ni excitations, m'a permis je crois d'entretenir l'illusion que je serais à l'abri de l'écoute analytique de mes pairs, comme s'ils n'allaient pas

---

22 C. R. Browning, *Des hommes ordinaires, le 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Les belles lettres, Paris, 1994.



entendre ce qui ne serait pas dit ! Ainsi, en me tenant à une distance respectable d'Éros, aurais-je été dispensé de tout sadisme, de toute cruauté et peut-être surtout de tout narcissisme ! Car, au bout du compte, c'est bien lui qui risquerait avant tout d'être le plus menacé aujourd'hui. En effet, Freud nous dit bien que : « Dans les aversions et répulsions qui, sans voile, se font jour à l'égard des étrangers qui sont à proximité, nous pouvons reconnaître l'expression d'un amour de soi, d'un narcissisme qui aspire à son auto-affirmation et se comporte comme si la présence d'un écart par rapport aux modalités de sa conformation individuelle entraînait une critique de ces dernières et une invitation à les reconfigurer. »<sup>23</sup> La faim et la soif donc, pour obtenir le consensus, l'entendement, et tenter d'abolir ce narcissisme des petites différences dont on connaît la violence potentielle. Qui plus est, à l'APF, pas de masse ni de *leader* désigné à qui confier son idéal du moi avec l'espoir d'obtenir son amour rédempteur. Une fois de plus, l'apparente recherche objective d'une vérité fut surdéterminée par des motifs inconscients. Il n'y a pas d'âge pour résister à l'inadmissible de la psychanalyse, le plus scandaleux étant possiblement cette capacité des pulsions sexuelles à prendre le moi pour objet.

Il n'est jamais facile de réviser une élaboration durement acquise qui soudainement, à la faveur d'une pensée associative, d'une lecture, d'une discussion, exige un remaniement. Étrange métier qui nous impose de se déprendre sans cesse de ce que l'on croit « avoir fait sien ».

Ainsi, ce « **moi-utile purifié** » serait purifié de quoi, si ce n'est du ça, d'Éros et donc du narcissisme ?

Le mot même évoque un péché, tel le péché originel dont il conviendrait de se délivrer. Comment en effet ne pas y voir le mal ? « Là où la pulsion de mort survient sans visée sexuelle, y compris dans la rage de destruction la plus aveugle, on ne peut méconnaître que sa satisfaction est connectée à une jouissance narcissique extraordinairement élevée, du fait qu'elle fait voir au moi ses anciens souhaits de toute-puissance accomplis. »

Alors, est-il possible de faire l'impasse sur ce concept dont l'introduction fut si décisive pour Freud ?

23 S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *op.cit.*, p. 40.

Car, n'est-ce pas la possibilité du narcissisme, qu'il soit primaire ou non, avec sa capacité d'autosatisfaction qui autorise cette « indifférence radicale » au monde, dans le sillage de ce narcissisme anobjectal de mort décrit par André Green<sup>24</sup>. Ce narcissisme, pourrait bien être cette partie du moi qui se détourne du monde extérieur, au plus proche de la sauvagerie d'un ça qui ne recherche que la satisfaction immédiate. Un ça pour lequel le mal n'a aucun sens, qui n'obéit à aucun ordre, qui impose sa volonté pulsionnelle telle qu'elle peut s'exprimer dans le rêve. Il arrive quelquefois que l'autoconservation, le narcissisme et les pulsions de mort fassent bon ménage et s'allient dans ce que Jacques André appelle la haine narcissique (ou *borderline*) qui vise le massacre et l'extermination plus que le meurtre.<sup>25</sup>

C'est bien ce à quoi j'aurais voulu être certain d'échapper, ici comme ailleurs, par ce que j'appellerais la « tentation de l'autoconservation » qui se cherche une bonne conscience. Peut-on être coupable d'avoir faim ? Il ne s'agirait pas d'un mécanisme de défense du moi mais plutôt d'une possibilité auto-narrative au service, ni plus ni moins d'une résistance à l'encontre des pulsions sexuelles et des pulsions destructrices, mais aussi à la psychanalyse et aux institutions qui la font vivre. Cette « tentation » s'est très sérieusement invitée dans la préparation de cette conférence, comme je pense qu'elle peut s'inviter facilement dans les cures, tant du côté du patient que du côté de l'analyste. Sans Éros, pas d'identifications, pas de complexe d'Œdipe ni donc de surmoi, peut-être pas même de différence des sexes. Sans Éros, pas de désir, pas de sublimation, pas de narcissisme ni de haine et, pour finir, pas de transfert donc pas d'Analyse ! Il peut paraître étrange que je me sois donc intéressé à ce qui n'est pas forcément « traitable » par la psychanalyse, c'est en tous cas une question. Serais-je moi-même un symptôme post-moderne ?

Quelques remarques sur les usages et mésusages possibles de l'autoconservation, propres au cursus de formation.

Il est certain que la névrose de formation, nourrie de la

24 A. Green, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Éditions de Minuit, 1983.

25 J. André, « Deux visages de la haine », *Les territoires de la haine*, « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », PUF, 2014, p. 22.

névrose personnelle, n'échappe pas à l'ambivalence et ne peut qu'animer des transferts négatifs, renforcés par les vicissitudes d'un cursus exigeant habité de figures idéalisées. On a vite fait, analystes en formation, de s'imaginer devenir alors la proie de contre-transferts vengeurs, acolytes d'un surmoi avide de punition. L'autoconservation n'est pas seulement mobilisée par un danger extérieur mais bien aussi par les menaces du dedans (le surmoi principalement) qui n'ont aucune chance de s'évanouir sans un travail d'élaboration.

Peut-on hériter, faire sien, « devenir ce que l'on est » et justifier sa présence ici même, sur cette estrade, sans meurtre ? Il me semble qu'à cet endroit, l'appel à l'auto-conservatif pourrait sous-tendre un fantasme d'auto-engendrement qui ferait fi des identifications, des différences (même petites), des désidéalisations et des dettes. Mais conjointement, ce fantasme d'auto-engendrement ne tenterait-il pas de mettre à l'écart la jubilation ressentie au contact de la psychanalyse et le « plaisir de formation » mentionné par Edmundo Gómez Mango<sup>26</sup> ? La formation serait alors ramenée du côté de la tâche aride et du devoir dans un refus de transmission, y compris de sa part érotique. Rejet du meurtre et de l'excitation, ne serait-ce pas là un rejet du complexe d'Œdipe qui ne peut que se rejouer dans toute transmission ?

L'immobilisme autoconservatif pourrait aussi être invoqué dans une sorte de réaction thérapeutique négative vis-à-vis de la transmission, lorsque, le moment venu, il s'agirait d'endosser personnellement la psychanalyse et sa subversion vis-à-vis du regard social, sans prétexter qu'elle est cette chose bizarre qui appartient aux parents.

Enfin, il est possible que l'autoconservation soit encore appelée à la rescousse dans un air du temps somme toute peu propice à la psychanalyse et à sa pratique. Ne nous arrive-t-il pas de ressentir une incongruité, voire une indécence, lorsque nous proposons une cure « type » à trois séances par semaine ? Comme si la culpabilité pouvait avoir changé de camp, culpabilité renforcée par l'inquiétude de fourvoyer certains patients dans une cure interminable et incertaine. « La

26 E. Gómez Mango, « La formation d'une expérience », *Documents & Débat*, n° 30.

psychanalyse, c'est vrai, et pourtant ça ne marche pas comme ça devrait », écrit J.-B. Pontalis en 1983<sup>27</sup>. Pas plus de réconfort du côté de la culture puisque - comme en 1930 - « personne ne possède l'autorité pour imposer la thérapie à la masse ».

Ne sommes-nous pas régulièrement saisis par des sentiments équivoques, de désillusion voire d'ingratitude dans notre relation à cette cause analytique que nous avons épousée et pour laquelle nous avons investi et dépensé sans compter ? Mais c'est là l'expression de celui qui précisément recherche cette « possession d'une vision de monde susceptible d'apporter la sécurité dans la vie ». Freud a bien repéré cet homme-là : « Une vision du monde édifiée sur la science - hormis l'accent mis sur le monde extérieur réel - a des traits essentiellement négatifs, comme le fait de se contenter de la vérité, de récuser les illusions. Celui qui parmi nos semblables, est mécontent de cet état des choses, celui qui pour son apaisement du moment en réclame davantage, n'a qu'à se le procurer là où il le trouve. Nous ne lui en tiendrons pas rigueur, nous ne pouvons pas l'aider, mais nous ne pouvons pas non plus, à cause de lui, penser autrement. »<sup>28</sup>

La voie de la psychanalyse reste donc tracée. Nous ne « pouvons penser autrement », ni faire autre chose que « de soutenir la faille irrémédiable de l'humain, soutenir l'épreuve du questionnement sans résolution qui creuse au plus profond la culture et le langage, bref, soutenir la vie, celle qui fait vivre ». Nous devons écouter et entendre cet homme divisé qui ne peut qu'être blessé par la reconnaissance de la réalité, que ce soit celle des nécessités du monde extérieur ou celle, plus dominatrice encore, du monde intérieur<sup>29</sup>. Il nous faut, analystes, tenir cette position, même si - ou précisément parce que - reste aléatoire l'attente que l'Éros éternel réussisse à s'affirmer dans son combat contre Thanatos<sup>30</sup>.

Devant un danger réel, la fuite ou l'attaque sont les seules actions appropriées au service de l'autoconservation nous rappelle Freud dans sa « 26<sup>e</sup>

27 J.-B. Pontalis, « Actualité du malaise », *Perdre de vue*, Gallimard, « Folio essais », p. 41.

28 S. Freud, « D'une vision du monde », *op.cit.*, p.268.

29 L. Kahn, *Faire parler le destin*, Klincksieck, 2005, p. 189.

30 S. Freud, « Le malaise dans la culture », *op.cit.*, p. 333.

Leçon d'introduction à la psychanalyse ». Ne pouvant plus fuir, j'ai tenté de supporter les « frais de l'affect d'angoisse » et tenté également de reconnaître que cette angoisse est bien plus l'expression de la libido du moi que celle du danger en lui-même<sup>31</sup>.

Après m'être hasardé dans une tentative malhabile pour évincer le narcissisme, mes démêlés tourmentés avec les théories pulsionnelles ont j'espère réussi à rétablir le rôle essentiel qui lui revient dans la métapsychologie. En le « faisant mien », puisse un peu de moi être advenu là où était du ça, ce qui serait somme toute une des visées transformatrices de la formation analytique.

Je vous remercie de votre attention.

---

31 S. Freud, « La théorie de la libido et le narcissisme », *Leçons d'introductions à la psychanalyse* (1917), « XXVI<sup>e</sup> Leçon », *OCF XIV*, PUF, p. 445.



## *Introduction*

### *« En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme »*

*Lucile Durrmeyer*

« En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme » : elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés ; la machine est construite de la même manière, les pièces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable ; et, sous quelque rapport qu'on les considère, ils ne diffèrent entre eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe, la femme et l'homme ont partout des rapports et partout des différences : la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un et de l'autre ce qui est du sexe et ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, et même à la seule inspection, l'on trouve entre eux des différences générales qui paraissent ne point tenir au sexe ; elles y tiennent pourtant, mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'apercevoir : nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre ; la seule chose que nous savons avec certitude est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espèce, et que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe.....

Ces rapports et ces différences doivent influencer sur le moral ; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, et montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes : comme si chacun des deux, allant aux fins de la nature selon sa destination particulière, n'était pas plus parfait en cela que s'il ressemblait davantage à l'autre ! En ce qu'ils ont de commun ils sont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne sont pas comparables.....

Dans l'union des sexes..... L'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible..... Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme. Si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance ; il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.

..... Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les sens des hommes, ..... ils pourraient devenir leurs victimes, et se voir tous traîner à la mort sans qu'ils pussent jamais s'en défendre.”

Ce passage de l'*Émile* permet d'introduire dans le vif du sujet le thème de nos Entretiens d'aujourd'hui. Que l'identité de l'homme et de la femme soit similaire de par leur appartenance à la même espèce ne sera pas le point de discussion. Le thème de la menace mortifère du féminin nous est suffisamment familier pour ne pas l'aborder maintenant. En revanche, bien qu'il ne prenne pas comme terme opposé à égalité celui de différence mais celui exact d'inégalité, ce que, dans les rôles et comportements sociaux, Rousseau attribue aux effets de la nature, constitue le point central du désaccord avec les chercheurs en études du genre. Leurs écrits tentent de démontrer que les rôles et comportements adoptés en fonction du sexe ne sont ni innés, ni naturels mais culturels. Ils répondent aux prescriptions de l'environnement et s'y conforment en fonction de la soumission ou non à la pression sociale et idéologique. Le genre affiché, non acquis naturellement, se conformerait aux diktats imposant à chaque sexe d'emprunter les codes appropriés à leur identification en tant que mâle ou femelle. Il peut donc aller à l'encontre du vécu profond d'un individu. Des prescriptions sont, dès le début de sa vie, imposés à l'enfant qui se pliera ou pas aux attentes de son environnement. Ces considérations conduisent à différencier sexe et genre.

Pour Rousseau, la nature précède l'Amour. Serait-ce sa façon d'avancer que le sexe précéderait le genre ? Position inverse à celle arguant que le genre précède le sexe et que l'enfant aurait conscience des rôles des genres avant d'accéder à la distinction des sexes. Selon l'idéologie, la formation, la culture ou la religion, l'interprétation du sens et de la visée de l'utilisation

de la notion de genre varie et diffère. Au travers des polémiques et manifestations conflictuelles récentes ne peut-on penser que l'enjeu des conflits récents s'est déplacé pour être relayé par l'antagonisme socio-idéologique opposant supporteurs et contestataires de la théorie dite du genre ?

Autrefois la polysémie du mot sexe renvoyait à la fois aux organes sexuels, donc au corps, et à l'identité psychosociale masculine ou féminine. L'usage généralisé du terme générique sexe assimilait sexe et genre, leur distinction étant du domaine de l'impensable et de l'impensé.

Leur dissociation en identité de sexe et identité de genre, localise l'un dans l'anatomique et le biologique, et l'autre dans la sphère subjective dépendante de l'environnement socioculturel, historique et biographique.

De par son intégration à la sphère socio politique, la référence au genre tente de décrypter les rapports de domination dans le but de rétablir une égalité inter, voir intra sexes, sans forcément en nier les différences mais pour souligner le caractère socialement construit de leur rôle.

Les textes mythologiques ou littéraires ont depuis toujours su susciter, chez le lecteur, ce sentiment d'inquiétante étrangeté face à la transformation anatomique sexuelle et à ses conséquences sur le comportement d'un individu. Ce n'est que depuis les années cinquante que, de par son inadéquation observée chez certains adultes ou enfants, l'équivalence sexe genre se trouva être interrogée. Il apparut que faire du sexe des individus le support unique de leur identité sexuelle laissait de côté la part d'élaboration subjective que présuppose l'accès à l'identité sexuée.

Certaines militantes féministes, pour contester la domination masculine, se sont appuyées sur les *Studies gender*.

Il est bien sûr loin de mon propos et de mes idées de contester la légitimité de la nécessité que soit revisité et redistribué le pouvoir entre les hommes et les femmes mais en tant qu'analyste je suis tentée d'interpréter ces mouvements à la lumière de ce que Freud a souligné, à savoir que : "les deux sexes se déterminent dans un refus fondamental de la féminité".

Pas plus que les interrogations sur le genre perçu ou affiché, le combat féministe n'est un phénomène nouveau.

Pendant la terreur, Olympe de Gouges fut guillotinée pour le crime d'avoir transgressé l'ordre masculin établi, en rédigeant une déclaration des droits de la femme et de la citoyenne. La haine meurtrière exprimée lors du procès par un Fouquier Thiville, scandalisé par l'impertinente audace de cette femme est semblable à celle scandée lors des récentes manifestations anti mariage pour tous et sensibilisation des enfants, dans leur cadre scolaire, aux stéréotypes et préjugés pouvant régir les rapports homme femme.

Alors qu'au départ la nécessité de recourir à la notion ou au concept (si c'en est un) de genre avait été celle des militantes féministes aux États Unis, le champ de son utilisation s'est élargi et ce terme a été récupéré, voir remanié, par des minorités réfutant les normes d'une sexualité prescrite socialement. L'exigence étant que, ce qui jusque-là était proscrit par la loi, puisse se dérouler librement en tant que choix normalisé.

Ainsi, Monique Wittig, dont les positions radicales déroutent, prône l'établissement d'une société sans sexe dans laquelle les individus seraient neutres. Ni l'un, Ni l'autre.

Elle considère les catégories mêmes de femme et d'homme comme normatives et aliénantes, car soumises au modèle hétérosexuel.

La visée de cette déconstruction des sexes est de faire de son corps un lieu de production de plaisir polymorphe détaché des valorisations du sexe et particulièrement du sexe mâle. La finalité étant de parvenir à n'être pour le partenaire, rien d'autre qu'un corps érogène dans toutes ses parties.

Ce désir de déssexualisation, associé à une abrasion du psychique, m'évoque la sexualité perverse polymorphe et la possibilité de délocalisation du plaisir que Freud a souligné dans les *Trois essais* en stipulant qu'« il y a des zones érogènes prédestinées mais n'importe quel endroit de la peau ou des muqueuses peut servir de zones érogènes et doit par conséquent posséder une certaine aptitude à cela. La sensation de plaisir dépend donc d'avantage de la qualité du stimulus que des propriétés de l'endroit du corps concerné. Les

zones génitales défèrent leur stimulabilité aux autres zones érogènes qui se comportent alors tout à fait comme des parties génitales ».

Dans une perspective opposée, Judith Butler évoque ce qu'elle qualifie de « mélancolie de genre » à savoir l'amputation définitive d'une partie du pouvoir érogène du corps. La portée spécifique de cette mélancolie de genre concernerait le désir érotique homosexuel. Désir qui, selon la philosophe, n'est pas même nommé par l'interdit de l'inceste et ne peut donc, de ce fait, être l'objet d'un travail de pensée. À partir de ces arguments, Judith Butler propose de redéfinir les catégories de genre afin que soient brouillées, troublées, les catégories binaires hétéro-homosexuel et masculin-féminin. Sa conviction est que chaque individu a la possibilité de jouer un répertoire sexué et sexuel très large et de se libérer ainsi de ses assignations de genre.

Alors que notre clinique nous donne à entendre combien l'identité sexuelle est tout aussi fantasmatique que la sexualité infantile, l'identité de genre, enchevêtrement de représentations sociales et représentations psychiques, peut-elle être un outil aidant à affiner et élargir notre grille d'écoute ?

Par crainte d'avoir à remettre en question nos théories, refuserions-nous que soit dissociées identité de genre et de sexe ?

En effet :

- Si envie du pénis et primat du phallus se trouvent destitués de la place que Freud leur a assignés et cessent d'être considérés comme sous-tendus par la vie fantasmatique de nos patients.
- Si nous adhérons à l'affirmation stipulant que cette envie n'existe que parce qu'induite par une discrimination socio-culturelle vénérant le mâle et ses attributs et lui donnant de ce fait tout pouvoir de domination, nous serons contraints d'écouter le collectif social au dépend de l'individualité et la singularité des patients.

Par exemple :

Une jeune femme, dont l'accès à une identité féminine est, depuis l'enfance, rendu périlleux par sa conviction fantasmatique que son père ne pouvait l'aimer pleinement que si, bien que fille, elle agissait en tout comme un garçon, est enceinte de jumeaux de sexe différent.

Au décours d'une échographie, elle déclare qu'elle a su différencier la fille du garçon de par leur mobilité, calme pour l'une, agitée pour l'autre.

Sa certitude résulte-t-elle de sa soumission culturelle à des constructions sociales assignant des rôles stéréotypés selon le sexe anatomique ? Ou bien est-elle le reflet des effets persistants de ses constructions fantasmatiques sous tendues par sa bisexualité psychique ?

Pour cette femme qui convoite et idéalise autant le féminin que le masculin, la grossesse gémellaire ne serait-elle pas l'incarnation *in utero* de ses aspirations bisexuelles ?

Lorsqu'une autre femme me dit être entravée dans sa vie par la double exigence d'être performante professionnellement comme le sont les hommes, et, de rester belle et séduisante en conformité avec les codes stéréotypés d'une féminité flamboyante, dois-je adhérer à son explication consistant à désigner parents et entourage comme responsables de cette double exigence ou bien entendre dans le transfert, le plaisir pris à affirmer sa supériorité sur moi de *super woman* ?

La double pression dont elle se plaint résulterait-elle, en fait, d'une soumission à son propre désir de perfection, à savoir, garder son genre et son sexe tout en sachant, dans une subtile imitation parodique, jouer alternativement, et selon les circonstances, les mascarades du féminin et du masculin ?

Si Freud n'a pas utilisé le mot genre il n'a cependant pas esquivé la question en soulignant que : « Les concepts de masculin et féminin dont le contenu paraît si peu équivoque à l'origine commune, font partie des notions les plus confuses du domaine scientifique » lesquelles, en fonction du point de vue considéré, se répartissent en :

1. l'opposition activité passivité, ce qui est le plus conforme à la théorie psychanalytique ;
2. les constitutions biologiques et anatomiques ;
3. les aspects sociologiques correspondant à l'observation des individus dans leur existence effective.

La référence sociologique n'est pas celle que nous prenons en compte lors des cures, car, si l'objet de l'anthropologue ou du sociologue concerne l'étude

des groupes socioculturels, nous autres analystes sommes à l'écoute de ce qu'il y a de plus singulier et unique chez chaque patient.

L'assignation d'un genre et d'un sexe aux enfants nés avec une ambiguïté sexuelle constitue un problème éthique que les équipes pluridisciplinaires, associées aux parents, tentent de résoudre et cette problématique entre rarement dans le cadre de notre pratique privée. Par ailleurs il est rare que les transsexuels nous consultent. Leur conviction inébranlable que le sexe qui leur a été assigné est inassumable, puisque non conforme à leur genre, s'oppose le plus souvent à tout travail d'élaboration psychique et d'élucidation des motivations inconscientes ayant présidé à leur demande de transformation. Pourtant c'est bien parce qu'ils ont, de façon exacerbée, la perception de la réalité de la différence des sexes, qu'ils veulent à tout prix l'inscrire au plus profond de leur chair, par le recours à la chirurgie.

Pour certains la recherche sera celle d'une identité nouvelle, d'une sorte de troisième genre, et pourquoi pas cinq, comme le propose Anne Fausto Sterling, avec reconnaissance officielle d'un sexe neutre ou indéterminé, pouvant être inscrit sur les documents d'identité. Cette identité transgenre permet, comme le souligne Henri Normand, d'esquiver le conflit psychique provoqué par la perception de la différence des sexes. Le genre devient un cache sexe annulant toute différence. La résistance à aborder le conflit psychique provoqué par la perception des réalités anatomiques, ainsi que la représentation insupportable d'une scène primitive, révélant la sexualité génitale des parents et plus particulièrement celle de la mère, semble être l'un des mécanismes à l'œuvre chez les transsexuels.

Le transsexuel dans son recours à la chirurgie et aux traitements hormonaux exprimerait-il une honte sexuelle sous-tendue par une problématique narcissique insoluble ? Narcissisme exacerbé le contraignant à maîtriser la réalité de son corps au point d'en annuler sa constitution originare.

Désir aussi utopique que serait celui de vouloir maîtriser l'écoulement du temps. Le recours à la chirurgie permet-il de chevaucher les frontières des sexes ou est-il illusoire quant à la possibilité d'une véritable mutation identitaire car comme Virginia Woolf le

souligne : « Orlando était devenu une femme, il n'y a pas à revenir là-dessus. Mais pour le reste, Orlando était resté précisément tel qu'en lui même. Le changement de sexe altérerait certes son avenir mais, en aucun cas, son identité. »

Le narcissisme exacerbé du transsexuel ne le conduit-il pas à « l'ultime folie et la plus navrante qui soit chez une femme comme chez un homme: être fier de son sexe » ?

Virginia Woolf nous précise qu'à la suite de la transformation d'Orlando : « bien des gens estimant qu'un tel changement de sexe va à l'encontre de la nature se sont donnés beaucoup de mal pour prouver

1. qu'Orlando avait toujours été une femme
2. qu'Orlando est toujours un homme

pour ajouter

« laissons les biologistes et les psychologues en décider et que d'autres plumes s'intéressent au sexe et à la sexualité ».

Je passe donc plume et parole au Professeur Jacques André.





# *L'inconscient, désespoir de la politique*

*Jacques André*

La promulgation de la loi date de mai 2012. Elle précise que toute personne a droit à la reconnaissance de son identité de genre. Celle-ci est définie comme l'expérience interne et individuelle du genre, telle qu'elle est ressentie par chacun, et qui peut ou non correspondre au sexe assigné au moment de la naissance. Cette expérience personnelle, *vivencia personal*, inclut la modification éventuelle de l'apparence et de la fonction corporelle à travers les moyens pharmacologiques ou chirurgicaux, mais aussi la façon de s'habiller et de parler, *la vestimenta y el modo de hablar*. La loi autorise toute personne à demander la rectification du registre d'état civil (sexe, prénom et photo) quand celui-ci ne coïncide pas avec l'identité de genre auto-perçue. Primauté légale du genre sur le sexe. En aucun cas, il ne sera requis pour ce changement l'acte chirurgical d'une réassignation génitale totale ou partielle, et pas davantage le recours à des thérapies hormonales ou un traitement psychologique. Si la loi s'adresse aux personnes majeures, elle n'exclut pas les enfants et les adolescents pour autant. Le même changement peut avoir lieu dès lors que l'enfant en exprime le souhait, qu'il est accompagné de ses parents, et de l'avocat de l'enfant.

La loi argentine a l'air du temps, celui qui accorde au genre son autonomie et le libère de son enchaînement au sexe. Elle n'est jamais que la version la plus avancée de dispositions légales qui sollicitent aujourd'hui l'ensemble du monde occidental. Les argentins sont beaucoup descendus dans la rue ces dernières années, pas pour ça. Hormis la protestation convenue de l'Église et l'attroupement de quelques fidèles, la loi sur l'identité de genre a été adoptée sans encombre. L'enfer d'hier est le politiquement correct d'aujourd'hui.

Auparavant, pour changer de genre, il fallait changer de langue : « Le soleil a rendez-vous avec la lune... », *Die*

*Sonne hat ein Stelldichein mit dem Mond...* L'allemand, justement, dispose d'une richesse supplémentaire : le genre neutre, *Es, ça*. Est-ce ça qui a permis à la loi allemande d'ajouter un volet à la question du genre ? Il est aujourd'hui possible aux parents de Hambourg et d'ailleurs d'enregistrer à la naissance l'indétermination sexuelle de l'enfant, ni garçon ni fille. Le souci n'est pas tant de reconnaître un troisième genre que de donner droit à l'incertitude biologique et d'accorder aux parents un temps psychologique et médical avant de trancher.

Les péripéties les plus actuelles, qui désolidarisent sexe et genre, sont inséparables de l'histoire la plus ancienne de l'humaine sexualité, et même de sa préhistoire. L'homme, ce primate, avait déjà quelques millions d'années quand les choses ont commencé. À suivre le paléontologue (de André Leroi-Gourhan à Jean-Paul Demoule<sup>1</sup>), c'est sans doute entre 50.000 et 100.000 ans que la chose a dû arriver, concernant autant l'homme de Néandertal que l'*homo sapiens*. La sexualité humaine a pris une première liberté, fondatrice de toutes les autres et porte ouverte sur l'inconnu, en se dissociant de la finalité instinctuelle et reproductive. Comment, pourquoi ? Nos questions d'enfant curieux devant la scène primitive de l'humanité ont toutes les chances de rester sans réponse. Ce qui paraît cependant assuré, c'est que le cerveau y est pour beaucoup. C'est dans la tête que ça se passe. L'histoire de l'hominisation se confond avec celle de la cérébralisation. La conquête achevée de la station droite a permis un développement sans équivalent animal de la masse cérébrale. L'émancipation de la sexualité est probablement contemporaine de l'acquisition du langage articulé et de l'activité symbolique qu'il permet. Entre 50.000

<sup>1</sup> A. Leroi-Gourhan, *Les religions de la préhistoire*, PUF, 1964 ; J-P. Demoule, *La naissance de la figure*, Hazan, 2007.

et 100.000 ans, l'homme prête une première attention aux morts en leur accordant une sépulture, et se met à copuler pour le plaisir, en dehors de la période du rut, laquelle devient plus modestement, en tout cas d'un point de vue olfactif, celle de l'ovulation. Se préoccuper des morts ou copuler par tous temps et en tous lieux ne sert à rien, n'est d'aucune utilité à la vie de l'individu ou de l'espèce. Bien des cavernes ont été habitées tant par l'ours que par l'homme, au risque de confondre les restes ; ce qui fournit au paléontologue la preuve indiscutable d'un passage de l'homme est la découverte d'un objet *inutile*, un signe gravé sur une pierre par exemple. L'inutilité est l'honneur de l'homme. Il n'y a pas de sexualité naturelle, ni contre-nature. La sexualité humaine est *dé-naturée*, et quand la nature tente de refaire surface, à l'heure de la puberté, c'est pour trébucher en terrain miné par l'infantile. Dénaturée ne veut pas dire dérégulée, mais ce que l'instinct ne contrôle plus, c'est maintenant à l'institution, au *socius* de s'en charger. Nulle société qui ne trace ses lignes de démarcation entre l'obligé, le permis et l'interdit.

Deux remarques complémentaires pour clore ce voyage à travers le temps. La liberté conquise par la sexualité ne laisse pas intacte la reproduction. Elle aussi tombe sous le coup, au moins partiel, de l'*inutilité*, celle des systèmes de parenté, de leurs prescriptions et interdictions sur le versant social, celle du désir d'enfant ou de descendance sur le versant individuel. Un désir lui aussi soumis au conflit psychique, tout aussi capable de multiplier la progéniture que d'engendrer la stérilité. La reproduction est devenue simultanément symbolique et sexuelle, l'énigme : « d'où viennent les enfants ? » interroge moins la nature que la scène primitive. Comme le souligne Maurice Godelier, jamais un homme et une femme ne suffisent à faire un enfant ; si dieu ne participe pas à la conception l'enfant n'aura pas d'âme... et quand bien même dieu serait mort, il n'est d'enfant qui ne se conçoive hors son inscription dans un ordre symbolique qui contribue à l'engendrer tout autant qu'une rencontre de gamètes. Par une curieuse ruse de l'histoire, c'est aujourd'hui chez les tenants les plus radicaux de l'idéologie du genre, chez les plus culturalistes, les plus constructivistes donc, ceux pour lesquels il est essentiel de dissocier reproduction

et coït hétérosexuel, que l'argument génétique, naturaliste, se charge du dernier mot. On doit à Beatriz Preciado, amazone catalane des *gender studies*, la déclaration suivante : « L'idéologie hétérosexiste fait de l'union sexopolitique d'un homme et d'une femme la condition de possibilité de la reproduction. Derrière la défense de l'hétérosexualité comme seule forme de reproduction naturelle se cache la confusion fallacieuse entre reproduction sexuelle et pratique sexuelle. La reproduction sexuelle humaine est méiotique : la plupart des cellules de notre corps sont diploïdes, c'est-à-dire qu'elles ont deux séries de 23 chromosomes. *A contrario*, les spermatozoïdes et les ovules sont des cellules haploïdes : elles ont un seul jeu de 23 chromosomes. La reproduction sexuelle n'exige pas l'union ni sexuelle ni politique d'un homme et d'une femme : ni hétéro ni homo, elle est un processus de recombinaison du matériel génétique de deux cellules haploïdes. »<sup>2</sup>

Deuxième remarque, elle concerne la femme. C'est en son corps que disjonctent l'instinctuel et le sexuel. Elle est la seule femelle mammifère à se prêter à l'acte sexuel hors la période du rut. À ce titre, elle semble bien être devenue à la fois le représentant par excellence de l'énigme (qu'est-ce que sexuel veut dire ?) et le corps à contrôler. La domination masculine, elle aussi, remonte au fond des âges, la politique de la sexualité à l'âge de la sexualité. Les premiers documents en la matière, peintures et sculptures avec lesquelles naît la figure, sont malheureusement très récents, pas plus de 35.000 ans. L'homme y apparaît comme un motif relativement négligé, c'est une femme qui est peinte ou sculptée ; moins qu'une femme, elle n'a pas de visage. Elle a par contre des formes démesurées, seins, fesses et surtout vulve, souvent seule à être peinte ; autant de représentations de la femme ou de son sexe qui, comme le note Leroi-Gourhan, ne répondent pas plus à la vérité anatomique que les femmes de Picasso ne pourraient servir de sujets pour définir le type anthropologique de la française moderne.<sup>3</sup> Tout se passe comme si se configurait ainsi dans cette démesure l'une des traductions possibles de la

<sup>2</sup> *Libération*, 27 septembre 2013.

<sup>3</sup> Leroi-Gourhan, *op.cit.* p.126.

différence des sexes, celle que Tirésias rendra célèbre : il y a deux sexes, l'un des deux, le féminin, jouit neuf fois plus que l'autre dans l'acte sexuel. La femme a perdu sa chaleur cyclique, elle est en chaleur tout le temps. À l'autre extrémité de l'histoire, l'histoire continue. Impossible de dissocier les enjeux politiques contemporains de l'interrogation sur le genre d'une critique, sinon de la différence des sexes elle-même (encore que...), en tout cas de sa traduction en termes de domination ; une domination double, d'abord celle du privilège accordé à l'hétérosexualité, ensuite celle de l'homme au sein du couple homme/femme. « Dénaturaliser l'ordre sexuel en parlant de genre, ce n'est pas tant politiser le sexe, que révéler au grand jour combien il a toujours été déjà politisé »<sup>4</sup>. Les grandes figures des *gender studies*, Monique Wittig, Gail Rubin, Judith Butler sont femmes, féministes et lesbiennes. Pas plus que cela ne suffit à circonscrire la portée de leur discours, on ne saurait tenir cette communauté pour indifférente. L'ouvrage majeur de Judith Butler, *Trouble dans le genre*, cherche autant les ennuis et la discorde (sens premier de *trouble* en anglais) que de brouiller des distinctions trop claires entre homme et femme. Elle écrit : « le genre devrait être renversé, aboli ou rendu fatalement ambigu, parce qu'il est toujours un signe de la subordination des femmes. »<sup>5</sup> Un propos militant qu'elle se charge elle-même de nuancer par ailleurs en soulignant qu'on ne saurait construire ou déconstruire le genre de façon volontariste, ce n'est pas un simple artifice que l'on endosse ou dont on se dépouille à son gré.

Et la psychanalyse dans tout cela ? Freud, et d'autres après lui, plus loin que lui, ajoutent un chapitre décisif à ce qui s'est passé un jour dans l'ombre de la caverne. Sans disjoindre le sexuel et le génital, le pénis et le vagin ne sont pas complètement sans rapport et leur connexion continue à faire partie de la vie sexuelle des hommes, la théorie psychanalytique du sexuel relativise le génital, l'intègre dans un vaste ensemble polymorphe qui, du gros orteil à la chevelure, ne laisse

4 Éric Fassin (et V. Margron), *Homme, femme, quelle différence ?* Salvator, 2011, p.30-31.

5 J. Butler, *Trouble dans le genre* (1990), La découverte, 2005, p.34.

aucun recoin du corps à l'abri. C'est sur un ton presque bonhomme que Freud remarque : « Du point de vue de la psychanalyse, l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi »<sup>6</sup>. Pourquoi après tout l'hétérosexualité ?

La découverte de la sexualité infantile est plus celle de l'infantilisme de la sexualité que de la sexualité de l'enfant, elle ajoute encore un cran à la dé-naturation ; jamais une fellation n'a nourri la bouche qui la reçoit, et si elle doit beaucoup à l'allaitement c'est parce que celui-ci, déjà, n'était pas très honnête. Définir comme « pré-génitale » la sexualité infantile est à plusieurs titres un malentendu, et une façon pour la psychanalyse de reculer devant l'inconfort de sa propre découverte. D'abord parce que c'est conserver à « génital » un privilège terminal auquel bien des vies sexuelles d'adultes dérogent. Ensuite parce que c'est faire de l'infantile le premier temps d'un développement dont la sexualité pubertaire serait la forme achevée. La sexualité infantile n'est pas une sexualité préliminaire, même si les « préliminaires » lui doivent tout. Enfin parce que cela préjuge d'une entrée tardive de la génitalité sur la scène sexuelle, or rien n'est moins sûr. Qu'est-ce que la mère, celle-là même qui prend son enfant pour « substitut d'un objet sexuel à part entière » (Freud), qu'est-ce qu'elle « enfourne » dans la bouche de son nouveau-né quand elle lui donne le sein ? Seuls ses rêves nous le disent. L'anatomie imaginaire, c'est le destin. Certes, du fantasme de l'adulte à ce qui s'imprime dans le psychosoma de l'enfant, le transfert échappe à toute observation. Tout de notre expérience psychanalytique, cependant, nous invite à croire en son existence.

Lucie est une jeune femme que la bisexualité divise presque à parité, sans que la démocratie y soit pour grand chose. Le trouble dans le genre auquel invite le monde d'aujourd'hui lui permet de vivre un moment sexuel ou une relation amoureuse, tant avec un homme qu'avec une femme. Elle est aussi *bi* sur le terrain des générations, pouvant aimer un homme ou une femme dont l'âge évoque celui de ses parents, comme un ou une partenaire de sa classe d'âge. Un peu comme

6 S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987, p.51.

si toutes les possibilités de la palette œdipienne lui étaient demeurées accessibles. La problématique de la castration ne lui est pourtant pas étrangère, mais elle ne prend pas chez elle la forme d'un : « l'avoir ou pas », plutôt d'un : « pourquoi un seul sexe et pas les deux ? » L'angoisse de perte d'amour jouera un rôle décisif dans le choix auquel elle finira par se restreindre : « Avec un homme viendra inéluctablement le moment où il se tournera vers une femme plus jeune. » Au terme de nombreuses péripéties sexuelles et amoureuses, Lucie a donc établi une relation durable avec une femme de son âge. Très vite, elle fait partager à sa compagne son désir d'enfant. S'ensuit une recherche méandreuse de la meilleure voie reproductive. Si elle avait pu donner corps aux tenants de son désir, c'est à un des amis, « beau et intelligent », qu'elle aurait demandé ce service. Cette voie, conforme au fantasme, est cependant apparue à Lucie et à sa compagne comme trop encombrée d'ennuis à venir, à commencer par l'impossible contrôle d'un sentiment de paternité chez l'homme en question. C'est donc au don de gamète et à la PMA à l'étranger que les deux femmes se sont résolues. Le pays choisi l'a été parce qu'il permet l'éventuelle levée de l'anonymat du donneur, sinon un ami au moins un homme inconnu. Une telle entreprise relève du parcours du combattant, on avait bien prévenu Lucie du faible taux de réussite, 30%... Elle est enceinte à la première tentative, se pourrait-il que la force du transfert s'applique aussi à la PMA ? Elle souhaitait un garçon, son vœu sera exaucé, réalisant en quelque sorte sa bisexualité en donnant naissance à la part masculine d'elle-même, et tenant en même temps à distance son angoisse d'un « trop de femme ».

Le choix d'évoquer Lucie est directement lié au débat avec les *gender studies*. Vu de loin, elle est près d'accomplir l'un des fantasmes organisateurs de la théorie/idéologie du genre : « Le rêve qui me semble le plus attachant, écrit Gail Rubin, est celui d'une société androgyne et sans genre (mais pas sans sexe) où l'anatomie sexuelle n'aurait rien à voir avec qui l'on est, ce que l'on fait, ni avec qui on fait l'amour. »<sup>7</sup> C'est avec un mélange d'étonnement et d'humour que

Lucie constate la façon dont la division des genres les rattrape, elle et sa compagne, alors que tout de leur vie sexuelle et sociale témoignaient jusque-là d'une liberté maximum vis-à-vis de l'assignation culturelle des rôles. Elle a été la femme enceinte et la mère allaitante, réjouie (et angoissée) d'un état comme de l'autre. Mais c'est sa compagne qui se révèle la mère-de-bébé la plus investie ; quand elle, Lucie, ne cache pas son impatience à retrouver pleinement sa vie sociale intense, il faut bien ramener de l'argent à la maison...

L'ampleur du champ anthropologique concerné décourage tout espoir de faire le tour des questions. Je m'en tiendrai à une seule qui devrait largement suffire à notre peine : dans quelle mesure l'interrogation contemporaine sur le genre conduit le psychanalyste à repenser la différence des sexes et le rapport de celle-ci à la bisexualité ?

Bisexualité et différence des sexes concernent tout un chacun, non pas l'une ou l'autre, le binarisme fait lui-même partie du problème, mais les deux. Réfléchir à la façon dont elles inter-réagissent devrait donc pouvoir se concevoir à partir de toute cure, y compris celle du patient le plus hétérosexuel qui soit. Il reste que le monde d'aujourd'hui facilite l'existence de vies sexuelles, sinon nouvelles, mais donnant plus aisément corps et réalité à ce qui auparavant restait contenu par le refoulement dans le registre du fantasme. Je pense notamment à ces hommes dont le choix d'objet est principalement orienté vers la femme, mais qui s'autorisent quelques passages sexuels avec un autre homme. C'est à ces cures de femmes ou d'hommes, entre homosexualité et bisexualité, que je me référerai de façon préférentielle.

Sous l'intitulé « *gender studies* », nous avons en réalité affaire à une prolifération de textes qui rend vain l'espoir de dégager une argumentation homogène. Je privilégierai la référence à Judith Butler, à la fois parce que son livre *Gender trouble* a largement contribué à fonder le débat, ensuite parce qu'elle n'a cessé de dialoguer avec la psychanalyse, aussi intéressante dans ce qu'elle prélève que dans ce qu'elle refuse. Hormis Freud, les auteurs qu'elle sollicite le plus volontiers sont Lacan, Laplanche, Shaeffer, ou

<sup>7</sup> Gayle S. Rubin, Judith Butler, *Marché au sexe*, EPEL, 2001.

encore Bollas. Son insistance sur la nature performative du genre trouve un point d'appui dans la conception langagière de l'inconscient chez Lacan. La place qu'elle fait à l'assignation dans la construction du genre (voire du sexe) trouve chez Laplanche, son « Primat de l'autre » et ses messages énigmatiques adressés par l'adulte à l'enfant, une confirmation de son point de vue. Mais c'est sans doute aux narrativistes, tel Roy Shaeffer, que l'emprunt est le plus profond, à travers l'idée que l'histoire est un récit, une construction qu'il est éventuellement possible de défaire et de réécrire : « l'analysant est l'historien de sa propre vie ». Ce qu'elle retient de Bollas, tout ce qui va dans le sens d'une symétrisation transfert/contre-transfert, nous porte au cœur de la question, celle d'une « essentielle dissymétrie dans la psychanalyse »<sup>8</sup> et dans les psychosexualités de l'homme et de la femme.

« C'est une fille ! C'est un garçon ! », l'assignation de genre, et la masse des représentations qu'elle recouvre, rose/bleu, poupée/Kalachnikov, commence dès le premier énoncé. Un énoncé qui ne se contente pas d'enregistrer mais de « performer », de faire advenir ce qu'il nomme. Le genre est un effet de langage. Il arrive même, dans l'exemple maximum des sociétés pratiquant l'infanticide des filles, que le premier mot soit le dernier, doublement performatif, produisant à la fois l'existence et sa destruction. De là à se retourner contre le langage... Monique Wittig, sans doute la première, contestait le bien-fondé d'appeler « fille » ou « garçon » l'enfant qui vient de naître<sup>9</sup>. Telle crèche suédoise (dans une langue qui dispose d'un pronom neutre, *hen*) en a fait sa règle. Plus impressionnant, des parents canadiens, suivis depuis par bien d'autres, ont adressé à leurs amis un faire-part de naissance ainsi libellé : « Nous vous annonçons la naissance de *Storm*. » L'avis de tempête est immédiatement suivi d'une déclaration : « Nous ne vous disons pas quel est son sexe, afin que l'enfant puisse choisir plus tard »<sup>10</sup>. La condensation/confusion entre sexe et genre est ici comme un exergue au problème qui se pose.

Le combat contre la langue, contre la politique

8 Titre d'un article de Pierre Féclida, *NRP* n°7, 1973.

9 Cité par J. Butler, *Humain, inhumain*, Éditions Amsterdam, 2005, p.111.

10 Interview du père de Storm dans le *Toronto Star*.

des sexes à laquelle la langue contribue de façon décisive, n'a pas épargné la langue française, dont l'abus sexuel ramène le neutre au masculin. Changer le mot change-t-il la chose ? Le performatif, cette fois, rejoint la croyance : si le mot fait être, créons les mots qui changent le monde. C'est méconnaître que la domination masculine a plus d'un tour dans son sac. Un patient, homme de plume, commente ainsi les dernières nouveautés : « Dans auteure, le e reste désespérément muet, et dans écrivaine la rime est malheureuse. »

Le débat sur le genre n'échappe pas toujours au ridicule de la scène conjugale, c'est à l'inverse une extrême subtilité qui définit les réflexions de Judith Butler. L'homme qui surjoue, même à peine, sa masculinité, ou la femme qui en rajoute, ne serait-ce que d'un faux-cil, dans la féminité, ne révèlent-ils pas, tout autant que la « folle » la plus extravagante ou la *butch* la plus carrée, le jeu du genre, le jeu dans le genre ? À aucun moment Judith Butler ne reprend à son compte la notion proposée par Stoller d'une identité de genre, tant l'*identité* lui paraît suspecte. S'il y a une vérité du travesti, c'est d'exhiber la nature imitative du genre. « Quand je suis déguisée en fille, dit cette jeune patiente lesbienne dans une remarquable condensation, je suis canon. » Toute position sexuelle affichée est une comédie qui laisse en coulisses ce contre quoi elle tient tant à se distinguer. Si de toutes ces positions, l'hétérosexualité est la plus comique, c'est qu'elle ignore n'être qu'une position parmi d'autres et qu'elle se prend pour la norme. Si l'hétérosexualité doit se réélaborer, se reproduire elle-même rituellement en tout lieu, c'est bien que la nature n'y pourvoit pas et qu'elle doit surmonter le sentiment de sa propre fragilité constitutive. Comment expliquer une telle fragilité ? « C'est au fond une manière assez curieuse d'être au monde. Car enfin, comment se fait-il - Freud se pose la même question dans les *Trois essais* - que cet être polymorphe, ou du moins bisexuel, organise sa sexualité de manière à la centrer exclusivement sur les membres du sexe opposé et avoir avec eux des relations sexuelles génitales ? »<sup>11</sup> « L'hétérosexualité offre des positions sexuelles normatives qu'il est

11 *Ibid.*\*

intrinsèquement impossible d'incarner, et l'échec persistant pour s'identifier pleinement et sans incohérence à ces positions révèle l'hétérosexualité non seulement comme une loi obligatoire, mais aussi comme une comédie inévitable. » Une comédie qui tourne éventuellement à la tragédie : parce que c'est une norme qui travestit son arbitraire en s'instituant comme nature (l'idée d'une « institution naturelle » est pourtant contradictoire dans les termes), l'hétérosexualité n'en est que plus violente, tant il devient difficile de résister à ses injonctions.

De la critique du genre à celle du sexe, il n'y a qu'un pas, nécessairement franchi. Le travestissement qui œuvre le genre n'imité aucun original. Le genre est une « imitation qui produit la notion même d'original comme *effet* et conséquence de cette imitation. »<sup>12</sup> Autrement dit, le sexe n'est pas un morceau de nature originel dont le genre serait la traduction culturelle. Certes le corps existe, mais il est lui-même « le produit d'une histoire sociale incorporée. » La dénaturation n'épargne pas le sexe lui-même. La thèse est soutenue par Judith Butler dans un ouvrage intitulé : *Bodies that matter*. Le titre n'est pas par hasard un jeu de mots (intraduisible en français), tant les mots se jouent du genre comme du sexe : littéralement il signifie « Ces corps qui comptent », ou qui ont de l'importance, mais il place en même temps l'accent sur *matter*, « matière ». Matière, matérialité, matérialisation du sexe... ces mots sont le fil rouge d'une argumentation que l'on peut ainsi résumer : « Interpréter le « sexe » non plus comme un donné corporel sur lequel la construction du genre serait artificiellement imposée, mais comme une norme culturelle qui gouverne la matérialisation des corps. »<sup>13</sup> Le genre est la construction sociale du sexe et il est impossible d'accéder à ce dernier sans passer par le premier. Le sexe est absorbé par le genre, il « devient quelque chose comme une fiction, un fantasme peut-être, installé de façon rétroactive en un lieu prélinguistique auquel il n'est pas possible d'accéder directement. »<sup>14</sup> Il ne peut y avoir de référence à un corps pur qui ne participe de la formation de ce corps.

<sup>12</sup> J. Butler, *Marché au sexe*, op.cit. p.154.

<sup>13</sup> *Ces corps qui comptent* (1993), Éd. Amsterdam, 2009, p.17.

<sup>14</sup> *idem*, p.19.

Le sexe n'est pas « un fait simple ou une condition statique du corps, mais un processus par lequel des normes régulatrices (le) matérialisent » ; processus jamais achevé tant les « corps ne se conforment jamais entièrement aux normes qui leur imposent leur matérialisation. »<sup>15</sup> Le programme politique ne demande qu'à suivre, par exemple celui que propose la loi argentine qui lève définitivement l'obstacle de la nature et permet à chacun d'opter pour le genre de sexe de son choix.

Pourquoi après tout l'hétérosexualité ? Pourquoi, sur fond d'une sexualité infantile plus encore polymorphe que bisexuelle, qui multiplie les sexes bien au-delà de deux, pourquoi accorder quelque privilège aux deux sexes patentés et à leur différence ? La bouche de l'anorexique, l'anus (ou la pensée) de l'obsessionnel ne sont-ils pas là pour nous rappeler que la vie psychique fait sexe de tous les lieux du corps ? À première vue, la théorie du genre, version Butler, ne fait jamais que pousser la psychanalyse dans les derniers retranchements de sa propre découverte. À première vue seulement, la discussion critique est évidemment nécessaire, mais elle est singulièrement compliquée par la diversité des niveaux qu'elle convoque. Lorsque Judith Butler pousse un cri du cœur : « Le problème que me posent les vues de Freud sur la bisexualité, c'est qu'il s'agit en fait d'hétérosexualité. La part féminine veut un objet masculin, et la part masculine un objet féminin. Splendide ! Nous avons là deux désirs hétérosexuels, et nous allons donner à cela le nom de bisexualité. Non, je ne peux pas accepter ça. »<sup>16</sup> On le devine au ton, le propos engage tout autre chose que la théorie. Même si l'inacceptable n'est pas explicite, il paraît bien résider dans la non-reconnaissance d'un désir homosexuel qui ne devrait rien, sinon à personne, en tout cas rien à l'autre sexe. « Homosexualité » et « hétérosexualité », ces deux mots inventés à la fin du XIX<sup>e</sup>, sont des mots plus bouchons que féconds. Florent dit du couple qu'il forme avec son compagnon : « C'est fou ce qu'on se ressemble. » Deux hommes, plus que deux femmes, donnent fréquemment ce spectacle

<sup>15</sup> *idem*, p.16.

<sup>16</sup> *Humain, inhumain*, op.cit. p.26.

de la duplication : même taille, même allure, mêmes lunettes, mêmes goûts... ce sont les mêmes, *homos*, à la mesure spéculaire de la participation du narcissisme à la construction d'un tel choix d'objet. Ce que le transfert, inévitablement répète : Florent avait aperçu le *Gaffiot* dans ma bibliothèque. De ce jour, il multiplia les citations latines, de Sénèque en Cicéron, sans jamais prendre la peine de traduire, « pour une fois que j'ai affaire à un homme cultivé, j'en profite ». Mais l'homosexualité de Florent ne s'en tient pas là. Rien ne l'excite autant que la vue d'un jeune couple « hétéro » s'embrassant dans la rue, pressés l'un contre l'autre... Il est la jeune fille qui sent contre lui, contre elle, le sexe dressé de son amoureux. Pas une scène psychique d'homosexuel, homme ou femme, où l'*autre* sexe n'impose sa présence, son exigence, qu'il soit mimé, anus versant missionnaire ou godemiché ; ou qu'il soit fuit comme la peste. James s'est retrouvé une fois dans sa vie, à son corps défendant, dans une soirée trop arrosée où son compagnon du moment l'a plus ou moins contraint à avoir une relation génitale avec une femme. Aussitôt fait, il s'est précipité dans la salle de bain, pour nettoyer son sexe « à l'eau de javel... non, pardon, à l'alcool à 90° ». La scène psychosexuelle de l'homosexualité est peut-être encore plus *heteros* que la scène hétérosexuelle, tant l'autre sexe y redouble d'altérité. Côté femme, c'est moins le godemiché qui souligne la présence de l'autre que le refus violent, chez certaines, de la pénétration, au profit d'une érotique de la surface.

« Homosexualité » est un mot qui masque cette altérité, cette présence des deux sexes sur la scène, l'autre étant d'autant plus (inconsciemment) présent qu'il en est chassé. Quant à « hétérosexualité », c'est une sorte de pléonasme, l'altérité est à plus d'un titre la caractéristique du sexuel. La théorie du genre paye ici sa dette à son versant « défense et illustration » du droit des homosexuels. On ne débarrasse pas de la dualité des sexes, du fait que l'un ne va pas sans l'autre, quand bien même cette navigation commune est loin d'être de conserve, et que ce qui les « relie » est devenu définitivement une énigme, loin de l'instinctuelle complémentarité.

Un autre niveau de discussion est politique. La

théorie du genre est inséparable d'un enjeu démocratique, du désir de porter l'égalité là où elle règne trop peu, entre les hommes et les femmes, entre les « orientations » sexuelles. Soumise à la double peine, la femme homosexuelle est aussi la théoricienne du genre par excellence. À cet étage de la discussion, la psychanalyse ne peut guère que se retirer sur la pointe des pieds. L'inconscient est aussi politiquement incorrect qu'inéducable ; l'égalité, la justice, comme toute vertu démocratique, relèvent de la formation réactionnelle : « Si je ne puis être le privilégié, qu'aucun autre ne le soit. »<sup>17</sup> L'inconscient mène une vie d'enfer, rien de tel pour le réjouir que domination ou servitude. À l'aune des processus primaires, la démocratie est aussi ennuyeuse que le paradis. De là à traiter la question sociale d'un revers de la main... La cohorte intacte des symptômes de la vie sexuelle tant masculine que féminine indique suffisamment, à l'heure de la « libération », qu'il n'y a pas de traitement social et politique de la *chose sexuelle*, du *Sexual*, pour reprendre le mot freudien de Laplanche afin de distinguer le sexuel infantile. Faut-il pour autant ériger l'Inconscient en transcendance intemporelle, sourde aux rumeurs du monde ? Il n'y a à peu près aucune chance pour que la conflictualité d'un désir homosexuel soit la même à Peschawar et à San Francisco. Si l'inconscient, notamment à travers tout ce qu'il doit à l'exercice du surmoi, n'est jamais le simple enregistrement des données empiriques de l'environnement culturel, c'est néanmoins à partir de cette masse de restes diurnes et de leur impact traumatique qu'il forge ses représentations. De la rébellion contre la position passive vis-à-vis d'un autre homme, Freud faisait un obstacle privilégié à la terminaison d'une cure d'homme<sup>18</sup> mais l'obstacle est-il transférentiel ou contre-transférentiel ? Je ne reprendrai certainement pas ce propos à mon compte aujourd'hui. Certes, la chose se rencontre toujours, mais s'il fallait retenir une nouveauté dans le paysage transférentiel proposé par le divan d'aujourd'hui, ce serait celle d'un homme dont le choix d'objet est tourné vers la femme, mais qui s'autorise une passade avec un homme (trois séances par semaine), le plus

<sup>17</sup> OCF XVI, p.59.

<sup>18</sup> OCF XX, pp.54-55.



souvent limitée à une scène sexuelle « partielle », fellation par exemple. Les femmes disposent de cette liberté depuis davantage de temps, sans doute parce qu'un moment homosexuel ne remet pas en cause la féminité d'une femme, alors que la même situation confronte un homme à une négociation délicate avec les figures de la castration.

L'angle *politique* le plus pertinent du débat concerne la notion de *liberté psychique*. La vie sexuelle et amoureuse de Lucie est susceptible d'une double lecture. D'un côté, elle témoigne d'une incontestable plasticité, qui se retrouve dans son fonctionnement psychique comme dans l'activité créatrice au centre de sa vie professionnelle. Est-ce pour autant qu'elle dispose d'une liberté telle qu'elle la mettrait à l'abri de l'assignation de genre ? D'un point de vue psychanalytique, la question est mal posée. Paradoxalement, sa bisexualité ne lui *laisse pas le choix*. Sa détermination inconsciente puise à la force relativement symétrique de ses investissements et de ses identifications œdipiennes. C'est toujours avec un peu d'effroi que Lucie perçoit chez tel partenaire « librement choisi », un trait qui lui rappelle... Sa plasticité n'entame en rien le déterminisme qui préside à ses choix d'objets. À chacune de ses positions sexuelles, elle est plus assujettie qu'elle n'en est l'auteur, quand bien même ça lui va très bien comme ça et que sa bisexualité ne sollicite aucune réforme. Les enfances d'aujourd'hui ne sont plus celles d'hier, et ce n'est pas la même chose de naître fille à La Mecque ou à Stockholm. Mais ce qui ne change pas, c'est la façon dont ces enfances d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs, impriment leur marque aux vies amoureuses et sexuelles. Le programme politique « défaire le genre » bute sur l'infantilisme de l'inconscient. Judith Butler en convient à l'occasion, dans des mots remarquablement douloureux : « L'apprentissage des normes est lié à un marchandage de l'amour ; c'est une chose inévitable, dans la mesure où l'enfant est nécessairement, en dépit de son bon sens, passionnément attaché à ceux qui l'élèveront. C'est le lot humiliant de tous les êtres humains : nous aimons ces êtres humains qui se trouvent être nos parents ou qui prennent soin de nous ; il est terrible de découvrir que nous n'avons pas d'autre choix que de les aimer,

et que cet amour est absolu. »<sup>19</sup> Le *Sexual* a largué toutes les amarres, avec l'instinct, avec le génital, et donc avec le *rapport* sexuel. Sa liberté, cependant, n'est pas la nôtre, elle serait plutôt notre déterminisme. Même si l'expérience de la psychanalyse repose précisément sur l'espoir qu'une renégociation des termes du traité est possible.

La suite de la discussion touche à l'essentiel : différences des sexes et bisexualité. Dans quelle mesure le « trouble dans le genre », en théorie et en vie sociale, conduit-il la psychanalyse à revisiter les bases de son propre édifice ? Faut-il intégrer la notion de genre à notre appareil théorique, quelle en serait la valeur heuristique ? Ce serait quand même un peu court d'opposer à la question du genre la bonne vieille réponse : roc d'origine biologique de la sexuation et destin de l'anatomie. La connaissance biologique de la sexuation date d'hier, quand la représentation de la différence des sexes a l'âge des cavernes. L'homme est un cheval, la femme est un bison : c'est le plus ancien codage connu, celui que Leroy-Gourhan repère de grotte en grotte, de l'Espagne à l'Ukraine. Pendant des siècles, jusqu'au XVIII<sup>ème</sup>, la médecine a tenu pour vérité scientifique la théorie sexuelle infantile de Galien, médecin grec du II<sup>ème</sup> siècle : il n'y a qu'un seul sexe, la différence c'est que les hommes ont à l'extérieur ce que chez les femmes ont à l'intérieur, retourné en doigt de gant. Le paradoxe est que cette « science »-là, la biologie historique, parce qu'elle s'entend toujours sur le divan au gré de l'infantilisme de chacun, est plus proche de l'inconscient que la rationalité d'aujourd'hui. « La *Sexualtheorie* n'est pas une *Geschlechtstheorie* »<sup>20</sup>. Armand est patient sur le divan et gynécologue dans la vie. Rien ne permet de douter de sa compétence professionnelle et de ses connaissances en biologie. Tout cela n'empêche qu'il ne peut s'y faire : l'emplacement de l'entrée du vagin ne devrait pas être là, si bas, ça devrait être plus haut ; une menace de confusion cloacale qui a joué un rôle non négligeable dans son choix professionnel.

L'anatomie, celle du destin, n'est pas davantage celle du physiologiste, c'est une « anatomie populaire »,

<sup>19</sup> *Humain, inhumain*, op.cit. p.119.

<sup>20</sup> J. Laplanche, *Sexual*, PUF, 2007, p.155.

comme le remarque Jean Laplanche<sup>21</sup>. L'énoncé « c'est un garçon, c'est une fille » suit une perception visuelle. Merleau-Ponty, et bien d'autres avant lui, ont montré l'impossibilité d'isoler l'événement de la perception de l'expérience humaine dans laquelle elle s'insère. Il n'y a pas de perceptive naïve, pas de voir qui ne soit informé par un monde symbolique qui le précède. Le serpent et la méduse, le cheval et le bison sont là bien avant la perception du sexe de l'enfant qui vient de naître. La chose vue est-elle à circoncire, à exciser, à caresser, à ne pas toucher, à montrer, à cacher ? Et celui qui voit *rien* quand il voit une vulve n'est pas juste un myope mais un homme que l'angoisse de castration aveugle.

Jusqu'à-là, on peut concéder au constructivisme des théories du genre que le corps, le sexe n'échappe pas à l'activité symbolique et qu'il ne nous est pas accessible en-deçà de l'ordre de la représentation. Le moment délicat est celui où la théorie se fait idéologie, quand le performatif finit par croire à la magie de son propre pouvoir. Jamais l'assignation de genre n'abolira le hasard de ce qui vient d'être vu. Paradoxalement, c'est la sidération et l'angoisse qui saisissent le parent de l'enfant hermaphrodite, quand ce qu'il voit est indécidable, ni garçon ni fille, qui indique en négatif la dette psychique définitive à la dimension proprement visuelle de la perception. La chose vue peut être reconnue, refusée ou déniée, son impact n'est certainement pas moindre quand le traitement psychique est plus hallucinatoire que perceptif. On ne sait pas quel est le sexe de Storm, ça n'a pas empêché ses parents de l'inscrire à l'état civil canadien comme garçon ou fille. C'est sans doute le transsexuel, celui qui se fait opérer, qui subit au maximum la réalité de la « réalité » perceptive.

Amalia est une jeune femme, lesbienne. Quel est son genre ? Elle évoque moins un garçon qu'un garçon travesti en fille. Son père (sa mère aussi, plus obscurément) désirait un garçon, il a eu un garçon. Le choix amoureux d'Amalia est fidèle à cette première identification dont elle a été l'objet, elle aime l'*autre* sexe que son sexe psychique. Il y a pourtant un reste, elle se souvient de sa colère à la naissance de son petit

frère, le jour de la circoncision. La preuve du pénis c'est qu'on peut le couper. « Moi aussi ! » « Mais ce n'est rien qu'un petit bout de peau », lui avait dit le père. « Si c'est rien que ça, pourquoi pas moi ? » Toute la vie d'Amalia est ponctuée de petits bouts, à l'image de l'angoisse qui l'avait assaillie quand elle avait perdu un point à son permis de conduire. Conclure à une identité de genre masculine ferait l'impasse, non seulement sur sa bisexualité, même si celle-ci porte aussi la marque de la masculinité : quitte à être pénétrée, c'est à *la enculada* qu'elle s'en remet. Mais aussi l'impasse sur une complexité à laquelle participe le conflit psychique chez le père entre ce qu'il a vu et ce qu'il a voulu. Toute son enfance, il a appelé son enfant *Macha*. Comme « *macho* », certes, sauf qu'une petite lettre maintient la différence et le souvenir de la chose vue. « Sexe psychique », plus que « genre », me semble avoir quelque chance de nommer cet imbroglio dont la chose vue est toujours partie prenante. « Genre », précisément, manque un peu de « sexe ».

Impossible, cependant, de revenir à la différence des sexes comme si de rien n'était. La première question est topique : à quel étage de la vie psychique exerce-t-elle ? Si l'inconscient est structuré comme un langage et que le primat du signifiant est aussi celui du phallus, rien n'empêche que ladite différence y trouve sa place. Mais si l'inconscient ignore le temps comme la négation, aucune chance d'y croiser une différence, des sexes ou d'autre chose. Toute différence, qu'elle oppose deux phonèmes ou deux sexes, se fonde sur un non qui tient les deux termes à distance l'un de l'autre. Cette hésitation topique invite à réinterroger la formule : « différences des sexes ». La façon dont certains psychanalystes la brandisse, tel un *credo*, à la face diabolique de ceux qui veulent multiplier les (mauvais) genres, est plus une invitation à reprendre l'analyse qu'à rejoindre la procession.

La difficulté tient sans doute à ce que ladite « différence » confond deux niveaux hétérogènes. À l'étage le plus élevé, celui de l'ordre symbolique, qui n'est inconscient qu'au sens des « structures inconscientes » de Lévi-Strauss ou de Françoise Héritier, la différenciation des sexes oppose, distingue, partage le monde, assigne des rôles, bref met de l'ordre là où il n'y en a plus,

21 J. Laplanche, *op.cit.*, p.171.

faute de « nature ». L'animal ne se pose pas tant de question, pour lui les sexes ne sont pas différents mais complémentaires, aussi ajustés l'un à l'autre à l'heure du rut que tenon et mortaise. La mise en ordre symbolique collective a son répondant à l'échelle de l'individu, *via* l'organisation, la structuration de ce qui est menacé par le chaos polymorphe du *Sexual*. Celui-ci fait sexe de tout et n'importe quoi, la bouche, l'anus, la peau, le pouce, l'activité de pensée... et, à l'heure des violences œdipiennes, fait « jouet érotique » de l'enfant, et objet de désir irrépressible les parents des deux sexes. Le complexe d'Œdipe se moque comme d'une guigne de la différence des sexes et des générations, Jocaste couche avec Œdipe, seul le fait d'en sortir, la *Katastrophe* qui y met fin<sup>22</sup>, permet au monde de retomber sur ses deux pieds.

Les choses sont évidemment plus compliquées, tant ce que nous appelons « différence des sexes », conserve la trace de ce qu'elle cherche à éloigner. Mise en ordre symbolique d'un côté, elle porte d'un autre côté les marques de la confusion imaginaire qu'elle combat. Le *non* qui la constitue l'apparente aux processus secondaires et la situe topiquement à l'étage du moi, mais le détail de chacun de ses possibles énoncés a la forme d'une théorie sexuelle infantile et du fantasme qui produit celle-ci. L'expression « différence des sexes » est une généralité qui masque le fait que nous n'avons jamais affaire à elle qu'au travers de ses interprétations. La politique est le métier de Jérôme, ses convictions démocratiques l'ont amené à voter sans une seconde d'hésitation toute les lois sur la parité, tout en laissant intacte sa version de la différences des sexes : « Il y a deux sexes, les hommes et les secrétaires. » Depuis le couple cheval-bison jusqu'à la conception singulière proposée par tel patient ou patiente, la différence des sexes se donne dans une multiplicité de traductions dont l'inventaire anthropologique, historique et individuel remplirait quelques rayons de bibliothèque. Une multiplicité à la mesure du caractère irréductible de l'énigme, au fond l'énigme du Sexuel, depuis qu'il a perdu l'orientation par l'instinct et par le génital. Quelle différence y a-t-il entre les sexes ? Seules les femmes font les enfants, fille comme garçon. La

femme saigne, l'homme fait saigner ; l'homme est une sagaie, la femme une bête chassée et blessée. Pas un mythe d'origine qui n'invente sa traduction : la femme est l'os surnuméraire de l'homme (Bossuet, traduisant la *Genèse*). Tirésias, Galien et bien d'autres avec eux, ont ajouté leur pierre à l'édifice, à l'image de la « folie Althusser » : « Le garçon a seulement deux trous, la fille en a trois. »<sup>23</sup> Assez curieusement, dans cette polyphonie des interprétations, la théorie sexuelle infantile des psychanalystes tend à épouser la croyance du premier des leurs, Hans : il n'y a pas de différence des sexes, pour la bonne raison qu'il n'y a pas deux sexes mais un seul, on l'a ou on ne l'a pas. Il entre dans la « logique » imaginaire du primat du Phallus de se prendre pour la seule théorie qui vaille. Il est plus étonnant de voir les psychanalystes eux-mêmes entonner le couplet, dans une confusion qui ne permet plus de distinguer théoriser et fantasmer. Si le sexe de la femme n'était qu'une castration, passée ou promise, comment expliquer que tant d'hommes continuent de s'y précipiter ? Certes *Voyage au centre de la terre* ou *20.000 lieux sous les mers* comporte quelques chausse-trapes, mais c'est le prix à payer pour découvrir le Graal. Le succès de la logique phallique tient sans doute à son remarquable pouvoir de simplification. Comme le souligne Freud, ce passage de la *Verschiedenheit* à la *Unterschied* constitue une « détérioration de l'intellect infantin »<sup>24</sup>, la même qui fait dire aux tenants de l'école de Wundt : il n'y a pas de faits psychiques inconscients, il n'y a que les faits conscients et ceux qui ne le sont pas encore, mais cette réduction au binarisme présence/absence n'en est pas moins d'une remarquable efficacité classificatoire.

La perte de la boussole instinctuelle désoriente le voyageur qui arrive de Sirius<sup>25</sup> et le plonge dans la plus grande perplexité : pourquoi deux sexes ? À parcourir les variantes interpètes de leur différence, on a quand même le sentiment qu'un des deux sexes, le sexe féminin, est plus *alter* que l'autre. Pour le cheval on voit, éventuellement on admire, pour le bison ça se perd

23 Louis Althusser, *L'avenir dure longtemps*.

24 OCF IX, p.10.

25 CF J. Laplanche, *Sexual*, op. cit., p. 162.

22 S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe », OCF XVII.

dans la fourrure, de quoi inquiéter. Et ce n'est pas la vulve démesurée qui est parfois peinte sur ses flancs qui est faite pour rassurer. Devant cette altérité des sexes, on peut faire l'hypothèse qu'il y a deux grandes façons pour la psyché d'escamoter la difficulté : celle qui consiste à ramener deux à un, l'inconnu au connu, l'autre à l'absent, l'altérité à la différence. La réduction phallique est à cet égard exemplaire. L'autre façon est aujourd'hui très en vogue, elle suit une arithmétique inverse : 2 plus  $n$ . « Je ne suis pas une fille, je ne suis pas un garçon, je suis lesbienne », dit encore celle qui est « canon » quand elle se déguise en fille. Fille, garçon, gay, lesbienne, butch, fem, intersexué, asexué, transexuel, transgenre, *drag queen*, *drag king*... le genre recouvre le sexe, la multiplication des genres, le passage de l'un à l'autre noient la dualité des sexes dans une diversité qui se veut subversive et réjouissante, et rend quelque peu ringarde la bisexualité elle-même.

La bisexualité ça ne fait que deux, toujours les mêmes, et en plus l'un ne va jamais sans l'autre. La psychanalyse la plus ringarde, la nôtre, pourrait pourtant difficilement se passer de cette notion. Mais pour cette dernière aussi l'hésitation topique demeure. Est-elle originelle, figure primitive du *Sexual*, ou est-elle réactionnelle, façon de s'opposer aux limites de la sexualité, de triompher de la castration ? Précède-t-elle la différence des sexes ou y répond-elle ? Cette manière *binnaire* de poser la question a le mérite de la clarté, au risque de perdre une certaine complexité. J.-B. Pontalis penche nettement du côté du deuxième terme de l'alternative : « la bisexualité, ne viserait-elle pas, sous couvert d'un être total, sans fissure, moins à dépasser la différence qu'à se préserver de ses effets ? (...) L'assignation d'un sexe prive des organes et des pouvoirs de l'autre sexe, de celui qu'on n'a pas ; le bisexuel (autre nom pour Narcisse) apparaît comme complet. » La réduction, propre à la logique phallique, conduit le raisonnement : « Bien loin de nier le primat du phallus (être Un et insécable), la bisexualité le consacre. »<sup>26</sup> Je me formulerais aujourd'hui les choses de façon beaucoup moins tranchée... et beaucoup

moins claire. La clinique de l'enfant hermaphrodite et de ses parents tend à montrer que si l'enfant est psychiquement privé de quelque chose, c'est paradoxalement du jeu de la bisexualité<sup>27</sup>. La confusion biologique violente l'ordre symbolique, celui qui différencie sans l'ombre d'un doute fille et garçon. Pas question d'en rajouter du côté de l'imaginaire en ouvrant à la plasticité identificatoire, les messages surmoïques des parents cherchent à fermer, à rigidifier l'assignation. À suivre cette piste, on peut faire l'hypothèse que la différence des sexes dans l'ordre symbolique, dans laquelle va s'inscrire l'enfant à naître, que cette différence est la condition de possibilité, le cadre anthropologique qui permet l'ouverture individuelle du champ des possibles ; que l'identification aux deux positions sexuelles n'est supportable que sur fond d'une symbolisation qui les distingue. À voir les choses sous cet angle, la bisexualité n'est pas une formation réactionnelle à la différence des sexes, mais, presque inversement, un jeu psychique (combinant le désir et l'identification) offert par elle. Les homosexualités masculines et féminines sont multiples, les bisexualités aussi. Le mouvement de réduction psychique à une figure théorique de l'Un est partie prenante de la chose même. Le fantasme bisexuel comme variante du déni de la castration ne manque évidemment pas de se faire régulièrement entendre. Mais cette histoire n'est pas le seul ou le dernier mot, c'est une histoire parmi d'autres. La pente unificatrice, à laquelle la théorie n'échappe jamais complètement, est la dette payée à Narcisse. Un est son chiffre.

Swann n'aime plus Odette, il l'a quittée et renoue avec sa « muflerie intermittente » : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre. »<sup>28</sup>

---

26 J.-B. Pontalis, « L'insaisissable entre-deux », *Nouvelle revue de Psychanalyse*, Gallimard, n°7, 1973.

27 Karinne Guéniche, « La perversion est-elle anatomique ? », in *La perversion, encore* (sous la dir. de J. André, C. Chabert, P. Guyomard), « Petite Bibliothèque de Psychanalyse », PUF, 2015.

28 M. Proust, « La Pléiade », t.1, p.382.



# *L'envahissement par le genre*

*Jean-Yves Tamet*

1923.

*Victor Margueritte est radié de l'Ordre de la Légion d'honneur. Son livre La Garçonne<sup>1</sup>, paru l'année précédente, a produit un énorme scandale. Une jeune femme d'origine bourgeoise trahit son fiancé, elle transgresse les interdits de la bienséance, tant dans ses habits que dans ses choix amoureux, tant dans son mode vie - elle se drogue, elle aime le jazz - que dans la liberté sexuelle qu'elle affiche avec insolence. La coupe est pleine, ce roman menace un ordre établi déjà malmené depuis la guerre par le nouveau rôle que les femmes ont occupé dans la famille et dans la société. Le succès du roman est immédiat, gigantesque pour l'époque et les aventures de Monique Lerbier détraient la chronique au point d'influencer la mode : les femmes s'habillent de tenue masculine, elles deviennent « Garçonne »<sup>2</sup>. L'héroïne permet des aspects de virilisation des femmes, elle est active et met en avant une indifférenciation des sexes, tout en revendiquant bisexualité et lesbianisme. Sa présentation osée, choquante, presque obscène est condamnée sans appel par des censures qui se déchaînent de tout bords contre l'auteur : Margueritte honni par la droite, par les militaires ne sera même pas défendu par ses pairs de la Société des Gens de lettres.*

Une dimension contemporaine du malaise dans la culture s'est récemment imposée avec la survenue progressive de questions sur le genre dans le champ social, médical, politique ou littéraire. Comment entendre cette irruption sinon en la situant au sein des rapports complexes entretenus par l'homme et ses conceptions de la psychosexualité depuis, qu'il y a un

siècle, elles furent défrichées puis établies par Freud<sup>3</sup>? Si pendant longtemps le terme de « genre » a désigné la race, l'espèce ou la catégorie, il en est venu à évoquer une manière de vivre ; puis, ce n'est que récemment, vraisemblablement poussée par une influence des réflexions sur la féminité, qu'il a pris l'acception qu'on lui connaît, masculin ou féminin. Ce malaise mérite donc une brève histoire pour approcher, derrière cette apparente façade de modernité, les manifestations de conflits anciens mais qui, utilisant désormais de nouveaux masques et profils, brouillent les pistes.

Ce propos va suivre des méandres associatifs qui racontent comment j'ai croisé le genre alors que jusque-là il se tenait en lisière de mes préoccupations. En effet, le genre n'est pas venu à ma rencontre à partir de l'expérience de la cure. Un hasard de vie m'a fait accepter un poste hospitalier au sein du Centre de référence des maladies de la différenciation sexuelle : derrière ce titre se découvrent des enfants qui naissent avec des ambiguïtés sexuelles ou avec des malformations des organes génitaux (principalement des garçons) ou des enfants atteints de maladies génétiques qui empêchent une possibilité de procréation. Ces enfants, pour certains anciennement nommés « ambigus » ou « hermaphrodites », sont à l'origine de la création entre chirurgien, endocrinologue et psychiatre de ce Centre : c'est en tant que psychiatre que je suis recruté, et non en tant que psychanalyste, car en milieu hospitalier, si le psychanalyste est présent, c'est le plus souvent masqué derrière un autre métier<sup>4</sup>.

Face à cette clinique soumise au silence et parcourue

1 V. Margueritte (1922), *La Garçonne*, « Petit Bibliothèque Payot », préface de Yannick Ripa, Paris 2013.

2 Kees Van Dongen, *La femme au canapé*, Musée des Beaux Arts Montréal.

3 S. Heenen-Wolf, « Le sexuel dans la psychanalyse contemporaine : histoire d'une disparition ? », *RFP* n°4, 2008, pp.1156-1171.

4 J.-Y. Tamet, « Se représenter puis nommer », in *Différenciation sexuelle et identités, Clinique, art et littérature*, In Press, 2012 p.p 19-31.

d'éléments tues et cachés<sup>5</sup>, c'est d'ouverture et de lisibilité dont il fut en réaction immédiatement question : comment inscrire ces destins d'enfants dans le visible et faire en sorte que leurs parents puissent trouver une manière propre de composer avec les conflits rencontrés parfois depuis la gestation (les examens échographiques en permettant la connaissance précoce), ou lors de la naissance ou, circonstance désormais plus rare, lors de découvertes tardives à l'adolescence. L'articulation entre l'intime et le social, nouage tout de suite manifeste sur la scène de la naissance, est ici malmenée ; pensons aux questions qui d'emblée situe le nouveau-né et l'inscrive dans la communauté des hommes : fille ou garçon, quel prénom, quel nom, quelle ressemblance ? et qui, pour la première d'entre elles en tout cas, localise électivement sur un lieu précis du corps la curiosité.

#### ... avant aux USA

Un pas de côté en direction des Etats-Unis où l'histoire médicale de ces jeunes patients s'est infléchi : la médecine à partir des années cinquante a pu proposer des traitements, chirurgicaux en particulier, et les psychologues ont alors rencontré ces patients. John Money, l'un d'entre eux, et Robert Stoller<sup>6</sup>, psychanalyste, ont mené des recherches l'un sur les enfants dits hermaphrodites et l'autre sur les sujets qui demandaient à changer de sexe : le terme qui réunit leurs travaux est « assignation » même s'il recouvre des pratiques bien différentes selon qu'on soit face à un enfant intersexué ou face à un adulte qui souhaite changer de sexe. John Money préconisait une éducation qui soutienne de manière comportementale les modifications d'identité une fois celle-ci établies, « assignées » dans un sexe. En somme, il misait sur une éducation de l'identité de genre au détriment de la constitution fantasmatique du psychique ; résumé lapidaire car il faudrait aussi tenir compte du contexte de ces années cinquante-soixante et de l'imprégnation de la psychanalyse aux USA telle que nous le montre la

production cinématographique de cette époque. Des pans entiers de complexité demeurent dans l'ombre et un certain manichéisme, discrètement grandiloquent voire naïf<sup>7</sup> montre le comportement, *behavior*, primant sur le pulsionnel : l'inconscient n'a pas encore colonisé le moi ! La suite donnera tort à Money en raison d'un échec retentissant où des sujets jumeaux, passés sous les contingences de cette approche, auront chacun une fin tragique<sup>8</sup>. Reste Stoller<sup>9</sup> qui, avec d'autres, sera à l'origine de la notion « d'identité de genre », notion construite sur le refus par certains d'abord, puis certaines ensuite, de leur sexe anatomique. Stoller<sup>10</sup> a distingué le *noyau de l'identité de genre*, sentiment d'être mâle, femelle ou hermaphrodite, noyau acquis précocement, et *l'identité de genre*, sentiment d'être masculin ou féminin dont le développement s'étend sur toute la vie. Ainsi avec ces deux auteurs sont abordées tant l'assignation du sexe à la naissance, ou peu après - geste qui concerne le corps de l'enfant et ses parents comme décideurs - que la réassignation de sexe qui est la démarche indépendante souhaitée de sujets à l'âge adulte. Je pointe là l'écart existant entre enfants et adultes en ces domaines face à la décision et face à la constitution de l'identité<sup>11</sup>. Demeurons aux USA d'où sont venues dans les années 60, les études sur le genre dans le prolongement des recherches cliniques déjà citées. Elles s'établirent au croisement de l'anthropologie et de la sociologie américaines avec le structuralisme et des auteures françaises classées à l'époque à la pointe du féminisme. Un terme ouvre le débat c'est celui d'*Identity*<sup>12</sup>. *Identity* est une invention américaine récente précise l'historien Philip Gleason, elle est née dans les années 50-60, à un moment où les américains se penchaient sur leurs origines et elle se présente en des termes qui questionnent ces origines comme : d'où viens-tu ? de quelle religion es-tu ?

7 J. Huston, *Freud Passions secrètes*.

8 J. Butler, « Rendre à David », *Défaire le genre*, Éditions Amsterdam, 2006, p.75.

9 C. Chiland, *Robert Jesse Stoller*, « Psychanalystes d'aujourd'hui », PUF, Paris, 2003.

10 C. Chiland, *Le transsexualisme*, « Que sais-je », PUF, 2003, p.16.

11 Le problème se pose différemment aujourd'hui de manière marginale certes avec des enfants qui se sentent mal établis dans leur identité. À Chicago une unité les accueille et déjà pointe là une demande nouvelle.

12 V. Descombes, *Les embarras de l'identité*, Paris, Seuil, 2013.

5 Montaigne a signalé dans *Au sujet d'un enfant monstrueux* la dimension exhibitionniste présente dans cette anomalie anatomique.

6 À deux reprises en 1971 et 1972 Stoller a été invité par l'APF et la seconde fois il a fait une conférence intitulée « Le transsexualisme male en tant qu'« expérimentation » ».

*Identity* permet à des gens de revendiquer fortement la liberté de se sentir proches, socialement parlant. Or si ce terme s'est imposé peu à peu dans les sciences sociales, il fut introduit par Erik Erikson qui, à la même époque, avec « crise d'identité » a forgé un concept délimitant les habitudes des américains. Difficile de ne pas s'arrêter sur la trajectoire de cet homme à l'œuvre influente et dont la vie est une illustration mot à mot de son « invention », la vie des migrants venus d'Europe. Erik Erikson, né de père inconnu, prit le nom du mari de sa mère Homberger et, sous ce patronyme, fit une analyse avec Anna Freud. Il quitte Vienne en 1933 pour Copenhague puis Boston et prend le nom d'Erikson au moment où il devient américain. Cette expression « crise d'identité » nomme des troubles psychiques de combattants revenant du Pacifique qui, tout en sachant qui ils étaient, vivaient néanmoins de graves périodes de dépersonnalisation. L'usage de ce terme est contemporain du processus d'intégration vécu par tant d'autres migrants qui se sont fondus à cette époque dans le rêve américain. Erickson utilisa peu à peu une lecture plus anthropologique que psychanalytique, privilégiant l'histoire et l'environnement au détriment de la vie pulsionnelle et fantasmatique ; cependant il pensait demeurer psychanalyste alors même qu'il rejetait certains des schibboleths de la théorie. Sa réflexion inaugure ainsi une dérive qui la rapproche de l'anthropologie américaine ; son axe de réflexion le conduit vers l'étude des rites de passage et Gleason<sup>13</sup> souligne qu'insensiblement le mot *identity* va remplacer le mot *self*.<sup>14</sup>

Si Judith Butler est devenue au fil du temps la personne à qui les études sur le genre sont rattachées, il ne faut pas oublier que, née en 1956, sa production est beaucoup plus récente avec, en 1990, la parution de son livre *Trouble dans le genre*<sup>15</sup>. Le projet de cet ouvrage, une collection de courts essais, est de tenter « de défaire les conceptions normatives restrictives de la vie sexuelle et genrée ». Elle y dénonce les

normes qui peuvent empêcher l'humanité d'un sujet de se déployer en passant en revue toutes les formes d'aliénation sexuelle, homosexualités, hermaphrodisme et transsexualisme pour montrer en quoi la pression sociale porte en elle une volonté de nier ces situations singulières. Ce livre est venu à point nommé pour donner une assise universitaire aux différents mouvements des *New Gender Politics* qui, dans la mouvance *underground*, militaient pour des formes nouvelles de reconnaissance. Dans cet ouvrage, les références à la psychanalyse sont faites sur le mode d'emprunts et de citations qui ne témoignent pas d'une imprégnation particulière ni d'un véritable commerce intellectuel avec la discipline.

Puis le terme *Queer*<sup>16</sup> est venu, terme qui nomme les minorités sexuelles et de genre qui ne se conforment pas au mode hétéronormatif<sup>17</sup>. Il désigne des comportements et des transformations de l'usage du corps dans les pratiques sexuelles. Cependant *Queer*<sup>18</sup> n'est pas vraiment un terme nouveau : son sens premier : bizarre, excentrique, fut longtemps stable puis, à partir des années 1970, il migre et désigne les individus au comportement sexuel déviant mais il est alors retourné à leur avantage par les sujets eux-mêmes. Henri Normand<sup>19</sup> commente ce terme en s'appuyant sur l'ouvrage de Beatriz Preciado, *Testo junkie. Drogue et bio-politique*<sup>20</sup> qui note une parenté temporelle entre la cure analytique, avec ses scansionnements rythmés par la succession des séances, et les injections et prises régulières d'hormones mâles dans un usage toxicomane. Ce type d'écrit fait partie des nombreux ouvrages qui accompagnent la psychanalyse depuis ses débuts ; certains en font l'éloge et d'autres, comme celui-ci, montrent des traits extrêmes de son écho dans le *socius*. La démarche *Queer* est souvent moqueuse et ironique, très sombre voire désespérée, elle remet en cause

---

16 W. Burroughs, *Queer*, Paris, Christian Bourgois, 1988.

17 Un couple de suédois élève depuis 6 ans son enfant, mais sans lui «imposer» un genre. «Pour moi, Pop n'est ni une fille ni un garçon, c'est seulement Pop», explique sa mère. (*Le Monde* 18/2/2013).

18 H. Normand, « *Queer* », *penser/rêver*, n° 21, *Le genre totalitaire*, éd. de l'Olivier, printemps 2012, p. 57.

19 H. Normand, « *Queer transfert* », *penser/rêver*, n°23, *Le corps (est un) étranger*, éd. de l'Olivier, printemps 2013, p.38.

20 B. Preciado, *Testo junkie. Drogue et bio-politique* Paris Grasset 2008.

---

13 Citant Erving Goffman qui le premier fixe la dérive du mot.

14 Mona Ozouf à France Culture dit qu'à la question sur l'identité on ne peut répondre que par un récit d'histoire ! ce que les travaux récents de J. Butler montrent puisqu'elle se dirige vers une études sur ses racines juives.

15 J. Butler (2005), *Défaire le genre*, Paris Amsterdam, 2006.



de manière radicale l'hétérosexualité et se dévoile « dans l'atmosphère inquiétante d'une solitude déshumanisante »<sup>21</sup>.

Ces expériences montrent qu'il existe une lecture, biaisée et tendancieuse, de l'invitation à tout dire de la pensée freudienne qui s'est prolongée d'une possibilité de tout faire, sur et avec son corps. Ces transgressions s'inscrivent dans des pratiques qui fondent un univers à part, évoluant comme autonome, d'où disparaît la référence à la différence des sexes et malmène grandement l'altérité : ces pratiques, inscrites avec excès dans le visible et le manifeste, empêchent toute possibilité de rêverie et en particulier interdisent le fait de conserver un contact fantasmatique avec les choses disparues en soi<sup>22</sup>. En somme, une sourde et constante violence accompagne cette volonté de négation qui pourrait être considérée comme une manifestation outrancière de la peur de l'homme face à la sexualité : « Les tenants du queer sex ne sont pas chastes : ils utilisent la sexualité pour détruire radicalement les racines sexuelles du psychisme »<sup>23</sup>. La morale civilisée, en transformation constante, produit des confrontations entre les idéaux et leur refus, confrontations ouvertes et fermées face à des propositions nouvelles. Si l'analyse fut depuis un siècle la principale référence dans la compréhension de la chose sexuelle, force est de constater qu'en ce domaine, elle est désormais dépassée (est-ce là un signe de l'actualité des résistances ?) par d'autres approches qui font désormais référence... parmi lesquelles émerge justement la notion de genre ! Ce que l'usage du mot genre, exacerbé jusqu'à l'excès par une dimension incantatoire laisse de côté est la chose sexuelle, présente entre les humains et en chacun d'entre eux.

Ainsi, l'exposition inaugurale du MUCEM l'an passé à Marseille intitulée *Au bazar du genre* n'a, par exemple, à aucun moment de son parcours, fait de la pensée analytique un interlocuteur!

#### *Le contexte clinique*

21 H. Normand, *ibid.*

22 P. Fedida, « Le rêve et l'œuvre de sépulture », *Des bienfaits de la dépression*, O. Jacob 2001, Paris, pp.113-123.

23 H. Normand, « Queer », *penser/rêver*, n° 21, *Le genre totalitaire*, éd. de l'Olivier, 2012 p.61.

Parmi les médecins, endocrinologues et chirurgiens, certains avaient connu une époque où il se disait que l'on pouvait faire d'un enfant hermaphrodite ou un garçon ou une fille et les parents d'alors s'en remettaient aux décisions des médecins. Orienter vers un genre, déterminer le sexe d'un nouveau-né sont toujours des actes qui se font à partir d'une décision qui omet, ou néglige, le lent parcours qui conduit le sujet vers le sentiment d'être un homme ou une femme. Décider est présenté comme nécessaire. Souvent la place des mouvements identificatoires, et surtout de leur implication inconsciente, est méconnue ou déniée ; bien sûr existe un temps diagnostique important où s'exerce la démarche scientifique mais c'est de la mère qu'est attendu le petit signe, le plus souvent linguistique - elle dit « il » ou « elle » en nommant son bébé - qui légitimera *in fine* l'orientation vers l'un ou l'autre des deux sexes. Depuis quelques années, la démarche des médecins face au problème des hermaphrodites de naissance a été détournée, comme doublée et utilisée par ceux qui se pensent « hermaphrodites » d'acquisition ; ceux-ci revendiquent haut et fort une problématique uniquement de genre plutôt que de s'attaquer à l'arrière-plan inconscient de leur situation et parlent parfois au nom des premiers pour légitimer leur singulière position.

Entre l'identité et la biologie, la rencontre demeure improbable, marquée par son degré d'irréalisme quand l'une est censée éclairer l'autre : de même la confusion entre la sexuation et le sexuel reprend des débats vifs mais anciens sur l'inné et l'acquis, comme le dernier en date qui a vu s'écharper des psychanalystes sur le bien-fondé d'avoir un enfant ou pas pour les couples d'homosexuels<sup>24</sup>. Ceux-ci, les analystes, s'invectivent et s'opposent au nom de concepts ou d'opinions qui n'ont souvent pas de véritable fondement clinique analytique mais s'apparentent davantage à l'énoncé de positions doctrinales ou de convictions qui s'appuient sur des croyances et assises religieuses<sup>25</sup> de la pensée sans

24 F. Richard, « Entre malaise et confusion », *penser/rêver*, n°24, *Façons de tuer son père et d'épouser sa mère quand on est l'enfant d'un couple homoparental*, Paris, éd. de l'Olivier, automne 2013, pp.105-133.

25 Toute une lecture sur la place du père ne peut s'épargner la référence à la religion catholique : plus les pratiques déclinent plus la psychologie convoque le père supposé absent.

le revendiquer comme tel ; les exemples de ce type d'échanges sont désormais légion<sup>26</sup>, souvent énoncés sous la forme polémique ramassée de la tribune libre. En effet, l'analyse comme analyse du transfert, comme élaboration de positions inconscientes est quittée, pour ne pas dire congédiée, pour laisser place à une anthropologie ou à une psychologie à qui il est demandé un pouvoir prédictif et descriptif sur les conduites humaines pour les générations à venir.

Si, à l'époque de Freud, le psychanalyste exerçait le plus souvent en recevant un sujet souffrant (et la métapsychologie s'est construite sur cette clinique), peu à peu, le social et le collectif sont venus interroger et modifier insensiblement l'interpellation au point que les frontières se sont déplacées au-delà de l'individu. Dans le cas du choix d'un sexe pour un enfant, cette question prédictive est évidemment centrale or à l'évidence rien, aucune réponse pertinente ne peut être édictée et faire autorité. Il est donc demandé beaucoup de modestie au psychanalyste face au souhait de maîtrise et beaucoup de réserve pour maintenir sa discipline au rang de science : c'est là un des débats contenu dans « Le malaise dans la culture » où Freud écrivait déjà : « *Aussi le courage me manque-t-il pour m'ériger en prophète devant mes semblables et je m'incline devant leur reproche de ne pas être à même de ne pas leur apporter le réconfort* »<sup>27</sup>. Aujourd'hui il existe une demande pressante d'intervention sous la forme de prédictions et donc d'une parole « au nom de la psychanalyse » pour répondre à des questions impossibles : du coup, entre attraction et répulsion, la psychanalyse voit son espace se diluer et, du même coup, se neutraliser<sup>28</sup>.

*Un auteur incontournable : Judith Butler*

Si dans son premier ouvrage de 1990, le volontarisme de Judith Butler suscite une réserve en revanche son chapitre « Le genre de la mélancolie », paru dans *La vie psychique du pouvoir* en 2002, mérite un regard plus attentif car elle tente un dialogue avec Freud, enfin avec certains aspects concernant les identifications.

26 C. Éliacheff, « Malaise dans la psychanalyse », *Esprit*, n° 273, *L'un et l'autre sexe*, Paris Seuil 2001, p.68.

27 S. Freud, (1929), « Malaise dans la culture », *OCF/P XVII*, Paris, PUF, p.332.

28 R. Castel et J.-F. Le Cerf, « Le phénomène « psy » et la société française », *Le Débat*, n°1, Gallimard 1980, p.27-38.

Comment rendre compte de la distinction entre *sex* qui désigne la réalité anatomique de la sexuation et la dimension biologique, et *gender* qui évoque la réalité culturelle, sociale, le genre que l'on se donne. Le conflit naît du rapport entre les deux et ouvre le domaine de la constitution de l'identité.

*Identité* est un terme qui renvoie aux questions : qui est-il ? ou qui suis-je ? Ce terme s'appuie sur identique, le fait que « deux ou plusieurs choses ne sont qu'une même ». (*Dictionnaire de l'Académie française*). Actuellement « identité » est souvent employé pour tenter de cerner les frontières d'un phénomène qui évolue dans les domaines politiques sociaux et psychologiques. Il est en particulier présent sous l'aspect du sentiment d'identité.<sup>29</sup>

Tout autre est le sens d'*identification* qui décrit un processus, celui de l'intégration en soi de l'autre ou d'un aspect de l'autre, processus qui transforme insensiblement le sujet : la question posée par l'identification devient : qui est venu en moi ? par qui suis-je habité ? De manière plus précise, l'identification primaire concerne les incorporations précoces, effectuées souvent sous le mode de l'oralité, constituées de fragments peu objectaux : on pense bien sûr aux mouvements qui régissent les débuts de la relation mère-enfant mais Freud a aussi évoqué l'identification au père « de la préhistoire personnelle » ouvrant ainsi à une autre lignée identificatoire. Une autre question que pose l'identification est la suivante : quel est le devenir en le sujet humain des identifications anciennes, primaires ou secondaires, et comment imprègnent-elles son présent ? De quelle manière sommes-nous habités ? Entre les mouvements psychiques de l'endeuilement et de la mélancolie, sont convoqués les statuts accordés à la présence de l'autre en soi.

Pour J. Butler le genre est une forme de mélancolie et elle se propose « *d'expliquer en quel sens une identification mélancolique est essentielle au processus par lequel le moi assume une identité dotée d'un genre.* » Elle souhaite « *étudier comment cette analyse de la formation mélancolique du genre éclaire le fait de vivre dans une culture qui ne peut*

29 J. Schaeffer, « Quelle indifférence des sexes », in *Les Sexes indifférents*, PUF 2007.

faire le deuil de l'attachement homosexuel. »<sup>30</sup> Elle nous invite à suivre un raisonnement peu aisé car elle convoque un usage de l'analyse hors du champ du transfert ; par exemple ses propositions sont ainsi formulées : « *Si nous acceptons l'idée que l'interdit de l'homosexualité opère dans une culture largement hétérosexuelle...* » ou bien « *Si nous acceptons l'idée selon laquelle l'hétérosexualité se naturalise comme altérité radicale de l'homosexualité, alors l'identité hétérosexuelle s'étaye sur une incorporation mélancolique de l'amour qu'elle désavoue.* »<sup>31</sup> Malgré sa formulation avec des termes analytiques ces mots ne tiennent pas compte de la réalité psychique différente des variations topiques.

La perspective de Judith Butler inscrit le genre comme un rapport de force né de la confrontation des ancêtres avec la psyché du sujet, avec des normes, jugées trop fermées et hétéronormées selon elle, qui ne permettent aucun jeu et ne favorisent et n'imposent que l'assignation : contrainte, rien que de la contrainte ou de l'interdit dans sa manière de considérer la transmission. Or, si interdit il y a, il est avant tout celui du commerce sexuel tel que le pose l'œdipe. La lecture de Judith Butler, restrictive et du coup violente par cette limitation, détermine une perspective où la psychanalyse ne joue pas et ne dialectise pas : « c'est ainsi » dit-elle et même « cela ne peut qu'être ainsi ! ». En se privant - mais est-ce le bon mot ? - d'un usage des attachements œdipiens, de leur polysémie entre le positif et le négatif, de leur destin soumis à la nécessité du renoncement et de leur devenir incertain en des déplacements infinis et variés, elle laisse de côté leur dimension également libératrice : ainsi, maintenir une lecture univoque du versant mélancolique des identifications comme elle le propose, c'est laisser de côté, par exemple, le jeu subtil et énigmatique des parcours qui conduisent la petite fille depuis la civilisation minéo-mycénienne à un bref temps d'« être un garçon », pour atteindre ensuite le « port » paternel. À cette rapide trajectoire, pourrait être ajouté le mouvement qui, de l'état d'enfant, va conduire la jeune fille à porter un enfant, modifiant et concluant

un parcours de la fille à la mère. Je convoque l'inconscient maternel évidemment largement sollicité sur cette scène et, avec lui, la présence de la mobilité et de la variété des attachements tels que l'expérience analytique nous y a rendu sensibles. Il semble que les renoncements soient perçus par Judith Butler comme des fixations mélancoliques plus que comme des positions à partir desquelles des déplacements sont possibles et où entrent en jeu les riches et variées constellations des identifications que réserve l'œdipe.<sup>32</sup> Judith Butler introduit un parti pris dans sa lecture de Freud où est retenue la fixation plus que le mouvement. Se repère donc pour le moins une grande ambivalence face à la psychanalyse, comme si s'instaurait un trouble devant la prise de conscience que les manifestations inconscientes échappent à une saisie définitive.

À ce point de ma lecture, je fus étonné que des références freudiennes, comme *Les Trois Essais sur la théorie de la sexualité* ou « Pour introduire le narcissisme » soient tues alors même que ces textes devraient participer tout naturellement au débat. Ainsi J. Butler ne retient-elle pas la note de 1915 des *Trois Essais* <sup>33</sup>: « *La recherche psychanalytique s'oppose avec la plus grande détermination à la tentative de séparer les homosexuels des autres êtres humains en tant que groupe particularisé... tous les hommes sont capables d'un choix d'objet homosexuel et qu'ils ont effectivement fait ce choix dans l'inconscient* ». De la même manière la relation complexe entre homme et femme ainsi évoquée n'est pas soulignée <sup>34</sup> « *Du point de vue de la psychanalyse, par conséquent, l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme*

32 Un chapitre sur la pensée de Winnicott serait sans doute nécessaire : il parle des états premiers et des éléments fragmentaires masculins et féminins mais aussi du clivage en la femme entre la mère et la femme donc ouverture vers des formes de sexualité différente... et exclusive l'une de l'autre ? A. Green (« Origines et vicissitudes de l'Être dans l'œuvre de Winnicott », *RFP*, 2011/4 75, pp.1151-1170) sur la notion d'être de Winnicott en référence à son article sur « le Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme » publié dans *Jeu et réalité*. Apparaît la notion d'être où il évoque les états primitifs de la psyché d'où émerge la créativité. À rapprocher aussi de l'article « Utiliser Winnicott pour comprendre le genre (sexe social) » de J. Mitchell, *Figures de la psychanalyse*, n°14, 2/2006, *Les désarrois de l'enfant*, éd. Érès, 2007, pp.119-131.

33 S Freud (1905), *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, p.51.

34 *ibid.*

30 J. Butler (2002), *La Vie psychique du pouvoir*, éd. Léo Scheer, Paris 2010, p.200.

31 *Ibid.*, pp.208-209.

est aussi un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi et qu'il y aurait lieu d'attribuer à une attraction chimique en son fondement ».

Pas de discussion non plus avec « Pour introduire le narcissisme »,<sup>35</sup> qui souligne la surestimation à l'égard de l'enfant et avec elle « cette immortalité du moi que la réalité bat en brèche et qui a trouvé sa sauvegarde en se réfugiant chez l'enfant. L'amour parental, si touchant et au fond, si enfantin, n'est rien d'autre que le narcissisme des parents qui vient de naître et qui, malgré sa métamorphose en amour d'objet, révèle à ne pas s'y tromper son ancienne nature. » Texte qui a le mérite d'établir un croisement entre le sexuel et la transmission, croisement qui en montrant la présence de l'identification, situe bien tout un aspect possible du travail d'interprétation celui de débusquer la présence d'hôtes envahissants en la psyché.

C'est donc moins la personne de Freud que la psychanalyse qui est visée dans les usages qu'elle fait comme dans son inscription historique : en effet, quelque chose se refuse dans ses ouvrages comme accepter par exemple la métaphore temporelle polysémique du temps, celle que l'on trouve dans l'image de Rome<sup>36</sup> : « La persistance de tous les stades passés au sein du stade terminal qui n'est possible que dans le domaine psychique et la claire vision de ce phénomène se dérobe à nos yeux ». La réflexion de J. Butler s'inscrit historiquement dans un questionnement nourri d'abord par la psychanalyse américaine pour secondairement tenter d'intégrer des notions plus « européennes » comme elle l'expérimenta lors d'un débat public avec Jean Laplanche en 2007 au congrès de l'IPA de Berlin, débat dont il n'est malheureusement pas fait écho dans *l'International Journal*.<sup>37</sup>

#### *Un parcours de Jean Laplanche*

---

35 S. Freud (1914), « Pour introduire le narcissisme », *OCF/P XII*, PUF, p. 235.

36 S. Freud (1929), « Malaise dans la culture », *OCF/P XVIII*, PUF, p.15.

37 En octobre 2013, questionné sur leurs échanges C. Dejours m'écrivait : « Du côté de Laplanche il en va différemment. Il a étudié de très près les textes de Butler qui étaient accessibles en anglais dans les années 1998-2002. Et il s'est efforcé de répondre à certaines de ses analyses par l'introduction du genre dans la théorie sexuelle. Cela dit, je ne pense pas qu'on puisse parler d'influence de Butler sur Laplanche et d'ailleurs, en dehors de Lacan, je ne suis pas sûr que Laplanche ait été influencé par qui que ce soit. » Voir le texte de C. Dejours lors de la journée APF du 5 octobre 2013 consacrée à J. Laplanche.

*Problématiques* : 4 décembre 1973. C'est le texte sur les *Théories sexuelles infantiles* qui ce jour organise la réflexion, plus particulièrement la question de la perception de la différence des sexes. Laplanche met l'accent sur une dimension de reconnaissance précastrative, ou pré-œdipienne, de l'homme et de la femme, du père et de la mère. Cependant d'autres approches soulignent que si l'enfant perçoit la mère, il repère parmi l'entourage les « non-mères » sans que pour autant ces fragments perceptifs soient forcément tout de suite reliés au père. Remarquons que c'est la sexualisation avec l'attachement maternel qui est d'emblée présente ; mais la reconnaissance précastrative souligne la reconnaissance d'une distinction des genres précédant la différence des sexes sans que cet aspect ait, pour l'enfant à cette période, une valeur d'incitation à la recherche où éveille le désir de savoir. La remarque que Laplanche fait s'appuie sur la note de bas de page dans *La différence anatomique des sexes*<sup>38</sup> ; une observation est l'occasion de placer un commentaire où Freud distingue sexe et genre : le sexe comme ensemble des déterminations physiques ou psychiques, incluant comportements et fantasmes reliés à la fonction et au plaisir sexuel, et le genre, ensemble identique mais relié à la distinction masculin-féminin ; le genre s'étend ultérieurement vers des différences somatiques secondaires jusqu'à l'*habitus* et au genre grammatical<sup>39</sup>.

En 2003<sup>40</sup> soit trente ans plus tard, la pensée de Jean Laplanche introduit une complexité assujettie à une précision nouvelle, l'arrivée de « sexual » : si le genre est pluriel comme l'indique l'histoire des langues et l'évolution sociale, le sexe lui est duel, présence et absence, phallique et châtré, et le « sexual » est polymorphe, soumis au refoulement, à l'inconscient et au fantasme, c'est lui qui pour Laplanche serait le véritable objet de la psychanalyse. Laplanche est très attentif aux relations conflictuelles qui régissent genre et « sexual » et il les qualifie même l'un et l'autre d'ennemi intime : ces relations deviennent guerrières

---

38 *La vie sexuelle*, PUF, 1982, note p.127.

39 J. Laplanche, *Problématiques II. Castration et symbolisations*, PUF, 1980, pp. 31-33.

40 J. Laplanche, « Le genre, le sexe, le sexual », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°8 bis, *Sur la théorie de la séduction*, In press, 2003.

dans les rapports qui unissent non seulement certaines disciplines avec le bouleversement de la chose inconsciente mais aussi, au sein même de l'analyse, entre l'attachement et la rencontre des différents messages énigmatiques, selon leur contenu ou selon l'émetteur. Au plus pur « sexual » étouffe l'usage de sexuel qui s'était pourtant peu à peu imposé en incluant la sexualité infantile extirpée du modèle premier des soins de la mère.

*Retour à une approche contemporaine*

Un effet latéral imprévu de ce travail d'écriture autour du genre fut la rencontre répétée avec la confusion, le désarroi et l'envie d'abandonner toute lecture, le titre de ce propos parle d'ailleurs d'envahissement ! Peu à peu j'ai découvert que ces états pénibles nés de cette confrontation étaient partagés par d'autres lecteurs<sup>41</sup> travaillant sur le même thème dont Juliet Mitchell qui, face à un commentaire sur le genre, découvre que « *c'est le sujet qui génère la confusion et la difficulté* ». Il semble donc appartenir spécifiquement aux textes sur le genre de susciter l'interruption chez nombre de lecteurs qui se voient imposer une vigoureuse contrainte de les quitter. L'objet se dérobe et devient inatteignable contrairement à d'autres écrits où le thème, plus accueillant, invite à l'échange. Le fait n'est pas anodin : quand un texte exerce sur son lecteur une répulsion, cela pose d'emblée et massivement la part de résistance induite mais résistance à quoi ? Peut-être à la possibilité de liaison et à un jeu du préconscient qui se trouvent interdits de fonctionnement : en ce cas, l'objet est contourné, évité, repoussé même. Il ne se présente pas comme objet perdu qui doit être secondairement retrouvé et recréé en suscitant chez le lecteur un travail de construction sollicitant l'émergence de spéculations.

Dans l'alternance de perspective qui fait passer du masculin au féminin, l'un des deux aspects disparaît, devient ce qui n'a pas été ou ce qui s'est dérobé et va resurgir à la faveur d'un retour de refoulé : le différent en soi s'inscrit dans un va-et-vient entre occultation et présence. Or avec l'assignation décrite par les tenants du genre comme un état imposé, rien

de cela ! Les choses sont établies et fixées et elles ne se situent pas dans ce jeu psychique entre perte et retrouvailles. L'exclusion règne... mais tel le petit morceau d'amadou peut déclencher le feu. Le rapport bien tempéré d'occultation et de présence qui signe l'existence de la bisexualité psychique ferait-il défaut ? Devenir fou, ou pour le moins troublé, est le lot quand on s'approche de ces questions, surtout si elles sont posées de manière manichéenne.

Les deux circonstances cliniques, celle de l'assignation à la naissance et celle de parler à un sujet transsexuel sont là pour témoigner de ce malaise<sup>42</sup>. Je n'évoque que pour mémoire les tensions des médecins face à l'assignation d'un nouveau-né et me centrerai sur l'autre considération clinique. Durant les débuts des entretiens avec cette femme qui, enfant, fut un garçon, je suis demeuré tendu, me contrôlant pour ne pas lui dire « il », là où elle attendait « elle » pensais-je. Le face à face me soumettait à une torture où je ne pouvais entendre rien d'autre que la matérialité de ses propos. Puis au bout de quelque temps, je me surpris enfin à pouvoir envisager le fait que j'écoutais la plainte d'un garçon, énoncée par un garçon qui avait été bâillonné. J'avais en face de moi la femme ou plutôt la femme qui s'était construite à partir de ce garçon, manière pour lui de se protéger de son malheur psychique d'enfant mâle : la femme devant moi était le produit manifeste et le résultat de cette réussite mais sur le fond psychique rien n'avait changé, garçon plaintif il demeurerait. Alors je pus entendre l'enfant et, surprise de l'écoute, les crises d'angoisse qui l'assaillaient disparurent, signe qu'un clivage avait vu ses lignes bouger. Cette épreuve de contrainte dans le transfert fut éprouvée au sein de cette psychothérapie ; elle me rappela la place que Winnicott accordait au rôle de la mère dans l'environnement. Comment comprendre que de manière si précoce, un sujet refuse son sexe biologique et accueille en lui la conviction qu'il est de l'autre sexe ? Mais aussi comment celui qui écoute accueille cette parole ? La laisse-t-il en suspens ou la considère-t-il comme certitude allant de soi ? Si je lie ces deux questions c'est que le psychanalyste, s'il est en quête de positivisme, va classer et introduire

41 J. Mitchell, « Utiliser Winnicott pour comprendre le genre (sexe social) », *Figures de la psychanalyse*, n°14 2006/2, *Les désarrois de l'enfant*, éd. Érès, 2007, p119-131.

42 M.-E. Cypris, *Mémoires d'une transsexuelle*, Préface de C. Dejours, Paris PUF, 2012.

une norme ; mais s'il s'en déprend, son écoute le conduit ailleurs, hors d'une visée normative. L'histoire montre que souvent, tant par l'importance de l'usage de classification que par l'influence supposée de normes<sup>43</sup>, des médecins et psychologues ne se sont pas contentés d'écouter mais ont voulu mettre à l'épreuve un changement : Ferenczi avec son idée de bio-analyse, illustre ce trouble dès 1929<sup>44</sup>.

Dans le texte si souvent cité où Winnicott dit à son patient « *il ne s'agissait pas de vous qui en parliez à quelqu'un ; c'est moi qui vois la fille et qui entends une fille parler, alors qu'en réalité, c'est un homme qui est sur mon divan. S'il y a quelqu'un de fou, c'est moi* », il présente la folie en faisant parler une partie clivée et refoulée du patient. Le thérapeute n'est pas face au surgissement d'une mémoire qui, sur le mode proustien de l'évocation, explore et fait revivre dans une douce mélancolie les temps passés, non il est confronté à un refus vif où le perceptif est engagé. Je vois et ne veut rien en voir, ma patiente (ou mon patient ?) ne veut rien entendre de son malheur de petit garçon il veut le fuir et voir ailleurs l'herbe supposée verte du féminin, loin de la menace de castration. La théorie engagée pour traiter son angoisse de castration masculine est simpliste et ne supporte pas de contradiction : le changement de sexe et l'amputation sont sa manière d'utiliser comme traitement ce que l'époque actuelle lui permet de faire. Qu'aurait-il fait il y a un siècle sans cet aval social ? Ici personne n'est fou sauf la « société » à qui il est reproché de ne pas permettre de faire ce que l'on veut de son corps et qui ne se plierait pas suffisamment aux exigences névrotiques, ce sont les autres qui doivent aussi changer. « *Le sujet contemple... caresse, cajole son corps... Développé à ce point, le narcissisme a la signification d'une perversion qui a absorbé la totalité de la vie sexuelle de la personne* <sup>45</sup> ». La domination narcissique isole, développe un sexuel autocentré et avec elle le corps occupe la scène de la représentation dont il est la production majeure.

---

43 Le reproche est fait aux psy de vouloir changer la pratique sexuelle du patient et d'autre part il y a la présence ancienne et forte du discours expertal.

44 S. Ferenczi, « Masculin et féminin. Considérations psychanalytiques sur la « théorie génitale » et sur les différences sexuelles secondaires et tertiaires », *Cœuvres complètes*, Payot, Paris.

45 « Pour introduire le narcissisme » (1914), *La vie sexuelle*, op. cit., p 81.

### *La bisexualité psychique*

C'est une des grandes aventures et préoccupations de Freud dans la mesure où son invention est issue de sa relation passionnée avec Fliess et qu'elle fut toujours présente dans les élaborations sur la féminité<sup>46</sup>. Freud avec la reconnaissance de la bisexualité psychique permet de penser la présence de l'autre en soi où, depuis la fille ou le garçon que nous ne sommes pas, se construit psychiquement un autre par le libre jeu de couples antagonistes actif/passif, animé/inanimé et masculin/féminin. Il est possible que l'humour et l'art poétique puissent établir des ponts pour que les mots, les images ou les figurations tentent des rapprochements et tracent des voies parfois avec fulgurance.<sup>47</sup>

Certains sujets dont le corps porte en eux des vestiges anatomiques de l'autre sexe, d'autant plus inquiétants qu'ils doivent être ôtés car porteurs d'une potentialité cancérigène donc mortelle, nous rappellent que l'éventualité de la mort rode. La castration, et le déni qui lui sont attachés, sont toujours présents, sinon comment faire tenir ensemble, dans cette bisexualité, ce qui viendrait à point pour « éviter » le complexe de castration et la présence des couples antagonistes issus de la différence des sexes?

Plus tard dans le décours de la fin de son œuvre, Freud se demande pourquoi l'homme ne veut pas guérir : ce refus désigne les limites, celle de la théorie comme celle des cures, or vers quoi sa pensée se tourne-t-elle alors ? Vers l'opposition entre l'homme et la femme et le roc que représente le refus du féminin en l'un comme en l'autre sexe. Les questions évoluent et surgit la première « et si le refoulé était l'autre sexe ? » suivie de « pourquoi l'homme a-t-il peur d'être châtré comme l'est une femme ? » mais aussi « pourquoi la femme ne renonce-t-elle pas à son désir d'avoir un pénis ? » Affaire de menace de castration tel est le constat qui s'accompagne de la découverte d'un renoncement impossible au conflit. Quarante ans après sa parution, le numéro de la *NRP* trouve une nouvelle actualité

---

46 Voir le texte de Brigitte Dollé-Monglond *Journée scientifique du IVème Groupe*, février 2014

47 R. Desnos, « Es-tu narcississe ou jonquille ? Es-tu garçon, es-tu fille ? Je suis lui et je suis elle, je suis narcississe et jonquille, je suis fleur et je suis belle fille », in *Chantefables*, 1955, les textes, qu'il n'a jamais vus publier furent confiés par Desnos à Gründ en 1944.

car son titre *Bisexualité et différence des sexes* est peut être l'énoncé du refoulé qui anime bruyamment notre temps sous le vocable *genre* ! J.-B. Pontalis<sup>48</sup> y insiste « *Pourquoi un bon usage de la bisexualité est-il si difficile ?* » Encore et toujours un objet perdu, ou menacé d'enfouissement, qui doit être dégagé pour que sa pertinence apparaisse au grand jour.

*L'enfant vecteur de transmission, support de consolation comme de surestimation*

Si la psychanalyse à ses débuts a permis d'établir, *via* le rêve et son interprétation, la place des expériences précoces infantiles liées à la sexualité, d'autres continuateurs, souvent des femmes, ont œuvré par des apports anthropologiques à établir l'enfant comme sujet ; ainsi comment se développe l'enfant dans l'économie psychique d'un homme ou dans celle d'une femme ? Cette question est devenue un rien sulfureuse comme s'il était inconvenant de penser l'enfant comme produit ou comme objet des passions adultes, alors même que les quotidiens en montrent des effets terribles à la page des faits divers. Or cette question parcourt la psychanalyse de Freud à Abraham tant sous l'angle de la constitution de la féminité que dans les apports du concept du narcissisme. Dans le débat contemporain sur le genre, l'enfant est revendiqué par les couples homosexuels : il est souhaité afin que puisse s'exercer l'expérience de la parenté parfois énoncée comme un droit ; il est parlé en son nom bien sûr et chacun, professionnel ou pas, possède son enfant mythique ou son enfant modèle pour établir son opinion. À cet enfant, il est demandé de réparer et de consoler la douleur de vivre, douleur de perdre, celle de la femme comme celle de l'homme, en satisfaisant des idéaux aux racines narcissiques : de la femme, on dit qu'il est le prolongement par l'intermédiaire d'équations psychiques (enfant=fécès=pénis) qui deviennent ainsi une précieuse monnaie d'échanges. Car l'enfant espéré va rencontrer de son père et de sa mère l'attente de leur satisfaction. De plus, il existe un jeu complexe dans la circulation des équations où le primat du pénis apparaît comme le représentant de la surestimation.

Tantôt lieu d'émergence du mépris, tantôt lieu de

48 J.-B. Pontalis, « L'insaisissable entre-deux », *NRP*, n°7, *Bisexualité et différence des sexes*, printemps 1973, Gallimard.

la consolation l'enfant condense de nombreux mouvements psychiques. Il est devenu de plus en plus précieux avec désormais penchées sur son berceau des fées contemporaines : les « psy <sup>49</sup> ». La médecine a inventé de son côté des techniques supplétives et tout un aspect de la recherche est tendue vers cet objectif de la fabrique d'enfant dans des contextes jusque là impossibles à réaliser. « Ce qui est spécifique du moment actuel, c'est la croyance en une possible mutation de l'espèce » souligne François Richard<sup>50</sup> face aux espoirs démesurés ainsi soulevés. Il peut devenir reposant en apparence de se plier à des rêves d'atténuation de la différence des sexes et d'imaginer des conformismes nouveaux où l'enfant, sa venue et son développement, seraient enfin maîtrisés : ces enfants là ne sont en rien rimbaldiens, ils s'apparentent davantage à l'Olympia mécanique des *Contes d'Hoffmann* !

*Avant l'enfant précieux, l'invention de la femme<sup>51</sup> ?*

D'autres créateurs, comme Klimt et Schiele ou Schnitzler, à côté de Freud ont été hantés par l'émergence du féminin : les formidables mutations qui virent le jour au début du XX<sup>ème</sup> siècle, particulièrement à Vienne, ont soutenu la naissance de leurs regards novateurs. Ces créateurs ont souvent évolué aux confins de conflits avec la société, transgressant parfois les limites tolérables des censures de l'époque, ils furent condamnés comme Egon Schiele.

Si je relie rapidement et de manière anachronique les recherches sur l'âme enfantine<sup>52</sup> et l'irruption de la féminité, c'est que ce rapprochement rassemble deux aspects de la femme souvent clivés, la mère et la prostituée comme si la question de l'érotique de la femme ne pouvait qu'être posée mais à côté de la dévalorisation. Nous devons à la psychanalyse

49 Nous devons rendre hommage à la contribution originale de J.-B. Pontalis et Anne-Lise Stern qui les premiers ont utilisé le raccourci « psy » lors de leur communication de juin 1962, *Entre les parents, l'enfant et ses psy*, parue ensuite aux *Temps Modernes* en 1962 puis reprise dans *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n°11, Georg, Editions Genève, 1992, pp.7-21.

50 F. Richard, « Entre malaise et confusion », *penser/rêver*, n°24, *Façons de tuer son père et d'épouser sa mère quand on est l'enfant d'un couple homoparental*, édition de l'Olivier, automne 2013, pp.105-133.

51 Emprunté à « Salomé » de J.-C. Rolland, in *Les yeux de l'âme*, Gallimard, Paris, 2010.

52 Titre d'un ouvrage de Jung, *Conflits de l'âme enfantine*, éditions Montaigne, Paris, 1935.

d'avoir ouvert une autre possibilité de rencontre même si, désormais cette avancée aux assises fragiles est menacée car l'opposition demeure rude et, sous couvert d'exigences de libération de formes d'aliénation sociétale, un discours évoluant à l'abri du genre induit un retour vers une conservation des imagos premières !

La naissance de la féminité s'appuie donc sur une lente reconnaissance où, tant depuis les aspects grandioses de la mythologie qu'à travers les chants et poèmes des troubadours émergent les questions du féminin et de l'amour, comme on extraie laborieusement une pépite de sa gangue de terre. Freud à travers cette expérience singulière que fut celle du transfert homosexuel à Fliess repère derrière le *matrem nudam* la terreur du féminin pour l'enfant masculin qui ouvre à la castration, cette peur/envie/désir où l'homme reconnaît derrière elle une image, souvent effrayante, de la femme. Cette évocation peut apparaître usée, trop connue si on l'énonce rapidement en utilisant de manière arithmétique des équations qui laissent de côté le lent et besogneux travail de la pensée, fait d'aller et retour au rythme insistant des résistances du psychique : ces constructions doivent s'élaborer, doivent subir des transformations car elles ne s'acceptent pas aisément. Invention du féminin donc, qui s'extirpe de la perception de la castration et qui suppose entre autre une lente acceptation pour l'homme de sa passivité ? Il faudrait lier à cette découverte les changements dans les formes et usages de la guerre mais je n'ai pas le temps de développer cette piste. Pensons à la question du passage de voir l'ennemi, de l'assaut avec la baïonnette à l'usage du drone manié par des presque enfant où l'ennemi n'est plus vu et entendu ! La polémologie a curieusement sa place pour saisir les changements du statut de la femme ou de l'enfant. Parmi les voix féminines qui ont fait évoluer la psychanalyse, une, celle de Lou : *une voix de femme dans un concert d'hommes*. Elle sut énoncer des propositions qui ne seraient pas passées sous la plume d'un homme. Quand on feuillette la liste des présents lors des *Minutes* peu de femmes, quatre, Sabina Spielrein, Hermine Hug von Hellmuth et Tatiana

Rosenthal<sup>53</sup> puis, à partir de 1912, Lou invitée comme hôte. L'histoire les a un peu oubliées sauf quand certains aspects sulfureux de leur vie permettent l'écriture d'un scénario mais, au sein de la psychanalyse, seule Lou occupe une place de choix ; Freud en fit très vite une interlocutrice privilégiée, la « compreneuse ». Elle convoque par sa tendance à la généralisation, un certain mysticisme et une manière libre de penser à tel point qu'elle a pu faire craindre qu'elle ne passe avec armes et bagages dans le clan jungien. Fausse crainte, car ses objets de curiosité : l'amour, la sexualité de la femme ont maintenu fermement dans le giron freudien son regard lucide et osé. Freud ne s'y trompait pas, admirant en elle ce dont il n'était pas capable : « Là où vous entreprenez de décrire des choses que j'ai évitées comme n'étant pas encore soumises à la parole »<sup>54</sup>. Inventive sur le narcissisme, étonnante novatrice dans « Anal et sexuel », Lou a une production stimulante qui s'oppose au style de pensée de Freud : elle n'hésite pas à jouer avec des représentations où s'entend son opposition moqueuse à Freud, ainsi sa remarque « sur la calamité d'être homme ». Lou a saisi la violence de l'apport freudien quand il vient faire vaciller les représentations classiques et ses écrits doivent être lus comme des productions de la femme libre qu'elle fut. Quand il s'agit de faire perdre à Anna son côté naïf et excessivement réservé, c'est vers Lou que Freud, non sans appréhension, la dirige.

Près de son terme, cette réflexion se dirige vers une autre perspective celle où, historiquement en Europe au moins, de nouvelles conceptions de la femme et de l'enfant deviennent liées et, de manière forte, contradictoires parfois, avec passion toujours : elles émergent au sortir de guerres ravageuses où les hommes se sont entretués et il semble qu'on ne peut pas ne pas lier les faits et les pensées. Mais ces avancées sont toujours menacées de désunion, comme s'il fallait retrouver les états de séparation nette

53 La moins connue des trois. Première femme à s'engager à la fois dans le freudisme, le marxisme et le féminisme, Tatiana Rosenthal, psychanalyste, médecin et spécialiste en neurologie, eut un destin tragique. Née en 1885 à Saint-Petersbourg dans une famille juive, elle participa, durant la révolution russe de 1905, au combat en faveur du mouvement ouvrier. Elle se suicida dans la trentaine.

54 L. Andréa Salomé, « Une femme et la psychanalyse », préface de Marie Moscovici, *L'amour du narcissisme*, Gallimard, 1991, p. 25.



entre l'enfant et l'adulte, entre la dualité de la femme, entre l'homme et la femme. La théorie du genre, enfin un usage particulier de celle-ci, ne contribue-t-il pas à établir des distances et établir des certitudes clivées entre ces états ?

Il me faut conclure, accepter qu'à un moment cet écrit soit quitté et avec lui, la sourde anxiété et le malaise qui ont accompagné sa genèse : il file vers son destin. Un moment clinique, comme un bref conte... avant de se séparer...

Douze ans et grognon, « mademoiselle non » dit sa mère excédée en me la présentant. Echangeant avec cette fillette, je sens derrière la facilité de la conversation la présence d'une ombre terne qui sous-tend un sentiment qu'elle ne peut formuler, celui de ne pas être acceptée et reconnue par ses parents comme elle le souhaiterait. Retour des parents dans le cabinet ; sympathiques et ouverts, on parle, mais au fond de moi, une gêne discrète se maintient avec eux. Je souligne alors, m'adressant au père, la différence entre être parent de garçon (il a un fils), ou être parent de fille : la mère vive, intuitive, conquérante même, saute sur l'occasion : « Tu vois je te le dis, tu la traites comme un garçon ! ». Lui, soudain grave et comme apaisé, reconnaît alors sa difficulté face à sa fille, son embarras de ne pas lui proposer des activités adaptées à son sexe, « mais la passivité, dit-il, ce n'est pas mon fort »...



## *En méditant Theodor Reik*

*Alain de Billy*

La question des voies de la compréhension, condition de l'interprétation, de l'analysant à l'analysant, d'une manière plus générale de l'accès à la vie mentale de l'analysant et des influences mutuelles entre analysant et analyste, est une question sensible en psychanalyse. Tout semble se passer comme si l'accès à l'activité psychique d'autrui était à la fois de l'ordre de l'évidence écologique, une pratique quotidienne du décodage de la polysémie des intentions d'autrui, donc quelque chose qui opère inévitablement aussi bien en séance que dans la vie, et un objet de méfiance face à un risque de partage des états mentaux avec ses pièges de suggestion, de séduction (l'empathie risquant de verser dans la sympathie, voire la compassion), de projection, de construction imaginaire, quelque chose donc à « encadrer » au nom de la science. C'est peut-être, c'est sans doute, cette méfiance qui a conduit à essayer de neutraliser autant que possible les voies non linguistiques de la communication entre analysant et analyste et à privilégier la parole comme moyen essentiel, et après tout bien naturel, de cette communication. Dans la position historique où nous nous trouvons, post-« structuraliste », nous sommes cependant bien placés pour prendre la mesure des excès d'une telle orientation : la question du langage pendant plusieurs décennies a masqué celle du pouvoir informatif des affects, a induit à leur égard une véritable attitude de « négligence », donc de refoulement, et tendu à promouvoir une opération transformant l'ensemble de l'expression de l'analysant en un texte à analyser comme un ensemble auto-référentiel, sans au-dehors vers une expérience vécue. Cette orientation a certainement été aggravée, en France tout au moins, par la perméabilité de la psychanalyse aux influences de l'idéalisme philosophique, qui tend par une longue tradition à ériger le langage en frontière entre nature et culture, à arguer qu'on ne peut partager en

pensée que du conceptuel, qu'aucun sujet ne peut sortir des limites de sa représentation, que ce qu'on appelle le réel n'est toujours que ma représentation et qu'après tout rien ne garantit que les représentations respectives de moi et d'autrui puissent entretenir une correspondance véritable. Et pourtant, animaux et humains, nous vivons tous écologiquement dans une « reconnaissance » intra-spécifique infaillible et échangeons tous manifestement efficacement au quotidien entre congénères

Pour illustrer cela, considérons par exemple l'expérience de pensée proposée par le neurophysiologiste Emmanuel Fournier dans son dernier ouvrage (*Creuser la cervelle*, pp. 81-82, PUF, 2012) : « Puisque tout phénomène subjectif est relié au point de vue d'une personne et puisqu'il paraît inévitable qu'une théorie neurophysiologique objective abandonne ce type de point de vue, il semble tout aussi inévitable que le caractère subjectif de l'expérience échappe à la neurophysiologie et notamment aux techniques d'imagerie cérébrale. Mais qu'est-ce qui échappe au juste ? Imaginons que d'un œil nous regardions le cerveau de quelqu'un qui regarde du jaune, tandis que de l'autre œil nous regardions nous-mêmes ce jaune. Les deux visions sont totalement différentes. Impossible de recouvrir l'une par l'autre. Ce défaut de vision stéréoscopique ne laisse-t-il pas pressentir qu'aussi approfondies soient-elles les descriptions de ce qu'il se passe dans le cerveau ne pourront jamais saisir ce que c'est qu'une perception personnelle, « directe », de jaune ? (...) Voir le cerveau d'un sujet en train de faire une expérience de jaune n'est en rien comme faire soi-même une expérience de jaune. (...) Celui qui prétendrait cela serait amené en définitive à commettre une erreur analogue au sophisme de l'homoncule, où nous croyons être vis-à-vis de notre cerveau dans la position d'un observateur extérieur.

(...) Mais si une approche neuro-physiologique nous demande de quitter notre point de vue subjectif, c'est pour pouvoir analyser celui-ci et nous placer autrement à son égard. Car rien ne nous empêche de décrire en termes physiques et neuro-physiologiques les conditions matérielles nécessaires pour que quelqu'un éprouve une sensation de jaune (...) Les expériences subjectives n'ont rien qui empêche de les décrire en termes neuro-physiologiques, même si une telle description ne suffit évidemment pas pour nous mettre à la place du sujet qui les vit et pour nous procurer le vécu des expériences elles-mêmes. »

Si nous disons que l'expérience du jaune est un phénomène subjectif, nous la qualifions effectivement comme la présence au jaune d'une personne singulière, ce qui revient à dire, dans le mode d'expression habituel de la phénoménologie, qu'une conscience de jaune ne peut être conscience du jaune que pour le compte du corps propre à une personne singulière qui lui apporte la compétence sensible adéquate ; le corps propre définit une spécificité restrictive d'espèce ; la singularité définit une spécificité restrictive d'historicité. Le point de vue neurophysiologique prend bien en compte la spécificité de sensibilité propre à une espèce donnée ; il laisse échapper la singularité existentielle, puisque concernant l'expérience du jaune il considère un individu d'espèce humaine quelconque ; il adopte le point de vue d'une physique de l'humain non aveugle quelconque ; la singularité existentielle, c'est la finitude, c'est la non coextensivité de mon expérience vitale à toute expérience humaine possible et à plus forte raison à toute expérience vitale possible (sans spécification du vivant considéré).

La neuro-physiologie laisse-t-elle échapper encore autre chose ? En fait non ; l'effectif éprouvé est bien l'éprouvé d'un être unique dans la continuité de son expérience de vie ; toute autre forme d'« expérience » n'est pas en fait un éprouvé ; que peut donc être l'éprouvé de mon « semblable » ? En tant qu'il est mon « semblable », je puis me « mettre à sa place » ; je puis l'observer du dehors « réagir au jaune » tout en me remémorant, « en mon dedans », ce que cela fait que de voir du jaune ; en tant qu'il n'est que mon semblable et non mon identique, je ne puis être assuré du recouvrement complet des vécus de

nos expériences analogues. Mais par l'analogie, ce recouvrement est suffisant pour que nous ne soyons pas étrangers. Ce mouvement de mise à la place de l'autre est complexe : il peut être une construction représentative compréhensive sans résonance ; il peut être plus si une résonance est repérable : celle-ci m'indique un noyau d'expérience propre analogue qui va pouvoir servir de fondement à une « épreuve des similitudes » : qu'est-ce qu'il y a de commun, qu'est-ce qui diffère ? Si je me précipite dans l'analogie, je risque la « projection » (« c'est comme moi, il m'est arrivé la même chose... »), l'autre disparaît, résorbé, il n'y a que moi, je ramène l'autre à la seule compréhension que j'ai de moi-même ; si j'installe l'autre à ma place et me comprends grâce à lui, il disparaît d'une autre manière, comme enjeu ; je deviens l'enjeu, je me découvre comme compréhensible selon une perspective inédite, je me ressens comme un autre. Dans ce va-et-vient complexe, on sent bien que l'important est cette question de « place », de placement, réel, « historique », pour moi, pour l'autre, mais aussi imaginé par moi, par l'autre, à partir des informations fournies de toutes sortes (langagières, non langagières) : la « place », c'est la situation de vie considérée comme creuset d'expérience, dans son unicité, avec ses frontières, son central core, ses tenants, ses aboutissants...

Il n'est donc pas tout à fait exact de dire que la vision stéréoscopique nous fait défaut. Nous nous en servons en permanence dans notre commerce inter-personnel et ne pourrions pas nous en passer sans être à l'égard des autres dans une position d'incompréhension comparable à celle où nous sommes vis-à-vis d'animaux d'espèces phylogénétiquement éloignées de la nôtre. Nous vivons entre congénères dans la certitude et l'assurance d'une profonde communauté de constitution. Toute prétention du contraire relèverait de la culture intellectuelle du paradoxe... ou de la psychose. Nous proposons donc de considérer que toute conception « monadique », auto-référentielle, de la conscience ou du savoir est inspirée par une réaction défensive à l'approche d'une « épreuve des similitudes » en rapport avec l'altérité.

Lorsque nous avons inauguré notre ARCC en 2009, nous n'avions pas explicitement désigné notre thème de réflexion comme portant sur « La communication

d'inconscient à inconscient». Cethème est devenu notre centre d'intérêt comme tel après notre « découverte » du « Psychologue surpris » de Theodor Reik, découverte à la fois fortuite et au fond sans doute inévitable. Dans l'après coup, nous pouvons reconnaître que tôt ou tard nous y serions venus...

Nous avons débuté nos réunions de travail en relisant l'essai de Freud sur les Aphasies (note 1) pour vérifier que pour lui les mots n'étaient que des étiquettes (note 2) désignant des concepts, qu'ils ne créaient pas les concepts, qu'il fallait faire intervenir une faculté préalable capable de « rassembler des objets en rendant manifeste leur ressemblance tout en préservant leur différence » (Bion), une faculté de création conceptuelle, pour que les mots puissent alors trouver leur emploi et remplir leur fonction symbolique et que cette faculté consistait à abstraire des traits communs d'objets divers, du point de vue desquels ils pouvaient être groupés en classes ou catégories. Cette faculté pouvait être redondante, capable de définir des classes de classes, et ainsi de suite, jusqu'à des abstractions de haut niveau. Cette faculté « comparative » opère des rapprochements en suivant des critères d'analogie et non pas d'identité. Comparaison n'est pas raison, ou ne peut être raison que selon des critères assez stricts qui depuis ont été définis (note 3), ce qui ne l'empêche pas d'être omniprésente et généralisée dans la vie de l'esprit, du plus quotidien jusqu'au plus haut degré de l'heuristique scientifique. Telle est la thèse du livre récent, remarquable, de Douglas Hofstadter et Emmanuel Sander *L'Analogie au cœur de la pensée* (Odile Jacob, 2013).

Nous avons lu ensuite longuement *Les origines animales de la culture* de Frédéric Lestel (Flammarion, Coll. « Champs », 2001-03) car l'éthologie de 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> génération (à partir des années 70), par l'étude des comportements de communication animale, offre de multiples exemples « *de communication non verbale ayant la même fonction que les mots et les phrases et pouvant être utilisée pour acquérir de l'information sur la pensée des autres animaux* » ; par exemple, « *une frontière radicale sépare les bactériophages d'animaux aussi complexes que les oiseaux chanteurs, les abeilles et les chimpanzés qui annoncent leurs comportements par des communications. Les*

*bactériophages n'échangent aucun message, n'effraient pas, ne rassurent pas et ne protègent pas leurs compagnons sociaux. Au contraire de ces organismes très primitifs (...) les grands singes et certains oiseaux répondent aux changements de situation de façon concertée en fonction d'une histoire individuelle et de leur situation au sein du groupe* » (p. 51). Ainsi, il se dégage de l'éthologie de dernière génération l'impression vive que de nature à culture la transition est graduelle, sans frontière unique permettant de construire une « opposition » de l'homme à l'animal et de soutenir la conception d'une « exception humaine ».

Le temps serait donc venu en psychanalyse de reconsidérer la communication entre analysant et analyste en « dialectisant » l'intervention et la fonction des différents canaux de communication dans la cure, linguistiques et non linguistiques. Nous pensons que cette communication est au moins contextuelle, symbolique et démonstrative (ou théâtrale) et que toutes ces dimensions sont à prendre en compte avec une égale attention « flottante ».

La lecture de Theodor Reik de ce point de vue nous a procuré une forte impression, par sa fraîcheur, sa franchise et son éthique : il s'agit d'un auteur presque oublié, donc à redécouvrir, d'un élève de Freud du 2<sup>ème</sup> cercle (dès 1910), particulièrement apprécié du maître, animé de la passion et de l'absence de conformisme des pionniers. *Le psychologue surpris* (1935), rédigé en Hollande avant la période américaine de celui qui motiva l'article de Freud « Sur l'analyse profane », offre un condensé de sa technique.

Reik débute son ouvrage en partant de ce qui est certainement la base de la Psychanalyse, en soutenant qu'une « Règle fondamentale » devrait être édictée pour l'analysant en symétrie de celle signifiée à l'analysant : l'analysant doit renoncer à « diriger son esprit » et placer son Moi exécutif en position de simple observateur de la suite de ses pensées qu'oriente leur seule logique interne ; le Moi fait alors le constat étonné d'un processus qui se passe de son contrôle et dont il ne peut manifestement pas prétendre être l'auteur ; l'analyste de son côté ne doit écarter, négliger, considérer comme secondaire au regard de

ses hypothèses de travail (légitimes), « refouler », aucun aspect de ce qu'exprime l'analysant, mais doit tout prendre en compte. Il doit tout accueillir également et accepter, devant le foisonnement du matériel, d'éprouver souvent et longtemps un sentiment de ne pas comprendre. Ce temps d'imprégnation au contact du monde de l'autre comprend du déclaratif, du représentationnel (qui évoque réciproquement des représentations dans l'esprit de l'analyste), mais aussi bien des choses montrées, jouées, car ne pouvant pas être autrement pensées à ce stade, et d'autres choses montrées qui font partie de la sémiotique des multiples codes sociaux. « *Il serait vraiment passionnant de créer une règle fondamentale pour l'analyste. Elle ne différerait guère, dans son principe, de celle à laquelle nous soumettons nos analysants : tenir compte de tous les indices psychologiques, même de ceux qui semblent totalement dénués d'importance. Un même principe vaut pour l'enquête première relative à un fait psychologique (...): l'attention flottante* » (p 217).

Ce temps, Reik l'appelle temps d'observation. Les métaphores sont volontiers agraires : il est question d'ensemencement, de germination, de maturation ; le terreau est l'esprit collaboratif de l'analyste et de l'analysant. Ce qui est intéressant, c'est que Reik ne privilégie pas ce qui est déjà à l'état de représentation dans l'esprit de l'analysant, déjà symbolisé, mais plutôt ce qui est joué, car ce qui est joué « prend » l'analysant-spectateur et « fait mémoire » pour l'analysant-acteur : « *Nous avouons que dire strictement que le psychologue se comporte à l'égard du processus psychique de son objet d'étude sans y participer (...) est une affirmation qui vaut au maximum pour la part consciente de cet observateur. L'impassibilité de l'analyste est une légende (...). L'essentiel du processus psychique chez l'analyste réside (...) dans le fait qu'il participe inconsciemment du rythme de la motion pulsionnelle de l'autre et peut être cependant capable de la saisir comme étrangère à lui, de la comprendre psychologiquement, de vivre l'expérience vécue de l'autre tout en restant au-dessus de la mêlée.* » (pp. 287-288).

Comprenons bien : l'analyste est donc « pris » à son insu ; même s'il n'a pas l'impression consciente d'être « ému », il peut fort bien l'être inconsciemment. Reik postule à la

limite l'existence d'une dissociation possible entre une épreuve affective et la conscience de cette épreuve. La question par ailleurs se pose de savoir si lorsque l'on est « affecté », l'on est seulement « remué » ou « remué » et déjà « in-formé/trans-formé » de/par quelque événement. L'émotion n'est pas un état mais un « mouvement de l'âme », indissociable d'un contexte événementiel. Être affecté, c'est faire partie de ce sur quoi se répercute un événement donné ; cette répercussion induit une disposition pour le présent et l'avenir ; elle induit une direction de mouvement en terme d'attraction ou d'évitement ; mais elle est aussi une prise de contact, un éclairage, une reconnaissance (au sens de « partir en reconnaissance », de prendre une 1<sup>ère</sup> connaissance, précise mais rapide comme celle d'un éclaireur). Le contexte émotionnel ou affectif de la prise de contact est ordinairement conçu comme confusionnant, parce que la dimension de motion est considérée comme incompatible avec un traitement cognitif, mais cette conception courante qui sous-tend les représentations très intellectualistes de l'esprit est discutable. Comme si nous ne pouvions prendre connaissance que des objets neutres... Les travaux récents sur les « sciences affectives » tendent à montrer que les émotions sont toujours des processus dynamiques, des réponses, des réponses généralement très bien adaptées, qu'elles amplifient attention et mémoire plus qu'elles ne les brouillent. Nous consolidons et retrouvons mieux le vif que le neutre... On est en droit de penser que d'une manière générale les émotions sont puissamment renforçantes - sur l'attention, la mémoire - et motivantes en l'absence de conflits d'intérêts et qu'en revanche ce sont les situations recelant des enjeux inconciliables qui conduisent à des réactions d'évitement.

« *Il n'existe aucune théorie analytique de l'attention, en tout cas Freud n'en a émis aucune (p. 68) (...) L'attention accompagne la perception sensorielle dans son devenir psychique qui la mène aux représentations, elle est tout autant au service de notre sensibilité que de nos affect* (c'est nous qui soulignons), *elle est aussi au service de notre volonté et elle traverse toute notre vie psychique. La psychologie distingue une attention volontaire d'une attention involontaire. La première est issue d'intérêts conscients de leurs buts, qui font un choix (contrôle par le Moi exécutif) ; la seconde*

*est parfois décrite comme une fonction instinctive, pulsionnelle, mécanisée. L'une a un caractère plus actif, l'autre un caractère plus réactif. (...) On peut dire que, d'une manière générale, l'attention volontaire porte sur un contenu recherché, l'attention involontaire sur un contenu qui s'impose. (p. 71)*

*« L'attention volontaire offre une protection remarquable contre la surprise, mais protège aussi contre ses avantages. Elle forme un par-excitation remarquable, mais peut aussi en quelque sorte ressembler à un éliminateur de stimuli. Nous voilà parvenus à ses aspects négatifs et c'est là un facteur qui n'a pas encore été suffisamment apprécié sur le plan psychologique. (p74) (...) C'est (dans l'attention flottante) au relâchement des exigences sévères de l'attention volontaire que nous devons nos progrès, car ces exigences empêchent toutes les autres associations (que celles de) la chaîne de pensée qui est la sienne. » (p 80)*

L'attention volontaire obtient son effet de concentration, de focalisation, par inhibition (remarquable anticipation d'acquisitions récentes de la neuropsychologie sur une des fonctions stratégiques du cortex pré-frontal), rejet des idées incidentes, des rapprochements jugés incongrus ; l'analyse est fondamentalement une expérience de désinhibition, une expérience de l'involontaire, de l'involontaire hors conscience comme dans le rêve, de l'involontaire en conscience comme dans la libre association des pensées dans les états intermédiaires, lors du réveil ou de l'endormissement, par exemple. Puis vient le réveil pour de bon, où se produit comme un mouvement de mobilisation, de rassemblement pour l'action et où reprend son poste un « administrateur central » qui prend la main et réinstalle le régime de la pensée dirigée. Bien des analysants éprouvent beaucoup de difficulté à lâcher prise dans la conduite de leurs pensées mais aussi bien Reik n'a pas de mots assez durs pour les analystes qui ne savent pas ne pas avoir de « plan » pour en fait « conduire » l'analyse. Il y aurait donc pour Reik deux sortes de Moi : un « administrateur central » qui est un Moi exécutif au sens de la neuropsychologie contemporaine, un Moi pour les plans d'action, et un Moi dés-egotisé, observateur de l'ensemble des préoccupations provenant des expériences du Soi, témoin de l'ensemble du creuset

des expériences du Soi. Avoir prise sur les êtres et les choses par les actes pourrait se convertir en avoir prise sur les êtres et les choses en les « saisissant » par la pensée, étymologiquement « comprendre ».

*« L'inconscient de l'analysant et celui de l'analyste ont leur ordre ; (...) cette loi est déterminée par l'effet réciproque des inconscients. » (p.135) (...) « certaines impressions préconscientes presque insaisissables subissent une élaboration inconsciente et se révèlent être des intuitions psychologiques ou au moins des pressentiments, (p 145) On pourrait nommer ce stade (le temps d'observation) temps de latence de la compréhension psychologique (p.145) (...) L'essence de l'intervalle inconscient, de cette pause productive, réside aussi dans le fait que l'on ne s'efforce pas consciemment de comprendre le processus psychologique et qu'on attend cette compréhension du travail psychologique de notre propre inconscient (p.148) L'analyste perçoit, même sans le vouloir ou le savoir, le rythme des motions pulsionnelles de son analysant et cette connaissance inconsciente lui prescrit le moment propice à une communication. Il obéit inconsciemment à ce rythme pulsionnel, il suit en quelque sorte son oscillation. » (p.163)*

Un terme revient, celui d'impressions, terme large, moins dépouillé et distancé que celui de perceptions ; l'analysant communique à l'analyste des impressions et des impulsions qui à leur « point d'impact » (sic) induisent une ébauche de réaction dans l'analyste, normalement immédiatement bloquée en tant que réaction mais utilisable pour la compréhension et l'interprétation, des « motions » qui trouvent ou ne trouvent pas « écho » dans le creuset d'expériences vécues propre de l'analyste - si elles trouvent écho, elles se trouvent reproduites sous forme d'analogons dans l'analyste et sont autant de germes pour la compréhension - et des évocations, ce que l'on éprouve dans des « types de situations » données. Reik insiste : il ne faut rien « censurer » ; censurer, c'est rejeter, sous-évaluer, méconnaître, négliger par préconception ou préjugé, tous équivalents de refouler ; il faut se laisser imprégner : « Il faut un bon vouloir psychique à admettre pour ainsi dire l'objet au titre d'une vérification dans le Moi, sinon il n'est pas possible de comprendre l'inconscient d'autrui. » (p.244)

« Pour qu'il y ait une telle introjection d'autrui dans le Moi (de l'analyste) il faut supposer naturellement que, dans la couche profonde qui accueille l'objet, le Moi est analogue (souligné par nous) à l'objet ou au moins qu'il a une construction psychique appropriée (...) Dans cette couche de l'inconscient il n'existe aucune erreur psychologique. Cette analogie latente (souligné par nous) permet à l'inconscient d'un être humain de comprendre celui d'un autre. L'erreur psychologique est à mettre au compte des instances conscientes ; se méprendre ou ne pas comprendre la mentalité d'autrui, c'est la plupart du temps le fait des couches psychologiques supérieures. » (p.243)

Reik n'hésite pas à en conclure que la communication d'inconscient à inconscient, condition de la devinaison et de la compréhension, procède de mécanismes cognitifs comparatifs, extracteurs d'analogies, essentiellement infra-verbaux.

Il faut donc affronter la question de la possibilité de perceptions non accompagnées de perception de soi en train de percevoir, d'émotions non accompagnées de perception de soi en train d'éprouver, apportant du grain à moudre à des mécanismes cognitifs de type analogique, eux-mêmes non accompagnés de perception en train d'être opérants. Philosophiquement, si c'est la conscience qui est sujet, cette question est une contradiction, mais si c'est l'organisme qui est sujet, cette question est une ouverture. Un débat auquel Freud ne s'est pas dérobé, car pour lui il ne fait pas de doute que c'est l'organisme qui est sujet et que le psychisme n'est qu'un « appareil » parmi d'autres au service de l'organisme ; il n'y a pas de transcendance du psychisme pour Freud, encore moins de « transcendance de l'ego ».

Reste à en apporter ne serait-ce qu'un début de preuve. La neuro-psychologie et la neuro-physiologie peuvent mettre en exergue quelques exemples de phénomènes de *blind-sight* ou encore de marqueurs biologiques susceptibles d'être traités par le cortex frontal basal comme des manifestations venues des « tripes » et pouvant inconsciemment influencer notre humeur, nos comportements et nos choix. Nous aurions là un début de confirmation de l'existence d'un inconscient structurel.

Mais la neuropsychologie apporte actuellement plus d'arguments pour des compétences cognitives au sens large acquises en conscience (phase d'apprentissage soutenue par une attention consciente) et secondairement « automatisées », donc susceptibles d'être activées en limite de conscience, dans l'implicite, qui seraient plus de l'ordre de ce que Reik pointe lorsqu'il parle d'« impressions préconscientes presque insaisissables ».

Il faudrait peut-être aussi qualifier de fonctionnel un inconscient « quarantaine », correspondant à tout ce qui est seulement approché, considéré avec effroi et objet d'évitement, placé là en attente, contenu en continu et ne pouvant pas « passer ». Reik consacre un chapitre remarquable à l'opposition de la mémoire et du souvenir (chap.10 du *Psychologue surpris*) où le souvenir recouvrirait ce qui est représentable comme dépassé et révolu et la mémoire ce qui est conservé « au présent ». Pour prendre un exemple, on pourrait considérer que la conception catholique de la Cène correspondrait à la mise en crypte du traumatisme de la mort du Maître, avec négation de cette mort, négation de sa disparition, affirmation de sa perpétuelle présence, de sa « présence réelle », jusqu'à l'hallucinoïde de sa présence ; la Cène serait en ce sens un « faire mémoire », à l'inverse d'une conception symbolique, protestante, qui serait plus de l'ordre de la commémoration, de la remémoration, où est réactualisée la représentation d'un objet révolu. La caractérisation de cet Inconscient comme situé hors du temps, ignorant la négation et la perte serait plus de l'ordre du fonctionnel que du structurel.

Assurément l'inconscient fonctionnel est plongé dans la conflictualité, il est un espace d'arbitrage des conflits ; peut-être n'est-il qu'un double, dans la dimension de l'involontaire, le *dopplegänger*, du psychisme conscient, lui aussi plongé dans la conflictualité et arbitre des conflits dans le domaine du volontaire ?

Mais quoi qu'il en soit, on le voit, si l'impression prévaut que l'inconscient n'est plus seulement maintenant une hypothèse, il conviendrait d'en parler non plus au singulier mais au pluriel, afin de se défaire d'une fâcheuse tendance de la pensée à le concevoir comme une hypostase.



## Notes

(1) « Contribution à la conception des aphasies », *Essai* de 1891. Freud y définit les notions de représentation de mot et de représentation d'objet d'une façon parfaitement claire et, point fondamental, ne variera pas sur cette question. Le mot, « unité de base de la fonction de langage », est une composition complexe « d'éléments acoustiques, visuels et kinesthésiques » ; « la connaissance de cette composition, nous la devons à la pathologie, qui nous montre qu'en cas de lésions organiques dans l'appareil du langage, il se produit une décomposition correspondante du discours suivant cette composition » (p.123) ; la représentation de mot correspond donc à « un processus associatif compliqué » mais elle correspond à « un complexe représentatif clos », alors que « la représentation d'objet (apparaît) par contre comme un complexe ouvert », car ancré dans un monde qui pour nous n'est pas clos à la façon d'un système. Nous pourrions dire : la géométrie d'un mot est fixe (le mot est fixé dans sa composition vocale, littérale, dans le savoir-faire de sa prononciation), tandis que celle d'un concept objectal est variable, car ancrée dans le réel et donc fonction de l'échelle d'approche et de la focalisation qui rend toujours possible « d'ajouter une série importante d'impressions nouvelles dans la même chaîne associative » (p. 128). Et Freud d'ajouter : « Le mot acquiert sa signification par la liaison avec la « représentation d'objet », si du moins nous limitons notre raisonnement aux substantifs » (p.127). Il ne dit pas que le mot, porteur d'une « valeur » héritée des oppositions qu'il entretient avec l'ensemble des autres mots de la langue, répercute cette valeur sur l'objet et ainsi le détoure, l'arrache du fond et lui donne son sens. Les objets du monde sont manifestement pour lui originellement « démarqués » et ce sont les catégorisations perceptives et pratiques pré-linguistiques développées à leur contact même qui conditionnent la démarcation des signifiants.

(2) « Les voies de la thérapie psychanalytique, 1918 » : « Un nom n'est qu'une étiquette mise là pour faire une différence avec quelque chose d'autre d'analogue, il n'est pas un programme, pas une indication de contenu ni une définition. » (trad. Jean Laplanche, *Œuvres complètes*, tome XV, p. 101).

(3) Les six principes de l'analogie scientifique :

- Le focus sur la structure relationnelle consiste à s'intéresser moins aux éléments présents dans les deux domaines appariés qu'aux relations qui existent entre eux. Exemple : « C », « E » et « H » sont des lettres qui se suivent avec un écart de deux lettres, puis de

trois lettres. « 5 », « 7 » et « 10 » sont des chiffres qui se suivent, avec le même écart de deux, puis trois chiffres. Indépendamment de la nature des objets (lettres ou chiffres), c'est leur structure relationnelle (deux, puis trois) qui est la base de l'analogie.

- La consistance structurale demande que les correspondances directes entre les termes et la connectivité soient parallèles, ce qui signifie que si deux relations correspondent, il faut que leurs arguments correspondent aussi. Donc chaque élément « chiffre » correspondra exactement à un élément « lettre ».

- La systémativité désigne la préférence accordée à des systèmes de relations qui sont d'ordre supérieur, plutôt qu'à des propriétés isolées. Exemple : la correspondance entre C-E-H-L et 5-7-10-11 est moins systématique que C-E-H-L et 5-7-10-14 parce que la séquence 2,3,1 ne forme pas un motif d'ordre supérieur, tandis que 2,3,4 est une progression régulière.

- Pas d'appel à d'autres relations signifie que seule la structure reconnue commune aux deux domaines compte. L'existence d'autres propriétés partagées n'ajoute rien à la pertinence d'une analogie. Exemple : dans l'analogie soleil-atome, le fait que le soleil et les planètes soient eux-mêmes faits d'atomes n'ajoute rien à la force de l'analogie.

- Pas d'analogies composites signifie qu'il est rarement pertinent de rapprocher plusieurs sources pour une même cible. Exemple : dans le cas C-5, E-7, H-10, on pourrait opérer d'autres rapprochements entre certaines lettres et certains chiffres, par exemple la forme de « C » ressemble à celle de « 5 » (les deux comportent un demi-cercle), la forme de « E » ressemble à celle de « 7 » (la barre horizontale), etc. Ce mélange d'arguments de natures différentes est à proscrire.

- Pas de relation de cause à effet signifie que quand deux phénomènes sont analogues, cela n'implique pas que l'un soit la cause de l'autre. Inversement, l'existence d'une relation de cause à effet entre deux phénomènes n'implique pas qu'ils soient le moins du monde analogues. Exemple : la circulation d'un courant électrique peut être comparée à celle de l'eau dans un tuyau, mais l'eau n'est pas en elle-même la cause de l'électricité.

Dedre Genther, professeure au département de psychologie de la Northwestern University (Chicago)  
Benjamin D. Jee, postdoctorant dans la même Université.



# *Chemins et avatars de la communication dans la cure d'enfants autistes : du sensoriel à la pensée*

*Valérie Roumengous*

« Il n'est rien dans l'intellect qui n'ait été  
auparavant dans les sens »

Saint Thomas d'Aquin (*Quaestiones disputatae de veritate* 2, 3, 19)

La communication d'inconscient à inconscient, dans notre pratique clinique, interroge sur la possibilité d'accès à la vie psychique de l'autre et sur ce qui peut être mis en commun entre soi et autrui, mais aussi sur l'influence mutuelle exercée entre deux psychismes lors de cette rencontre. S. Freud s'est intéressé aux phénomènes de télépathie et de transmission de pensée (« *Psychanalyse et télépathie* », 1921, *Résultats, idées, problèmes II* ; « *Rêve et télépathie* », 1922 ; *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, 1933) et a pu considérer que cette dernière doit se réaliser au moment où une représentation émerge de l'inconscient pour exprimer un souhait, l'accomplissement d'un désir. Il a pu aussi dire de la transmission de pensée qu'elle semble « franchement favoriser l'extension du mode de pensée scientifique » jusqu'au domaine du psychisme, si difficile à saisir (*Dictionnaire freudien*, Claude le Guen, « *Télépathie et transmission de pensée* »). D. Widlöcher (co-pensée) et M. de M'Uzan (construction de la chimère) ont aussi pris en considération les partages d'activités psychiques intervenant au delà du langage, jusque dans le silence analytique.

Dans ce contexte, l'autisme paraît occuper une place particulière comme domaine pour penser les troubles de la communication, de la relation et des interactions. Ainsi, la référence omniprésente au sensoriel, associée aux difficultés d'accès au langage et au symbolique, interroge sur le type d'échange psychique intervenant dans ces cures où l'un des interlocuteurs ne parle pas du tout ou peut user du langage en lui donnant une valeur littérale.

Qu'est-ce penser l'autre et être pensé par l'autre dans

ces traitements souvent très longs et aboutissant à des résultats certes partiels, mais qui cependant semblent apporter un changement important si l'on se réfère à la situation d'origine ? Dans la mesure où l'on considère que penser, au sens de se représenter et anticiper l'autre, est un mécanisme qui joue un rôle primordial dans le développement psychique de l'enfant dès le début et représente aussi un processus clef de la constitution du langage, on peut s'intéresser au processus qui s'opère dans ces cures, permettant d'accéder à un état post-autistique.

Philippe Rochat (*Le monde des bébés*, Odile Jacob, janvier 2006) montre que les psychologues expérimentaux tels que Wilhelm Wundt (1832-1920) ont longtemps pensé que les études portant sur les bébés étaient sans valeur, car leur méthode expérimentale (l'introspection systématique) n'était pas applicable, compte tenu de l'absence de langage. Ainsi, Charles Darwin est considéré comme un pionnier de la recherche sur la prime enfance. S'appuyant sur des observations concernant les deux premières années de son fils, il a publié un essai sur l'expression des émotions chez l'animal et chez l'homme. Selon C. Trevarthen (1993), le développement neurobiologique précoce repose sur une capacité innée du bébé à se représenter dans l'interaction les comportements d'autrui et à les anticiper, ces anticipations assurant une régulation des propres comportements du bébé. De même, Rochat décrit de quelle manière il semblerait que les nourrissons naissent, avec la capacité de réunir l'information perceptive qui les spécifie en tant qu'entités différentes des autres, et que le développement de la connaissance de soi ne commencerait pas avec un état de confusion initiale. Dès la naissance, ils sont extrêmement sensibles à un large éventail de stimulations dans toutes les modalités sensorielles. Non seulement les nouveaux-nés peuvent

entendre, mais leur sens de l'odorat et du goût sont parfaitement fonctionnels. Les bébés et même les nouveaux-nés sont des « perceveurs objectifs ». En plus de leur sensibilité à la stimulation physique, ils perçoivent le monde des objets et sont capables de l'interpréter, malgré leur acuité visuelle peu développée jusqu'à la fin de la première année. À partir du deuxième mois, les bébés explorent et évaluent l'environnement, exprimant les premiers signes de distance mentale et de moindre lien avec des stimulations. C'est le moment d'apparition du sourire social et du contact oculaire, mais aussi de l'émergence du mimétisme. À neuf mois, ils commencent à comprendre que les autres sont des « agents intentionnels » et à pouvoir se référer aux autres en tant que modèles et en particulier en tant que sources de perception, d'action et de compréhension nouvelle. Emergent alors les premiers signes d'une capacité à coopérer et à apprendre en partageant avec d'autres.

Les bébés ont alors conscience qu'on peut délibérément échanger de l'information et des sentiments sur les choses du monde avec les adultes. Ils commencent à engager les autres et à se laisser engager par eux dans la construction de sujets de conversation à propos des objets et des événements qui les entourent et s'ouvrent maintenant au développement de l'intersubjectivité secondaire, ce qui permet la mise en place des outils majeurs de la transmission culturelle et du langage. Il y a donc partage d'états mentaux et émotionnels et l'interaction précoce adulte/bébé, comme plus tard l'état amoureux, se caractérise par la recherche d'un accordage affectif et mental et un partage maximal de représentations.

Piaget considérait l'émergence de la fonction symbolique, au cours de la deuxième année, comme marquant la transition de la prime enfance à l'enfance. En fait, celle-ci semblerait apparaître entre 12 et 18 mois. Dans ce contexte, Rochat soutient que les sentiments et les affects sont indéniablement les déterminants majeurs du comportement et sont d'une importance cruciale pour prévoir et contrôler le comportement des autres vis-à-vis de nous. Les nourrissons, du fait de l'immaturation prolongée de la prime enfance, doivent développer précocement une intersubjectivité afin de surveiller et prédire plus

précisément les comportements de ceux dont ils dépendent, ce qui suppose chez les bébés des facultés cognitives telles que l'attention conjointe et les gestes symboliques qui apparaissent à la fin de la première année. Ces aptitudes à partager les expériences avec autrui sont mises en relation avec celle de développer une théorie de l'esprit. On constate un échec précoce à exploiter une « psychologie naïve », « c'est-à-dire un mode d'appréhension et de compréhension innés du comportement humain, fonction qui assure non seulement la représentation ou la reconstruction des états mentaux d'autrui au cours de l'échange avec lui, mais aussi l'anticipation de l'activité mentale d'autrui, grâce à une constante création d'hypothèses sur les états psychiques et intentionnels d'autrui. Dans ce contexte, les enfants autistes, du fait notamment de leur retrait social, se caractériseraient par un handicap sociocognitif, une « cécité de la pensée », c'est-à-dire qu'ils n'auraient pas la capacité de « lire » la pensée des autres (*Mind blindness*, Baron-Cohen, 1995) et montreraient donc un manque ou un développement imparfait de l'intersubjectivité (Hobson, 1993). On observerait ainsi un manque ou une réelle difficulté d'établissement d'une relation d'empathie avec autrui, au sens d'une appréhension et d'une compréhension de l'autre dans la relation.

Une recherche (INSERM) récente (« Approches psychothérapeutiques de l'autisme. Résultats préliminaires à partir de 50 études intensives de cas », J.-M. Thurin, M. Thurin, D. Cohen, B. Falissard, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 62, n°2, mars 2014, pp. 65-136), concernant des études naturalistes de cas réalisés auprès d'enfants âgés de 3 à 15 ans, suivant un protocole d'étude individuelle de cas durant une période d'un an par 41 thérapeutes de référence psychanalytique, 5 de référence cognitivo-comportementale, 3 de référence psychomotrice et 1 se référant à la thérapie par le jeu, montre des changements significatifs chez ces patients dans la réduction des troubles comportementaux, le développement de l'expérience émotionnelle et des relations avec le monde et les autres. Quatre médiateurs principaux, dans cette étape préliminaire de compréhension, pourraient expliquer l'évolution des enfants : le cadre thérapeutique, l'ajustement

du thérapeute à l'enfant, sa tolérance permettant l'expression des affects et le travail parallèle de verbalisation/symbolisation.

Adam avait quatre ans lors de notre première rencontre. C'était un petit garçon au visage angélique, à la mimique pauvre, au sourire rare. Il ne manifestait pas d'émotions ou les exprimait de manière inadéquate (rires inattendus). Il ne parlait pas, montrait une nette indifférence à l'égard du monde extérieur (ne réagissait pas à son nom, à ce que l'on lui disait), mais semblait fasciné par les rythmes sonores et faisait preuve d'intérêts restreints et répétitifs dans des jeux qui ne faisait pas intervenir l'autre. Il fuyait le contact et l'évitement du regard était systématique. Les stéréotypies étaient envahissantes (balancement du corps, battements des mains, jeux des doigts devant les yeux, bruits de bouche). Par ailleurs, Adam présentait une encopréxie et à certains moments se raidissait corporellement tout en semblant se centrer sur la zone anale, avec le regard qui plafonnait. À partir de ce tableau initial d'autisme, une psychothérapie sera mise en place durant de nombreuses années, ainsi que d'autres prises en charge, qui conduiront à un certain nombre de changements. Parmi ceux-ci on peut considérer une approche différente des relations avec une meilleure prise en compte de l'autre et des affects, ainsi que l'installation d'un langage restreint mais continu et progressivement porteur de plus de sens et la poursuite des apprentissages en dépit d'un certain retard. Des moments particuliers ont semblé illustrer ces mouvements évolutifs : l'apparition durant une période du suçotement du pouce, un rapprochement de sa part à la perspective d'une séparation des vacances où il souhaite me donner un baiser comme s'il tétait, ou une exclamation « Belle, Mme R », lorsqu'il constate un jour que je porte une robe ou encore le commentaire : « tu as mal, tu es triste ? » montrant son empathie, en me regardant droit dans les yeux, lorsqu'il m'a bousculée un jour. Ce qui me semble commun à ces trois dernières situations, c'est le mouvement d'intégration du sensoriel au pulsionnel, lié à l'objet, qui peut apparaître, faisant émerger l'affect dans la relation.

Par ailleurs, si on se réfère aux tentatives de compréhension psychanalytique des troubles

autistiques, les recherches sont très variées. Edward Saint Aubyn (*Le goût de la mère*, éd. du Seuil coll. « Points », éd. Bourgois, coll. « Littérature étrangère », 2007) fait dire à l'un de ses personnages : « ... mais avant que les pensées se mêlent aux mots, l'éblouissement du monde avait explosé dans le ciel de mon attention ».

Ceci n'est pas sans évoquer Meltzer et sa théorie du conflit esthétique que Didier Houzel présente dans la préface de *L'appréhension de la beauté* (éd. Hublot, 2000) « Comme un modèle métapsychologique de la formation du symbole et du développement de la pensée, modèle qui découle de la prise en compte de données issues des organes des sens, ces derniers étant perçus comme organes de perception des qualités internes, psychiques de l'objet libidinal ».

Dans le prolongement de Bion qui considère que c'est au sein de la relation à l'objet que la pensée s'organise peu à peu par des processus de transformation de l'angoisse, Meltzer pense que cette relation d'objet suppose à l'origine un impact des stimulations sensorielles venant de l'objet sur le *Self* naissant. Cet impact a un effet esthétique (thèse du changement catastrophique : l'idée nouvelle qui heurte le psychique chez Bion), il est d'une violence telle qu'il suscite une tension intolérable s'il n'est pas relayé par un mode de relation à l'objet qu'il appelle relation énigmatique pour le nourrisson. Meltzer dit « Le conflit essentiel entre liens émotionnels positifs et négatifs autour du désir et de l'intérêt, doit trouver une représentation symbolique (la fonction alpha de Bion), afin d'être disponible pour les pensées du rêve, pour la transformation en langage verbal ou d'autres formes symboliques... » La thèse de Meltzer est que le processus thérapeutique avec les enfants psychotiques indiquerait que ceux-ci ont été submergés par l'impact esthétique du monde extérieur et de l'objet primaire qui le représente concrètement et symboliquement : la mère, ses seins et ses mamelons, ses yeux, sa pensée. Dans ce cas, la « fonction de rêverie » de la mère évoquée par Bion (*Aux sources de l'expérience*, trad. François Robert, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », PUF, 1979) « qui met au travail les éléments bêta, orientés vers l'action, la décharge, vers les éléments alpha qui sont au service de l'inscription et de la régulation des pensées, des rêves, des représentations et des fantasmes « n'a pu avoir lieu ».

Dans son remarquable travail de thèse (*Des barrières aux limites : états autistiques et processus de changement*, sept. 2011), Hélène Suarez Labat reprend le texte de Freud : « Contribution à la conception des aphasies » (1891) et l'idée que : « Ce sont les relations entre le sensoriel et le traitement des voies associatives qui permettent la construction des associations entre les représentations de mots et les représentations de choses ». Elle tente alors de comprendre la nature des entraves de l'accès au langage chez les enfants autistes, tout comme Freud a cherché à attribuer des formes à la circulation des représentations, quand des obstacles se sont présentés dans les troubles de l'aphasie. Elle ajoute : « dans les états autistiques, l'image sonore du mot, son traitement, sa conservation, sa mise en associativité posent de multiples questions ». Chez ces enfants, il s'agit d'un Moi « inconstitué, indifférencié ». M. Klein et H. Segal pensent que la non construction de la symbolisation bloque le développement de ce dernier. Comment les processus de dégageant de l'état autistique permettent-ils l'accès à un certain enrichissement du moi par l'intégration des processus de pensée ? L'immaturation qui entrave les processus introjectifs chez l'enfant autiste entraîne l'échec du développement du langage en raison du blocage des processus d'identification à des objets vivants, dotés de communication. Le type d'identification narcissique semble confiné à l'identification aux fonctions corporelles plutôt que mentales de l'objet.

Frances Tustin (« Les enfants autistes évalués sans dommages cérébraux », trad. E. Legrand, revue par D. Houzel, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n°38, Bayard, Paris) considère que les sensations sont la base de la vie psychique, car elles sont à l'origine à la fois du fonctionnement cognitif et du fonctionnement émotionnel et que « ... des chocs traumatiques précoces (même illusoire) ont perverti la sensation de vie d'enfants autistes. » Tustin évoque la diffusion de la sensorialité tactile à toutes les fonctions sensorielles et perceptives, mécanisme de protection qui se déploie sur le mode de diffusion « d'autosensibilité » où « la sensation » prédomine. L'attention est centrée de façon presque exclusive sur les sensations et les rythmes endogènes du corps. Elle a énoncé l'organisation de

ces sensations en « flux de sensations » comme étant pour le bébé « le premier sentiment d'exister », ces premières formes venant de la sensation de substances corporelles molles comme les excréments, l'urine, la morve la salive, le lait, dans la bouche et même le vomit. Elle ajoute que « les formes » sont importantes pour l'enfant et que les sensations corporelles sont des « faiseuses de formes ».

Dans l'autisme, l'autosensibilité se présente comme la traduction d'une coupure entre sensations, associations et un objet qui serait représenté par des formes autistiques composées par des substances corporelles qui ne peuvent se symboliser dans le corps, des barrières empêchant ces associations. L'autosensibilité apparaît comme une disqualification de l'affect et on assiste à la requalification de celui-ci dans le dégageant de l'état autistique. En effet, « Le recours à la sensation et à son démantèlement dans l'auto-sensibilité donne une pseudo vectorisation tyrannique qu'il s'agit de reconnaître, de dénoncer, de mettre en lien avec un tiers gardien des mises en forme et des vectorisations identificatoires » (Hélène Suarez Labat). La barrière autistique est un obstacle contre l'articulation des sensations avec les émotions, les affects et leurs représentations, permettant la construction de processus de pensée. Elle est aussi une protection, une limite négative pour la survie du corps même, entretenant des agrippements à la sensorialité avec le recours au démantèlement des sensations, pour ne pas être en contact avec un état de non organisation du Moi (Moi corporel non intégré). Ces barrières maintiennent un état de non intégration contre les stimulations de l'extérieur. Le démantèlement (Meltzer) est la perte de la « consensualité », c'est-à-dire la capacité de faire la synthèse des différents aspects sensoriels de l'objet (Bion). Chez les enfants en traitement, la structure de l'autosensibilité reste assez fragile (effondrement puis renaissance). Il y a réversibilité de ces attaques de démantèlement (différentes du clivage et des attaques contre les liens qui utilisent les pulsions destructrices contre les objets). Le démantèlement est un mécanisme de protection primitif qui maintient le gel pulsionnel, empêchant tout mouvement de désorganisation. Il est une déqualification des liens entre les sensations et les affects, donnant lieu aux représentations.

Que dire de l'effet produit par ces mécanismes sur l'analyste en séance ? On ne peut que reprendre et partager ce dont Tustin témoigne, à partir de son expérience contre-transférentielle, c'est-à-dire d'un vécu particulier de confrontation à cette non communication qui évoque une sensation de barrière, qui s'étend en organisant un enfermement et en dressant un mur contre les stimuli.

Dans le démantèlement, le tiers ne peut advenir comme créateur de limites. Il n'y a ni dedans ni dehors, l'enfant est livré à une sensorialité anarchique où l'excitation est mesurée par les stéréotypes, et on constate une imperméabilité de l'objet (rien ne rentre, rien ne lui est restitué) grâce à une identification adhésive qui consiste à « être collé » à la surface de n'importe quel objet ou corps.

Pour Meltzer, l'analyste doit reconnaître l'effet de cet état de la non communication en lui, rejoindre l'enfant dans ses fragmentations pour l'en sortir et continuer à interpréter l'état de transfert dans lequel ce dernier était avant de s'engager dans la mise en pièce des sensations. Il s'agit d'une relation transférentielle particulière, car « il est nécessaire pour le thérapeute de mobiliser l'attention de l'enfant, suspendue dans l'état autistique, pour le ramener dans le contact transférentiel (création de l'enveloppe sonore) ».

Le mutisme participe aussi à cette non communication. Pour Meltzer, dans le cadre des mécanismes de démantèlement, il occupe une place spécifique car l'état autistique correspondrait à un état sans activité mentale. Cette zone de mutisme correspondrait à l'échec des pensées du rêve. D'autre part, il évoque aussi l'état post autistique où l'enfant a pu acquérir un certain langage, mais considère que ce langage reste dépourvu de sens, lorsqu'il reste par moments sous l'emprise de moments autistiques. Ce sont les identifications pauvres aux aspects déshumanisés de l'objet qui entretiennent le recours au contrôle omnipotent de l'objet par les gestes. Ce qui rejoint les positions de la pragmatique de la communication (Reboul, Moeschler, 1998) qui suggère que l'usage et l'organisation du langage avec l'accès à la polysémie du symbole, la production de tout effet de sens, suppose une anticipation ou une représentation de l'état mental d'autrui.

Si on note une hypersensibilité émotionnelle de ces enfants et une hypersensibilité à l'état psychique et corporel du thérapeute, celles-ci correspondent à une perméabilité primitive aux émotions d'autrui, en particulier aux émotions dépressives.

Dans cette auto-sensualité, la relation de surface, la recherche du « peau à peau », correspondent à une possessivité sans compromis et sont davantage source de compulsion de répétition que d'angoisses persécutives ; ce qui se transforme en sadisme plus net quand clivage et idéalisation s'installent dans le post-autisme.

Tout changement, toute variation impliquent le retour vers des angoisses disséquant. Le retour à l'identique est sans cesse requis, ce que garantissent les stéréotypes et les compulsions de répétition. Pour sortir de cet enfermement, l'analyste fait appel à des représentations de tiers. F. Tustin, D. Meltzer, D. Houzel et G. Haag, ont insisté sur la fermeté du cadre des interprétations à proposer à l'enfant face à la maîtrise des espaces et des objets.

H. Suarez Labat évoque les processus de changement intervenant dans le travail de la cure, visant à un dégagement de l'état autistique. Elle pose la question de la transformation de la barrière autistique en barrière de défense du moi et de ses organisations structurales, de ses limites internes et externes. Elle déclare « On espère qu'une intégration progressive du sensoriel au pulsionnel, lié à un objet, puisse au cours du traitement, construire une contenance de la charge d'excitation, permettant l'organisation d'un appareil psychique censé permettre la circulation et l'écoulement de l'excitation » et considère « qu'un certain nombre de mouvements dans le travail de transfert/contre transfert (construction du regard, qualification de l'affect, fantasmes de scène primitive, symbolisation, « décorporations » des corps maternel et paternel, réduction des effets de dépression primaire) contribuent à la construction de la synthèse d'un Moi corporel, permettant ainsi un ancrage corporel et psychique, base des futurs processus de pensée. » S'appuyant sur le point de vue d'André Green (« Réflexions libres sur la représentation de l'affect », *Revue française de psychosomatique*, 2014/1 (n°45), *Affect et pulsions*, PUF), selon lequel « La

nature profonde de l'affect est d'être un événement psychique lié à un mouvement en attente de forme. Une fois celle-ci trouvée, la dissociation entre l'affect et ses représentations pourra avoir lieu ». H. Suarez Labat pose la question « des mises en forme par différents investissements qui s'assemblent en fabriquant des sentiments, sources de cohésion de soi » et se demande ce qu'il en est de la construction de cet assemblage dans le dégagement de l'autisme.

L'accès ultérieur à un projet identificatoire (« devenir quelqu'un ») serait ainsi permis. Elle souligne cependant que « ... le surgissement d'un investissement de l'attracteur œdipien, qui prélude à l'organisation œdipienne, est bien souvent masqué par l'intense dysharmonie qui règne dans le dégagement de l'état autistique. » Ainsi, « les mécanismes autistiques, comme les clivages multiples du Moi persistent dans une moindre intensité et coexistent avec des mécanismes de défense plus secondarisés ».

L'autisme nous plonge dans la question du passage du sensoriel à la pensée. L'affect est en quête de forme, le maniement de la sensation dans l'autisme ne lui en donne pas car on a à faire avec une dissociation des divers modes de sensorialité, dissociation la plus primitive (à différencier des dissociations schizophréniques) qui permet juste une survie. Le sexuel qui vient lier sensations, émotions et affects apparaît dangereux, car créant un espace d'intimité au sein de l'enfant et entre l'enfant et l'analyste. C'est pourquoi ces changements rencontrent des mouvements anti-processuels, la sensorialité et le négatif, pendant longtemps.

La référence au modèle de Bion concernant la qualité de transformation de la fonction alpha, qui permet une « cohésion interne de la consensualité réunie dans et par la rêverie maternelle », paraît donc un repère intéressant pour essayer de comprendre comment, dans le trajet analytique avec ces enfants, ce parcours d'organisation des premières perceptions, sensations et émotions trop vite interrompu, pourrait reprendre.





# *La communication d'inconscient à inconscient dans la cure ?*

*Annie Roux*

C'est à partir de notre expérience de la cure que nous posons la question d'une « communication d'inconscient à inconscient ». Tentons-en l'approche avec la nécessaire prudence qui s'impose. Il serait illusoire d'imaginer une communication d'un tel ordre qui soit directe, donc on doit supposer quelques médiations qui n'ignorent rien des différences identitaires - car l'autre n'est pas soi - ni ne négligent les censures internes au psychisme (avec la double censure lcs- Pcs et Pcs-Cs qui organise le refoulement et empêche la libre circulation des processus primaires). Cette communication s'apparente à ce qu'il est courant de nommer transmission de pensées, en en élargissant la notion, puisque qu'elle irait au-delà du simple transfert/transport des pensées. Il va s'agir ici d'une proposition qui dépasse ce que Freud nomme l'idée incidente (*Einfälle*), ou idée subite involontaire, qui apparaît « à la limite des images et des mots, vient à l'esprit sans relation avec ce qui précède et a une qualité de certitude liée à l'immédiateté ». (*Dictionnaire international de la psychanalyse*, Calmann-Lévy, 2002). L'idée incidente provient du préconscient, et c'est la levée de la censure Pcs-Cs qui autorise son surgissement : le phénomène est finalement banal et déjà très exploré (*Le psychologue surpris*, Theodor Reik). Nous nous sommes plutôt penchés sur le surgissement des rejets pulsionnels qui peuvent se transmettre de l'analysant à l'analyste encore chargés des modalités primaires d'expression, celles de la sensorialité notamment. On peut y adjoindre des aspects psychosomatiques ou moteurs et toute la gamme des langages non verbaux : en particulier mimiques, gestuels. Si cette « communication » existe, il conviendrait d'en saisir autant les modes ou les formes que de réfléchir aux mécanismes psychiques en jeu, puisque, bien entendu, la perspective métapsychologique ne peut être évacuée.

On connaît la curiosité, les interrogations puis les réserves de Freud sur la télépathie, dans ses textes de 1921 puis de 1933, qui arrivent aux moments fondateurs de son œuvre théorique. Freud ne voulait pas mêler l'or pur de la psychanalyse, la nouvelle science, au soufre des voyants de toutes sortes. Il introduisit pourtant lui-même cette idée de la communication de pensée entre l'analyste et le patient, (ou la conviction, celle qui avoisine la croyance mais sert l'intuition créatrice), une « télépathie » disait-il, mais malgré le désir qu'il en avait, il ne parvint pas à donner une forme consistante à son hypothèse. Ferenczi de son côté, s'intéressa à la question avec plus d'audace sans doute, mais sans apporter non plus de réponse satisfaisante.

Pour Freud, le lien est d'évidence entre le transfert et la télépathie. Il suppose qu'il faut une relation particulièrement intime entre deux personnes - telle que celle de l'analyste et de son patient - pour que les pensées de l'un se communiquent à l'autre : dans les deux directions de la relation bien sûr. « En faisant des essais dans le cercle de mes intimes, j'ai également, de façon répétée, acquis l'impression que le transfert de souvenirs à tonalité fortement affective réussit sans difficulté. » (Freud, « Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation du rêve », *OCF*, tome XVIII, PUF, 199, p.187).

Sous quelle forme cette communication peut-elle s'établir : d'une pensée à une autre, d'une image à une autre, d'un souvenir à un autre ? Quelle peut être l'induction, de l'un à l'autre, si l'on exclut la suggestion ? La définition même de cette communication est énigmatique. Et son caractère d'évidence est troublant puisque chaque analyste a fait l'expérience fugitive, en recevant un patient, de sa surprenante intuitivité, qui se confirme souvent dans la séance. C'est un « devinement » dont la nature est mystérieuse. Sans s'attarder à des exemples précis, on peut se souvenir

de toutes ces impressions (visuelles) sur le pas de la porte ou auditives lors des prises de rendez-vous. Des fulgurances divinatoires qui témoignent d'une écoute au-delà des mots et d'une réceptivité qui dépasse l'entendement... lequel est plutôt secondarisé.

On pourrait également prolonger l'intuition freudienne en évoquant les avancées de la théorie analytique dans les travaux sur le transfert et le contre-transfert. J.-C. Rolland remarquera la concordance dans l'œuvre de Freud entre la réflexion sur la télépathie et l'émergence du questionnement sur le contre-transfert : « Ce que produit ce transfert de pensée, ce n'est pas un échange de mots, ceux-ci ne sont pas absents, mais ils opèrent plus par leur charge sensuelle que par leurs valeurs signifiantes, c'est un échange d'images entre les protagonistes de cette mystérieuse situation », proposant en outre d'intégrer à la clinique de l'expérience transférentielle « une clinique rudimentaire du contre-transfert ». (Rolland, J.-C., « Clinique du contre-transfert », *Libres Cahiers pour la psychanalyse*, n°20, *Clinique de la psychanalyse*, In Press, automne 2009). Il s'agit de celle qui concerne la régression formelle de l'analyste pendant la cure, quand l'hallucinatoire vient dire l'enjeu de la cure dans certains moments régressifs, ceux qui appellent au travail interprétatif et/ou à celui de la construction. Paula Heimann, la première, en 1949, parle méthodiquement de la compréhension du fonctionnement psychique du patient à partir de l'attention aux mouvements contre-transférentiels. Winnicott avait abordé le thème en 1947 (*De la pédiatrie à la psychanalyse*) avec son célèbre article sur la haine dans le contre-transfert (notons que c'est à propos du secteur psychotique de la personnalité que Winnicott forme son hypothèse).

À partir de ces énoncés, qui réalisent un « élargissement » de la compréhension, habituelle depuis Freud, du contre-transfert comme résistance de l'analyste (cet aspect-là est aussi soutenu par le prudent Winnicott dans son article « Le contre-transfert », *ibid*), il n'est plus possible d'envisager le transfert sans considérer l'action de l'identification projective. Cette dernière provient de la capacité défensive de projeter hors de soi et dans l'Autre du transfert ce qui n'est pas tolérable pour *Psyché*. Il s'agit d'« un mécanisme qui se traduit

par des fantasmes, où le sujet introduit sa propre personne (*his self*) en totalité ou en partie à l'intérieur de l'objet pour lui nuire, le posséder, le contrôler » (*Vocabulaire de la psychanalyse*, J. Laplanche et J.-B. Pontalis, PUF, 1967).

Un registre confusionnel entre soi et l'autre est alors nécessairement engendré. On pourrait dire au sens large que c'est la question identitaire qui domine plus que celle du désir sexuel (au sens de la sexualité infantile freudienne où l'autre est objet pour le moi, même s'il s'agit d'un objet partiel). L'identitaire est pourtant toujours intimement lié au sexuel, bien qu'il nécessite d'être fondé à partir d'un contenant propre à accueillir les pensées (Bion). « ... les pulsions d'autoconservation ne peuvent *continuer* de fonctionner s'il manque le regard de l'autre. L'existence de deux filières identitaires, auto-conservatrice et libidinale, avec leur « chacun chez-soi fonctionnel », ne porte nullement atteinte à la reconnaissance de leurs interrelations qui ne cessent de se développer et de se compliquer avec le temps. » (Michel de M'Uzan, *Aux confins de l'identité*, Gallimard, 2005, p.129).

L'identification inconsciente entre analysant et analyste, qui fonctionne des deux côtés même si les positions sont différentes à l'égard du cadre (l'asymétrie protège le déroulement de la cure : et l'échec de Ferenczi à établir une « analyse mutuelle » a montré la nécessité d'une réserve de l'analyste, son « refusement » garantissant la possibilité de la régression), cette identification s'exprime aux deux niveaux primaire et secondaire. L'identification narcissique, telle qu'en témoigne le travail clinique de Michel de M'Uzan, détermine des moments de confusion identitaire entre les deux partenaires, lorsque la régression est à son acmé. Régression formelle de l'analyste qui ouvre la possibilité d'une interprétation à la charnière de la première censure entre Ics et Pcs. Freud lui-même situait à ce lieu la communication télépathique : « ... de tels transferts se produisent particulièrement bien au moment où une représentation émerge de l'inconscient ou, exprimé en termes théoriques, dès qu'elle passe du « processus primaire » au « processus secondaire ». (Freud S., *Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation du rêve*, p.188).

La *chimère* illustre de façon pertinente la potentialité

hallucinatoire de la parole en séance. « L'analysé et son analyste forment aussi une sorte d'organisme nouveau, un monstre en quelque sorte, une *chimère psychologique* qui a ses propres modalités de fonctionnement » (*La Bouche de l'inconscient*, Michel de M'Uzan, Gallimard, 1994, p.39). Le processus primaire peut infiltrer le processus secondaire, comme le font les images dans le rêve quand représentations de choses et de mots circulent librement. Dans le rêve, les mots sont mis en images, et cette régression à son maximum opère aussi dans la séance. C'est l'hallucinatoire qui prévaut alors en reléguant les fonctionnements secondarisés de la pensée de veille. L'hallucinatoire ainsi évoqué procède de la capacité régrédiente (Botella) qui favorise la perméabilité du fonctionnement des espaces topiques. Freud l'évoquait dans sa description du rêve, mais c'est plus largement qu'on doit considérer ces mouvements. Ils sont en particulier remarquables lors de la séance. « ... l'état régrédient de la pensée en séance est indissociable de l'existence d'une « zone » de *non-représentation* au sein même du psychisme, le constituant et participant au fonctionnement inconscient. La non-représentation correspondrait à un état psychique qui, du fait de son absence de qualité « représentation » comme de qualité « sensorielle », du fait de son incapacité d'exciter par la voie progrédiente le pôle Cs, ne peut être décrite qu'à travers une terminologie négative... La non-représentation est vécue par le moi comme un excès d'excitation ; et si le psychisme n'aboutit pas, au moyen d'une transformation, à une intelligibilité accessible au système de représentations, le moi le vivra comme traumatique. » (*La figurabilité psychique*, César et Sára Botella, Editions In Press, 2007, p. 157).

Il faut pour soutenir plus avant cette affirmation un exemple clinique, sinon le risque devient celui d'une croyance en la magie, ou en la toute puissance des pensées.

Dans le moment de cure que je vais évoquer, c'est par la capacité hallucinatoire de l'analyste (quasi-hallucination au cours d'une séance) que l'analysant a pu remanier sa propre potentialité hallucinatoire jusque-là entamée par des traumatismes graves de la petite enfance : sa capacité associative était limitée car il avait érigé de rigides défenses contre la menace

d'une désorganisation du moi par l'irruption d'un fonctionnement en processus primaire.

L'expérience hallucinatoire de l'analyste engendra un transfert hallucinatoire. Le patient fit état d'hallucinations olfactives (qui n'apparaissaient que lors des séances), lesquelles prirent sens littéralement (une odeur d'ail renvoyait au nom de la bonne Aï, une bonne aimée et haïe...) Sa capacité associative s'en trouva qualitativement modifiée, parce que ce moment engendra la potentialité d'un refoulement secondaire en levant le clivage qui portait sur l'affect. Le processus primaire céda sa charge à la capacité de liaison du processus secondaire. « L'analyste, dit Michel de M'Uzan, ne peut accéder à ce mode de fonctionnement que lorsqu'il est à même de supporter un certain flottement de son identité, qu'il peut se tenir sur cette zone où les frontières entre le moi et le non-moi sont plus qu'incertaines, qu'il a donc conservé une disposition spéciale à l'identification primaire et tolère des expériences de dépersonnalisation. » (ibid, p.39). L'analysé peut alors « envahir l'espace psychique de l'analyste », ce qui déclenche la production de la chimère, sur les frontières de l'inconscient et du préconscient. Le processus, un « système » dit de M'Uzan, « se manifeste d'abord par un cortège d'images banales ou étranges qui occupent apparemment entièrement et pendant un temps limité le champ mental de l'analyste. Ces images - visages inconnus ou monstrueux, paysages déformés, formes abstraites, etc. - passent les unes dans les autres ou se transforment... »

Je ne pus jamais retrouver dans mon souvenir de la séance ce qui avait pu déclencher chez moi cette énigmatique et insistante image, qui ne semblait venir de nulle part mais dont je pensais qu'elle était suscitée par le patient plutôt que provenant de mon imaginaire. Un visage hideux, rouge sang, aux yeux exorbités par la haine s'imposa à moi dès le début de la séance. L'acuité hallucinatoire était telle que je fus assailli par cette irruption, attendant sans succès une réponse qui viendrait du matériel de l'analysant. Ce visage ne me menaçait pas, et c'était plutôt la fureur dont il témoignait qui me surprenait. J'en restais là de mon interrogation, troublée, jusqu'à ce qu'un peu plus tard, après la séance, une association me vint qui me

parut convaincante : je sus que je tenais le sens de cette « quasi-hallucination » : il s'agissait du visage du capitaine Conan, dont mon patient avait longuement raconté l'histoire... un an auparavant. Mon patient - Conan lui-même, était donc resté en latence tout ce temps. Avec sa violence pulsionnelle tenue à l'écart car trop meurtrière, et trop dangereuse pour lui ne pouvant la contenir. Car le meurtre aurait pu être alors meurtre d'âme (le président Schreber). Ce qui revenait ainsi était une partie clivée et méconnue du patient. Je n'eus pas l'occasion d'interpréter puisque cette image relevait d'une identification projective massive et bien sûr inconsciente. J'avais charge de contenir la violence pulsionnelle de mon patient. J'attendis alors de savoir ce qui s'ensuivrait.

Cette dangereuse figure pulsionnelle avait d'abord surgi dans le monde interne de François, mon patient, un an plus tôt, avec son récit, très bouleversé, d'un film vu la veille : *Capitaine Conan* est un film de Bertrand Tavernier qui relate la guerre des Balkans en 1918, et en particulier l'histoire de ce capitaine. Je ne connaissais pas ce film et j'en ai retenu ce que François racontait. Le capitaine Conan est un personnage complexe, à la fois un meurtrier sans scrupules, un combattant déterminé, mais cependant un homme pouvant s'apitoyer. La double facette du personnage est fondamentale, et reflète le clivage des imagos de François. D'un côté la violence pulsionnelle non « domestiquée » et de l'autre l'homme pacifié, porteur d'une transmission. Contraste entre un père jouisseur et un père marqué par la castration ? Conan vient en aide à un pauvre garçon enrôlé et trouillard, qui est condamné à mort, pour s'être rendu à l'ennemi, et avoir trahi sans détermination de le faire. Conan l'embarque alors dans une périlleuse entreprise où le garçon sauve son honneur par sa mort courageuse au service de sa patrie.

L'honneur du guerrier courageux est une figure identitaire qui renvoie à toute l'histoire de François. Son père est un lâche et son grand-père paternel est une figure héroïque idéalisée. Ce grand-père, qu'il n'a pas connu, a fait la guerre de 14, a connu les bataillons les plus durs, et François est à la recherche de l'histoire de son grand-père parce qu'il cherche une identification à un homme de la famille. Le père a

failli, dans sa relation avec son propre père, puis dans sa relation avec François qui s'est retrouvé sans soutien à l'adolescence. À la même époque, le père fit une faillite financière et ses parents divorcèrent. L'ambiance familiale fut, de tous temps, un champ de bataille que François fuyait en s'isolant dans sa chambre. La guerre faisait rage, extérieurement et dans le monde intérieur de François.

Le capitaine Conan représentait l'image de la fureur de François et aussi celle de son père. Je fus impressionnée par cette scène inoubliable de Conan, quand la guerre est finie et qu'il se précipite les yeux exorbités, baïonnette à la main, pour embrocher rageusement et furieusement les ennemis déjà morts. Il faut l'arrêter.

J'avais saisi, au moment de son récit, l'occasion d'interpréter à François que Conan était une image de lui, d'une partie de lui qui se reconnaissait dans la figure du capitaine déchainé.

Cela revint donc un an plus tard en moi d'abord quand j'eus de manière incompréhensible le fantasme que j'allais voir apparaître à la fenêtre de mon bureau un visage aux yeux exorbités, injectés de sang, l'air hagard et meurtrier. Pendant la séance, je me suis tournée à plusieurs reprises vers la fenêtre, comme si l'image pouvait s'y présenter. Conan était donc arrivé dans la séance, par la fenêtre. François se l'était-il approprié ? La partie pulsionnelle éjectée et projetée qui m'était apparue dans mon hallucination s'était-elle, par ma médiation, réintroduite - hors le clivage - dans la psyché de François ?

Ce qui s'ensuivit me surprit. C'est, me semble-t-il, sa propre capacité hallucinatoire que François s'appropriait, transformant son accès au matériel préconscient, et la circulation entre lcs et Cs. Je mettrais cette introjection au compte de l'identification projective, quand le nourrisson (ou le patient dans l'analyse) projette dans la mère (où l'analyste), en état de rêverie, l'expérience émotionnelle qu'il ne peut traiter lui-même à cause de sa faible aptitude à la fonction alpha (Thomas H. Ogden, *Cet art qu'est la psychanalyse*, Les Éditions d'Ilthaque, 2012, p.161). Les effets sur l'organisation du refoulement apparurent dans un après-coup.

Mais c'est aussi du destin de l'affect dont il est question.

Après que j'ai été saisie par la présence de Conan déposée en moi, et sans plus attendre, le patient me fit part de façon répétée à chaque séance de son impression d'une mauvaise odeur qui le saisissait dès son entrée dans mon bureau. Il la décrivit comme une odeur d'ail ou de moquette humide. Cela conduisit à des associations sur un souvenir d'enfance, quand une fuite sur une conduite de gaz de son immeuble nécessita l'expulsion de tous les habitants pendant quelques semaines. La catastrophe de l'explosion menaçante faisait écho à celle qui le menaçait alors intérieurement. Il refint surtout son angoisse d'avoir perdu sa mère pendant ce « transfert » à l'hôtel du quartier. Pourtant, ce n'était pas le gaz qui nous menaçait alors avec l'approche imminente de mes vacances. Sauf à supposer sa colère explosive.

Je ne pus faire ces liens que dans un après-coup, quand je pus lui interpréter son angoisse de mon départ et le rapprochement avec les disparitions maternelles de son enfance. L'odeur d'ail insistante le mena après quelques séances au souvenir de la bonne qui le gardait en l'absence de sa mère, partie s'amuser à on ne sait quoi qui l'excluait mais désignait une scène primitive, impensable car explosive. L'hallucination olfactive condensait le signifiant verbal du nom de la bonne (la représentation de mot Aï transformé en représentation de chose ail comme dans le rêve) et le sentiment haineux où Aï signifiait haï, la bonne aimée devenant l'objet de la haine parce que sa présence désignait le départ de la mère. Une conséquence en découla, qui fut de permettre l'accès à l'ambivalence, jouée alors dans le mouvement transférentiel.

Je suggérais qu'il avait peur d'être en contact avec l'enfant en lui, d'en retrouver les demandes dans une relation avec une femme. Il rêva alors qu'il me rencontrait dans la rue, et me voyait me diriger vers une voiture où m'attendait mon mari. Apparut ainsi une autre figure d'un tiers, qui faisait de moi la mère et la femme sexuée.

Il se souvint alors de deux rêves érotiques anciens, qu'il relie pour la première fois, qui se déroulaient dans le salon de son enfance, dans le lieu même des violentes disputes de ses parents. « Je fais l'amour à l'endroit même où ils s'étrépaient » commente-t-il. Dans ces deux rêves, il s'était senti délivré de ce regard intérieur

sévère, qui critique et disqualifie. Le rapprochement transférentiel a permis que la scène érotique vienne tenter de lier l'effroi des violences parentales, essai de co-excitation libidinale d'une scène primitive sadique et meurtrière.

L'hallucination olfactive est la mémoire inconsciente d'un affect hostile réprimé. Elle apparaît en lieu et place de l'hostilité que mon absence à venir suscite chez François. Elle effectue la trajectoire du rêve : depuis l'hallucination qui vaut pour représentation de chose (à moins que ce ne soit la chose elle-même) se déploie un fil associatif qui conduit à la représentation de mot : Aï, qui est, elle, porteuse du souvenir de la bonne aimée/détestée. Ce n'est que par l'interprétation que j'en fais que je mets à jour le mouvement haineux qui était réprimé, favorisant l'intégration de l'ambivalence. Je parle de clivage en référence à Mélanie Klein et à ce qu'elle décrit comme clivage de l'objet en bon et mauvais objet en vertu des gratifications qu'il apporte. Ce clivage de l'objet devient clivage dans le moi entravant la constitution de l'objet total de la phase dépressive.

Les hallucinations olfactives de transfert disparurent totalement par la suite.

Cet épisode témoigne selon moi d'un changement dans la dynamique intrapsychique de François. Le contre investissement permanent de son mouvement hostile pour sa mère à l'origine et pour moi dans le transfert s'est dissipé en laissant place, non pas à l'affect lui-même, mais à l'hallucination olfactive, en un trajet progrédient qui conduit finalement au signifiant verbal Aï désignant le mouvement affectif. La chose d'abord avec l'hallucination, puis le mot qui ramène le souvenir et enfin l'affect. C'est bien de la levée d'un clivage qu'il s'agit. Le clivage haine/amour agissait en maintenant une répression pulsionnelle majeure. Par l'identification projective de la partie violente, haineuse, meurtrière qui s'est effectuée de façon inconsciente et que j'ai reçue comme en témoigne mon hallucination s'est opéré un délestage de l'affect indésirable qui a pu secondairement être réintrojecté : cette transformation inouïe a utilisé le canal hallucinatoire chez le patient pour se composer en un « rêve » : l'odeur désagréable de l'ail a conduit au souvenir d'enfance qui a surgi en ramenant l'ambivalence. La condensation est extrême.

Et c'est une nouvelle efficacité du refoulement qui s'est alors inscrite.

François est entré dans une nouvelle phase de son analyse où il peut laisser place au silence, aux pauses dans le récit et les associations. Régulièrement il déclare qu'il n'a rien à dire, et je perçois sa légère angoisse. Serait-ce la crainte d'un vide de pensées, d'un gouffre intérieur vertigineux ? À moins qu'il ne s'agisse d'une rencontre inquiète avec l'absence en lui du réseau serré de ses pensées conscientes et le risque du surgissement d'une pensée animée par la poussée inconsciente. François aurait à se laisser aller à penser, dans le creux de son divan, dans le mouvement de passivité qui observe le défilé des images... comme en train ou regarde défilé le paysage, disait Freud.

L'affect revient donc par le biais de l'hallucination de transfert, sous la condition de son interprétation. La confiance « transférentielle » établie au fil des années a permis que soit tolérable, et surtout « pensable » le mouvement haineux parce qu'il n'est pas susceptible de rétorsion de ma part, et surtout parce qu'il n'est pas susceptible de détruire l'Objet - l'autre que soi - que je représente. Le jeu et l'humour qui ont imprégné peu à peu la relation ont contribué à créer un objet maternel de transfert qui soit un contenant susceptible d'accueillir les projections, quelles qu'elles soient.

Le transfert de pensée ou télépathie selon Freud s'élargit avec la prise en compte du contre-transfert - comme « ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysé » (*Vocabulaire de la psychanalyse*) - pour devenir communication d'inconscient à inconscient, non pas en direct, mais par la mise en jeu de l'identification projective qui produit la *chimère*, objet psychique créé par les deux partenaires de la cure dans un mouvement de régression formelle de l'analyste. Rien là de magique. Mais une opération de traduction d'un langage pulsionnel non encore pris dans l'effet du refoulement secondaire qui va pouvoir s'organiser en fantasme parce que l'excitation intolérable qu'il contenait se trouve enfin liée : le débordement n'est plus à craindre quand l'analyste peut restituer au patient ces pans traumatiques de son histoire infantile précoce. Dans le cas clinique de François, c'est même à la mise en forme de la scène originaires qu'aboutit l'épisode hallucinatoire : l'explosion psychique n'est plus à redouter quand le mouvement ambivalent trouve à s'exprimer, se construire même, dans la rencontre de l'objet du transfert. Ce qui menaçait dans le réel, l'explosion de l'immeuble, est devenu angoisse devant une scène primitive figurable.





## *Des choses et des mots dans la cure : Monuments et dégâts*

*Didier-Alain Chartier*

La question du transfert de pensée comme celle de la communication d'inconscient à inconscient relève d'une très ancienne réflexion sur « *l'énigme de la communication humaine* » comme le proposait W. Jankélévitch. Cela mérite donc une recherche, repoussant à un peu plus tard des réponses définitives à la théorisation implacable. Je voudrais me faire ici l'écho de ce modeste esprit de recherche en m'appuyant sur l'expérience que nous offre la clinique des maladies mentales et l'expérience des cures analytiques, des références à des expériences personnelles et l'apport de certains objets de la culture. Je privilégierai donc le chemin sur le but, l'associativité sur la rigueur théorique et considérerai l'analogie, après Sander et Hofstadter, comme une source de la pensée. (Hofstadter, Douglas, Sander, Emmanuel, *L'Analogie, cœur de la pensée*, Paris, Odile Jacob, 2013.)

Évidemment cela n'ira pas sans que j'aie recours à des allusions, mais, si l'on me pardonne ce jeu de mots un peu facile, je les tiendrai pour des alluvions.

Deux points serviront d'appui à cette recherche : les conditions particulières de réceptivité dans lesquelles nous pouvons nous trouver et les expériences sensorielles dans les aléas de leur perception.

Nabuchodonosor avait rêvé. Le roi convoqua les sages de Babylone pour qu'ils lui disent ce qu'il avait rêvé et qu'il avait oublié mais aussi ce que signifiait son rêve. Seul Daniel put satisfaire à son désir, ce qui fournit peut-être, quelques millénaires plus tard le paradigme de la construction et de l'interprétation. Mais que s'est-il passé entre le prophète et le roi chaldéen ? Quel aurait pu être le médium entre les deux protagonistes de cette histoire biblique (*Daniel 2 19-41*) qui permit de franchir les limites de la conscience et de donner accès au continent refoulé du rêve ? Pour l'*Ancien Testament* c'est Dieu qui envoie les rêves et donne la grâce particulière de les interpréter, mais pour nous ?

Cela va nous amener à élargir le débat et à approfondir la clinique :

Depuis 1917, nous connaissons une chanson : « *Je cherche après Titine...* » paroles de Bertal-Maubon et Lemonnier, musique de Daniderff.

Il est question dans cette chanson d'un objet-perdu, sans doute un chien nommé Titine. Nous savons l'importance de ce thème, repris dans l'excellent « *Z'avez pas vu Mirza ?* » de Nino Ferrer en 1965.

Mais revenons à Titine :

*Je cherche après Titine  
Titine, ah Titine !*

*Je cherche après Titine  
Et ne la trouve pas*

*Je cherche après Titine  
Titine, ah Titine !*

*Je cherche après Titine  
Et ne la trouve pas*

*Ah, maman ! Ah, papa !*

Cette musique va être reprise en 1936 par Charlie Chaplin pour une scène chantée dans ses *Temps modernes*. On se souvient de la scène, Charlot doit chanter une chanson, il en a oublié, perdu les paroles, il va donc improviser celles-ci par une sorte de charabia : ce sera la *Chanson sans sens* :

*Se bella ciu satore*

*Je notre si cafore*

*Se notre si cavore*

*Se la tu la li la tua*

*La spinach o la busho*

*Cigaretta porto bello*

*Ce ragish spogoletto*

*Si la tu la si la tua...*

Un moment de pur plaisir, par la musique, la pantomime et la richesse expressive de ces mots dépourvus de sens, ces néologismes parfumés de français et d'italien inventés.

On pense aussi à *La pince à linge* de l'excellent Francis Blanche sur l'*allegro con brio* de la cinquième symphonie du regretté Ludwig van...

On se souviendra de même de *Fiel mon zébu* que

Jean Tardieu place dans la bouche de madame de Perleminouze dans *Un mot pour un autre* en 1951.

Il y a toute une poésie des mots dépourvus de sens, des mots magiques qu'évoquait déjà Pline l'ancien dans son *Histoire naturelle* en parlant des rites religieux, jusqu'au traitement que leur font subir les surréalistes ou les lettristes avec Isidore Isou.

Ce sera sur ce phénomène des mots, abordés dans la psychopathologie de la psychose par l'étude des « Néologismes sémantiques » par Lanteri-Laura et Del Pistoia (*Évolution Psychiatrique*, n°49, 2, 1984, pp 487-504) que nous nous attarderons un instant. Nous savons que ces néologismes ont attirés depuis Esquirol l'attention des cliniciens et que notamment Magnan et Sérieux les ont étudiés dans les manifestations de la psychose.

Del Pistoia reprend l'analyse qu'en a faite Jean-Paul Sartre dans *La transcendance de l'ego* en 1965 :

« *Le pour-soi, en tant qu'être qui est ce qu'il n'est pas et qui n'est pas ce qu'il est, projette d'être ce qu'il est ; en tant que conscience, il veut la densité infinie de l'en-soi ; en tant qu'anéantissement de l'en-soi et évasion perpétuelle de la contingence et de la facilité, il veut être son propre fondement. Il projette d'être l'en-soi-pour-soi, c'est-à-dire l'idéal d'une conscience qui serait fondement d'être son propre en-soi, moyennant la pure conscience qu'elle prendrait d'elle-même. Cet idéal on peut l'appeler Dieu.* »

On pense naturellement ici à ce que P.-C. Racamier écrivait en 1992 à propos des fantasmes d'auto-engendrement dans la psychose...

On remarquera au passage que l'expression « *je cherche après Titine* » est devenue représentative de toute quête transcendantale...

Lacan en fera mention dans un séminaire (II, XIII) sur lequel nous reviendrons en créant une analogie avec l'irruption révélatrice dans la bouffée délirante...

Je tâcherai d'illustrer ceci par une expérience vécue.

Tout a commencé par une sieste, dans un contexte un peu particulier, puisque je venais de terminer un article et pensais n'avoir plus rien à dire. J'y évoquais brièvement une ancienne fascination pour des mots étranges, des noms propres le plus souvent entendus dans *Les Perses* d'Eschyle, la *Généalogie du Christ* chez saint Mathieu ou la première phrase de la *Salammbô* de Gustave Flaubert.

« *C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar* ».

Je m'en étais tenu là. Ces mots peuvent être, n'étant pas d'un usage fort courant, considérés comme des néologismes phonologiques définis par l'innovation du seul signifiant, ce serait le cas de la *Chanson sans sens*. En fait on s'aperçoit que ce sont des néologismes sémantiques, par innovation de leur sens, car on peut les retrouver dans la mémoire ou dans la culture : ils se sont dégagés de leur sens premier pour adopter une vie autonome, ils sont secondairement auto-engendrés ! Ils reposent néanmoins sur des expériences perdues.

Revenons à ma sieste :

Tout d'un coup, trois mots me viennent à l'esprit :

« *Mané, Thécel, Pharès* »

Je les connaissais depuis très longtemps, donc ils étaient présents dans ma mémoire, les ayant trouvés assez tôt dans quelque bande dessinée, mais je n'avais jamais pu en retenir la signification : ils avaient acquis une vie autonome. Je savais qu'ils étaient figurés dans un tableau de Rembrandt représentant une scène biblique, peut-être touchant à la folie de Nabuchodonosor, sans plus...

Fin de la sieste : il devint urgent et nécessaire d'aller plus loin. Recherche donc sur internet qui est devenu *volens nolens* mon poêle à gratter !

Je trouve les trois mots, ils sont issus du « Livre de Daniel » de *La Bible* (5 1-21). Lors d'un festin à Babylone où sont profanés les vases sacrés volés à Jérusalem par Nabuchodonosor, c'est-à-dire dans un contexte de désymbolisation, le roi Balthasar vit une main tracer sur un mur ces trois mots. Le roi chaldéen n'en comprend pas le sens et demande à Daniel de lui expliquer ces mots araméens (ou akkadiens). Daniel dit : « *Compté, pesé, divisé.* »

« *Mané (ou Mené)* » : Dieu a compté ton règne et y a mis fin.

*Thécel (ou Teqel)* » : Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé trop léger.

*Pharès (ou Parsim ou Upharsim)* » : Ton royaume a été divisé et donné aux mèdes et aux perses.

Balthasar sent venir sa retraite... De fait il sera tué par Darius le mède au matin, Cyrus le grand dans l'oratorio de Haendel dont je parlerai tout à l'heure.

La suite de ma recherche me montre que ces trois mots ont été utilisés par Proust dans *Sodome et Gomorrhe* pour exprimer l'impact mutatif d'une révélation : comment son regard sur le baron de Charlus change quand il apprend qu'il est homosexuel...

Il y est question au fond d'une révélation : tout d'un coup une vérité se fait jour, comme me le disait un de mes patients par ailleurs bipolaire : l'irruption d'un fantasme « venu on ne sait d'où » lui a fait prendre conscience de son homosexualité. Il en parle comme d'un objet en soi, déterminant de son sentiment d'identité et non lié à un raisonnement. Il me dit que cette réalité s'était imposée à lui avec la force d'une révélation ; à charge pour lui d'en prendre la responsabilité et d'en faire ce qu'il en pouvait. « Je suis ce que j'ai fait de ce que l'on a fait de moi ! » disait Sartre. Mon patient s'arrêtait au « je suis ». Mais que dit Proust ?

« Les personnes qui n'aiment pas se reporter comme exemples de cette loi aux messieurs de Charlus de leur connaissance, que pendant bien longtemps elles n'avaient pas soupçonnés, jusqu'au jour où, sur la surface unie de l'individu pareil aux autres, sont venus apparaître, tracés en une encre jusque-là, invisible, les caractères qui composent le mot cher aux anciens Grecs, n'ont, pour se persuader que le monde qui les entoure leur apparaît d'abord nu, dépouillé de mille ornements qu'il offre à de plus instruits, qu'à se souvenir combien de fois, dans la vie, il leur est arrivé d'être sur le point de commettre une gaffe. Rien, sur le visage privé de caractères de tel ou tel homme, ne pouvait leur faire supposer qu'il était précisément le frère, ou le fiancé, ou l'amant d'une femme dont elles allaient dire : « Quel chameau ! » Mais alors, par bonheur, un mot que leur chuchote un voisin arrête sur leurs lèvres le terme fatal. Aussitôt apparaissent, comme un Mane, Thecel, Phares, ces mots : il est le fiancé, ou : il est le frère, ou : il est l'amant de la femme qu'il ne convient pas d'appeler devant lui : « chameau ». Et cette seule notion nouvelle entraînera tout un regroupement, le retrait ou l'avance de la fraction des notions, désormais complétées, qu'on possédait sur le reste de la famille. En M. de Charlus un autre être avait beau s'accoupler, qui le différenciait des autres hommes, comme dans le centaure le cheval, cet être avait beau faire corps avec le baron, je ne l'avais jamais aperçu. Maintenant l'abstrait s'était matérialisé, l'être enfin compris avait aussitôt perdu son pouvoir de rester invisible, et la transmutation de M. de Charlus en une personne nouvelle était si complète, que non seulement les contrastes de son visage, de sa voix, mais rétrospectivement les hauts et les bas eux-mêmes de ses relations avec moi, tout ce qui avait paru jusque-là incohérent à mon esprit, devenaient

*intelligibles, se montraient évidents, comme une phrase, n'offrant aucun sens tant qu'elle reste décomposée en lettres disposées au hasard, exprime, si les caractères se trouvent replacés dans l'ordre qu'il faut, une pensée que l'on ne pourra plus oublier. »*

Proust fait une analogie avec le rébus, comme le fera Freud qui dans *Du mécanisme psychique de la tendance à l'oubli*, 1898, écrit :

« Dans l'exemple sur lequel avait porté mon analyse en 1898, le nom que je m'efforçais en vain de me rappeler était celui du maître auquel la cathédrale d'Orvieto doit ses magnifiques fresques représentant le Jugement Dernier. À la place du nom cherché, Signorelli, deux autres noms de peintres, Botticelli et Boltraffio, s'étaient imposés à mon souvenir, mais je les avais aussitôt et sans hésitation reconnus comme incorrects. » (-) « En d'autres termes, je prétends qu'il existe, entre le nom ou les noms de substitution et le nom cherché, un rapport possible à trouver, » (-) « Les noms semblent donc avoir été traités dans ce processus comme le sont les mots d'une proposition qu'on veut transformer en rébus. »

Freud fait mention de la « magnifique fresque » de la chapelle San Brizio de la cathédrale d'Orvieto, sans plus. Rappelons que Signorelli y illustre des passages de l'Apocalypse de Jean et de la Divine comédie de Dante, scènes de la Résurrection de la chair et du Jugement Dernier et de la venue de l'Anti Christ. Les voûtes de la coupole sont dues à Fra Angelico. Pour nous il s'agit d'une vision cosmique où se déchaînent les pulsions de vie et de mort avec une verve inégalée, mais aussi où s'illustre toute la spiritualité chrétienne. Il s'agit aussi du retour du texte vers l'image comme en témoignent les figures d'Homère, Dante, Virgile, Horace etc... Freud prendra le chemin inverse et analysera son oubli du nom propre par rapport à un contexte de sexualité et de mort révélé dans une conversation avec un inconnu, mais sa réflexion ne portera que sur les mots et leurs arrangements dans une sorte de négligence affectée des choses et de contrepied de la résurrection de la chair.

Il serait amusant de voir s'il n'y a pas là comme un témoignage du cinéma muet au cinéma parlant, ce dont en 1952 le *Singin'the rain* de Stanley Donen et Gene Kelly nous rendra compte...

Lacan suivra ce chemin et après lui lacanides et lacanoïdes, en privilégiant l'arrangement des mots...

Pourtant nous savons ce qu'est un rébus : à une certaine époque, des clercs de notaires picards ont donné des spectacles sarcastiques en posant des devinettes sous forme d'*images*. Ils les appelaient *De rebus quae geruntur*, ce qui signifie en français : « À propos de ce qui se passe ». Le rébus est donc par essence constitué d'images qui vont se traduire en mots.

Lacan aussi utilise aussi les mots *Mene Thecel Pharès* dans son commentaire sur le rêve de l'injection faite à Irma de Freud. Ils lui servent à signifier l'irruption de l'inconscient, du « réel » tel qu'il le conceptualisera. Il parle de la vision de la formule de la triméthylamine dans le rêve comme une manifestation de l'inconscient, du réel même.

« C'est le symbolique

avec quoi nous sommes aux prises. (-)

*Il en sort écrit en caractères gras, au-delà de ce vacarme des paroles, comme le Mané, Thécel, Pharès, de la Bible, la formule de la triméthylamine. (-)*

*Tel un oracle, la formule ne donne aucune réponse à quoi que ce soit. Mais la façon même dont elle s'énonce, son caractère énigmatique, hermétique, est bien la réponse à la question du sens du rêve. On peut la calquer sur la formule islamique - Il n'y a d'autre Dieu que Dieu. Il n'y a d'autre mot, d'autre solution à votre problème, que le mot.*

*Nous pouvons nous pencher sur la structure de ce mot, qui se présente là sous une forme éminemment symbolique, puisqu'il est fait de signes sacrés. »*

Notons que Lacan, comme Proust ne parlent que de l'inscription et non de son interprétation, ne s'attachant qu'à l'énigme, non à son dévoilement, comme le fait la langue allemande qui use du *Menetekel* pour dénommer une prédiction fatidique...

Ayant passé un certain temps à cette recherche, je commençais à m'en lasser et décidai de consulter mon programme de télévision pour y chercher quelque divertissement. Sur une chaîne musicale je vois annoncer pour le soir même un oratorio d'Haendel que je ne connaissais pas : *Belshazzar*. Cela me fait un peu penser à Balthasar et je vais y voir. Effectivement l'oratorio reprend l'histoire de Daniel et du roi. ; notons dès à présent une chose étrange : *Belshazzar* ou *Baltassar* est le nom babylonien de Daniel, quasi-homonyme de Balthasar, ce qui donne au texte une saveur particulière évocatrice du double narcissique.

Je me promets d'entendre l'oratorio mais au moment attendu ma télévision tombe en panne.

Deux jours plus tard, une patiente se décommande, désœuvré je consulte le programme télé, je vois indiquer *Belshazzar* justement maintenant. J'allume ma télévision réparée et j'entends : *Mané Thécel Pharès* chantés par Daniel...

Étrange histoire de coïncidences parties d'une révélation siesteuse.

Cela me conduira à proposer quelques commentaires : D'abord, le contexte siesteux, (si l'on m'autorise ce néologisme) celui d'un relâchement donc de l'élargissement de la disponibilité associative. Mais à l'origine, une frustration : je n'ai pas réussi à rendre compte de ma fascination pour certains noms propres, et j'ai perdu toute inspiration : je suis dans un douloureux état de perte de moi-même. Cette fascination m'a amené à m'interroger sur la fonction de la poésie. J'avais bien conscience que ces mots semblaient n'exister que par et pour eux-mêmes et je ne savais pas quoi en penser, seulement en jouir.

Il y avait une autre frustration : le sentiment d'incompréhension que j'avais éprouvé devant les textes poétiques d'un de mes patients et le malaise ressenti devant certaines de ses fautes de français ; Il ne dit jamais par exemple « *quant à moi* », mais « *tant qu'à moi* »... Je me suis surpris, avec beaucoup de culpabilité subséquente, à faire le professeur en faisant remarquer la faute, jusqu'à ce que je comprenne que cette formulation particulière avait une fonction, quasi-poétique, celle justement d'un néologisme sémantique. La culpabiliser revenait à rejeter ce qui pouvait se manifester chez son auteur de souffrance et de folie et qui cherchait une issue dans la communication.

Cela m'a fait ressouvenir d'un patient qui évoquait ses difficultés sentimentales en me parlant de « *la femme que je suis* ». Il m'a fallu assez longtemps pour comprendre et accepter l'idée qu'il pensait dire « *la femme que je suis avec* » ! Toute intervention directe aurait naturellement été ressentie comme pédagogique... Et cela m'a fait penser à des néologismes apparaissant dans certains récits de rêve et qui m'avaient laissé dans une grande perplexité et dont je ne puis garder la mémoire.

Mon demi sommeil m'a mis dans une disponibilité accrue qui m'a permis d'accueillir les mots *mane thecel phares*, issus d'une ancienne mémoire, comme une pensée incidente, une révélation en

quête d'interprétation, comme dans l'histoire biblique, puisque j'avais parfaitement conscience de ne pas ou plus savoir ce qu'ils signifiaient.

Je ne peux pas non plus écarter l'idée qu'ils reflétaient un message adressé par mon patient poète et m'invitant à l'écouter avec un peu plus de respect...

Cela ouvre la question des qualités particulières qu'offrent les « états modifiés de la conscience » sur lesquels les chercheurs en psychopathologie se sont penchés depuis longtemps. Les états hypnoïdes apparaissent en premier lieu, ce qui n'avait pas échappé à Bion. On peut penser aussi aux phénomènes de transe. En psychanalyse on parlerait de régression... Cette quête m'a amené à trouver les citations de Freud, Lacan et Proust, plus tard de Deleuze et le hasard m'a fourni Haendel, sauf à considérer ce hasard comme une conséquence de ma disponibilité à entrer en contact avec le monde qui évoquerait l'espace symbiotique de Searles. On peut aussi penser à la synchronicité de Jung qui permet une ouverture de la conscience sur l'*Unus Mundus*, où toutes choses sont reliées, ou la *Noosphère* de Teilhard de Chardin, et parler d'une sensibilité supra ou para-sensorielle. On voit l'influence de Lucrèce :

« *Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes discidio redeunt in corpora materiai* »

« *Rien donc ne retourne au néant mais toute chose se désagrège et rejoint les éléments de la matière* »

(*De rerum natura*, I, v. 248-249, trad. J. Kany-Turpin, Paris, G Flammarion, 1997).

Gardons cependant à l'idée que ces mots apparaissent comme hors du temps, issus d'un autre espace que celui dont nous avons l'habitude, un espace imperceptible en apparence disparu qu'évoquait Pierre Nicole et que travaillent les neuropsychologues. (Nicole Pierre, *Traité de la grâce générale*, Paris, J. Fouillon, 1715). « *Cette illumination se faisait ordinairement sans qu'elle soit jointe à des paroles, l'esprit ne la distingue pas ; et on ne doit avoir aucun égard au témoignage de ceux qui déclareraient, qu'ils n'ont jamais eu de ces sortes de pensées, parce qu'il se peut faire qu'ils les aient eues sans le savoir* ».

C'est sans doute à cela que Lacan nous invite à réfléchir quand il les traite comme une émergence incidente de l'inconscient, une expérience sensorielle non sémiotisée... On comprend qu'il associe le phénomène à des expériences de révélation. On en a vu les occurrences dans les domaines esthétique, spirituel et

*a fortiori* analytique.

Notre culture nous offre une image forte de révélation avec celle de saint Paul sur le chemin de Damas. Le tableau du Caravage de *Sainte Marie du Peuple*, à Rome, nous le rappelle suffisamment ! Benoit XVI dans sa catéchèse sur l'apôtre (Benoit XVI, *Saint Paul, La documentation catholique*, Montrouge, Bayard, 2009), avait sans doute raison quand il rappelait que ce n'était pas une expérience psychologique, mais spirituelle. Il serait vain en effet de réduire la théophanie à une expérience délirante primaire, fut-elle mystique, ou quel qu'autre chose de notre compétence, bien qu'avec Pierre Janet, nous puissions en disputer.

Il est ainsi essentiel de distinguer réalité psychique et réalité spirituelle, pour autant que l'on veuille enrichir l'étude l'une par celle de l'autre. Cela nous permet alors de prendre la réalité spirituelle dans ce qu'elle donne à vivre, comme une analogie féconde avec les expériences mutatives après lesquelles rien ne sera plus comme avant et que nous rencontrons dans notre pratique. Jean-Michel Hirt montre bien ici les différences entre réalités matérielle, psychique et spirituelle. (J.-M. Hirt, *Paul, l'apôtre « qui respirait le crime »*, Paris, Actes Sud, 2014). Nous aurions tendance à penser que si nous négligeons la catégorie de la réalité spirituelle, nous nous privons d'un accès véritable à l'art sous toutes ses manifestations, c'est-à-dire à une composante essentielle de l'activité humaine. Car la Révélation pour Paul est décentrement de soi et non pas centration de soi, elle est accès à l'autre en soi.

Une réflexion approfondie sur le thème de la révélation pourrait ainsi représenter une contribution essentielle de la psychopathologie face à certains problèmes apparaissant dans le monde contemporain. La référence à un « *en soi* » non dialectisable est une difficulté face à l'émergence des fanatismes et nous avons bien de la peine devant des revendications identitaires qui s'appuient sur la validité absolue du désir. Je pense au « *j'ai un désir d'enfant* » entendu souvent et totalement coupé de toute référence aux difficultés d'une vie relationnelle, voire d'impossibilités biologiques et *a fortiori* psychologiques. Il semble de même que l'on ait assez parlé de la dialectique de la présentation et de la représentation pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir davantage.

En tous les cas dans mon expérience, Titine, Mirza comme Mathilde sont revenues et mon inspiration

aussi, comme l'hallucinoire de l'objet perdu qui a fait retour dans le réel !

On savait que les mots portaient le deuil des choses, ou du moins de leur présence en tant qu'objets perceptibles ; en témoigne cette célèbre histoire d'un jeune anglais qui n'avait jamais dit un mot et était de ce fait tenu pour autiste. Or un jour au *breakfast* il demanda de la marmelade. Comme on s'étonnait de ce changement, il dit, s'étonnant davantage, que jusqu'à présent il y avait toujours eu de la marmelade... Mais dans certaines occurrences les mots redeviennent des choses, fut-ce de la marmelade mais surtout des objets sensoriels visuels ou auditifs : c'est sans doute le cas des néologismes sémantiques et phonologiques, c'est aussi ce que nous apprend la poésie dont depuis Charles d'Orléans au moins, il importe de reconnaître l'enivrante sensorialité, traduite dans une nostalgie dont ne se départira jamais la poésie française. Il ne s'agit naturellement pas de mettre dans le même sac fautes, erreurs, lapsus, idiomes et autres phénomènes langagiers dont les politiques sont de fervents adeptes, et c'est justement là qu'intervient sans doute la transmission entre inconscients, quand un mot nous paraît bizarre, chargé d'autre chose que de sa signification verbale et ce de façon indicible. On pense ici à ce que Bion appelait « *objets bizarres* » :

« À partir de la clinique des patients psychotiques, Bion a montré que le patient projette une partie de son self dans l'analyste (ou dans le setting analytique) à travers un organe sensoriel qui fonctionne fantasmatiquement comme un organe d'expulsion. Les parties expulsées deviennent alors des « *objets bizarres* ». La partie du self projeté encapsule un objet externe qui prend alors les caractéristiques de la partie projetée et devient un objet bizarre. Ces objets bizarres sont utilisés comme des prototypes d'idées, puis de mots, qui seront eux-mêmes ressentis comme des choses. Ainsi l'identification projective empêche l'introjection. Le patient ne peut ni introjecter des objets, ni les synthétiser. Il ne peut que les agglomérer entre eux. Cet agglomérat est à la source du délire. » (*La complexité de soi*, Benoît Virole, Charlielédition,).

Nous savons que ce que l'on tenait au départ pour pathognomonique de la psychose est passé dans le registre de la psychologie normale et de l'ontogénèse, par un déplacement du qualitatif sur le quantitatif. Ainsi en a-t-il été pour l'identification projective et les

fantasmes d'auto-engendrement. Nous aurons donc moins de scrupule à y inclure les néologismes et à en étudier les occurrences dans des cures de patients névrosés, voire dans nos auto-analyses pour autant que nous rejoignons la cohorte de ces derniers.

Nos observations nous ont amenés à penser que phonologiques ou sémantiques, ces néologismes apparaissent dans des moments de régression partagés entre le patient et son analyste. Nous pouvons peut-être alors formuler les choses ainsi, en s'appuyant sur les modèles de l'hypostase ou de la transsubstantiation : l'objet sensoriel va réinvestir le mot, se projeter en lui et le contrôler jusqu'à lui en donner ses caractéristiques : le verbe redevient chair, présence de l'objet dont la perte est niée. Il en devient perceptible et extra-temporel, quasi divinisé, être et origine. Il apparaît comme une révélation et peut se comprendre en termes d'identification projective et toute la question sera de son destin. Tout le travail de l'analyste est de reconnaître cette révélation, d'accepter son statut, puis, petit à petit de la rendre dialectisable et de lui faire prendre forme d'expérience de soi et du monde, non pas expérience figée, anti-mutative, mais lieu d'une découverte et d'un accomplissement, élément constitutif de ce que l'on a pu appeler avec les post-kleinien, la « *croissance psychique* ». Alors l'intervention de l'analyste peut se révéler elle véritablement mutative.

En d'autres termes on dirait que cela devrait permettre au patient de sortir de l'instantanéité de l'idée qu'il se fait de son existence pour lui donner accès à une transcendance qui l'inscrit comme devenir entre ce qu'il a été et ce qu'il sera, à une histoire qu'il puisse s'approprier. C'est sans doute comme cela que l'entendait Karl Jaspers. (*La foi philosophique face à la révélation*, Paris, Plon, 1962).

C'est un projet inhérent à la prise en charge des patients à potentialité psychotique, mais aussi des patients bipolaires qui, eux peut être surtout, ont l'expérience de formes de révélation au gré des transformations plus ou moins brutales de leur humeur. On pense ici au *switch* de mélancoliques sortant abruptement de leur mélancolie. Cela apparaît aussi dans ces « *moments féconds* » si j'ose dire, de l'analyse où les choses peuvent pivoter et vivre un changement.

On peut aussi évoquer ces « *patients que l'on ne comprend pas* » dont fait état Theodor Reik (*Le psychologue surpris*, Paris, Denoël, 2001) et dont il

importe d'accepter de ne pas les comprendre, mais cela mériterait davantage de développement et de réflexion.

On peut ainsi recommander à tout un chacun de faire la sieste ou de s'adonner à ce que J.-B. Pontalis appelait heureusement la « *pensée rêvante* » et c'est ainsi que se produisit la découverte de la forme cyclique de la molécule de benzène par Friedrich Kekulé von Stradonitz au cours d'une sieste devant son feu de cheminée, laquelle forme n'est pas sans nous évoquer celle de la triméthylamine et qui se déploie dans un registre perceptif tridimensionnel.

Henri Poincaré rapporte une expérience similaire dans sa compréhension des fonctions fuchsiennes. Il est vrai qu'il était tout à fait sujet à des phénomènes de révélation dans le domaine intellectuel créatif (Poincaré, « *Science et méthode* », *Œuvres*, vol. II). Cela nous renvoie à la sérendipité, qui concerne les trouvailles faites « par hasard ».

Ce relâchement de l'esprit offre ce paradoxe d'ouvrir à un éveil bien plus grand, une disponibilité accrue aux sensations les plus subtiles, ce à quoi les tenants de l'hypnose ne se sont point montrés aveugles. C'est sans doute ce lien particulier avec le cosmos qui permet une communication entre les couches les plus profondes de notre soi avec celles de l'autre et que nous nommons faute de mieux « *communication entre inconscients* ». Dans une certaine mesure c'est l'enseignement que nous donnent de nombreuses sagesse...

On peut ainsi adopter l'attitude de Montaigne écrite dans ses *Essais* (III, X) quand il se préparait à rejoindre la mairie de Bordeaux et se montrait ainsi un excellent plagiaire anachronique de Bion (Miermont, Jacques, *Ecologie des liens, entre expériences, croyances et connaissances*, Paris, L'Harmattan, 2005) dont nous n'oublierions pas la recommandation de travailler

« *sans mémoire ni désir* ». On pourra y voir un appel à une position « naïve », au sens étymologique, qui serait issue de l'exercice d'un « *quotidie morior* » (*Je meurs chaque jour*) emprunté à Saint Paul. (*Cor, XV, 30*). C'est la condition de l'accès à ce que Searles nommait « *espace symbiotique* » et qui nous rapproche sans doute des réalités spirituelles sans les y réduire :

« *Il est de même nature que la base symbiotique du fonctionnement normal du moi chez un adulte, cette base qui permet à l'adulte sain de se sentir d'une manière créatrice et restauratrice, en accord avec (faire partie dirions-nous) un autre individu, un groupe d'êtres humains, l'ensemble de l'humanité, le monde extérieur dans sa totalité, une idée créatrice, que sais-je ?* » (Searles, Harold, *Le Contre-transfert*, trad. B. Bost, Paris Gallimard, 1981).

On aura plaisir à retrouver chez Montaigne Saint Paul parlant de la charité (*Corinthiens 13, 1, 4-5*) et toute son influence, fut-elle dédiée au domaine spirituel mais dont nous apprécions la mise en tension avec le domaine psychique. C'est aussi le Saint Paul dont parle Jean-Michel Hirt, dépouillé de son ancienne enveloppe culturelle aliénée dans la religiosité qu'il aura « mise à mort » pour advenir à une autre forme de lui-même lui donnant accès à une autre forme du monde. Patrick Merot a dit là-dessus des choses importantes (Patrick Merot, *Dieu la mère, Trace du maternel dans le religieux*, Paris PUF 2014).

« *À mon arrivée, je me déchiffrerai fidèlement et consciencieusement mon caractère, tout tel que je me sens être : Sans mémoire, sans vigilance, sans expérience et sans vigueur ; sans haine aussi, et sans ambition, sans avarice et sans violence : à ce qu'ils fussent informés et instruits de ce qu'ils avaient à attendre de mon service.* »





## « *Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en rêve votre philosophie* »<sup>1</sup>

*Martin Reça*

Le thème retenu par notre ARCC organisé et animé par Annie Roux, *Transmission de pensée, télépathie et psychanalyse*, fait croiser une très grande quantité d'approches conceptuelles de nos pratiques davantage troublées ici par la confrontation à des notions qui leur sont marginales. On sait la place historique que ce débat a eu dans les débuts de notre science<sup>2</sup>. Au sein de l'ARCC, nous avons essayé de préciser et comprendre celle qu'elle pouvait continuer d'avoir dans la psychanalyse telle que nous-mêmes l'exerçons et la pensons aujourd'hui.

Fantasmer, traduire, deviner, investiguer ce qui avait réuni puis séparé ces psychanalystes pionniers autour du père fondateur fut une de nos méthodes pour pouvoir identifier le(s) destin(s) actuel(s) de cet héritage. Nos autres méthodes furent d'interpeller, dans l'après-coup, nos expériences cliniques confrontées à ces « accidents » psychiques<sup>3</sup> et d'étudier le statut que nous leur donnons, ainsi que des auteurs contemporains dans le cours de la cure concernée. Car, pour centrer un peu notre débat, celui-ci pourrait s'énoncer de la manière suivante : soit la transmission télépathique en psychanalyse est une question résolue parce que l'objet même de l'analyse n'est plus ce qu'il était à l'époque où ce débat a eu essentiellement lieu ; soit cette question s'est glissée et transformée dans un nouveau « corpus » théorique (et l'on pense notamment à l'usage actuel du contre-transfert et de l'auto-analyse et des notions telles que les identifications projectives), soit, enfin, la forme « télépathique » de penser entre deux personnes liées transférentiellement garde encore sa spécificité comme fait clinique, voire une certaine pertinence.

1 Adage shakespearien favori de Freud en réponse aux protestations de Jones au récit de certaines histoires, parmi les plus invraisemblables, autour de l'occultisme. (E. Jones *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, tome 3, PUF, 1969).

2 E. Jones *Ibidem*.

3 On retrouve ce terme à plusieurs reprises dans le dernier texte de Freud sur la question : « Rêve et occultisme », *OCP*, XIX, PUF, 1995.

Trois questions qu'on peut réduire, me semble-t-il, à cette double interrogation : ce qu'on appelle télépathie est-elle une affaire de psychanalyse courante ou un « accident » ne survenant que dans des conditions exceptionnelles ?

L'hypothèse qui m'a guidé dans ce travail est que ces différentes positions ne s'excluent plus entre elles pas plus qu'elles ne se subsument entièrement et que nous pouvons retrouver les fondements qui les animent encore dans nos débats scientifiques ainsi que dans nos interrogations solitaires dans l'écoute des patients. Parfois d'une manière douloureuse, insaisissable.

Après moult hésitations, je fais ici un choix de présentation très délicat qui ne repose pas sur l'unité organique d'un texte. En effet, la volonté ambitieuse de présenter ces différents axes de réflexion ainsi engagés comme le risque, avec un autre choix, d'atténuer l'état de tension dialogique de la thèse, ici défendue, m'y ont conduit. Mon souci de rendre compte de tout ce que cet écrit, bien que personnel, doit au travail en groupe et à sa dynamique m'a conforté dans ce choix.

Ce qui va suivre est donc une scène entièrement fictionnelle, reconstruite. Le style dialogué, parfois familier à dessein, n'est pas pour autant un *verbatim* de réunion. Les « personnages », bien entendu, ne correspondent pas aux membres de notre ARCC pas plus qu'ils ne sont des porte-paroles d'une ligne de pensée particulièrement attribuée dont on aurait à suivre en cours de lecture un développement spécifique, une évolution en chacun d'eux. Délibérément, j'ai cherché à ce que, à tour de rôle, ils soient « l'agent » non l'acteur (comme propose Bion) d'une pensée, d'un énoncé, issus des données rencontrées dans la littérature spécialisée mise au travail dans le groupe.

Puissent mes maladresses dans le maniement de ce noble art littéraire ne pas trop affecter l'intention première de mettre ainsi ces idées à la disposition du lecteur.

- I -

(La maison de notre hôte. Six psychanalystes, hommes et femmes, réunis. Beaucoup de chats autour).

Participant 1 : Occultisme et psychose, voilà déjà une première idée. Il est admis maintenant, sûrement mieux qu'en 1900, que les enjeux transférentiels sont pour la psychose probablement d'un ordre bien différent, la division du sujet est « verticale », moins « horizontale ». L'individu tout entier est à penser, de même que son transfert au monde, plus qu'objet sexuel<sup>4</sup>.

Participant 2 : L'École zurichoise, sous l'égide de Bleuler puis de Jung, savait que la démence précoce n'était pas l'hystérie, ce n'est pas pour rien que sous la plume du grand psychiatre de Burghölzli, l'auto(éro)tisme freudien devient autisme. Les autres noms, pour le moment, ne changent pas beaucoup. Inconscient, objet, libido, narcissisme, sexuel, transfert... Les mêmes mots pour bientôt dire des choses si différentes. Les pinceaux ne cessent de se mêler ! Jung le sait, Freud aussi. Mais, ils croient, du moins au début, qu'ils vont pouvoir trouver un terrain commun. Cela passe pour beaucoup par les phénomènes dits occultes (sujet de la thèse de médecine de Jung, 1902)<sup>5</sup>.

Participant 3 : Ferenczi était déjà un converti ! Ils n'auraient pas arrêté d'en parler pendant leur voyage aux USA, en 1909, lorsqu'ils se rendirent à Worcester pour des conférences à l'université. Voyage qui s'est achevé par la visite faite par Freud et Ferenczi à Berlin à Frau Seidler, voyante réputée<sup>6</sup>.

Participant 4 : Jones voyait cela d'un mauvais œil. Il craignait pour la scientificité de la psychanalyse naissante<sup>7</sup>. Il comprenait mal l'échafaudage que ces trois hommes voulaient faire en montant sur un trépied bancal la *Traumdeutung*, la guérison par l'âme et la saisie (presque photographique), démontrable, de l'existence de l'âme humaine.

Participant 5 : À cette époque de tables tournantes, de somnambules, de narcolepsies, d'automatismes de tout genre, d'états de transe, et de diseuses de bonne

aventure, faire cliqueter à l'unisson représentation manquée de l'hystérie et représentation forclosée de la psychose (ou, dans la fine intuition de Ferenczi<sup>8</sup>, représentation de *dedans* et représentation de *dehors*) devait rendre le terrain un peu mouvant mais l'atmosphère stimulante et l'expérience nécessaire.

(Un des chats miaule...)

Participant 6 : Héritière de cette saga découvreuse, la télépathie garde encore le charme de la révélation de « l'autre scène » et tire une prestance coquette de sa « rivalité » avec la rude interprétation freudienne pour être la *via regia* qui y mène.

Participant 5 : L'histoire est passionnante et elle ne perd rien de son intérêt quand il faut penser le nouage de ces trois maîtres autour d'un autre des enjeux, celui de la pratique et de sa méthode : abstinence ou participation ? (Freud/Ferenczi) ; association libre ou test d'associations ? (Freud/Jung). Ferenczi et Jung, disait Freud, empressés, entendaient devoir « lire les pensées » des patients plutôt que les « interpréter ». Deviner des significations plutôt que les déduire. Mais ces questions « techniques » sont inextricables d'une autre ligne de fissure de l'édifice commun : perspective étiologique (sexualité infantile refoulée) ou téléologique du transfert... et du rêve ? Cela germe dans le bouillon de culture de l'occulte.

Participant 1 : Pour reprendre la question de la psychose, cela apparaît comme étant un nouage très important dans la théorisation naissante de la communication d'Ics à Ics.

Participant 2 : En effet. Une patiente schizophrène disait à sa thérapeute qui approchait la cinquantaine : « Vous êtes enceinte » en anticipant de manière explicite, directe, ce que cette thérapeute allait pouvoir constater, à sa grande surprise (double surprise vu son âge !) dans les jours qui suivirent. À une époque, il était courant de penser (sous l'influence des travaux de Sullivan), en termes de coïncidence transférentielle constructiviste, symbolisante, propre au travail avec des patients psychologiquement aussi gravement perturbés ; il était utile de mettre l'accent sur les *similitudes* identificatoires sans négliger le fait que, bien sûr, chaque participant y mettait du sien. Il y avait travail thérapeutique, certes ; mais pas « lecture extrasensorielle des faits refoulés ou

4 E. Glover, *Jung ou Freud*, PUF, 1954.

5 E. Jones, *Ibid* 2.

6 André Haynal, dans *Un psychanalyste pas comme les autres* (Lausanne, 2001), en aurait fait le récit le plus complet selon Simone Korff-Sausse, préfacière de S. Ferenczi, *Transfert et introjection*, Payot, 2013.

7 E. Jones *Ibid* 2.

8 S. Ferenczi, *Transfert et introjection*, Payot, 2013.

encore ignorés chez l'autre » ! ...

Participant 6 : On dirait du « Jones ». (*La fenêtre s'ouvre toute seule*).

Participant 2 : ... La psychose était autre chose mais ne faisait pas de l'autre un extra-humain. La patiente exprimait probablement par un langage délirant hypersymbolisé (là où le symbole retrouve le socle du réel)<sup>9</sup> la réalité hallucinatoire des forces transférentielles d'emprise en jeu, (*Vous êtes « enceinte » de moi et moi de vous*), appuyée sur des fantaisies métempsychotiques. Là-dessus se greffait l'auto-perception endopsychique de la thérapeute, perception emplie de désir non reconnu quant à sa situation. La *Spaltung* et sa radicale différence entre névrose et psychose ! Peut-être pas de communication (au sens originel de mise en commun) mais lien de *continuité*.

Participant 3 : D'autres diraient de *contiguïté*, ouvrant ainsi un débat trop pointu mais vrai.

Participant 4 : Continuité ou contiguïté ; similitude ou juste quelque point de contact... cela dépend avec quoi, à quel niveau, on établit la relation de correspondance : au niveau de la dimension représentationnelle (et laquelle, inconsciente, consciente) ? De la dimension désirante (et laquelle) ? De la dimension émotionnelle...

Participant 5 : Peut-être y en a-t-il même une quatrième ! (*Un autre chat miaule deux fois*).

Participant 6 : La « transmission de pensée » souffre d'être assimilée à une correspondance entre deux choses strictement équivalentes. C'est un point très compliqué et on voit dans la *Correspondance* de nos trois maîtres que cela est source de malentendus.

Participant 5 : Quoiqu'il en soit, il n'empêche que le fait, bien que non exceptionnel, à vivre est saisissant, voire hallucinant !

Participant 2 : La psychose productrice d'hallucinations... laquelle devenue plus tard « part psychotique » de la personnalité psychique (Bion), pourrait être « la part » justement, particulièrement sollicitée dans ce type de « phénomènes psy ». Serait-ce par sa participation, sans pouvoir développer ici ce que celle-ci implique - seulement rappeler les processus de dépersonnalisation, de séparation-individuation, de déréalisation à la fois des *percepts* externes ou internes dont elle serait

responsable -, serait-ce par sa participation, disais-je, qu'on peut être amené à observer ces « troubles », sous certaines conditions, dans les thérapies avec des patients névrosés aussi bien qu'avec n'importe qui dans la vie courante ?

Participant 3 : En des termes moins mécanicistes, Jung et Ferenczi... (*Le parquet grince dans le couloir ; un chat s'agite*)... semblent à l'époque bien familiarisés avec cette question dans leurs recherches sur les phénomènes occultes. Et Freud avait déjà eu son baptême « périsprital »<sup>10</sup> sur l'Acropole.

Participant 1 : Dans *Constructions*... Freud précise clairement que ces hallucinations ne sont pas l'apanage des personnes psychotiques. Ces formations que nous qualifions plus volontiers aujourd'hui d'hallucinatoires sont courantes dans d'autres situations cliniques, en apparence plus banales.

Participant 4 : Oui, voilà une de ces situations...

Participant 6 : Attends ! Vous entendez ?

Les autres : Non.

Participant 4 : Je poursuis : Un homme dans la trentaine, qui commençait son analyse pour des déconcertantes crises de panique, raconte un scénario de rêve dans lequel il se promenait à travers des rues solitaires encadrées par des immeubles hauts dont les façades ne montraient que des ouvertures aux volets fermés. Son humeur y était maussade et le fait de le raconter - ajoute-il - le déprime encore davantage. L'analyste, dans son attention flottante et son flottement attentif, pense à la crainte de l'incommunication, au désir prohibé « voyeuriste », d'être entendu, à la violence de l'invitation régressive du cadre, au plaisir narcissique du dormeur... aux natures mortes. Il reconnaît avoir observé plein d'autres choses environnantes à percevoir, sans qu'aucune n'attire vraiment son intérêt. Tout semblait l'autoriser à cette discrète balade dans le préconscient de la neutralité affective d'une écoute qu'il prétendait sans trop de mémoire ni de désir. Le patient associe avec ses parents qu'il décrit comme étant distants et froids... Soudain, l'analyste a une intuition fort scénarisée

---

<sup>10</sup> Expérience périspritale : Dédoublément avec visibilité du périsprit. Dans la terminologie spirite, le périsprit est le « corps éthérique » du corps matériel dans l'unité duelle de l'individu. Le périsprit est l'enveloppe fluidique de l'âme (celle-ci serait un souffle non identifiable) de la personne. Le périsprit se décorpore plusieurs fois « jusqu'à deux heures maximum » pendant le sommeil. ([www.spiritisme.com](http://www.spiritisme.com)).

<sup>9</sup> R. Bodei, *Logiques du délire*, Aubier, 2000.

plus qu'imaginée ; la scène encore sans mots comportait une force hallucinatoire... due bien moins à ses images à proprement parler qu'à sa forme et à son *équation* émergente : il pense/rêve le patient jeune adolescent mêlé à une histoire secrète d'avortement, presque niée par lui, clivée. En continuant d'écouter son patient, l'analyste constate, surpris, que rien du matériel du patient, présent ni passé, ne s'accommode facilement de cette « vision »-écran. Quelle drôle d'idée j'ai eue ! se dit-il. L'analyste finit par établir un petit réseau associatif, significatif, en rattachant sa propre histoire à cette « idée incidente ». Il pense aussi à l'angoisse paranoïde contre-transférentielle propre aux premières séances qui aurait pu se figurer, donc en lui, comme un rejet - double rejet ! - de son patient. Il décide de garder tout cela pour lui et d'en écarter pour le moment toute pertinence transféro-contre-transférentielle. La journée de travail avait été longue. Il y repensera, cependant, seul. La séance suivante, le lendemain, démarre sur un matériel plutôt défensif et à un moment donné, inattendu, le jeune homme éclate en sanglots et cherchant à mettre en récit ce qui s'y passait pour lui, exprime avec la force affective d'un *introject* mélancolique une histoire d'avortement qu'il avait oubliée et dont il se sent, à y penser, horriblement responsable et coupable. L'analyste, surpris, éprouve un mouvement sinon de conviction, d'acquiescement provisoire, interprétatif. Il dit, peut-être, un « aha » appuyé et bien sûr, observera tout cela de manière critique. La suite de l'analyse a pu montrer combien ce « complexe » refoulé contenait des fragments anciens de vérités historiques et d'autres jamais historisées. Ce jeune homme, l'aîné de deux autres garçons qui se suivaient comme des jumeaux, ignorait avoir souffert très jeune d'un asthme sévère ayant nécessité des hospitalisations. Sa respiration actuelle en conservait les traces traumatiques.

Participant 5 : Qu'est-ce qui de son récit de rêve, quoi de son « rêve-rêvé »<sup>11</sup>, induit le « rêve » de couverture chez l'analyste ?

Participant 2 : Quel stimulus subliminal (car on ne le repère pas dans ce qui est rapporté) aurait induit la figuration de cette scène qui trouve *partage*, moins dans

l'empathie affective, moins aussi dans la synchronicité de l'apparition que, plutôt, dans la condensation de ce qui était déjà, dans les deux esprits, formation de compromis ?

Participant 4 : L'exemple est, si l'on veut, complexe parce que la « lecture de pensée » est dans les deux sens : l'analyste « voit » prophétiquement ce que le patient lui dira le lendemain ; lendemain qui donnera l'occasion au patient de « lire » ce que son analyste, l'écoutant, avait imaginé et gardé secret.

Participant 1 : Très complexe. Mille questions viennent à l'esprit. Notamment, autour du « déjà-vu » : Quel rêve-rêvé, muet donc, et ensuite oublié... et depuis quand ! ...

Participant 6 : ... et fait par lequel des deux partenaires... ?

Participant 1 : ... Oui... Quelle formation rêvée et restée sans être dite trouve, en effet, cette complaisance dans le lien transférentiel actualisé presque simultanément dans le matériel pour que celle-ci fasse retour comme un « déjà-vu » ?

Participant 3 : J'entends que la communication d'Ics à Ics se fait vraiment en décalage entre les deux partenaires transférentiels, en contact « clandestinement » par la *partie muette de la langue*, comme le dit Edmundo Gómez Mango<sup>12</sup>, ce qui ferait qu'à certains moments, des rapprochements par les mots produisent des formations conscientes imaginées suivies de l'expérience de « déjà-vu ». Cela a l'intérêt de déloger la « transmission de pensée » de sa position d'où elle prétendait être une sorte de passation directe à autrui d'une représentation déjà toute faite. Comme une transaction du tac au tac, sans travail de formation psychique. Un court-circuit sur la base d'un objet à donner, à passer et à recevoir. Plutôt que l'exemple de la communication téléphonique que donne Freud, un exemple de courrier par envoi postal !

Participant 1 : S'agissait-il d'une *fausse reconnaissance*<sup>13</sup>, n'illustrant que le désir inconscient...

(*Une voix de derrière la porte d'une armoire*) : Pourquoi « fausse » ?!

Participant 2 : Tu as entendu ? Vous avez entendu ?

Tous : Oui.

Participant 2 : Ca y est. Nous ne sommes plus seuls.

11 J. Laplanche, « Rêve et communication » (Faut-il réécrire le chapitre VII de *Die Traumdeutung?*), In A. Nakov, *Le rêve dans la pratique psychanalytique*, Dunod, 2003.

12 E. Gómez Mango, *Un muet dans la langue*. Gallimard, NRF, coll. « Tracés », 2009.

13 S. Freud, « De la fausse reconnaissance au cours du traitement psychanalytique », *La technique psychanalytique*, PUF, 1985.

Participant 1 : Être seuls ou ne pas être seuls. *That is the question* et un enjeu majeur pour notre discussion.

Participant 6 : Chut ! C'était qui ?

Participant 4 : Je devine que c'est l'esprit de Ferenczi. C'est l'expression « fausse reconnaissance » qui l'a fait entrer en scène, lui qui avait bel et bien « reconnu » l'inconnu du tram, l'énigmatique Johan Kohn, en devinant son nom de famille<sup>14</sup>.

*(Une autre voix, plus solennelle) : C'est que « nous voulons accepter quelque chose comme faisant partie de notre Moi »<sup>15</sup> ...*

Tous : Freud !!!

Participant 3 : Non, son périlstil.

*(Ferenczi): Freud a raison, nous voulons tout introjecter comme un névrosé<sup>16</sup>*

Participant 5 : Fausses/vraies reconnaissances, ici n'oublions pas l'exemple transféro-contre-transférentiel, qui rappellent les tentatives décrites dans *Totem et tabou* pour, à la fois masquer/démasquer magiquement la représentation externe qui se donne à voir et, par là-même, regoûter, grâce à l'enracinement dans leur fonds de lointaine parenté matérielle, réelle, aux représentations internes déployées par les invisibles actes de nos esprits. Opération jamais complètement ensevelie (*untergegangen*) de notre vie d'âme qui nous assure l'expérience de toute-puissance dans cette inextricable dialectique entre le désir et la connaissance ainsi que le besoin vital d'incarner nos finitudes.

*(Les chats sont très calmes maintenant).*

Participant 6 : Je suis d'accord. Mais ce n'est pas tout. Loin de là ! Ecoutez : Une patiente rêve « de son analyste » et communique en séance que dans son scénario ils n'étaient pas seuls, qu'il y avait quelqu'un d'autre qu'elle n'identifie pas bien. Ce quelqu'un essayait de voir mais avait les yeux... opérés... qui l'en empêchaient.

Participant 5 : Rêve de transfert ? Récit transférentiel du rêve ? ...

Participant 6 : ... Symbolique de transferts ? !<sup>17</sup> *(On entend un grand coup frappé, suivi d'un miaulement excité)*

14 « Lettres de Ferenczi à Freud du 3 et 13 mai 1911 », *Correspondances S. Freud S. Ferenczi*, Tome I, Calmann-Lévy, 1994.

15 S. Freud, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », *Résultats, élaborations, problèmes II*, PUF, 1987.

16 S. Ferenczi, *Transfert et introjection*, Payot, 2013.

17 C.G. Jung, *L'homme et ses symboles*, Robert Lafont, 1964.

Participant 5 : Tu penses à Œdipe aveuglé ? Comme symbole...

*(Un autre seul coup très nerveux. C'est Jung ; mais il n'arrive pas à corporiser suffisamment son périlstil).*

Participant 6 : Si tu veux. Mais écoute la suite. L'exemple et ces questions sont d'autant plus troublants que l'analyste avait contrôlé ce cas la veille avec son superviseur malgré... les soins post-chirurgicaux d'une intervention aux yeux que ce dernier venait de subir !

Participant 1 : Saisissant ! À l'analyste, dit-on, les analysants adressent plus de matériel, aussi fragmentaire puisse-t-il être, et l'analyste, par sa position et sa « rêverie pensante » (Bion) est plus habitué à « digérer » ce matériel pour signifier des figures (on apprend même à ne pas les saturer ! pour que ces pré-figures servent à accueillir le travail de figurabilité de l'autre)... Les « visions » télépathiques (même les yeux percés ou grâce à eux) sont ainsi plus susceptibles de survenir.

Mais dans l'exemple, c'est dans l'autre sens.

*(Freud) : ... C'est qu'« à d'autres moments, (des mouvements de défense), veulent éloigner quelque chose du Moi »<sup>18</sup>*

Participant 4 : Où en est-on ?

Participant 2 : On en est à penser que les « transmissions de pensée » en termes de processus transféro-contre-transférentiels impliquent les frontières désirantes et résistantielles du Moi de l'analyste.<sup>19</sup>

Participant 3 : Des deux. De l'analysant aussi, bien sûr, mais dans une position différente.

*(Ferenczi) : Différente ?! Pourquoi ?*

Participant 3 : Bon... Ferenczi a quelque part raison. Mais, pour le moment, on va garder « différente ». Cette formation défensive, cette barrière d'assignation, serait une attitude *transférentielle* que Freud explique par le clivage refoulant et que Ferenczi n'hésite pas à appeler paranoïaque.<sup>20</sup> On connaît la suite que Madame Klein donnera.

Participant 4 : Demandons-leur pourquoi...

Participant 3 : Non ! On ne va pas recommencer. En plus, ce sont des esprits... c'est à nous de nous débrouiller

18 *Ibid.*3

19 J. Bernat, « Conserver un esprit non prévenu ... », Conf. Plénière, XIII<sup>e</sup> Journées Occitanes de Psychanalyse, consultable sur [www.Psychanalyse.lu](http://www.Psychanalyse.lu), 1997.

20 S Ferenczi *Transfert et introjection*, Payot, 2013.

maintenant. C'est ça la transmission !<sup>21</sup>

(Freud) : « Monsieur P. pouvait-il savoir que le Dr Forsythe avait à l'instant fait chez moi sa première visite ? » « Au moment où mon patient, Monsieur P., me parle du surnom, Herr von Vorsicht, qu'on venait de lui attribuer ? »<sup>22</sup>

Participant 5 : La méthode interprétative, disait Freud, devrait pouvoir démontrer, prouver qu'il y a eu des « pontages » rationnels au moyen de la communication physique. Il maintient cependant son interrogation (peut-être en pensant toujours au défi lancé par Fliess)<sup>23</sup> : « Ou bien était-ce seulement mon savoir quant à ces choses qui se trahissait dans ses idées incidentes ? »

Participant 1 : Il y a dans ces « rapprochements » occasionnels de l'écoute des luttes souterraines au service des frontières narcissiques. Cette « voyance » des pensées qui, étrangement, est censée nous rapprocher du plus intime de l'autre est celle-là même qui le fait disparaître. Cette perspective paradoxale est tragique. Primitive. Cannibale. Pour pouvoir échapper à cette angoisse de mort, peut-être fabriquons-nous *prophétiquement* nos « visions », lesquelles en accomplissant un désir de défense, créent des figurations ayant fonction de représentations d'attente.

Participant 3 : Jung parlait, pour le rêve, d'une « fonction prospective »<sup>24</sup> -je ne sais pas si l'on peut facilement en établir l'analogie avec les « visions télépathiques »-. (Deux coups nerveux. Normalement « oui » c'est un seul, mais là on comprenait que c'était plutôt par véhémence qu'il en donnait deux). Freud, comme on le sait, n'acceptait pas cela.

Participant 5 : On verra. C'est une question fondamentale. Mais, on retient deux points de ce qui est dit là : Qu'il faut accepter que la « transmission de pensée » n'est pas exempte du désir transférentiel et que cette figuration est une formation de compromis, entre message à traduire et opposition résistante.

Participant 1 : Que la « voyance » redevienne œuvre

de travail créateur quand l'autoérotisme, après avoir survécu au naufrage narcissique, comme l'a écrit François Gantheret<sup>25</sup>, se met à disposition pour que la palpation rende à nouveau sensible le monde « occulte » et celui qui, dedans, ne cherche plus à s'y cacher mais à (se) chercher.

Participant 2 : Redis, s'il te plaît.

Participant 4 : Reprenons un peu les choses : que les représentations « télépathiques », engageant le désir nécessaire à tout investissement d'un acte psychique, soient aux prises avec les enjeux érotiques et de sauvegarde narcissique, personne ne doute. De même qu'il y ait exigence de travail de déprise de ces « charges »-là pour qu'il y ait reprise *poïétique* du processus analytique.

(Freud) : « On sera ainsi revenu à la psychanalyse d'où nous sommes partis ».<sup>26</sup>

Participant 4 : En effet ! Essayons donc de saisir la « spécificité » que nos trois maîtres ont voulu identifier dans ces phénomènes, somme toute, « exceptionnels » dans les cures :

- S'agit-il d'une image surinvestie par les mêmes processus primaires? Si oui, pourquoi ? D'où vient et pourquoi sa « pureté » de présentation ?

- S'agit-il d'une figure de compromis préconsciente ?

Et, enfin, dans les deux cas,

- Quelle analogie, et quelle différence, par rapport à la figure onirique ?

Participant 2 : On sait que c'était la position éthique, clinicienne et de chercheur de Freud qui, en tant que naturaliste, refusait de croire à la participation des agents extérieurs (extra-corporels) dans la vie mentale. On ne sait pas vraiment, en revanche, pourquoi de ces « facteurs extérieurs » le numineux<sup>27</sup> de Jung... (On entend trois coups frénétiques. Trois ? Décidément le langage de Jung n'est pas toujours facile à comprendre)... le répugnait, semble-t-il, davantage que les sédiments phylogénétiques qui font de l'homme un vertébré mais aussi un eucaryote, comme le sont aussi le chimpanzé, la baleine bleue, la mouche et la carotte !<sup>28</sup>

21 R. Evrad et Th Rabeyron, « Les psychanalystes et le transfert de pensée : enjeux historiques et actuels », *L'Évolution Psychiatrique*, n° 77, 4, 2012.

22 Freud, « Rêve et occultisme », *OCP XIX*, PUF, 1995.

23 W. Fliess accuse Freud de « n'être qu'un lecteur de ses propres pensées » en interprétant l'inconscient de ses patients, *Lettres à W. Fliess* n° 267 du 8 mai 1901 et n° 270 du 7 août de la même année.

24 Tardan-Masquelier, C.G. Jung, *la sacralité de l'expérience intérieure*, Droguet & Argan, 1992.

25 F. Gantheret, *Moi, Monde, Mots*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », Tracés, 1996.

26 S. Freud, Phrase finale de « Rêve et occultisme », *OCP XIX*, PUF, 1996.

27 *Numinosum* (terme de R. Otto, *Le sacré*) : expérience religieuse.

28 Wikipédia, « classification phylogénétique ».

Participant 5 : La télépathie, un reste opératif d'une forme archaïque de communication animale ?

(Freud) : « Il se pourrait que cela, chez les insectes, se passe par la voie d'un tel transfert psychique direct ».<sup>29</sup>

Participant 2 : Theodor Reik<sup>30</sup> reprendra également la même thèse quelques années plus tard. Son livre renseigne beaucoup sur cette énigmatique communication. Comme Freud, il considère que la télépathie est un mode archaïque de communication infra-sensorielle, reléguée au second plan dans des situations plus habituelles mais pouvant redevenir opératoire en certaines conditions régressives. Le problème est que, lui comme Freud, relie cette transmission de pensée à un mode « direct ». Il y a un message et il passe de manière directe. Par ailleurs, il considère, tout comme Freud que, dans le sommeil comme à l'état vigile, il y a déformation, déplacement, distorsion. En un mot, travail analogique avec le rêve. Ici, la « télépathie » est traitée à la même enseigne que tout autre stimulus ou reste diurne<sup>31</sup>. À l'état vigile, les associations de signifiants de mots illustrent ce travail de transformation. L'exemple de Freud (*Vorsicht-Forsight-Forsythe-Forsyth*) le montre bien, même à travers les deux langues. *A fortiori* dans le rêve. Reik, pour cela, est comme Freud, ils ne tranchent pas. Mais Reik dit aussi quelque chose de très intéressant concernant l'auto-analyse de ses propres associations comme étant à la base de la capacité de communiquer d'Ics à Ics. Cela devrait plaire à Ferenczi (*Coup affirmatif de l'armoire*). Reik...

Participant 1 : Arrête de le nommer autant, ton Reik, il va finir aussi par se présenter !

Participant 3 : Alors qu'on a du mal à faire corporiser Jung. Il doit trouver qu'on n'est pas assez percipients<sup>32</sup>.

(Freud) : Cela ne m'étonne pas. Le « Prince héritier » se prenait déjà pour le Roi.<sup>33</sup>

Participant 4 : La transmission télépathique de pensée n'a pas cessé de questionner Freud jusqu'à la fin de

sa vie<sup>34</sup>. Toujours en marge, octroyant ainsi malgré lui à cette notion un statut singulier, à part, « à côté » (Para). Une présentation très complète en a été faite par Claude Le Guen pour son *Dictionnaire freudien*<sup>35</sup>. Aussi large que soit ce panorama il se limite cependant aux incidences explicites, thématiques, de la télépathie et de la transmission de pensée, ce qui est normal pour un dictionnaire. Le chapitre que Jones consacre à ce sujet dans sa biographie<sup>36</sup> inscrit davantage la question dans la totalité de l'œuvre écrite de Freud et dans ses correspondances, agrémenté, comme on le sait, d'anecdotes savoureuses, de témoignages, de confidences sur des communications personnelles ainsi que de ses propres commentaires. Il y est souvent attesté une attitude ambivalente chez Freud.

Participant 5 : Ambivalent, comment ne pas l'être ! Lui-même disait qu'il ne fallait pas confondre les nécessaires expéditions dans les « colonies » avec la « mère patrie ». Mère patrie dont il était... le père ! Elle se construisait autour de trois institutions : l'investigation psychique, la méthode thérapeutique, la métapsychologie. La transmission télépathique de pensée, tel *l'anima/us/i* de Jung<sup>37</sup>, plutôt que de siéger définitivement dans l'animisme primitif des territoires annexes, hantait les trois espaces officiels.

Participant 6 : Cette question, en effet, l'aurait ainsi hanté, telle une *Grädiva*, sa vie durant. Plusieurs interprétations contextualisent aux différents moments de sa production intellectuelle la contribution de sa préoccupation pour l'occulte. Mais sait-on vraiment ce qu'un penseur pense quand il pense à quelque chose, quand « il est pensé » par quelque chose ? L'illusion, on le sait, est celle d'y « voir » une éventuelle concordance entre (per)élaboration psychique et objet conscient de pensée. Un aplanissement par identité des énigmes des extrêmes. L'illusion de croire que de tels bouts convergents ou concurrents, alors qu'ils sont peut-être même indifférents, retrouveraient la parenté mythique qui fait fi des distances, de l'espace. L'illusion d'un

29 S. Freud, *Ibid.* 17.

30 Th. Reik, *Le psychologue surprise*, Denoël, 2001.

31 S. Freud, « Rêve et télépathie », *OCP XVI*, 1991, p.131.

32 Percipient, dans la terminologie para-psychologique est celui qui est censé pouvoir recevoir les messages.

33 E. Jones, *La vie et l'œuvre de S. Freud*, Tome 2, PUF.

34 *Ibidem*.

35 Cl. Le Guen, *Dictionnaire freudien*, PUF, 2008.

36 E. Jones, *Ibid.* 24.

37 Notion ontologique autant qu'objectale, de filiation platonicienne, aristophanesque, de complétude de l'Être et modèle de satisfaction, par reconnaissance de la demie part manquante, de l'autre « hétérosexuel » en soi. Pour plus de précisions : Charles Baudoin, *L'œuvre de Jung*, Payot, 1993.

alignement parfait, matériel, astrologique, des temps.

Participant 4 : Question de fond.

Participant 6 : Mais aussi, question archéologique de surface. « La co-présence absolue de toutes ces marques est ce qui jamais ne se donne à voir et toujours oblige à conduire la métaphore jusqu'à l'absurde »<sup>38</sup>.

Participant 4 : Mais, revenons là où on avait soulevé des questions de « spécificité ».

Participant 1 : Oui, l'immense puissance de la figure. Lacan a beau avoir dynamité la question - avec une logique implacable par rapport à ses postulats - en faisant de la télépathie une croyance liée à ce rien qui, déplacé sur le Sujet Supposé Savoir, ne se décèle que de l'*a posteriori*,<sup>39</sup> il n'en demeure pas moins que, pour nous ici, ces figurations de l'hallucinatoire méritent une étude de leur caractère « exceptionnel » étant donné, que quand elles surviennent, elles engagent un trourant dans ces cures ...

Participant 2 : Tu as dit « trou »-nant.

Participant 3 : Tournant, bien sûr, car il y a un avant, durant et après ce moment de rapprochement des deux esprits. Quand même, il faut le dire. On ne travaille pas que pour le « trou » et le « néant » ! Enfin, je caricature. Mais, je crois que l'inconscient du rêve, de l'hallucinatoire des mots et d'autres images, ne présente pas seulement un leurre - ou peut-être si, si l'on veut - mais alors un leurre contenant quelque chose d'attrapé, *en direct*, de la réalité psychique qui n'est pas seulement mythique, qui garde les formes dictées par les pulsionnalités et le désir.

Participant 5 : Il est vrai que le « trou », on le disait, est peut-être ce qui donne cette « ultraclarté » (überdeutlich) à l'image dont parle Freud, au début et à la fin de son œuvre.

Participant 4 : Pas n'importe où d'ailleurs : dans les « Souvenirs-écrans », dans les remémorations qui suivent les « constructions » (bouche-trous !) proposées par l'analyste ainsi que dans des souvenirs presque hallucinatoires<sup>40</sup>, signalant à la fois une fonction défensive, mais aussi une forme de « présentation » toute particulière des noyaux de vérité. Pour E. Schmid Kitsikis, cela correspondrait à des « efforts de mémoire »

38 L. Kahn, « Une ruine en son absence », *L'Écrit du temps*, n°11, 1986, pp.14-25.

39 J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966.

40 S. Freud, « Psychopathologie de la vie quotidienne », *OCP V*, PUF, 2012.

pour ne pas se souvenir » liés aux traumatismes<sup>41</sup>.

Participant 1 : En fait, ce qui serait donc plus *direct* dans la figuration de l'image « clairvue » de la « télépathie » n'est pas la correspondance « photographique » des représentations mentales, mais sa qualité. Pas l'objet et sa supposée réalité ; mais, la « réalité » qualitative de son efficace, laquelle repose sur la réalité psychique, prise dans le désir et la traumatisme.

Participant 6 : Je reviens au « trou », pour dire que dans les expériences « télépathiques » il y a, quand même un effet double ; à la fois « trou », dans le sens de corps étranger (une projection de l'autre psychisme dans le nôtre) et « trop plein », dans le sens de la « clairvoyance » et les caractéristiques dont on parlait ...

(Participant 2 : Où sont passés les esprits ?)

Participant 6 : Je me demandais si l'image de la télépathie ne tirait pas aussi sa « force » sensorielle de sa désinsertion, ne serait-ce que momentanée, de tout train de pensées préconscientes de l'analyste. Prenant, le temps d'un instant, une consistance de quasi-chose. Je trouve que, là, il y a une spécificité par rapport au rêve (du rêveur) - on l'a vu - mais aussi par rapport au *Witz*... dans la difficulté que la télépathie a de mobiliser (ou à être portée par) différents niveaux de sémantisation. En cela, cette image télépathique est plus proche d'un *acting-out*.

Participant 5 : L'accueil par un Moi qui, régressé, n'en est pas pour autant un Moi dormeur.

Participant 3 : Oui, notre Moi-dormeur de voyants se réveille quand même à la réception de l'induction de l'autre.

Participant 2 : Oui. Ca fait partie probablement de la « surprise » du psychologue dont parle Reik.

Participant 1 : Tu le nommes trop, ton Reik !

(Un chat miaule)

Participant 1 : Je te l'ai dit !

Participant 3 : Comme si le travail d'écoute *en contiguïté*, non seulement trouvait, là, une effraction de type identificatoire inconsciente (par similitude, donc) mais aussi, provoquait un renforcement de la censure qui par hallucination négative des contours environnants

41 Elsa Schmid-Kitsikis, « La mémoire du traumatisme ou comment nier l'oubli pour ne pas se souvenir », *Revue française de psychanalyse*, tome LXIV, n°1, *Devoir de mémoire : entre passion et oubli*, 2000.



donnerait à cette vision cette force d'isolat.<sup>42</sup>

Participant 4 : C'est là où il y a une dialectique avec la résistance. Non seulement de l'analysant mais de l'analyste. Un *agieren* figuré de la résistance. Joël Bernat a écrit un papier dans ce sens.<sup>43</sup>

Participant 5 : Juste un point de précision par rapport à l'occulte et le rêve. Dans le rêve, il n'y a pas de message à communiquer, qui sorte celui-ci de son statut d'énigmatique<sup>44</sup>,

(Freud : « *Devant les complexités et l'ambiguïté des relations entre le rêve manifeste et le contenu latent qu'il recouvre, nous sommes naturellement amenés à nous demander de quelle manière il devient possible de déduire l'un de l'autre et s'il ne faut pas compter, pour ce faire, que sur une « heureuse divination » aidée peut-être par la traduction des symboles qui apparaissent dans le rêve manifeste.* »)<sup>45</sup>

Participant 2 : Il était toujours là.

Participant 5 : Dans cette citation, on ne sait pas s'il faut souligner « divination » ou « heureuse ».

Participant 6 : La « divination heureuse » en séance, dont Michel Gribinski fait l'éloge dans un article de la *RFP*<sup>46</sup> en l'instituant comme acte technique précis et conjectural pour rencontrer « l'objet de pensée non encore figuré » dont parle Freud dans les « Etudes... »

Il donne un très beau et clair exemple clinique : Une femme homosexuelle parlant correctement le français à la place de l'anglais de sa naissance, décrit une scène injuste d'abandon au bord de la route, en sanglots. L'analyste « voit » la promesse de figuration d'une autre scène - pour cela l'expérience et la méthode aident - et a l'intuition, qui tombe à point nommé, de lui demander de traduire la phrase en sa langue pour entendre, après quelque surprise et résistance « (...) *on the verge* ». L'analyste ne « voit » pas la scène. La « voyance » de l'analyste résiderait dans le fait de « deviner » le moment exact d'intervenir, et la manière de le faire, (encore) à son insu. Puis, la patiente « voit » ce qu'elle vient de dire ;

42 Bion donne cette acception du phénomène hallucinatoire. Celui de recouper l'objet par un processus de mise en « trou » de ce qui l'entoure. R. Lopez-Corvo *The dictionary of the work of W.R. Bion*, Karnac, 2005.

43 J. Bernat, *Ibid.* 19.

44 J. Laplanche, *Ibid.* 7.

45 S. Freud, « L'interprétation du rêve », *OCP IV*, PUF, 2004.

46 M. Gribinski, « Deviner à peu près », *Revue française de psychanalyse*, 2004, tome LXVIII, n°3, *L'empathie*, p. 897-915.

presque au même moment on peut dire que l'analyste le découvre. Ce sont ses « points de capitons » qui caractérisent la communication analytique de voyance réciproque et presque synchrone.

- II -

(Nos « esprits » sont calmes. Redevenus invisibles même pour les chats).

Participant 1 : Résumons. Peut-on distinguer dans notre discussion trois plans différents : la voie communicationnelle (dans le sens des effets d'inductions d'adresses et de demandes transférentielles), la voie du rêve (et son intelligibilité désirante), la voie bien caillouteuse de la dimension « relationnelle » - passez-moi le mot - celle qui crée un nouvel espace psychique dans l'intersubjectivité : celui de la trans-subjectivité, élaboré par tout un courant contemporain de la psychanalyse et que Brusset proposait d'appeler « troisième topique »<sup>47</sup>

Participant 2 : Trois « modèles » forcément intriqués, quand on essaie de suivre le fil rouge de la communication d'Ics à Ics, parce qu'ils se renvoient l'un à l'autre irrémédiablement constituant un véritable champ dynamique (Baranger), lequel est le fruit (nouveau) de la rencontre inconsciente entre l'analysant et l'analyste<sup>48</sup>

Participant 1 : La « troisième topique », celle dans laquelle l'objet inconscient, autant refoulé qu'irreprésenté et l'activité de représentation elle-même se situent dans cet « entre-deux » que Maldiney conceptualisait sous le nom de transpassibilité<sup>49</sup>. Cela ouvre un champ en effet, tout à fait singulier, de figurabilité. Se décentrant de la disjonctive des « transmissions » d'objets, la transpassibilité laisse apparaître l'objet qui était là, comme un *fait*, (*fait-monde* pour le philosophe ; pour nous, *fait clinique*) en attente de se *montrer* et d'être « vu ». C'est le lien, dans cette « capacité négative », notion que Bion emprunte au poète Keats, qui crée l'objet et lui donne une signature. « Ni mien, ni tien... Lien ! ».

Participant 5 : Des visions coïncidentes, des « monstrations », ne sont pas rares dans ce type d'alliance de travail autour de la trans-subjectivité.

47 B. Brusset *Psychanalyse du lien*, PUF, 2005.

48 L. Bleger, *Champ dynamique*, à paraître.

49 H. Maldiney *Penser l'homme et la folie*, Millon, 1997.

C'en est même la base, plus que l'accident ou la finalité. Les thérapies analytiques en groupe, par exemple, en savent quelque chose de ce mode de « communication d'Ics à Ics » et sous l'égide de René Kaës, ces praticiens viennent nécessairement à questionner la valeur subjective du « rêve »<sup>50</sup>. Le rêve, ici, est un objet commun archaïque, l'expression du « sujet de l'inconscient du groupe ». La base originale.

Participant 3 : Prenant le risque d'un délestage de la pulsionnalité objectale, leur reproche-t-on toujours (mais rien de tout cela se passe sans solliciter une certaine forme de sexuel) ces postulats psychanalytiques qui feraient renaître (ressusciter ?) une nouvelle mystique ? (*Le péristril de Jung apparaît maintenant de manière bien nette. Il sourit sous son bonnet. C'est le mot mystique qui a réussi l'incorporation.*)

Participant 2 : Mystique dans le sens de Jung ?

Participant 3 : Je ne crois pas. Il faut voir. Mais ce qui est intéressant c'est qu'il y a rapprochement de l'objet mental inconscient, son effectivité, avec l'objet de transfert au monde, tout aussi effectif.

(*Freud prépare la riposte et Ferenczi est... momentanément distrait.*)

Participant 6 : Bion, dans son idée de « groupalité » « transpassible » à deux, (et c'est peut-être là qu'on peut situer le tiers dans sa métapsychologie dyadique « d'alphabetisation ») écoute son patient et, tout à coup, une « image », des mots hallucinés sortis du récit descriptif du rêve de son patient, d'un escalier en particulier, l'interpelle au point de ne pas pouvoir penser à autre chose... en attente de l'inexprimable. C'était la « lettre-image » « Y ». Laissant cela de côté, d'autres modalités d'interprétations et d'interventions ont lieu sur d'autres aspects du matériel. Les séances passant, et ne perdant pas de vue son « Y », le sien, celui de l'autre, le leur, celui du rêve, il décide un beau jour de lui en communiquer son interprétation (que le lecteur ne connaîtra pas dans son énonciation, procédé peut-être volontaire de la part de l'auteur pour que le lecteur ne le formalise pas en langage articulé). Le patient, acquiesçant spontanément comme s'il entendait une vox non pas *dei* mais *populi*, lui dire « pourquoi avez-vous attendu aussi longtemps ? »<sup>51</sup> »

50 R. Kaës *La polyphonie du rêve*, Dunod, 2002.

51 W. Bion *La preuve et autres textes*. Ithaque, 2007.

Ces choses-là arrivent. « Les idéaliser ou les enterrer » serait de l'ordre du meurtre... « ou de l'auto-assassinat » pour échapper à la connaissance. « La religion s'imprègne de la religion qu'elle tente de remplacer ». (*Aucun de nos Poltergeists ne bouge. Silence. Ça transubstantialise. Dans la continuité.*)

Participant 4: Revenons sur la terre. C'est là que le débat reprend et que les esprits conflictualisent. Les fantômes, eux, comme les parents bien élevés, c'est à tour de rôle, en l'absence de l'autre parent, qu'ils laissent entendre leurs désaccords. Quant aux cieux... Si ça y communique, pour moi c'est la même télépathie que pour les abeilles, sans conflit.

Participant 3 : Oui. Partant du modèle de la communication analytique, Daniel Widlöcher<sup>52</sup> propose un autre paradigme pour « les histoires de transmission de pensée ». Paradigme double et naturaliste : l'un déplaçant l'attention sur les analogies morphologiques plutôt que sur l'analyse des enchaînements causalistes des deux esprits qui communiquent sous les conditions de la règle fondamentale. Et l'autre, l'observation, l'attention, que l'analyste « voyant » prêtera à ce processus d'induction réciproque. De là la double question : Qu'est-ce que ça cherche à représenter ? Et pourquoi ça (et pas autre chose), pourquoi cette « sélection » ? Autrement dit, observation qui portera moins sur la figuration elle-même que sur la manière dont les deux esprits vont travailler ensemble pour la produire, ou non, tout en interrogeant la finalité transférentielle, transféro-contre-transférentielle. C'est la co-associativité (pré)inconsciente observée par la conscience solidaire, observatrice, celle de l'analyste en travail d'auto-analyse sous les effets (désirants et traumatiques, bien sûr) de l'enchaînement associatif du patient.

L'« accident » télépathique dont parle Freud dans « Rêve et occultisme » rejoint la « divination heureuse » de l'interprétation des rêves, les « points de capiton », si cela se passe bien, s'il y a donc « tiers » dans la pensée. C'est le risque de cette communauté de pensée, on en conclut, que l'« accident », en revanche, soit un fâcheux événement, de jouissance naïve, pas innocente, s'il n'y a pas ce tiers « observateur », celui qui, né avec

52 D. Widlöcher, « Le tiers dans la pensée », *Inactuel Nouvelle série*, n°6, *En lisant Wladimir Granoff*, éd : Circé, 2001.

l'auto-analyse, lui reste fidèle sentinelle.

(Freud et Ferenczi frappent un coup chacun).

Participant 4 : Freud d'accord ; mais Ferenczi ?

Participant 5 : Si. Ferenczi reconnaît dans ce qu'on vient de dire sa « lecture des pensées » de l'autre dans l'observation de ses propres pensées (associatives<sup>53</sup>), permise par ce qu'il appelait un esprit « pas excité »<sup>54</sup> afin que le « rayonnement » psychique (inducteur) vienne de l'autre, de l'analysant.

Participant 1 : Finalement, la « symétrisation » qu'on lui reproche tant dans son idée de double transfert, d'analyse mutuelle, doit être plus compliquée que cela, surtout au vu de ces aspects économiques et dynamiques clairement posés.

Participant 2 : Tout cela évoque prophétiquement ce que deviendra d'abord en « mi-matière » - pour parler comme les parapsychologues - le concept d'identification projective sous la plume automatique (et les détracteurs disent « interprétation automatique ») de Melanie Klein et, qu'ensuite il s'incarnera, chez ses disciples - les concepteurs du contre-transfert comme outil thérapeutique -. Il prendra alors, comme on le sait, une fonction communicante et de concrétude sensorielle, donc matérielle.

Participant 3 : Dans la co-pensée, modèle communicationnel qui doit beaucoup à cette notion d'identification projective<sup>55</sup>, il n'y aurait pas d'autre but à atteindre que d'établir l'observation de ce parler-écoute entre deux (où seule la réciprocité symétrique de la *règle fondamentale* de travail évoque l'empathie), pour, ce faisant, laisser émerger la réalité psychique inconsciente qui occupe effectivement mais souterrainement la scène transférentielle. Ce travail poursuivi dans le temps perlaborera les deuils et permettra une fois « dégagé des contraintes transférentielles pulsionnelles » une internalisation de ce « dialogue » de travail, constitutif de l'auto-analyse.

(Jung) : J'appelle cela *acceptation du « double »* !

(Sa voix s'éteignait avec ces mots).

Participant 3 : Si l'on veut, une acceptation du double

---

53 « Lettre de Ferenczi à Freud du 22 novembre 1910 », *Correspondances*, Tome I, Calmann Lévy, 1996.

54 « Lettre de Ferenczi à Freud du 2 décembre 1910 », *ibid.*

55 D. Widlöcher, « Burial and resurgence of projective identification in French psychoanalysis », *International Journal of psychoanalysis*, vol. 95, 2014, pp.757-769.

mais avec un « tiers » en soi... un tiers dans la pensée.

Participant 5 : C'est à Granoff et à Rey<sup>56</sup> que Widlöcher rend hommage dans cet écrit pour avoir mis en valeur, grâce à leur traduction, que transmission de « pensée », c'est plutôt transmission d'un « penser », d'une *Denkung*. Transfert d'un processus associatif qui vient résoudre le paradoxe de la difficile question de l'objectivité du « lecteur de pensées », tel que Freud le signale (en dialogue télépathique avec Fleiss !) quand il explore ce qu'il lui est arrivé avec Monsieur P. et son histoire de Dr Forsyght.

Participant 1 : Si à tout cela on ajoute...

Participant 2 : Pitié ! Non !

Participant 3 : Les spectres semblent être partis, les chats dorment et si on profitait pour mettre un point final ?

Participant 1 : Plus aucune continuité ni contiguïté ? ...

Ni de similitudes ?

Participant 5 : Pour le moment.

Participant 6 : Dormir... sans télépathies !

Participant 4 : La mort ? La vraie ?

---

56 W. Granoff, J.-M. Rey, *La transmission de pensée : Traduction et lecture de Psychanalyse et télépathie de Sigmund Freud*. Aubier, 2005.



# *Compte-rendu de la réunion du 11 octobre 2014 entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation*

*Philippe Valon*

Cette réunion annuelle a été retardée cette année en octobre en raison de problèmes de calendrier. Elle a été précédée de l'envoi d'une lettre d'invitation qui retraçait brièvement les axes de réflexion poursuivis par le Comité de l'enseignement dans l'année écoulée et qu'il souhaitait proposer à la discussion.

Comme habituellement, la réunion a rassemblé une petite trentaine d'analystes en formation, avec le Comité dans son ensemble, y compris ses membres *ex-officio*, Claude Barazer, Secrétaire scientifique et Patrick Merot, Président.

La réunion a commencé assez rapidement sur la question des soirées des *Lectures des œuvres de Freud* qui, les deux dernières années, ont attiré une audience restreinte et assez irrégulière. Il y a deux ans nous avions pensé que le choix de textes rares, et d'orateurs moins connus expliquait ce fait, mais l'an dernier, avec les *Cinq Psychanalyses*, des présentateurs nettement plus connus et la préinscription avec l'engagement pour les cinq séances, nous avions espéré un changement. Si la première soirée a bien réuni 25 participants, le total des inscrits, les quatre suivantes n'ont vu que 12 à 15 présents. Cette année, avec encore une modification de la formule, nous espérons un plus grand succès. Nous avons en effet changé le titre qui est devenu *Lecteurs de Freud*, en demandant à chaque collègue sollicité d'intervenir sur un texte d'une importance particulière pour lui, et sur la façon dont il agit sur sa pensée et sa pratique.

Les interventions font part d'un intérêt certain pour ces soirées, y compris celles d'il y a deux ans. Et la raison invoquée est l'abondance des propositions le mardi soir, jour où, outre les activités proposées par l'Institut de formation lui-même, se tiennent d'assez nombreux séminaires. Les présentations elles-mêmes sont reconnues comme d'un très grand intérêt, et le libellé de cette année, *Lecteurs de Freud* confirme ce qui est ressenti par les présents ces dernières années : chaque analyste montre un angle de lecture et d'utilisation du texte très personnel, selon un fil conducteur, ce qui s'éloigne de ce qui a pu être entendu à l'université par exemple. La proposition de cette année intéresse

de nombreux participants (*que je reconnais en effet pour être venus à la lecture d'un rêve de Freud issu de l'Interprétation des Rêves par Edmundo Gómez Mango le 7 octobre dernier*), et surtout cette façon de présenter fait qu'ils se sont sentis les destinataires de ce qui était dit.

Claude Barazer revient sur l'histoire de cette activité à l'APF, qui n'a été proposée que depuis 1987, et poursuivie tant bien que mal depuis, avec quand même pas mal d'éclipses. Cela tranchait avec les principes de l'enseignement qui avaient prévalu jusque-là : la totale liberté de mener son cursus, sans proposition directe émanant de l'Institut, les lieux d'enseignement étant laissés à l'initiative créatrice des membres et des analystes en formation. Concernant Freud, la réticence à proposer un cycle de lecture de Freud venait de la crainte que cela ne devienne une sorte de lieu de propagande, la propagande d'une « bonne » lecture de Freud, une lecture APF pourrait-on presque dire.

Les interventions d'analystes en formation semblent montrer qu'ils ne craignent pas une telle orientation autoritaire : ils sont très sensibles à l'aspect personnel de la présentation, à la fécondité d'un tel point de vue, ils y voient une illustration vraiment représentative du thème proposé depuis deux ans par le Comité scientifique : la transmission.

Quelques questions viennent cependant sur ce parti pris de l'APF quant à la liberté du cursus, un point qui ne cesse d'être travaillé précise Patrick Merot, car ce pari de la liberté se double d'une autre exigence : celle de garantir le cursus auprès des instances internationales auxquelles l'APF adhère : Fédération européenne de psychanalyse, Association internationale de psychanalyse. Inlassablement se pose la question : comment transmettre ce qu'est l'analyse. C'est dans ce dilemme que vient s'insérer cette question : enseigner Freud, ou pas ? Et François Gantheret interrogeait l'APF sur ce point en 1987, non sans conflit.

Certains des présents sont un peu surpris, non pas tant de cette liberté, qui semble comme aller de soi, que de toutes ces questions qui se posent autour d'enseigner Freud ou non. La désaffection pour l'enseignement

dont il est tant question pendant toute une période à l'APF est également source d'étonnement. (*Ainsi peut-on dire que ces interrogations des années post 68 sont réellement passées de mode. Le monde ne serait donc plus vécu dans le prisme marxiste et/ou foucauldien des relations de pouvoir, en particulier pour ce qui concerne l'enseignement ?*)

Le prix à payer de cette liberté est sans doute le nombre élevé de séminaires et autres lieux d'enseignement, ce qui fait que bien sûr, tout le monde n'est pas là ! (*remarque qui vient juste après celle qui marquait l'étonnement d'une nouvelle venue à l'APF : je croyais vraiment, à la lecture de ce qui est annoncé dans la plaquette, que tout le monde serait là l'autre soir à la lecture d'Edmundo Gómez Mango, et nous étions une vingtaine !*) Patrick Merot poursuit : c'est seulement au moment de l'homologation du cursus que l'on voit vraiment qui a fait quoi dans son parcours dans l'enseignement, à l'APF, mais aussi en dehors de l'APF, car la liberté veut aussi dire cela : aller dans d'autres associations et sociétés participer à des groupes de travail et des séminaires.

Si le cursus est libre, il interroge en permanence le désir de l'analyste en formation, ce qui peut expliquer certaines inhibitions.

On en vient à la question de la validation de ce cursus, non plus seulement à l'intérieur de l'APF, mais à l'extérieur : comment en effet défendre la valeur de cette liberté, de cette mise en avant du désir de l'analyste et de sa permanente interrogation dans le contexte international ? Cette question paraît peu connue des analystes en formation présents : la reconnaissance des trois modèles par l'API à une très courte majorité sous la présidence de Daniel Widlöcher, sa remise en question depuis, plus ou moins directement par Charles M.T. Hanly. La reconnaissance officielle des trois modèles pose aux nouvelles sociétés, celles d'Asie et celles d'Europe de l'est, un choix qui, en pratique, se fait entre deux modèles : le français et le modèle historique, dit « Eitingon », choix qui ne se posait pas auparavant, quand notre modèle n'était que toléré dans une semi clandestinité. Le risque est bien sûr une perte de rigueur avec des choix qui n'en seraient pas : un peu de celui-ci et un peu de celui-là, en ne choisissant que les aspects les moins contraignants de chacun de ces modèles.

Un des analystes en formation présents indique cependant avec beaucoup de précision la spécificité du modèle français par rapport au modèle Eitingon.

Dans celui-ci dit-il, le rapport de transmission et le rapport au savoir ne sont pas distincts, ce qu'ils sont à l'APF, où la question de la transmission, du transfert dans cette relation, est toujours centrale. Le principe actif de la formation à l'APF lui paraît être justement cette différenciation entre rapport de transmission et rapport au savoir, et leur articulation. Dans le modèle Eitingon, ce serait le rapport au savoir qui en fait dominerait.

Claude Barazer après avoir rappelé la pratique sans doute extrême de Wladimir Granoff qui, ayant proposé un séminaire, interrogea une assistante attendant silencieusement avec cette question : « que voulez-vous ? » Cela montre que l'enseignant à l'APF, et l'Institution elle-même, se comporte comme l'analyste face à son patient : il interroge sa demande, son désir, ne donne pas de conseil, ni de direction.

Une analyste en formation reprend à sa manière ces questions, en revenant sur la lecture du texte freudien, c'est une lecture qui dit-elle « a toujours suscité en moi une certaine appréhension : une œuvre infinie, imposante, et fait se sentir comme un enfant qui entrerait seul au Louvre ». Par quelle porte entrer, comment conserver une capacité associative devant l'écrit freudien ? Mardi soir, « c'était tout différent, le texte était porté par quelqu'un, ce qui rend l'approche moins effrayante, plus singulière, plus stimulante ».

Une autre parle d'une certaine hésitation à s'inscrire dans ce cycle des « Lecteurs de Freud ». Freud, « je l'ai déjà lu, j'ai eu des cours à l'université sur nombre de ses textes, et en entrant à l'APF, j'étais plus avide de technique. Mais j'ai découvert au cours de ces soirées une autre façon de présenter ces textes, une façon non académique qui les fait jouer autrement. Pour ce qui est de la liberté du cursus, c'est assez difficile au début. On arrive, on ne connaît pas les groupes, on ne connaît presque personne, alors où aller, comment s'investir ? Cela demande un certain temps. Il a été beaucoup question de cela au groupe d'accueil l'an dernier ».

Patrick Merot reprend cette remarque, qu'il lie au fait que l'on se rend compte que certains se sont orientés exclusivement vers des groupes de travail organisés par des pairs, des analystes en formation, comme si s'intégrer aux générations antérieures s'était avéré impossible. Ainsi le groupe constitué par l'APF et ses membres est-il parfois délaissé au profit d'une exclusive auto-formation, ce que de fait notre liberté permet.

À partir de cette remarque on en vient aux conférences des Débats du samedi et des Entretiens. La surprise de certains collègues est de ne pas y entendre

exclusivement des titulaires, comme conférenciers. Ce qui est compensé par le fait que les discussions sont faites presque uniquement par des titulaires, qui sont en fait attendus ici. Cette attente, est-ce ce qui maintient les autres dans un silence qui peut parfois être pesant ? Pesant non, est-il répondu, « c'est agréable d'entendre ces questions, auxquelles on n'avait pas pensé, qui transforment l'écoute que l'on avait eue de la conférence ».

Cette collègue revient ensuite sur le mot « désaffection » de Laplanche au sujet de l'enseignement. « De quelle affection parle-t-on alors ? Cela concerne-t-il la transmission académique, ou bien cela a-t-il à voir avec le transfert ? »

Après cette distinction entre affection désaffection, transmission académique transfert, analyste en formation, titulaire, vient celle entre Paris et la province. Pourquoi les activités proposées par l'Institut de formation *via* le Comité de l'enseignement se déroulent-elles toutes à Paris ? N'y aurait-il pas la possibilité de les organiser en province ? Seules quelques rencontres avec un auteur se sont parfois déroulées en province. Une autre question concerne certains groupes organisés en province par des analystes de différentes sociétés, sur leur statut dans l'ensemble des propositions d'enseignement. Il semble aussi que certains groupes se sentent isolés, en particulier ceux organisée par des analystes en formation, lesquels auraient parfois le souhait qu'un analyste titulaire vienne faire le point avec le groupe sur ce qu'il s'y passe, ou ne s'y passe pas. La réponse immédiate serait : « pourquoi ceux qui éprouvent ce manque ne solliciteraient-ils pas quelqu'un ? », ce qui est possible, et d'ailleurs advient parfois. Ou bien, faudrait-il que cela soit en quelque sorte quelque chose qui vienne « d'en haut », et de qui d'ailleurs ? Du Comité de l'enseignement ? Immanquablement cela serait vécu comme une sorte de surveillance, ou de contrôle.

Ceci permet à Patrick Merot de parler de la lettre envoyée aux organisateurs de séminaires pour demander quelques précisions sur ce qui s'y était passé. Le but était pour le président d'en connaître un peu plus sur le contenu et le déroulement des séminaires, de façon à être plus à même de défendre la valeur de notre enseignement dans les instances internationales. Cette lettre a été vécue par certains collègues comme intrusive, comme un contrôle tout à fait en dehors de la politique de liberté de l'enseignement dans l'APF.

C'est peut-être le mot contrôle qui amène la remarque suivante : il y a certes la liberté de l'enseignement et

du cursus, mais la question des validations ne vient-elle pas en contradiction ? Ces validations se réfèrent bien à quelque chose pour qu'elles soient prononcées positives ou négatives. Et de même l'homologation. Refusée, cela reviendrait-il à dire que la liberté a été mal utilisée ? Patrick Merot revient alors sur la différence entre l'homologation du cursus et les validations des supervisions. L'homologation est un temps assez formel, un temps au cours duquel on prend acte du franchissement des étapes du cursus. Les validations c'est une autre affaire, on y recherche si de l'analytique est advenu dans le traitement qui est présenté, et la possibilité d'en rendre compte. Deux choses assez différentes, mais qu'il est difficile de dissocier. Viennent alors des questions sur la différence entre homologation et sociétariat, sur la nature du mémoire, et question importante aussi : *quid* de ceux qui ne finissent pas leur formation ?

Ce peut être par exemple que sa pertinence n'est plus aussi grande pour l'analyste qui prend une décision de ne pas poursuivre, ou même de démissionner. Pour certains c'est aussi que cette liberté n'est pas ce qui leur convient, propose Claude Barazer. Cependant, ajoute Patrick Merot, la vocation de l'Institut est que le cursus soit mené à bien, et que liberté, anxiété et solitude n'aient pas été des obstacles insurmontables. Certains analystes en formation semblent alors découvrir combien toutes ces options sont liées à l'histoire de l'APF, et à l'histoire des débats à l'APF, il est fait mention de ce débat de 1984 lors de la première Journée ouverte : *La Pulsion, pour quoi faire ?*. Mais lorsque Claude Barazer se demande s'il ne serait pas bon de reprendre ces débats pour qu'ils soient mieux connus, une analyste en formation relève cet écueil possible : la fétichisation des débats du passé et des personnes du passé, plutôt que regarder l'avenir et susciter les débats de l'avenir. Les journées sur Laplanche et sur Rosolato semblent être un bon moyen de remettre en jeu ces questions, qui pour être du passé n'en sont pas moins toujours actuelles. Une mention particulière est faite de cette journée sur Rosolato comme particulièrement réussie, ouvrant le désir de lire son œuvre. Un exemple de transmission dynamique qui ne fétichise pas.

La réunion se termine un peu brutalement sur cette question, puisqu'une personne présente demande à quelle heure se termine cette réunion, et que je me rends compte que nous avons dépassé l'heure de la fin sans y prendre garde, ce qui indique combien elle fut dynamique et intéressante.





# *Council meeting 31 octobre-2 novembre 2014 à Bilbao*

*Patrick Merot*

## **Position de l'APF sur la formation des psychothérapeutes**

C'est avec une certaine réserve que j'ai accepté la demande du bureau de la FEP de traiter de ce sujet qui a déjà reçu au fil des années tant de contributions, parfois de très haut niveau, faites par nos prédécesseurs et sans cesser pour autant d'être un sujet à la fois complexe et polémique.

Rechercher les contributions qui ont déjà été écrites sur ce sujet, particulièrement dans le cadre de la FEP, donne une terrible impression de stagnation, mais les relire devrait être le préalable à toute discussion sur ce sujet.

La première chose à souligner est qu'il est impossible de parler de la position des sociétés analytiques par rapport à la formation des psychothérapeutes sans engager aussitôt la question des rapports entre psychanalyse et psychothérapie.

### **Bref historique de la question**

L'histoire de ces rapports a été faite de nombreuses fois, sans d'ailleurs que cela débouche sur les mêmes récits. Anne-Marie Sandler<sup>1</sup> par exemple, en 1980, dans un des nombreux débats de la FEP, rappelle que tous les orateurs se débattent avec la même question de la différence entre psychanalyse et psychothérapie.

Ce qu'on peut dire, en 2014, avec le recul que donnent les années, c'est que dans cette histoire qui embrasse maintenant, si on prend la mort de Ferenczi comme point de départ, plus de 80 ans, l'histoire de cette question a vu se succéder des moments qui tantôt visent à réduire l'écart entre psychanalyse et psychothérapie et d'autres moments qui, au contraire, cherchent à marquer la différence. Et les raisons de ces variations ne sont pas toujours, loin de là, des raisons internes à notre champ, mais peuvent être des raisons extérieures

<sup>1</sup> A.-M. Sandler, « L'influence de la théorie et de la pratique de la psychothérapie sur la formation psychanalytique - Résumé de la discussion », *Bulletin*, n°14, 1980, pp. 38-42.

à celui-ci, liées à des facteurs socio-politiques. Les raisons internes sont l'extension des indications et l'évolution des élaborations métapsychologiques et du maniement du transfert. Les raisons externes : la demande sociale et les modifications législatives.

Insister sur la différence aboutit à poser la psychanalyse comme référence idéale, qui sera la forme à laquelle il faudra comparer le travail psychothérapique qui sera alors considéré comme une catégorie inférieure ; souligner la proximité au contraire, c'est considérer que la psychothérapie n'est jamais absente de la démarche analytique, même la plus orthodoxe, et que toutes les formes de psychothérapie constituent un continuum dont l'analyse stricte serait un des pôles.

C'est là une remarque qui a déjà été faite, ainsi par Rangell en 1981 qui reprenait lui même un point de vue de Hidas<sup>2</sup> évoquant les relations psychanalyse/psychothérapie d'un point de vue politique : dans les années cinquante, période conquérante pour la psychanalyse, il était important de marquer la différence entre psychanalyse et psychothérapie. Dans les années 80, il était important de souligner les liens entre psychanalyse et psychothérapie afin de ranger sous la bannière de la psychanalyse toute une partie du champ psychothérapique qui est alors revendiquée par d'autres courants.

Aujourd'hui cette dimension politique est encore

<sup>2</sup> « En 1979, la remarque la plus intéressante de Rangell concernant «l'écologie» de la psychanalyse, dans son article «Psychanalyse et psychothérapie, ressemblances et différences 25 ans après» (Rangell, 1981), est la suivante: «En 1954, quand la psychiatrie et les disciplines connexes ont intégré la psychanalyse, on estimait que la tâche principale consistait à mettre l'accent sur les différences entre la psychanalyse et la psychothérapie dynamique. Dans le climat actuel, qui n'est plus à l'engouement mais au rejet, la visée complémentaire est de mettre en évidence les liens qui rapprochent la théorie analytique et la multitude de techniques dérivées qui sont des applications de fragments de cette théorie, adaptés pour obtenir des résultats plus directs et plus rapides.» (Rangell, 1981) », L György Hidas, « Les techniques psychothérapiques dérivées de la Psychanalyse » *Bulletin de la FEP*, n°34, printemps 1990, pp.91-98.

plus importante et a pris une tout autre signification : il ne s'agit plus d'un débat dont l'origine serait interne, mais bien externe. Il s'agit du regard que les politiques portent sur la psychanalyse au nom des préoccupations de santé publique et la définition des rapports entre psychanalyse et psychothérapie échappe en partie aux psychanalystes qui se voient parfois imposer par l'état cette définition. Le débat sur la formation des psychothérapeutes est intimement lié à cette dimension.

### Définition

Il y a mille formes de psychothérapies qui ont chacune leur histoire et leur champ d'application, qu'on laisse de côté lorsqu'on parle de la relation entre la psychothérapie et la psychanalyse : c'est de psychothérapie *d'inspiration analytique*, de psychothérapie *d'orientation analytique*, d'analyse *en face à face*, de psychothérapie *dynamique*, voire de *conversation analytique* - tous ces noms ont été employés par différents auteurs - qu'il est alors question. Mais ceci étant posé, l'étape suivante est celle des définitions de la psychanalyse et de la psychothérapie. Aussi surprenant que cela puisse paraître, ces définitions ne sont pas acquises<sup>3</sup>.

Du point de vue du *socius*, la psychothérapie englobe la psychanalyse qui n'en serait qu'une forme particulière. C'est la position adoptée dans les réformes qui ont été mises en place dans nombre d'états, la psychanalyse y ayant parfois la place de « *prima inter pares* »<sup>4</sup> ( mais aujourd'hui concurrencée par les psychothérapies cognitivo-comportementales).

Du point de vue des psychanalystes la position est rigoureusement inverse tout en se déclinant de plusieurs

3 « Dans un des articles publiés en 1954, L. Rangell, l'un des plus éminents représentants du groupe rassemblant la majorité des analystes américains qui, je le rappelle, soulignaient et radicalisaient la distinction entre les différentes formes de psychothérapie analytique, reconnaissait à contre-cœur que le Comité d'évaluation de la thérapie psychanalytique, créé par l'Association psychanalytique américaine en 1947 «... n'était jamais arrivé à dépasser l'étape rébarbative initiale consistant à essayer de parvenir à un accord a minima relatif à la définition de la psychanalyse, de la psychothérapie analytique et de ses éventuelles formes intermédiaires» (Wallerstein, 1989, p. 571). » G. Kluzer « De la psychothérapie à la psychanalyse un parcours complexe pour le candidat d'aujourd'hui », *Bulletin de la FEP*, n°55, 2001. Cette difficulté allait perdurer et conduire finalement à la fameuse formule de Wallerstein du *consensus fragmentaire* en 1987, G. Kluzer, op. cit.

4 E. Gattig, « Modèle de formation en psychanalyse et en psychothérapie », *Bulletin de la FEP*, n°54, 2000, pp.54-73.

manières :

- la psychanalyse se différencie radicalement de la psychothérapie. C'est rappeler que le mouvement par lequel la psychanalyse s'est fondée en se dégageant de l'hypnose vaut pour toutes les psychothérapies. La psychanalyse englobe la psychothérapie qui, de ce point de vue, apparaît alors comme une de ses applications ;

- mais on trouve aussi des courants analytiques qui font de la psychanalyse une psychothérapie, rejoignant ainsi la position du soin<sup>5</sup>.

Je ne crois pas que l'on puisse avancer dans cette question sans en rappeler les origines. Pour éclairer la position de l'APF, je rappellerai un des textes de Freud situé à la charnière entre le Freud pré-analytique et le Freud analyste : « Traitement psychique ». Ce texte, d'un intérêt prodigieux d'un point de vue épistémologique, est une vigoureuse défense de l'hypnose, mais il contient en creux quelques intuitions fondamentales de Freud.

Dans « Traitement psychique », la proposition thérapeutique faite par Freud, sur la base de l'hypnose, est une proposition d'hétéronomie : dépendance du sujet à un autre, poussée à son maximum, exploitée jusqu'à la soumission, dans la perspective d'une guérison symptomatique. L'histoire de l'invention de la psychanalyse sera précisément de renverser totalement cette problématique et de passer d'une relation normative et de dépendance - dans l'hypnose ou dans la suggestion - à la prise de conscience, à l'analyse et finalement au dégageant de ce lien<sup>6</sup>. Il ne s'agit pas seulement d'une modification technique mais d'un changement que l'on peut véritablement qualifier d'éthique. À l'issue du parcours de l'analyse, ce vers quoi se dirige donc le sujet est le contraire de l'hétéronomie, une possibilité d'autonomie<sup>7</sup>, en donnant à ce mot toute sa force.

Je ne veux pas, en reprenant ce texte de Freud simplifier de façon passiviste les choses en me limitant à dire

5 E. Gattig, op. cit.

6 Ce dégageant, concernant la suggestion, sera toujours un idéal : « On a tendance à ne pas penser aux effets de la suggestion au cours même de la relation analytique, comme s'ils étaient inexistantes, ou, parce que imperceptibles dans leur fonctionnement, oubliés », G. Rosolato, « Transfert sur les traces de la suggestion », *NRP*, n° 50, 1994, p.132.

7 Cf. sur ce terme les travaux de Cornelius Castoriadis.

que toute psychothérapie se réduit à l'hypnose ou à la suggestion, mais je veux souligner que, *in fine*, ce qui caractérise de façon essentielle la psychanalyse, dans le double mouvement de l'association libre et le refusement (*versagung*) de l'analyste, c'est ce projet d'autonomie de l'analysant. Là pourrait se retrouver, tendanciellement, l'opposition psychothérapie/psychanalyse.

Cependant s'il est difficile de trancher le débat du point de vue des définitions, le second volet de la question, celui de la formation des psychothérapeutes devient prioritaire, d'autant que dans la confusion apparente des débats, il reste un point reconnu par tous : le constat que la plupart des analystes pratiquent des psychothérapies et qu'ils sont de plus en plus nombreux à le faire.

Y a-t-il la place, dans nos sociétés, pour une formation spécifique de psychothérapeute ? La question est d'autant plus vive qu'elle est très exactement celle que les pouvoirs publics tranchent en mettant en place des exigences de formations obligatoires, à partir d'un point de vue qui est tout autre que les préoccupations des sociétés de psychanalyse.

#### **La position de l'APF**

La position officielle de l'APF est constante, même si des positions individuelles diverses peuvent s'exprimer à l'occasion des débats qui ont cours<sup>8</sup>.

Par son Institut de formation, l'Association se propose de former des psychanalystes, à l'exclusion de toute autre titre. Pour autant, il ne s'agit pas de refuser qu'il y ait des pratiques psychothérapeutiques des analystes ainsi formés, au contraire, il s'agit d'affirmer que seule la formation d'analyste peut permettre la pratique de

la psychothérapie d'inspiration psychanalytique<sup>9</sup>.

Pierre Fédida<sup>10</sup> écrivait en 1998, dans une intervention auprès de la Société brésilienne de São Paulo, que l'APF ne pourrait qu'opposer « une fin de non-recevoir au problème posé par la création de sociétés de psychothérapie dont les formateurs n'étaient autres que les membres didacticiens des sociétés psychanalytiques ».

Il s'agit bien là de soutenir que la seule formation de psychothérapeute qui convienne est la formation de psychanalyste et de rappeler, continue Fédida, « que la psychothérapie fait partie intégrante de la psychanalyse - c'est la nécessité que j'ai maintes fois soulignée, de concevoir une psychothérapie comme une analyse compliquée ».

Cette affirmation s'appuie sur l'idée que « la psychothérapie ne fait pas seulement partie intégrante de la psychanalyse, elle en constitue l'activité la plus investie en raison des organisations et fonctionnements archaïques auxquels elle a affaire » et que par conséquent, « le travail psychothérapeutique de l'analyste dans une cure dépend de l'engagement constamment actif de celui-ci à ne jamais quitter le matériau qui - dans sa nature primitive - est l'informe de l'angoisse régressive. »

Cette position, pour radicale qu'elle soit, est partagée par beaucoup et on en trouve la trace dans les débats qui ont parcouru la FEP.

Ainsi Anne-Marie Sandler qui considère que la formation de psychothérapeute non analyste est

---

<sup>9</sup> Daniel Widlöcher, quant à lui, écrit : « C'est en ce sens que j'ai plaidé pour un *continuum*, non bien sûr pour gommer les différences mais au contraire pour les rendre plus visibles. Il s'agit, me semble-t-il d'un *continuum* qui sous-tend une articulation dialectique entre deux formes d'écoute que je me propose d'appeler le *psychanalytique* et le *psychothérapeutique*... Toute pratique psychanalytique s'inscrit dans un *continuum*, champ d'une dialectique entre l'approche de la réalité psychique inconsciente et celle des effets des conflits interpersonnels et intrapsychiques. » « Où est le débat ? », Daniel Widlöcher, *Le Carnet psy*, n°122 2007, ce qui n'est pas en contradiction avec la position de Fédida. Cf .par ex .de Daniel Widlöcher : « Je dirais presque que la psychothérapie psychanalytique nécessite parfois plus d'expérience que la psychanalyse, puisqu'elle suppose une grande flexibilité dans les méthodes d'exploration, alors que la psychanalyse proprement dite devrait avoir lieu dans un cadre donné, une attitude d'extrême rigidité pour aller au plus loin par l'abstinence, par l'interprétation centrée véritablement sur la défense, vers l'inconscient. » « Psychanalyse et psychothérapie : débat et enjeux : 1 : ouverture au débat », Daniel Widlöcher, *Le Carnet psy*, n° 105, 2006.

<sup>10</sup> P. Fedida, « La psychothérapie dans la psychanalyse aujourd'hui », *Documents & débats*, n°50, APF, 1998.

---

<sup>8</sup> « On déplorera la rareté des travaux qui essayent de préciser la nature des différences entre psychanalyse et psychothérapie analytique et entre les différentes formes de psychothérapie psychanalytique », « Guide des psychothérapies », Daniel Widlöcher, *Le Carnet psy*, n° 98, 2005.

une déformation et qu'il faut renoncer à ce modèle thérapeutique pour être analyste.<sup>11</sup>

Ainsi Marie-France Dispaux : « il y a pour moi une différence irréductible entre ce que j'appellerai un travail psychanalytique (pour éviter la confusion) et une psychothérapie même d'orientation psychanalytique faite par un non analyste »<sup>12</sup>.

Ainsi la position qui apparaît dans le dialogue entre Michael Parsons<sup>13</sup> et Marilla Aisenstein quand celle-ci écrit : « J'avance ici l'idée, peut-être polémique, qu'un analyste peut, selon ses souhaits, pratiquer des psychothérapies psychanalytiques ou pas, mais si psychothérapies il y a, il faut qu'elles soient faites par de véritables psychanalystes. »<sup>14</sup>

On ne peut qu'être frappé par les mouvements paradoxaux qui, d'une part visent à idéaliser la psychanalyse qui serait la seule vraie référence en dépréciant la psychothérapie, et d'autre part le mouvement opposé qui assimile toute psychothérapie à de la psychanalyse, mais en en faisant disparaître la spécificité.

La position telle qu'elle est remarquablement exprimée par Pierre Fédida permet de sortir de l'opposition figée entre psychothérapie et psychanalyse.

Pour autant une telle position - celle de l'APF qui refuse de prendre en charge, comme formation spécifique, la formation des psychothérapeutes - ne peut perdurer

que parce que perdure l'absence de cadre législatif pour l'exercice de la psychanalyse en France.

Il faut ici dire un mot de cette situation. Comme de nombreux pays européens, la France a eu à débattre d'un projet de loi encadrant les pratiques psychothérapeutiques. Un véritable déchaînement médiatique a accompagné durant plusieurs années le projet de loi sur les psychothérapies, interminablement débattu. Finalement la loi ne s'est pas prononcée sur le terme de psychothérapie mais a exclusivement porté sur *le titre* de psychothérapeute, sans avoir intégré la psychanalyse dans le dispositif légal qui a été mis en place pour encadrer la formation des psychothérapeutes.

Ceci peut s'expliquer parce que le projet de loi avait été lancé dans le cadre, non de la protection sociale de la sécurité sociale et du remboursement des actes, mais au nom de la lutte contre les sectes et du risque d'abus des praticiens. Au bout du compte :

- d'une part, la psychanalyse n'a pas été incluse, en tant que telle, dans le dispositif ;
- d'autre part la création d'un titre de psychothérapeute est accompagnée d'exigences de formation lourdes, presque aussi lourdes que la formation de psychologue (qui ont eux acquis une reconnaissance universitaire depuis longtemps), ce qui évitera que le nombre de psychothérapeute se trouve multiplié à l'infini.

Pour autant la situation n'est pas gravée dans le marbre et la volonté de faire rentrer la psychanalyse dans le rang existe toujours et se poursuit aujourd'hui par des mesures visant à exclure la psychanalyse de certaines institutions, ainsi celles qui s'occupent d'autistes.

De quelle manière la psychothérapie est-elle présente dans la formation et l'enseignement dans le cursus de l'analyste en formation à l'APF ?

Elle l'est dans un certain nombre de séminaires proposés par l'Institut de formation, puisque, par exemple, à côté de séminaires de présentation de cas d'analyse, faits par des titulaires, sont proposés des séminaires de présentation de cas cliniques d'adultes et des séminaires de présentations de cas d'enfants qui peuvent relever de la psychothérapie analytique.

Cet enseignement est aussi présent dans de nombreux séminaires cliniques et groupes de travail organisés

11 « Comme le rappelle A.-M. Sandler (*Monographie de l'API*, 1982), la première tâche du candidat en formation consiste à se défaire en grande partie de ce qu'il a appris dans le domaine de la psychothérapie, en tant qu'autodidacte ou de façon didactique mais non psychanalytique. A.-M. Sandler va jusqu'à suggérer, ce qui peut sembler paradoxal, « qu'on pourrait être amené à considérer les capacités d'un candidat de mener à bien certains types de psychothérapie comme une contre-indication (relative) à son admission dans un Institut de formation analytique » (p. 41). « Même les candidats les plus inexpérimentés dans le domaine de la psychothérapie ou ceux qui commencent une formation sans expérience préalable, devront de toute façon renoncer à un certain modèle thérapeutique préconçu, fait d'altruisme, d'empathie ou de simple bon sens, dans la mesure où celui-ci n'a rien à voir avec le paradigme psychanalytique auquel ils auront affaire. » A.-M. Sandler, citée dans, G. Kluzer, « De la psychothérapie à la psychanalyse un parcours complexe pour le candidat d'aujourd'hui », *Bulletin de la FEP*, n°55, 2001.

12 M.-F. Dispaux « Peut-on parler d'une formation à la psychothérapie pour des analystes ? », *Bulletin de la FEP*, n°54, 2000, pp. 81-87.

13 « Le psychanalyste a-t-il une seule et unique identité professionnelle? », *Bulletin de la FEP*, n°44, 1995 (*Jfre/bulletin/44*), pp. 73- 87.

14 « L'identité du psychanalyste est-elle unique? », *Bulletin de la FEP*, n°44, 1995, (*Jfre/bulletin/44*), pp 88-93.

par les membres et par les analystes en formation. Par contre les supervisions obligatoires du cursus de formation concernent nécessairement des cures d'adultes et ne peuvent pas concerner des cas de psychothérapie analytique. Pour autant, la clientèle des analystes de l'APF, membres comme analystes en formation n'est pas très différente de ce qui se rencontre dans d'autres pays et présentant les mêmes caractéristiques : une raréfaction des demandes d'analyse strictes, une extension des cas et aussi des demandes psychothérapiques venant de « patients qui ne sont pas inanalysables, simplement ils ne sont pas venus pour ça » (V. Smirnoff).

### Conclusion

La position que l'APF défend me paraît essentielle dans la période que la psychanalyse traverse. Il faut en effet s'interroger sur le fait que se mettent en place des pratiques de formation et d'enseignement que les sociétés analytiques n'auraient jamais promues de leur propre initiative. La situation de chaque pays est singulière, mais le mouvement est général qui consiste à encadrer la pratique de la psychanalyse en l'incluant dans la formation de psychothérapeute.

Le fait que nous ayons encore, en France la possibilité de ne pas nous plier sous les fourches caudines d'un consensus psychothérapique exige de nous que nous maintenions la psychanalyse à son plus haut niveau.

Cette position pourra paraître trop exigeante et en tous cas elle est devenue inaccessible aux sociétés analytiques qui sont dans un contexte social les ayant contraintes d'adopter des modules de formation à la psychothérapie. Les témoignages que l'on peut lire montrent combien cette situation est « cornélienne »,

c'est-à-dire celle d'un choix impossible :

- Ne pas se plier aux obligations nouvelles, c'est voir tout l'espace occupé par les sociétés de psychothérapie et voir se tarir le flux de nouveaux candidats analystes.

- Intégrer une formation spécifique de psychothérapeute, coordonnée à la formation analytique, c'est s'exposer au risque de voir s'effacer la spécificité de la psychanalyse. Certes quelques uns ont considéré, après coup, que les modifications apportées aux pratiques étaient justifiées sur le plan scientifique. Heureux retournement qui pourrait n'être qu'une simple rationalisation. Je me réfère au texte de Ekkehard Gattig<sup>15</sup> qui écrit que les pressions extérieures n'ont fait qu'accélérer un mouvement qui aurait eu lieu de toute façon. La chose est-elle si sûre ? Lui-même semble en douter puisque dans le même texte il dit son inquiétude et la crainte d'avoir « transformé nos instituts de formation psychanalytique en instituts de formation psychothérapeutique ».

Car la question devant laquelle nous sommes est bien de s'interroger sur les effets en retour que vont avoir sur la psychanalyse, sa théorie, sa pratique et finalement sur son existence, des mesures qui, au départ ne viennent pas de nécessité internes mais qui lui ont été imposées de l'extérieur.

---

15 E. Gattig DPV, « Modèle de formation en psychanalyse et en psychothérapie », *Bulletin de la FEP*, n°54, pp. 54-73.



## *New Members Seminar 12-15 juin 2014 Nafplio (Grèce)*

*Eric Flame et Marie-Christine Rose*

La proposition de Bernard de La Gorce de participer au *New Members Seminar* provoqua dans un premier temps quelques hésitations : nous exposer en anglais devant des collègues plus anglophiles, confronter des pratiques que nous imaginions clivantes et donc potentiellement conflictuelles, furent rapidement relativisées en lien avec l'étrange attractivité de la mer Egée ainsi qu'avec l'expérience de nos collègues ayant participé aux rencontres précédentes.

C'est à Nafplio, ville historique située en Argolide et dont le fondateur légendaire aurait été Nauplios, fils de Poséidon, que s'est tenu le séminaire de cette année. Eva Schmitt Glor et Serge Frisch reconduisent le choix d'un lieu à quelque distance de la ville et des plages, afin d'assurer une cohérence et une intensité dans les échanges entre les participants pendant et en dehors des sessions de travail.

La réminiscence des cours d'anglais de nos années lycéennes corrigée par les lectures, voyages et rencontres effectués depuis, crée une convivialité non feinte. En témoigne la persistance de l'anglais dans les conversations entre analystes de même langue.

Une visite du site d'Epidaure, célèbre pour son théâtre, a été proposée. Ce lieu majestueux et émouvant, abritait aussi le sanctuaire d'Asclépios, dieu guérisseur ; il était un endroit de référence de la médecine grecque. Guidés par une collègue grecque, nous avons abouti au « Portique d'incubation » contenant des vestiges de supports des couchettes où les pèlerins attendaient les rêves salvateurs qui les guériraient de leurs maux...

Ce séminaire fonctionne par groupes fixes de six participants, les organisateurs ayant soin de constituer les groupes avec des personnes de nationalités et de sociétés d'appartenance différentes. Ces groupes rencontrent tour à tour, six « *Training analysts* ».

Les exposés, au plus près du *verbatim*, se déroulent en anglais, ce qui a pour conséquence de mettre l'accent sur l'histoire du patient et de la cure, plus que sur les présupposés théoriques de notre écoute.

Si les divergences sont entendues, elles sont aplanies et ne perturbent pas trop l'entente étayante des échanges.

Nos collègues avaient évoqué l'an passé dans leur compte-rendu « la spécificité de l'analyse sinon française, du moins de l'APF, celle-ci s'inspirant avant tout de Freud ». Nous avons pour notre part ressenti cette année, à l'intérieur et l'extérieur des groupes de travail, ce qui peut concerner une différence de positionnement entre « psychanalystes apathiques et empathiques » telle que l'évoque Laurence Kahn dans son dernier ouvrage. Au point que nous pouvons passer pour des analystes « froids », faisant primer les liens entre motions pulsionnelles et sexualité infantile, alors que d'autres formations et supervisions portent une plus grande attention aux expressions de l'affect.

Un des points d'« accroche » pour les analystes français concerne les allers et retours de la traduction français/anglais mettant en tension le genre et le sexuel.

Quand nous parlons de « langue maternelle » les anglophones disent « *native language* ou *talking* ». Lorsque nous donnons aux objets (choses) leur genre, les analystes conteurs de la cure leur octroient le genre du patient (« *his/her* »).

Dans les récits de traitement par les anglophones, la fluidité du discours rend perceptible les mouvements des pensées. Nous avons ainsi pu mesurer la difficulté de rendre compte d'une spécificité à travers la traduction.

Ceci peut expliquer l'importance que les superviseurs -« *Training analysts* » - portent au cadre de la cure, comme le plus petit dénominateur commun entre les participants, point de convergence rendant possible l'élaboration conjointe, au-delà des divers courants d'analyse, des avatars de la sexualité infantile et des mouvements transféro-contre-transférentiels.

En conclusion nous avons participé à une expérience fructueuse et stimulante dans laquelle, aux échanges, s'est ajouté le plaisir du polyglottisme.





*Conseil, Institut, Comités  
et Liste des membres de L'APF*

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président* Patrick MEROT  
*Vice-Présidents* Dominique SUCHET - Brigitte EOCHE-DUVAL  
*Secrétaire général* Bernard de LA GORCE  
*Secrétaire scientifique* Claude BARAZER  
*Trésorier* Jocelyne MALOSTO  
*Président sortant* Patrick MEROT

### **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire* Claude BARAZER  
Corinne EHRENBURG, Gilberte GENSEL,  
Isée BERNATEAU, Anne HOMER KOFFI, Pascale TOTAIN EGHAIYAN

### **COMITÉ DE PUBLICATION DE ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE**

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN assistée de Odile BOMBARDE, il est composé de Dominique BLIN, Sophie BOUCHET, Solange CARTON, Dominique CLERC, Caroline GIROS ISRAËL, Jean-H. GUÉGAN.

### **DOCUMENTS & DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.  
La réalisation des numéros est confiée à Brigitte EOCHE-DUVAL avec Martine BAUR, François HARTMANN, Hélène HINZE, Pierre NOAILLE.  
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO avec Nelly GAILLARD JANIN, Antoine MACHTO, Frédéric de MONT-MARIN, Nicole NATAF.

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ  
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER  
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC  
Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER,  
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI,  
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE  
Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN  
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY  
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET,  
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER  
François VILLA, Felipe VOTADORO

### **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* Sylvie de LATTRE  
Leopoldo BLEGER, Edmundo GÓMEZ MANGO, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Jacques LE DEM,  
Raoul MOURY, Évelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER

### **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* Philippe VALON  
*Membres ex officio* Patrick MEROT, Claude BARAZER  
*Membre représentant du Collège des titulaires* Jean-Philippe DUBOIS, Jean-H. GUÉGAN  
Dominique BILLOT, Frédéric de MONT-MARIN, Valérie ROUMENGOUS

### MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Daniel WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques - 75014 Paris	06 70 31 86 02

### ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - J.-B. PONTALIS - Guy ROSOLATO

### MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 paris	06 81 37 18 17
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 501 84 10
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHÉ-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur - 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Annie ROUX	12, rue Pérignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24

## MEMBRES HONORAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20.52.75.69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot 75005 Paris	01 43 31 94 34
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot 75017 Paris	
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes - 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE*

*24, place Dauphine, 75001 Paris*

*tél. : 01 43 29 85 11, fax. 09 70 61 36 95*

*courriel : [lapf@wanadoo.fr](mailto:lapf@wanadoo.fr)*

*site internet : [associationpsychanalytiquedefrance.org](http://associationpsychanalytiquedefrance.org)*